

OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

A.-M. DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHES.

TRADUITES DE L'ITALIEN EN FRANÇAIS ET MISES EN ORDRE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES,

sous la direction

DE MM. LES ABBÉS VIDAL, DELALLE ET BOUSQUET.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—
TOME DEUXIÈME.

—
ŒUVRES ASCÉTIQUES.

PRÉPARATION A LA MORT. — PETITS TRAITÉS SPIRITUELS. —
DE L'AMOUR DIVIN, ETC.



PARIS,

PAUL MELLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 11.

PARENT-DESBARRES, ||
RUE CASSETTE, 23.

LAGNY FRÈRES
RUE BOURBON-LE-CHATEAU, 1

1845.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2011.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

A.-M. DE LIGUORI.

SAINTE-GLOU. TABLETTE DE SAINT-MANIER.



A Marie, conçue sans péché, toujours Vierge.

A celle qui est pleine de grâce et comblée de bénédictions parmi tous les enfans d'Adam.

A la colombe, à la tourterelle, à celle que Dieu a chérie d'un amour de prédilection.

A Marie, honneur du genre humain, délices de la très-sainte Trinité ;

Fournaise d'amour, modèle d'humilité, miroir de toutes les vertus ;

Mère de l'amour parfait, mère de l'espérance, et mère de miséricorde ;

Protectrice des malheureux, appui des faibles, lumière des aveugles, guérison des malades ;

Ancre de confiance, ville de refuge, porte du ciel ;

Arche de vie, arc-en-ciel de paix, porte de salut ;

Etoile de la mer, océan de douceur, réconciliation des pécheurs, espérance des désespérés, secours des ames délaissées ;

Consolatrice des affligés, force des mourans
et joie du monde ;

Un de ses serviteurs les plus affectionnés et les
plus dévoués ose, bien qu'il s'en reconnaisse in-
digne, lui dédier humblement cet ouvrage.

PROTESTATION DE L'AUTEUR.

En exécution des décrets d'Urbain VIII, je déclare que je n'entends donner qu'une autorité purement humaine aux miracles, aux révélations et aux faits de tout autre genre dont j'ai pu parler dans le courant de ce livre. Je déclare en outre que, lorsque j'ai qualifié quelque personnage du titre de *Saint* ou de *Bienheureux*, je n'ai pas prétendu le lui maintenir, si, d'après l'opinion la plus généralement reçue, on ne le regarde pas comme tel; j'exempte toutefois les cas déjà approuvés par le Saint-Siège.

PRÉPARATION A LA MORT,

OU

CONSIDÉRATIONS SUR LES VÉRITÉS ÉTERNELLES, UTILES AUX
FIDÈLES POUR LES MÉDITATIONS,
ET AUX PRÊTRES POUR LES PRÉDICATIONS.

PLAN DE L'OUVRAGE,

Qu'il est nécessaire de lire.

Quelques personnes m'ont témoigné le désir d'avoir de ma main un livre de considérations sur les vérités éternelles, qui pût servir de nourriture aux âmes qui veulent se raffermir de plus en plus, et avancer dans le chemin de la vie spirituelle. D'autres m'ont demandé un recueil de matières que l'on puisse appliquer à la prédication pendant les missions et pendant les exercices spirituels. Mais, pour ne point multiplier les livres, les travaux et les frais, j'ai cru convenable d'écrire l'ouvrage que je livre à la publicité tel qu'on va le lire, et je pense avoir atteint le but que se proposent les uns et les autres. Les gens du monde y puiseront des sujets de méditation; et c'est pour cela que j'ai divisé chaque consi-

dération en trois points. Comme chacun de ces points contient assez de matière pour former une méditation, j'y ai ajouté des affections et des prières. Je conjure le lecteur de ne point se dégoûter si je demande souvent à Dieu dans ces prières la grâce de la persévérance et de l'amour : car ce sont là les deux grâces les plus nécessaires pour obtenir le salut éternel. La grâce de l'amour de Dieu est cette grâce, dit S. Francois de Sales, qui les contient toutes en elle-même, car la vertu de la charité à l'égard de Dieu porte avec elle toutes les autres vertus : *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.* (Chap. vi, 11.) Celui qui aime Dieu est humble, chaste, obéissant, mortifié, il possède en un mot toutes les vertus. *Ama, et fac quod vis,* dit S. Augustin : Aime Dieu et fais ta volonté. Oui, sans doute, parce que celui qui aime Dieu évite ce qui peut provoquer son dégoût, et ne cherche qu'à lui complaire en tout ; la grâce de la persévérance est celle au moyen de laquelle on obtient la couronne éternelle. Saint Bernard a dit que le ciel a été promis aux âmes qui commencent à mener une bonne vie, mais qu'il n'appartient qu'à celles qui persévèrent jusqu'à la fin : *Inchoantibus præmium promittitur, perseveranti autem datur.* (S. Bernardi serm. 6 de modo bene viv.) Mais Dieu n'accorde cette persévérance, comme l'enseignent les SS. pères, qu'à ceux qui la demandent. Et c'est ce qui a fait dire à S. Thomas que, pour entrer au ciel, il faut prier continuellement : *Post Baptismum autem necessaria est homini jugis oratio, ad hoc quod cælum introeat* (5 p. q. 59. act. 5.) Et le Sauveur avait dit avant

lui : *Oportet semper orare et non deficere.* (Luce. iv. 4)

La raison pour laquelle une foule de pécheurs , après avoir obtenu le pardon , ne persévèrent pas dans la grâce de Dieu , c'est qu'une fois pardonnés , ils ne songent plus à demander à Dieu la persévérance , principalement pendant les tentations ; de là vient qu'ils retombent dans le péché. Cependant bien que la grâce soit toute gratuite , et que nous ne puissions pas la mériter par nos propres œuvres , nous pouvons néanmoins , dit le père Suarez , l'obtenir infailliblement par la prière ; et S. Augustin avait dit aussi qu'on peut mériter par la prière le don de la persévérance : *Hoc Dei donum suppliciter emereri potest , id est supplicando impetrari potest.* (*De Dono persever.* , cap. 6.)

Nous démontrerons plus au long la nécessité de la prière dans un petit ouvrage que nous allons faire paraître incessamment et qui a pour titre , le *Grand moyen de la Prière*. Cet opuscule , tout court qu'il est , n'a coûté beaucoup de soins et de peines ; je le regarde comme extrêmement utile à tout le monde. J'ose dire que , parmi tous les livres spirituels , il ne peut y en avoir de plus utile et de plus nécessaire que celui qui traite de la prière comme moyen d'obtenir le salut éternel.

Les considérations que j'offre aujourd'hui pourront encore être de quelque utilité pour la prédication aux prêtres qui n'ont pas beaucoup de livres , ou qui , s'ils en ont , n'ont pas beaucoup le temps de les lire. Je les ai enrichies des textes de l'Écriture et des passages des pères. Les textes

sont courts, mais pleins de sens, et tels qu'ils doivent être pour les prédications. En unissant les trois points en un seul corps de discours, on peut en tirer le sujet d'un sermon. J'ai tâché de recueillir chez un grand nombre d'auteurs les sentimens les plus vifs et qui m'ont paru les plus propres à émouvoir; j'y en ai semé plusieurs en termes succinets, afin que le lecteur puisse choisir ceux qui lui plairont davantage et qu'il les étende ensuite à son gré.

Que tout soit pour la gloire de Dieu.

Je prie toutes les personnes qui liront ce livre, soit pendant ma vie, soit après ma mort, de me recommander à Jésus-Christ. De mon côté, je promets de le faire pour tous ceux qui voudront avoir pour moi la même charité. Vive Jésus notre amour, et Marie notre espérance.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

Tableau d'un homme mort depuis peu.

Pulvis es et in pulverem reverteris. (Gen. XIII. 19.)

PREMIER POINT.

Considérez que vous n'êtes que terre et que vous retournerez en terre. Un jour viendra où il faudra mourir et pourrir dans une fosse, et où vous serez rongé par les vers *Operimentum tuum erunt vermes.* (Is. XIV. 11.) Chacun doit subir le même sort, le noble comme l'homme du peuple, le prince comme le sujet. L'ame sortira du corps avec la dernière contraction de la bouche et se rendra à son éternité, et le corps se réduira en poussière. *Auferes spiritum eorum, et in pulverem revertentur.* (Ps. CIII. 29.)

Figurez-vous que vous êtes en présence d'une personne qui vient de rendre le dernier soupir. Examinez ce cadavre étendu sur le lit, la tête penchée sur la poitrine, les cheveux épars et mouillés encore de la sueur froide de la mort, les yeux enfoncés, les joues défaites, le visage couleur de cendres, la langue et les lèvres couleur de fer, le corps froid et pesant. Qui ne pâlit et qui ne frémit à ce spectacle? Combien de gens ont changé de vie et abandonné le monde au seul aspect du cadavre d'un parent ou d'un ami?

Mais c'est bien plus horrible encore lorsque le cadavre

commence à se décomposer. A peine y a-t-il vingt-quatre heures que ce jeune homme est mort que la putréfaction se manifeste déjà. Que l'on ouvre les fenêtres, que l'on brûle de l'encens, que l'on porte au plutôt le cadavre à l'église, qu'on l'enterre, car il infecte toute la maison. Le corps d'un noble ou d'un riche n'en dégagera qu'une odeur plus insupportable : *Gravius fœtent divitum corpora*, dit un auteur.

Voilà ce qu'est devenu cet orgueilleux, cet homme qui menait une vie obscène. Naguères accueilli dans tous les cercles, aujourd'hui il inspire de l'horreur et du dégoût à ceux qui le voient. Les parens s'appêtent à le chasser de la maison, et s'ils paient des porteurs, c'est afin qu'ils l'enferment dans une bière, qu'ils l'éloignent et lui donnent la sépulture. Naguères on ne parlait que de l'esprit de cet homme, de sa politesse, de ses bonnes manières, de son enjouement, mais depuis qu'il est mort, on en a même perdu le souvenir. *Periit memoria eorum cum sonitu.* (Psalm. ix. 8.)

A la nouvelle de sa mort, les uns disent : Cet homme-là se faisait honneur ; d'autres, il a laissé une maison en bon état ; les uns sont fâchés, parce que le défunt leur était de quelque utilité ; les autres se réjouissent, parce que cette mort les sert. Du reste, dans peu de temps personne ne dira plus rien. Les parens les plus proches ne veulent plus entendre parler dès le principe, pour ne pas renouveler leur douleur. Dans les visites de condoléance, on s'entretient d'autres choses, et si quelqu'un commence à parler du défunt, un des parens répond aussitôt : Au nom du ciel, ne prononcez plus son nom.

Pensez que l'on fera pour vous, à votre mort, comme vous avez fait vous-même pour vos amis et pour vos pa-

rens. Les vivans s'avancent sur la scène pour y jouer à leur tour leur personnage, et prendre possession des biens qui appartenaient aux morts, et, malgré cela, on ne pense presque plus à eux. D'abord les parens sont affligés pendant quelques jours, mais bientôt ils trouvent, ils se consolent promptement avec les biens dont ils héritent. Ainsi se réjouissent-ils de votre mort; et dans cette même chambre où vous aurez rendu le dernier soupir, où vous aurez été jugé par Jésus-Christ, on y dansera, on y fera des festins, on y jouera, on s'y amusera comme auparavant; et votre ame où sera-t-elle alors?

O Jésus, mon rédempteur, je vous remercie de ce que vous n'avez pas permis que je mourusse, lorsque j'étais dans votre disgrâce. Pour combien d'années ne mériterais-je pas d'être en enfer? Si j'étais mort, tel jour, telle nuit, qu'en serait-il de moi pour l'éternité? Seigneur, je vous en remercie encore une fois. J'accepte ma mort en satisfaction de mes péchés; et je l'accepte telle qu'il vous plaira de me l'envoyer; mais puisque vous avez retardé jusqu'à présent, retardez encore, ô mon Dieu : *Dimitte me, ut plangam paululum dolorem meum.* (Job. x. 29.) Donnez-moi le temps de pleurer les offenses dont je me suis rendu coupable à votre égard, avant que le jour où vous me devez juger arrive.

Je ne veux plus résister à votre voix. Qui sait si les paroles que je viens de lire ne sont pas le dernier cri que vous me faites entendre! J'avoue que je ne suis pas digne de miséricorde : vous m'avez pardonné tant de fois, et moi, ingrat, je vous ai offensé de nouveau : *Cor contritum et humiliatum Deus non despiciet.* (Psalm. l. 29.) Seigneur, puisque vous ne méprisez pas un cœur qui se repent et qui s'humilie, voici le traître qui revient à vous, touché de

repentir. *Ne projicias me a facie tua* ; par pitié, ne me chassez pas. Vous avez dit : *Eum qui venit ad me, non ejiciam foras.* (Joan. vi. 57.) Il est vrai que je vous ai outragé plus que personne, car plus que personne vous m'avez favorisé de vos lumières et de vos grâces ; mais le sang que vous avez répandu pour moi me donne du courage et me fait espérer le pardon, si je me repens. Oui, ô mon souverain bien, je me repens de toute mon ame de vous avoir méprisé. Pardonnez-moi et donnez-moi la grâce de vous aimer à l'avenir. C'est assez vous avoir offensé. Le temps qui me reste à vivre, ô mon doux Jésus, je ne veux plus l'employer à vous offenser ; je veux seulement pleurer amèrement sur les dégoûts que j'ai pu vous donner ; je veux vous aimer de toute la plénitude de mon cœur, ô Dieu qui méritez un amour infini. O Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Mais pour mieux voir ce que tu es, ô chrétien, dit S. Jean Chrysostôme : *Perge ad sepulcrum, contemplare pulverem, cineres, vermes, et suspira.* Examinez comme ce cadavre devient d'abord jaune, puis noir. Bientôt il se forme sur toute la surface une espèce de laine blanche et dégoûtante. Il en sort une matière visqueuse et puante qui tombe par terre. Ce pus donne naissance à une foule de vers qui se nourrissent de la chair même. Des rats se joignent aux vers et se repaissent de ce corps. Les uns tournoient autour du cadavre, les autres entrent dans la bouche et dans les entrailles. Les joues, les lèvres, les cheveux tombent en lambeaux. La poitrine se décharne la première, puis les bras, puis les jambes. Après s'être rassasiés de toute la

chair, les vers se dévorent entre eux, et de tout ce corps il ne reste qu'un squelette fétide qui se partage avec le temps, car les os se séparent entre eux et la tête s'écarte du tronc. *Redacta quasi in favillam cestivæ arcæ, quæ rapta sunt vento.* (Dan. II. 55.) Voilà ce que c'est que l'homme; un peu de poussière que le moindre vent disperse.

Où est donc ce cavalier que l'on regardait comme le charme et l'âme de la bonne société; entrez dans sa chambre, vous ne le trouverez plus. Si vous examinez son lit, un autre y couche; si vous cherchez ses habits, ses armes, tout cela on se l'est divisé. Si vous désirez le voir, faites-vous conduire à cette tombe, où il est transformé en pourriture et en ossemens décharnés. Oh Dieu! ce corps nourri avec tant de délices, vêtu avec tant de pompe, flatté par tant de serviteurs, à quoi est-il réduit? O grands Saints! vous l'avez compris, vous qui, par ce Dieu qui fut l'unique objet de votre amour sur la terre, avez su mortifier vos corps. Aussi vos ossemens sont-ils vénérés aujourd'hui et conservés précieusement dans des châsses d'or. Aussi vos âmes toutes belles jouissent-elles de la présence de Dieu en attendant le jour où vos corps participeront à votre gloire, comme sur la terre ils ont participé à vos souffrances. Aimer véritablement son corps, c'est lui faire supporter toute sorte d'outrages, afin qu'il soit heureux pendant l'éternité, c'est lui refuser les plaisirs qui le précipiteraient dans l'enfer.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voilà donc, ô mon Dieu, à quoi doit se réduire mon corps, pour lequel je vous ai tant offensé. Il deviendra la proie des vers et de la pourriture. Mais je ne m'afflige pas,

Seigneur ; je me réjouis au contraire, de ce que cette chair qui m'a fait perdre votre amitié doit un jour se corrompre et se consumer. Je ne m'afflige que d'une chose, c'est de vous avoir causé tant de peine pour me procurer des plaisirs si misérables. Mais je ne veux pas me défier de votre miséricorde , vous m'avez attendu pour me pardonner : *Expectat Deus ut misercatur vestri.* (Is. xxx. 18.) Et vous voulez me pardonner si je suis repentant. Oui, je me repens de tout mon cœur, ô bonté infinie, de vous avoir méprisé. Je dois dire avec sainte Catherine de Genève : *Mon Jésus, non, plus de péché, plus de péché.* Je ne veux plus abuser de votre patience. Je ne veux plus attendre pour vous embrasser, ô amour crucifié, le moment où le confesseur m'y invitera, lorsque je serai près de mourir. Dès-à-présent, je vous couvre de baisers ; dès-à-présent, je vous recommande mon âme : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* Mon âme a appartenu au monde pendant tant d'années et elle ne vous a pas aimé. Donnez-moi la lumière et la force dont j'ai besoin pour vous aimer pendant le reste de mes jours. Non, je ne veux pas attendre à l'heure de ma mort pour vous aimer. C'est de cet instant que je vous aime, que je vous embrasse, que je vous presse, que je vous promets de ne plus vous abandonner. O Vierge sainte, liez-moi à Jésus-Christ avec des chaînes indissolubles, et faites que je ne le perde jamais plus.

TROISIÈME POINT.

O mon frère, reconnaissez-vous vous-même dans ce tableau de la mort, voyez ce que vous deviendrez un jour : *Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris.* Pensez

que dans peu d'années, dans peu de mois, dans peu de jours peut-être, vous ne serez que vers et pourriture. Ce fut cette pensée qui fit de Job un grand Saint. *Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea et soror mea vermibus* (xvii. 14.)

Tout doit finir ; si vous perdez votre ame, tout est perdu pour vous. *Considera te jam mortuum*, dit S. Laurent Justinien, *quem scis de necessitate moriturum*. (*De ligno vita*, cap. 4.) Si vous étiez déjà mort, que ne désireriez-vous pas avoir déjà fait ? Eh bien ! maintenant que vous vivez, pensez qu'un jour vous serez mort. S. Bonaventure dit que pour bien gouverner son navire, le nautonnier se place au timon ; c'est ainsi que l'homme qui veut mener une bonne vie doit s'imaginer qu'il est au moment de mourir. De là, dit S. Bernard, *vide prima et erubescce*, voyez les péchés de votre jeunesse et rougissez-en ; *vide media et ingemisce*, voyez les péchés de votre virilité, et pleurez-les ; *vide novissima et contremisce*, enfin voyez les derniers péchés de votre vie, et tremblez, et portez-y remède au plus vite.

Lorsque S. Camille de Lellis s'inclinait sur les fosses des morts, il se disait à lui-même : Si les morts revenaient dans ce monde, que ne feraient-ils pas pour la vie éternelle ? Et moi, qui en ai le temps, que fais-je pour le salut de mon ame ? Lorsque ce Saint tenait un pareil langage, c'était par humilité. Mais vous, ô mon frère ! c'est peut-être avec juste raison que vous pourriez craindre d'être ce figuier sans fruit dont le Seigneur disait : *Eccc anni tres sunt, ex quo venio quarens fructum in ficulnea hac, et non invenio*. (Luc. xiii. 7.) Vous qui êtes dans ce monde depuis plus de trois ans, quel fruit avez-vous porté ? Songez, dit S. Bernard, que le Seigneur ne cherche pas

seulement des fleurs, il veut encore des fruits, c'est-à-dire qu'il ne se contente pas de désirs et de bons propos, mais qu'il exige des œuvres de sainteté. Sachez-donc profiter du temps que Dieu vous ménage dans sa bonté, n'attendez pas le moment de faire le bien. Quand l'instant sera passé, on vous dira : *Tempus non erit amplius, proficiscere*. Hâtez-vous, voici l'heure de partir, de ce monde; vite, ce qui est fait est fait.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Me voici, ô mon Dieu ! Je suis cet arbre qui depuis tant d'années méritait d'entendre vos paroles : *Succide ergo illum : ut quid etiam terram occupat?* Oui, sans-doute, depuis tant d'années que je suis dans ce monde, je ne vous ai donné pour fruits que des ronces et des épines. Mais, Seigneur, vous ne voulez pas que je tombe dans le désespoir. Vous avez dit à tous, que ceux qui vous cherchent vous trouvent : *Querite et invenietis*; moi, je vous cherche, ô mon Dieu, et je vous demande votre grâce. Je me repens de tout mon cœur des offenses dont je me suis rendu coupable à votre égard, je voudrais en mourir de douleur. Par le passé je vous ai fui, aujourd'hui je ne fais cas que de votre amitié, je la préfère à toutes les couronnes de la terre. Je ne veux plus résister à votre voix. Puisque vous voulez que je me donne tout à vous, eh bien ! je vous appartiens sans réserve. Vous vous êtes donné tout entier à moi sur la croix, moi à mon tour je me donne tout à vous.

Vous avez dit : *Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam.* (Joan. xiv. 14.) Mon doux Jésus, fort de votre divine promesse, c'est en votre nom et par vos mérites que je vous demande votre grâce et votre amour. Faites-les

donc inonder ce cœur où le péché a séjourné. Je vous remercie de me suggérer la pensée de vous adresser cette prière. Puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est là une preuve que vous voulez bien m'exaucer. Exaucez-moi, ô doux Jésus, enflammez-moi d'un amour brûlant pour vous. Faites-moi concevoir un grand désir de vous plaire, et accordez-moi la grâce de l'accomplir. O Marie, ma grande avocate, exaucez-moi; vous aussi, priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Tout finit à la mort.

Finis venit, venit finis. (Ezech. II. 7.)

PREMIER POINT.

Les gens du monde ne mettent le bonheur que dans la jouissance des biens terrestres, dans les plaisirs, les richesses, le faste; mais la mort abat toutes ces fortunes de la terre. *Quæ est vita vestra? Vapor est ad modicum parens.* (Jac. IV. 14.) Les vapeurs qui s'exhalent de la terre, et qui s'élèvent ensuite dans les airs forment un assez beau spectacle, lorsque le soleil les frappe de ses rayons; mais combien de temps cela dure-t-il? Qu'un peu de vent souffle, et tout disparaît. Cet homme aujourd'hui si grand, si flatté, si vain, si adoré; demain, après sa mort, sera méprisé, maudit et foulé aux pieds. A la mort, on abandonne tout. Le frère du bienheureux Thomas à Kempis, ce grand serviteur de Dieu, était joyeux de s'être bâti une belle maison. Un de

ses amis lui dit qu'il y trouvait un grand défaut. Et lequel ? lui demanda alors le propriétaire. C'est d'y avoir fait une porte, reprend ingénument son ami. Comment, reprit-il, est-ce là un défaut ? Oui, ajoute l'autre ; car c'est par cette porte que vous devez sortir à votre mort, et abandonner la maison et toutes vos richesses.

La mort dépeuple l'homme de tous les biens de ce monde. Quel spectacle que de voir chasser de son propre palais un prince qui ne doit plus y rentrer, et d'autres en même temps prendre possession de son mobilier, de ses trésors, de tous ses biens ! Ses serviteurs le laissent aller au tombeau avec un habit qui couvre à peine ses nudités. Il n'y a plus personne qui en fasse cas, qui le flatte, et l'on ne tient plus compte de ses dernières volontés. Saladin, ce conquérant qui avait soumis plusieurs royaumes de l'Asie, ordonna en mourant que lorsque l'on porterait son corps au tombeau, un soldat le précéderait et élèverait sa chemise au bout d'une pique, en s'écriant : Voilà tout ce que Saladin emporte avec lui dans la tombe. Quand le cadavre du prince est dans la fosse, ses chairs se détachent également, et le squelette n'a pas de marque particulière. *Contemplare sepulcra*, dit S. Basile, *vide num poteris discernere quis servus, quis dominus fuerit ?* Diogène se montrait un jour auprès d'Alexandre extrêmement empressé à chercher quelque chose parmi des ossemens humains. Que cherches-tu ? lui demanda Alexandre avec curiosité. Je cherche, reprit le philosophe, le crâne du roi Philippe ton père, et je ne puis le distinguer : montre-le moi, si tu sais le trouver : *Si tu potes, ostende*. Les hommes naissent inégaux dans ce monde, mais la mort les égalise : *Non pares nascimur, pares morimur*, dit Sénèque. Horace dit aussi que la mort égalise les sceptres et les houes : *Sceptra ligoni-*

bus acquat. En un mot, quand vient la mort, *finis venit*, tout finit. Tout se laisse, et de toutes les choses de ce monde on n'emporte rien dans le tombeau.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, puisque vous me faites connaître que tout ce que le monde estime n'est que fumée et folie, donnez-moi la force de m'en détacher, avant que la mort ne m'en détache elle-même. Malheureux que j'ai été de vous avoir offensé, de vous avoir perdu, vous qui êtes le bien infini, pour de misérables plaisirs et pour les biens de cette terre. O mon Jésus, médecin céleste, tournez vos yeux sur ma pauvre ame, voyez les plaies que le péché y a faites, ayez pitié de moi : *Si vis, potes me mundare.* Je sais que vous pouvez et que vous voulez me guérir, mais vous voulez aussi que je me repente de tout mon cœur. Guérissez-moi donc, vous qui pouvez me guérir. *Sana animam meam, quia peccavi tibi.* (Psalm. XL. 5.) Moi, je vous ai oublié, mais vous vous êtes souvenu de moi, et vous me faites sentir aujourd'hui que vous voulez oublier mes offenses, pourvu que je les déteste : *Si autem impius egerit poenitentiam....., omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ez. XVIII. 21.) Je les déteste, je les hais par dessus tout. Oubliez donc, ô mon Rédempteur, les amertumes dont je vous ai abreuvé. A l'avenir, je préférerais perdre tout, la vie, s'il le fallait, plutôt que votre grâce; et que me serviraient, en effet, sans votre grâce, tous les biens de la terre? Ah, Seigneur, aidez-moi, vous savez combien je suis faible. L'enfer ne laissera pas de me tenter; déjà il me prépare mille assauts, afin de me réduire encore en captivité. Non, mon doux Jésus, ne m'abandonnez pas. Dès aujourd'hui je veux être

esclave de votre amour. Vous êtes mon unique Seigneur, vous m'avez créé, vous m'avez racheté, vous êtes celui qui m'avez aimé par dessus tout, vous êtes le seul qui méritiez d'être aimé, et c'est vous seul que je veux aimer.

DEUXIÈME POINT.

Philippe II, roi d'Espagne, étant au moment de mourir, appela son fils auprès de lui, et relevant l'habit royal qui le couvrait, il lui montra sa poitrine déjà rongée par les vers, et lui adressa ces paroles : Prince, voyez comme périssent et comme finissent toutes les grandeurs de ce monde ! Théodoret a dit avec raison : *Nec divitias mors metuit, nec satellites, nec purpuram*; il en est des sujets comme des princes : *Putredo sequitur et sanies defluit*. Ainsi tout homme qui meurt, fût-il prince, n'emporte rien avec lui dans le tombeau. Toute sa gloire s'arrête sur le lit où il a expiré. *Cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus.* (Ps. XLVIII. 18.) S. Antonin raconte que dès que Alexandre-le-Grand fut mort, un philosophe s'écria : Celui qui hier foulait la terre aux pieds en est oppressé aujourd'hui. Hier, la terre entière ne lui suffisait pas, aujourd'hui il en a assez avec sept palmes. Hier il conduisait des armées innombrables dans tout l'univers, et aujourd'hui quelques porteurs le conduiront au tombeau. Mais écoutons encore de préférence ce que Dieu lui-même a dit : *Quid superbit terru et cinis.* (Eccli. x. 9.) O homme, ne vois-tu pas que tu n'es que cendre et que poussière A quoi bon t'enorgueillir ? A quoi bon employer tes années et tes pensées pour acquérir de la grandeur ici bas ? La mort viendra, et alors finiront toutes tes grandeurs et tous tes projets. *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* (Ps. LV. 6.)

Que la mort de S. Paul ermite, qui vécut soixante ans dans une grotte, est bien préférable à celle de Néron, qui fut empereur de Rome. Quelle fut bien plus douce la mort de S. Félix, capucin laïque, que celle de Henri VIII, qui avait vécu au milieu des grandeurs royales et dans l'inimitié de Dieu ! Mais il faut faire attention que les Saints, pour obtenir une mort semblable, ont sacrifié patrie, plaisirs, espérances, tout ce que le monde leur offrait de séduisant, et qu'ils ont embrassé une vie pauvre et méprisée. Ils se sont ensevelis vivans sur cette terre afin de ne pas être ensevelis dans l'enfer. Mais comment les mondains peuvent-ils espérer une mort heureuse en vivant au milieu du péché, des plaisirs terrestres et des occasions dangereuses ?

Dieu dit aux pécheurs, qu'ils le chercheront tous à l'heure de la mort, mais qu'ils ne le trouveront pas. *Quæretis me et non invenientis.* (Jer. xiii.) Il dit qu'alors ce ne sera plus le temps de la miséricorde, que ce sera celui de la vengeance. *Ego retribuam in tempore.* (Deut. xxxii. 15.) La raison en est bien évidente. Car alors, dans cette conjoncture difficile, l'homme du monde aura son esprit affaibli et aveuglé, son cœur sera endurci par le mal qu'il aura fait, et les tentations seront plus fortes. Comment celui qui pendant la vie aura eu coutume de plier et de se laisser vaincre saura-t-il résister au moment de mourir ? Il faudrait alors une grâce divine plus puissante pour lui changer le cœur ; mais cette grâce, Dieu est-il obligé de la lui accorder ? Pensez-vous qu'il l'ait méritée par sa vie désordonnée ? Il ne s'agit cependant de rien moins que de son bonheur ou de son malheur éternel. Comment se fait-il donc que l'homme qui a la foi, réfléchissant sur de telles vérités, n'abandonne pas tout pour se donner entièrement à Dieu, qui est celui qui doit nous juger, chacun selon nos œuvres.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! Seigneur, que de nuits ai-je passées dans votre disgrâce, misérable que j'étais! Oh! Dieu, dans quel état malheureux mon ame n'était-elle pas alors! Vous la laissiez et elle se plaisait dans votre haine. J'étais condamné à l'enfer, et il ne restait qu'à exécuter la sentence. Mais vous, mon Dieu, vous êtes venu au-devant de moi et vous m'avez invité à demander mon pardon. Mais qui m'assurera que vous m'avez pardonné? Cette crainte me poursuivra-t-elle toujours, ô mon Jésus, jusqu'à ce que vous me jugiez? Mais la douleur que j'éprouve de vous avoir offensé, le désir que j'ai de vous aimer, et plus encore votre passion, ô mon Rédempteur, me fait espérer que je suis rentré dans votre grâce. Je me repens de vous avoir offensé, ô souverain bien, et je vous aime par-dessus toute chose. Vous voulez que le cœur qui vous cherche soit rempli de joie. *Lætetur cor quærentium Dominum.* (I. Par. xvi. 10.) Seigneur, je déteste les injures dont je vous ai abreuvé; donnez-moi courage et confiance; ne me reprochez plus mon ingratitude, puisque je la connais et que je la déteste. Vous avez dit que vous ne vouliez pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il dise : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat.* (Ez. iii. 14.) Oui, ô mon Dieu, j'abandonne tout, et je me convertis à vous : je vous cherche, je vous veux et je vous aime par-dessus toute chose. Donnez-moi votre amour, et je ne vous demande plus rien. O Marie, vous êtes mon espérance, obtenez-moi la sainte persévérance.

TROISIÈME POINT.

David appelle le bonheur de la vie, le songe d'un homme qui s'éveille : *Velut somnium surgentium.* (Psal. LXXII. 20.) Voici comment un auteur commente ces paroles : *Somnium, quia sopitis sensibus res magnæ apparent, et non sunt, et cito avolant.* Les biens de ce monde paraissent grands à nos yeux, mais ils ne sont rien dans le fond et durent peu ; ils ne sont que ce qu'ils durent, et s'évanouissent dans un instant. Ce fut en pensant que tout finit à la mort, que S. François Borgia résolut de se donner tout entier à Dieu. Ce Saint fut chargé d'accompagner à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle ; quand on ouvrit la bière, le spectacle qu'elle renfermait était si horrible et l'odeur si infecte que les assistans se retirèrent, mais S. François, éclairé de la lumière divine, s'attacha à contempler dans ce cadavre la vanité du monde, et s'écria, dans son étonnement extrême : *Êtes-vous donc mon impératrice ? êtes-vous celle devant qui tant de personnages distingués fléchissaient le genou avec tant de respect ? O Isabelle, où est donc votre majesté et votre beauté ?* Ainsi donc, se dit-il en lui-même, ainsi périssent les grandeurs et les couronnes de ce bas monde ! Oh ! je veux donc servir dès-à-présent un maître qui ne puisse plus mourir. Ce fut là l'instant où il se consacra tout entier à l'amour du Crucifix ; ce fut alors qu'il fit le vœu d'entrer en religion s'il venait jamais à perdre sa femme, et quand il l'eut perdue, il entra dans la Compagnie de Jésus.

C'est avec raison qu'un homme désenchanté écrivit sur un crâne humain ces paroles : *Cogitanti vilescunt omnia.* Celui qui pense à la mort ne peut pas aimer la terre. Et

pourquoi sont-elles si malheureuses les personnes qui aiment ce monde? c'est parce qu'elles ne pensent pas à la mort. *Filii hominum, usquequo gravi corde, ut quid diligentis vanitatem et queritis mendacium?* (Psal. iv. 5.) Malheureux enfans d'Adam, nous dit l'Esprit-Saint, pourquoi n'éloignez-vous pas de votre cœur les affections terrestres, qui vous font aimer la vanité et le mensonge? Ce qui est arrivé à vos ancêtres, vous arrivera à vous aussi; ils ont habité votre palais, ils ont dormi dans votre lit, et ils ne sont plus rien maintenant, c'est ce qui vous arrivera.

Donnez-vous donc à Dieu, mon cher frère, avant que la mort vienne. *Quodcumque potest facere manus tua, instanter operare.* (Eccl. ix. 10.) N'attendez pas à demain pour accomplir ce que vous pouvez faire aujourd'hui, car ce jour présent passe et ne revient plus; demain la mort peut vous surprendre et il ne vous sera plus permis de rien faire. Détachez-vous au plus vite de ce qui vous éloigne ou peut vous éloigner de Dieu. Disons librement un éternel adieu aux biens de la terre, avant que la mort ne nous en dépouille de force. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* (Apoc. xiv. 13.) Bienheureux sont ceux qui, en mourant, sont déjà morts aux affections de ce monde! Ceux-là ne craignent pas la mort, ils la désirent, ils l'acceptent avec joie; puisqu'alors, au lieu de les séparer des biens qu'ils chérissent, elle les unit au contraire au souverain bien dans lequel ils ont placé leur amour et qui doit les rendre éternellement heureux.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon doux Rédempteur, je vous remercie de m'avoir attendu. Qu'en serait-il de moi si vous m'aviez fait mou-

rir quand j'étais éloigné de vous? Que votre miséricorde, que la patience avec laquelle vous m'avez traité soit à jamais bénie. Je vous remercie des lumières et des grâces avec lesquelles vous me secourez. Alors je ne vous aimais pas et je me souciais peu de votre amour. Maintenant, je vous aime de tout mon cœur, et il n'y a pas pour moi de plus grande peine au monde que de vous avoir causé du déplaisir, à vous qui êtes un Dieu si bon. Cette douleur fait mon tourment, mais qu'il est doux ce tourment, car il me donne la confiance que vous m'avez déjà pardonné. O mon doux Sauveur, plutôt à Dieu que je fusse mort mille fois et que je ne vous eusse jamais offensé! Je crains que dans l'avenir je ne m'égaré jusqu'à vous offenser de nouveau. Ah! faites-moi mourir de la mort la plus horrible, avant que je ne m'expose de nouveau à perdre votre grâce. J'ai été pendant un certain temps l'esclave de l'enfer, mais à présent, ô Dieu de mon ame, je suis votre esclave. Vous avez dit que vous aimiez ceux qui vous aiment : *Ego diligentes me diligo*. Eh bien! moi je vous aime, je suis donc à vous et vous êtes à moi. Je peux vous perdre à l'avenir, mais je ne vous demande qu'une grâce, c'est de me faire mourir avant que de vous perdre. Vous m'avez accordé tant de grâces que je n'avais pas demandées, je ne puis craindre que vous me refusiez celle que je vous demande. Ne permettez plus que je vous perde; donnez-moi votre amour, et je ne désire plus rien. Marie, mon espérance, intercédez pour moi,

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

Brièveté de la vie.

Quæ est vita vestra? Vapor est ad modicum parens (Jac. iv. 15.)

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la vie? c'est une vapeur qu'un peu de vent fait disparaître et qu'on ne voit plus. Chacun sait qu'il doit mourir; mais bien des personnes se trompent lorsqu'elles se figurent la mort si éloignée qu'elle ne dût jamais venir. Mais non, Job nous avertit de la brièveté de la vie de l'homme. *Homo brevi vivens tempore, quasi flos egreditur et conteritur.* (Job. xiv.) Le Seigneur ordonne à Isaïe d'annoncer la même vérité: *Clama, lui dit-il; omnis caro fœnum... Vere fœnum est populus, arsicatum est fœnum et cecidit flos.* (Is. xl.) La vie de l'homme est comme celle d'une plante de foin: à la mort le foin se sèche; c'est ainsi que finit la vie et que tombe la fleur des grandeurs et des biens terrestres.

Dies mei velociores cursore (Job. ix.) La mort vient au-devant de nous plus vite qu'un coursier, tandis que nous, de notre côté, nous courons aussi vers la mort. À chaque pas, à chaque respiration nous nous approchons de la mort. *Quod scribo, dit S. Jérôme, de mea vita tollitur.* Pendant le temps que j'écris, je m'avance vers la mort. *Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur.* (Reg. xiv. 4.) Voyez comme ce ruisseau court vers la mer et comme ces eaux qui s'écoulent ne revien-

ment jamais sur elles-mêmes ; c'est ainsi, mon frère, que vos jours s'écoulent et que vous approchez de la mort. Plaisirs, divertissemens, faste, louanges, réclamations, tout passe, et que reste-t-il ? *Et solum mihi superest sepulcrum.* (Job. xvii. 1.) Nous serons ensevelis dans une fosse, et là nous y pourrions dépouillés de tout. Au moment de la mort, le souvenir des jouissances de notre vie, des honneurs dont nous avons été comblés, ne nous serviront qu'à augmenter notre peine et l'incertitude de notre salut éternel. Dans peu, dira le malheureux mondain, cette maison, ces jardins, ces meubles si précieux, ces peintures, ces habits, ne seront plus à moi ? *Et solum mihi superest sepulcrum.*

Ah ! il est pénible pour celui qui les a aimés avec passion, de jeter alors un regard sur les biens de ce monde ; mais cette peine qu'il éprouvera ne lui servira qu'à exposer le salut de son ame à un danger plus grand ; car on a fait l'expérience et l'on a vu des personnes attachées à cette terre ne vouloir entendre parler, même au lit de la mort, que de leur maladie, des médecins qu'ils peuvent consulter, et des remèdes qu'ils peuvent prendre : mais si on leur dit quelques mots de leur ame, ils s'ennuient et vous prient de les laisser reposer, parce que la tête leur fait du mal et qu'ils ne peuvent entendre causer. Si parfois ils veulent vous répondre, ils s'embrouillent et ne savent plus que dire, et quand le confesseur leur donne l'absolution, ce n'est pas qu'il les trouve mieux disposés, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre. Voilà comment meurent les personnes qui ne pensent que très peu à la mort.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, Seigneur de majesté infinie, j'ai honte

de paraître devant vous. Combien de fois ne vous ai-je pas déshonoré en préférant à votre grâce un plaisir grossier, un moment de colère, un peu de terre, un caprice, une légère fumée. O mon Rédempteur, j'adore et je baise vos plaies sacrées que je vous ai faites moi-même par le péché; mais par le mérite de ces mêmes plaies, j'attends mon pardon et mon salut. Faites-moi connaître, ô Jésus, le tort que je vous ai causé en vous abandonnant, vous, la source de tout bien, pour m'abreuver d'eaux corrompues et empoisonnées. Quel fruit ai-je retiré de tant d'offenses, si ce n'est des remords de conscience, des peines et des tourmens que je me préparais en enfer? *Pater, non sum dignus vocari filius tuus.* Mon père, ne m'abandonnez pas, je ne mérite plus, il est vrai, que vous me rendiez votre amour paternel, mais vous êtes mort pour me pardonner. Vous avez dit : *Convertimini ad me et convertar ad vos.* (Zac. 1. 3.) Je ne veux plus me satisfaire, je renonce à tous les plaisirs que le monde peut me donner, et je me convertis à vous. Par le sang que vous avez répandu pour moi, accordez-moi le pardon, puisque je me repens de tout mon cœur de vous avoir outragé. Je me repens et je vous aime par-dessus tout. Je ne suis pas digne de vous aimer, mais vous méritez qu'on vous aime : permettez que je vous aime; ne méprisez pas l'amour de ce cœur qui vous a dédaigné quelque temps. Vous ne m'avez pas fait mourir lorsque j'étais dans le péché, afin que je vous aimasse : oui, oui, je veux vous aimer le reste de mes jours, et je ne veux aimer que vous. Mais vous, aidez-moi, donnez-moi la sainte persévérance et votre saint amour. Marie, mon refuge, recommandez-moi à Jésus-Christ.

DEUXIÈME POINT.

Le roi Ézéchias s'écriait en gémissant : *Præcisa est velut à texente vita mea : dum adhuc ordiner, succidit me.* (Is. xxxviii. 12.) Oh ! combien de gens qui ourdissent le tissu de leur mieux, qui combinent et poursuivent leurs projets mondains, et qui prennent toutes leurs mesures ; mais vient la mort qui brise tout. A la lueur de ce dernier flambeau, applaudemens, jeux, plaisirs, pompes, grandeurs, tout ce qui est de ce monde s'évanouit. O le grand secret de la mort ! elle nous montre ce que ne voient pas ceux qui aiment le monde. Les fortunes les plus enviées, les dignités les plus élevées, les triomphes les plus magnifiques perdent toute leur splendeur lorsqu'on les regarde du lit de la mort. Les idées de certaines fausses félicités que nous avons conçues se changent alors en indignation contre notre propre folie, l'ombre noire de la mort voile et obscurcit toutes les dignités, même celles des rois.

Les passions nous font paraître les biens de cette terre tout autres qu'ils ne sont ; la mort les met en plein jour et fait voir ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire de la fumée, de la boue, de la vanité, de la misère. Oh Dieu ! à quoi servent après la mort les richesses, les seigneuries, les royaumes, quand on est dans une bière de bois, enveloppé dans un simple linceul qui nous couvre à peine le corps ? A quoi servent les honneurs, quand on n'a plus qu'un cortège funèbre, et de pompeuses funérailles qui ne seront d'aucune utilité pour l'âme, si elle est perdue ? A quoi sert la beauté du corps, s'il ne reste plus de tout cela que des vers, de la corruption, de l'horreur, et puis un peu de poussière infecte.

Posuit me quasi proverbium vulgi et exemplum sumi coram eis. (Job. xvii. 6.) Que cet homme riche, que ce ministre, que ce capitaine meure et l'on en parlera partout; mais s'il a mal vécu, il deviendra la fable du peuple, *proverbium vulgi et exemplum*, et servira à la correction des autres comme un exemple de la vanité du monde et de la justice divine. Dans le tombeau, il sera confondu avec les cadavres des pauvres. *Parvus et magnus ibi sunt.* (Job. iii.) Que lui a valu la perfection de son corps, s'il n'est plus maintenant qu'un monceau de vers? Que lui a valu son autorité, si son corps est destiné à pourrir dans une fosse et si son ame est jetée dans les flammes de l'enfer? Oh! qu'il est malheureux d'être le sujet des réflexions pour les autres et de ne pas en avoir profité pour soi? Persuadons-nous donc que le moment de la mort n'est pas le temps propice pour remédier aux désordres de la conscience, et que nous ne pouvons le faire que pendant la vie. Hâtons-nous de faire à présent ce que nous ne pourrons pas faire alors : *Tempus breve est.* Tout passe et finit vite; tâchons donc que tout nous serve pour acquérir la vie éternelle.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu de mon ame, ô bonté infinie, ayez pitié de moi, qui vous ai tant offensé. Je savais que, par le péché, je perdais votre grâce et je n'ai pas hésité de la perdre. Dites-moi ce que j'ai à faire pour la recouvrer? Si vous voulez que je me repente de mes péchés, eh bien! je m'en repens de tout mon cœur et je voudrais en mourir de peine; si vous voulez que j'espère votre pardon, eh bien! je l'espère par les mérites de votre sang. Si vous voulez que je vous aime par-dessus toute chose, eh bien! je laisse tout, je renonce

à tous les plaisirs et à tous les biens que peut me donner le monde, et je vous aime plus que tout, ô mon aimable Sauveur. Si vous voulez ensuite que je vous demande des grâces, je vous en demande deux : ne permettez pas que je vous offense jamais plus et faites que je vous aime ; puis traitez-moi comme il vous plaira. Marie, mon espérance, obtenez-moi ces deux grâces, je l'attends de votre bonté.

TROISIÈME POINT.

Quelle folie de s'exposer au danger de faire une mauvaise mort pour les misérables plaisirs de cette vie, quelle folie de commencer ainsi une éternité malheureuse ? Oh ! de quel poids est ce dernier moment, ce dernier soupir, cette dernière scène ! C'est ou une éternité de bonheur, ou une éternité de tourmens, c'est une vie ou toujours heureuse ou toujours malheureuse. Pensons que Jésus-Christ n'a voulu mourir d'une mort si amère et si ignominieuse que pour nous obtenir une bonne mort. C'est afin que nous arrivions à ce dernier moment dans l'amitié de Dieu qu'il nous appelle tant de fois, qu'il nous donne tant de lumières, qu'il nous avertit, et qu'il nous menace si souvent.

On demandait à un païen (Antisthènes) quel était le meilleur sort dans ce monde ? Il répondit que c'était une bonne mort. Que dira donc un chrétien, lui qui, éclairé par la foi, sait qu'à ce moment commence l'éternité, et qu'il tient de près une des deux roues qui emportent avec elles ou un bonheur ou un malheur éternel. Si dans une bourse il y avait deux cartels sur l'un desquels on eût écrit le nom de l'enfer et sur l'autre celui du paradis, et que vous eussiez à tirer au sort un de ces billets, quels soins n'emploieriez-vous pas pour deviner quel est celui qui vous

ouvrira le ciel? Ces malheureux qui sont condamnés à jouer leur vie, comme ils tremblent en mettant la main aux dés qui vont décider de leur vie ou de leur mort; et que vous serez épouvanté lorsque étant près de ces derniers instans vous vous direz à vous-même : C'est de ce point que dépend ma vie ou ma mort éternelle, c'est maintenant qu'il va se décider si je serai bienheureux ou damné pour toujours. S. Bernardin de Sienne raconte qu'un prince disait en mourant, avec l'accent de la terreur : Moi qui possède tant de terres et tant de palais dans ce monde, si je mourais cette nuit, je ne sais pas quelle demeure j'irais habiter!

Mon frère, si vous croyez qu'il faut mourir et qu'il y a une éternité pour vous, si vous croyez qu'il ne faut mourir qu'une fois et que lorsque vous aurez fait ce pas terrible, ce sera pour toujours et sans espoir de retour, pourquoi à cet instant même où vous lisez ne prenez-vous pas la résolution de commencer à faire ce qui dépendra de vous pour vous assurer une bonne mort? Un Saint d'un mérite aussi grand que S. André d'Avellin tremblait et s'écriait : Qui sait quel sort m'est réservé dans l'autre vie? serai-je damné ou sauvé? Un S. Louis Beltrand tremblait aussi et ne pouvait prendre son repos pendant la nuit, tant il était frappé de cette pensée : Qui sait si je ne me damne pas? Et vous, mon frère, vous qui êtes coupable de tant de fautes, vous ne tremblez pas? Portez-y remède à temps, prenez la résolution de vous donner à Dieu sans partage, dès-à-présent commencez une vie qui ne vous cause aucune affliction et qui vous donne au contraire des consolations pour votre heure dernière. Vaguez à l'oraison, fréquentez les sacrements, fuyez les occasions dangereuses, abandonnez le monde même, s'il le faut, songez à vous assurer la vie

éternelle, et sachez que lorsqu'il s'agit d'assurer son salut, on n'a jamais trop de certitude.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Sauveur, que ne vous dois-je pas? Et comment avez-vous pu accorder tant de grâces à un ingrat, à un traître tel que je l'ai été envers vous? Vous me créiez, et déjà même en me créant vous voyiez de quelles injures je devais vous abreuver. Vous me rachetiez en mourant pour moi lors même que vous aperceviez de quelles ingratitude je devais me rendre coupable. Lorsque j'étais dans le monde, je vous avais fait volte-face, et cependant j'étais mort, j'étais comme un animal dégoûtant, et vous, avec votre grâce, vous m'avez rendu à la vie. J'étais aveugle, et vous avez ouvert mes yeux à la lumière. Je vous avais perdu, et vous vous êtes fait retrouver. J'étais votre ennemi, et vous m'avez donné votre amitié. O Dieu de miséricorde, faites-moi connaître les obligations que j'ai contractées à votre égard; faites-moi pleurer mes offenses. Vengez-vous sur moi, en me faisant concevoir une grande douleur de mes péchés; mais ne me châtiez pas en me privant de votre grâce et de votre amour. O Père éternel, j'abhorre et je déteste par-dessus tout mal les injures que je vous ai faites. Ayez pitié de moi par amour pour Jésus-Christ et jetez un regard sur votre fils mort sur la croix. *Sanguis ejus super me*, que ce sang divin descende sur moi, qu'il purifie mon ame. O roi de mon cœur, *adveniat regnum tuum*. Je suis dans la résolution de repousser toute affection qui ne serait pas pour vous. Je vous aime par-dessus toute chose; venez régner seul sur mon ame. Faites que je vous aime et que je n'aime que vous. Je désire vous contenter autant qu'il est en moi et

pendant le reste de mes jours. Bénissez-vous-même, ô mon Père, ce désir que je forme, et donnez-moi la grâce de vous être toujours uni. Je vous consacre toutes mes affections; dorénavant je ne veux appartenir qu'à vous, ô mon trésor, ma paix, mon espérance, mon amour, mon tout; j'espère tout de vous par les mérites de votre fils. O Marie, ma reine et ma mère, aidez-moi de votre intercession. Mère de Dieu, priez pour moi.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Certitude de la mort.

Statutum est hominibus semel mori. (Hebr. ix. 27.)

PREMIER POINT.

Voilà la sentence qui nous condamne tous à la mort : Si vous êtes homme, vous mourrez. S. Augustin disait : *Cætera nostra bona et mala incerta sunt, sola mors certa est.* On ne peut savoir si ce jeune enfant qui vient de naître sera riche ou pauvre, s'il aura bonne ou mauvaise santé, s'il mourra jeune ou vieux. Tout cela est incertain, mais ce que l'on sait, c'est qu'il doit mourir. Les grands comme les rois seront moissonnés par la mort, et lorsque le temps est venu, il n'y a pas de puissance qui lui résiste. On peut résister au feu, à l'eau, au fer; on peut résister au pouvoir des princes, mais on ne résistera jamais à la mort. *Resistitur ignibus, undis, ferro : resistitur regibus; venit mors, quis ei resistit?* (S. Aug. in Ps. xii.) Vincent de Beauvais ra-

conte qu'un roi de France étant sur le point de mourir s'écriait : Eh quoi ! avec toute ma puissance je ne puis obtenir de retarder ma mort une heure plus tard. Quand est venu le terme de la vie, on ne peut nullement le dépasser. *Constituisti terminos ejus, qui præteriri non poterunt.* (Job. xiv. 5.)

Quand vous vivriez, mon cher lecteur, toutes les années que vous désirerez, un jour viendra, et dans ce jour il y aura une heure qui sera la dernière pour vous. On a déjà marqué, pour moi qui écris et pour vous qui lisez, un jour, un point où je n'écrirai plus, où vous ne lirez plus : *Quis est homo, qui vivit, et non videbit mortem?* (Ps. lxxxviii. 49.) La condamnation est portée. Il n'y a pas d'homme assez fou pour se persuader qu'il ne mourra pas. Ce qui est arrivé à vos ancêtres, vous arrivera aussi, à vous. De toutes les personnes qui vivaient dans votre patrie au commencement du siècle passé, il n'en reste pas une seule en vie. Les princes, les monarques ont aussi quitté cette terre. Il ne reste d'eux qu'un mausolée de marbre et une inscription pompeuse qui nous apprend que de ce qui appartient aux grands de ce monde, il ne reste qu'un peu de poussière enfermée dans la pierre. S. Bernard se fait cette question : *Dic mihi ubi sunt amatores mundi?* et il se répond : *Nihil ex eis remansit, nisi cineres et vermes.*

Il faut donc nous procurer, non pas cette fortune qui finit, mais celle qui est éternelle, car nos âmes sont éternelles. A quoi vous servirait d'être heureux en vous ménageant un bonheur qui ne se rapporte pas à Dieu, si par la suite vous devez être malheureux dans l'éternité? Vous avez déjà bâti cette maison à votre goût; mais songez que bientôt il faudra la quitter et pourrir dans une tombe. Vous avez obtenu cette dignité, qui vous met au-dessus

des autres , mais viendra la mort , qui vous rendra semblable aux paysans les plus vils de la terre.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Malheureux que je suis, moi, qui pendant tant d'années n'ai pensé qu'à vous offenser, ô Dieu de mon ame ! voilà que ces années sont déjà passées, que la mort est peut-être près de moi, et je ne suis encore qu'en proie à la douleur et aux remords de conscience ? Ah ! plût à Dieu, Seigneur, que je vous eusse toujours servi ! Insensé que j'ai été ! j'ai demeuré sur cette terre pendant tant d'années, et au lieu d'acquérir des mérites pour l'autre vie, j'ai contracté des dettes envers votre divine justice. O mon Rédempteur, donnez-moi les lumières et la force de régler mes comptes à présent. La mort peut-être n'est pas loin de moi. Je veux me préparer à ce moment qui doit décider de mon bonheur ou de mon malheur éternel. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'aujourd'hui ; et, puisque vous me donnez du temps pour remédier au mal que j'ai fait, me voici, ô mon Dieu, dites-moi ce que j'ai à faire. Voulez-vous que je gémissé des offenses que j'ai commises envers vous ? j'en gémissé et j'en ai l'ame navrée de douleur. Voulez-vous que je passe les années ou les jours qui me restent à vous aimer ? eh bien, je le veux, moi aussi. O Dieu, par le passé, j'ai plus d'une fois résolu de vous aimer ; mes promesses ont été autant d'actes de trahison ! Non, mon Jésus, je ne veux plus être ingrat à tant de grâces que vous m'avez faites. Si je ne change pas de vie à présent, comment à la mort pourrai-je espérer mon pardon et mon entrée dans le ciel ? Je prends maintenant la ferme résolution de vous servir sincèrement ; mais vous, donnez-

m'en la force et ne m'abandonnez pas. Vous ne m'avez pas abandonné lorsque je vous offensais , j'ai donc bien plus de raison de compter sur votre secours, aujourd'hui que je me propose de tout abandonner pour vous plaire. Permettez-moi de vous aimer, ô Dieu, digne d'un amour infini. Recevez le traître qui , plein de repentir , se jette à vos pieds, vous aime et vous demande miséricorde. Je vous aime, ô mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même. Je suis à vous , me voici ; disposez de moi et de tout ce qui m'appartient comme il vous plaira ; donnez-moi la persévérance dans l'obéissance ; donnez-moi votre amour et faites de moi ce que vous voudrez. Marie, ma mère, mon espérance, mon unique refuge, je me recommande à vous, je vous remets mon ame ; priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Statutum est. Il est donc certain que nous sommes tous condamnés à la mort. Nous naissons tous, dit S. Cyprien, avec la corde au cou , et toutes les fois que nous faisons un pas, nous nous avançons d'autant vers la mort. O mon frère, de même que vous avez été inscrit sur le livre du baptême , de même aussi vous serez inscrit un jour sur le livre des morts. En parlant de vos ancêtres, vous dites souvent : « Mon père , mon oncle , mon frère d'heureuse mémoire ; » vos descendants diront la même chose de vous. Et pour vous on sonnera le glas comme vous avez souvent entendu qu'on le sonnait pour les autres.

Mais que diriez-vous, si vous voyiez un homme condamné à mort, et marchant au supplice, se moquer, rire, tourner les yeux de tous côtés, et ne penser qu'aux théâtres,

aux festins et aux divertissements ? et vous , ne marchez-vous pas aussi à la mort ? et à quoi pensez-vous ? Jetez les yeux sur cette fosse, et voyez vos amis et vos parents dont la sentence a été déjà exécutée. Quelle horreur n'éprouve pas le condamné, lorsqu'il voit ses compagnons morts et suspendus à la fourche ! Regardez donc ces cadavres, chacun desquels vous dit : *Mihi heri, et tibi hodie* (Eccl. xxxviii. 23) ; c'est encore ce que vous répètent tous les jours les portraits de vos parens décédés, leurs livres, leurs maisons, leurs lits et leurs vêtemens, dont vous avez hérité.

Quelle folie de ne pas penser à rendre les comptes et de ne pas prendre tous les moyens nécessaires pour faire une bonne mort, surtout lorsque l'on sait que l'on doit mourir, qu'après la mort une éternité de joie ou une éternité de peines nous est réservée, et que de là dépend notre bonheur ou notre malheur éternel ! Nous avons pitié des personnes qui, n'étant pas préparées à la mort, sont enlevées subitement ; et pourquoi ne nous préparons-nous pas nous-mêmes, puisque cela peut aussi nous arriver ? Mais tôt ou tard, avertis ou non, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, il nous faut mourir, et à toute heure, à tout moment, nous nous approchons de notre échafaud, qui n'est autre chose que la dernière maladie qui nous arrachera à ce monde.

A chaque siècle, une nation nouvelle remplit les maisons, les places et les villes, et les anciens se rendent à la tombe : de même que pour eux les jours de la vie sont passés, de même il viendra un temps où ni vous ni moi ni personne de tous ceux qui vivent actuellement ne vivrons plus sur cette terre. *Dies formabuntur et nemo in eis* (Psalm. cxxxviii. 16.) Nous serons alors dans l'éternité,

qui sera pour nous tous ou un jour éternel de délices, ou une nuit éternelle de tourments. Il n'y a pas de milieu, il est certain, il est de foi qu'il nous arrivera l'une ou l'autre de ces deux choses.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Rédempteur bien-aimé, je n'oserais paraître devant vous, si vous ne vous montriez du haut de cette croix, déchiré, méprisé et mort pour moi. Mon ingratitude est bien grande, mais votre miséricorde l'est encore davantage. Ils sont bien grands mes péchés, mais vos mérites sont plus grands encore. Je mets mon espérance dans vos plaies, dans votre sang et dans votre mort. Je méritai l'enfer dès que j'eus commis le premier péché, et je vous ai si souvent offensé de nouveau; non seulement vous m'avez conservé la vie, mais vous m'avez appelé pour me pardonner et vous m'avez offert la réconciliation : comment pourrais-je craindre que vous m'éloigniez de vous, maintenant que je vous aime et que je ne désire que votre grâce? Oui, je vous aime de tout mon cœur, ô mon Dieu, et je n'ai d'autre désir que celui de vous aimer. Je vous aime et je me repens de vous avoir méprisé, non pas tant parce que j'ai mérité l'enfer par ma conduite, que parce que je vous ai offensé, vous, ô mon Dieu, qui m'avez tant aimé. Courage, ô mon Jésus, ouvrez-moi le sein de votre bonté; ajoutez miséricorde à miséricorde; faites que je ne sois plus ingrat, et changez-moi le cœur en enlier : faites que ce cœur, qui pendant quelque temps n'a fait aucun cas de votre amour, et qui l'a échangé contre les plaisirs de cette terre, soit tout à vous et brûle d'une flamme éternelle pour vous. J'espère entrer au pa-

radis pour vous y aimer toujours. Ne pouvant m'y asseoir parmi les ames innocentes, je me rangerai parmi les coeurs pénitens; mais, quoique dans ce rang, je veux néanmoins vous aimer plus que ceux qui n'ont rien à se reprocher. A la gloire de votre miséricorde, le paradis verra un pécheur qui vous a tant offensé brûler d'un grand amour ardent.

Je prends la résolution d'être désormais tout à vous, et de ne penser à rien autre chose qu'à vous aimer. Aidez-moi de vos lumières et de votre grâce; donnez-moi la force d'accomplir ce désir, que dans votre bonté vous me permettez de former. O Marie, vous qui êtes la mère de la persévérance, obtenez-moi d'être fidèle à ma promesse.

TROISIÈME POINT.

Notre mort est certaine : faut-il que tant de chrétiens qui le savent, qui le croient et qui le voient, vivent tellement oublieux de la mort, qu'ils agissent comme s'ils ne devaient jamais mourir! Si après cette vie il n'y avait ni enfer ni ciel, pourrait-on y penser moins qu'on le fait? C'est pour cela qu'on mène une vie si déréglée. O mon frère, si vous voulez bien vivre, tâchez de passer les jours qui vous restent dans la pensée de la mort. *O mors, bonum est judicium tuum* (Eccli. xli. 3). Oh! comme on juge bien des choses et comme on dirige bien ses actions quand on se guide par la pensée de la mort. Le souvenir de la mort détache de tous les objets terrestres : *Consideretur vitæ terminus, et non erit in hoc mundo quid ametur*, dit S. Laurent Justinien. (*De Ligno vitæ*, cap. 5.) *Omne quod in mundo est, concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* (1. Joan. ii. 16.)

Tous les biens de ce monde se réduisent aux plaisirs des sens, aux parures et aux honneurs. Mais celui qui pense que dans peu de temps il sera réduit en cendres et qu'il servira de pâture aux vers, méprise tout cela.

Et en effet, c'est en pensant à la mort que tous les Saints ont dédaigné les biens temporels, et S. Charles Borromée avait sans cesse sur sa table un crâne humain pour le contempler. Le cardinal Baronius avait fait graver sur son anneau ces deux mots : *Memento mori*. Le vénérable père Juvénal Ancina, évêque de Saluzze, avait aussi écrit cette sentence sur une tête de mort : *Je fus ce que tu es, et tu seras ce que je suis*. Un autre saint jermite, à qui on demandait d'où lui venait tant de joie à l'approche de la mort, répondit : J'ai eu si souvent les yeux fixés sur la mort qu'à présent que je vais mourir, ce ne m'est pas chose nouvelle. Le voyageur qui ne songerait qu'à paraître avec pompe dans le pays où il ne ferait que passer, et se mettrait peu en peine de songer comment il vivrait ensuite dans le lieu où il devrait fixer sa demeure pendant sa vie, ne serait-il pas un grand fou ? Et n'est-il pas un insensé celui qui cherche à être heureux dans ce monde, où il ne doit rester que quelques jours, et qui s'expose à être malheureux dans l'autre, où il doit vivre éternellement ? On tient peu ordinairement à une chose que l'on vous a prêtée ; on se garde d'y placer son affection, car tôt ou tard il faudra la rendre. Les biens de cette terre nous ont été prêtés aussi : il y a donc de l'aveuglement de la part de celui qui y met son affection, puisqu'il doit les quitter dans peu de temps. La mort nous dépouille de tout. Toutes nos acquisitions et toutes nos richesses viennent échouer contre un soupir, contre un convoi, contre une tombe. Dans peu, vous céderez à un autre cette maison

que vous avez bâtie, et votre corps habitera un tombeau jusqu'au jour du jugement, où il passera de là au paradis ou dans l'enfer, là où l'âme aura été l'attendre.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Tout sera-t-il donc fini pour moi après la mort? Je n'aurai à vous présenter, ô mon Dieu, que le peu que j'aurai fait pour votre amour, et qu'attends-je? que la mort arrive et me trouve misérable et couvert de fautes comme je le suis en ce moment? Si je devais mourir à présent, j'aurais trop d'inquiétude, et je serais trop mécontent de la vie que j'ai menée jusqu'ici. Non, ô doux Jésus, je ne veux pas mourir aussi mécontent. Je vous remercie de m'avoir donné le temps de pleurer mes péchés et de vous aimer. Je veux commencer à présent. Je me repens surtout de vous avoir offensé, ô souverain bien, et je vous aime plus que tout, plus que ma vie même. Je me donne tout à vous, ô mon Jésus; dès maintenant je vous embrasse, je vous presse sur mon cœur, et désormais je vous recommande mon âme. *In manus tuas commendo spiritum meum.* Je ne veux pas attendre pour vous la donner qu'elle soit forcée à quitter ce bas monde par le *proficiscere*. Je ne veux pas attendre pour vous prier que vous me sauviez. *Jesus, sis mihi Jesus.* O mon Sauveur, sauvez-moi maintenant, pardonnez-moi et donnez-moi la grâce de votre saint amour. Qui sait si cette considération que j'ai lue aujourd'hui n'est pas le dernier cri que vous me faites entendre et le dernier acte de votre miséricorde à mon égard? Étendez la main, mon amour, et arrachez-moi du borbier de la tiédeur. Donnez-moi la ferveur; faites que je vous obéisse avec amour dans tout ce que

vous me demanderez. Père éternel, par amour pour Jésus-Christ, accordez-moi la sainte persévérance et la grâce de vous aimer, et de vous aimer assez pendant le reste de ma vie. O Marie, mère de miséricorde, par l'amour que vous portez à votre Jésus, obtenez-moi ces deux grâces, persévérance et amour.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

Incertitude de l'heure de la mort.

Estote parati, quia qua hora non putatis filius hominis veniet. (Luc. XII. 40.)

PREMIER POINT.

Il est certain que nous devons tous mourir, mais nous ne savons pas quand nous mourrons : *Nihil certior morte* (dit Idiota), *hora autem mortis nihil incertius*. Mon frère, l'année, le mois, le jour, l'heure et le moment où vous et moi nous devons quitter cette terre et entrer dans l'éternité a été déjà déterminé, mais nous ne le connaissons pas. Jésus-Christ nous dit que la mort viendra comme un voleur pendant la nuit et en cachette, afin que nous nous trouvions toujours prêts : *Sicut fur in nocte ita veniet. (I. Thess. v. 2.)* Il nous engage à être vigilans, parce qu'au moment où nous y penserons le moins, il viendra nous juger : *Qua hora non putatis, filius hominis veniet*. S. Grégoire dit que Dieu nous cache l'heure de notre mort pour notre bien, afin que nous soyons toujours prêts à mourir : *De morte incerti sumus, ut*

ad mortem semper parati inveniamur. Puisque la mort peut nous frapper en tout temps et en tout lieu, si nous voulons bien mourir et nous sauver, il faut, dit S. Bernard, que nous soyons toujours à son attente : *Mors ubique te expectat, tu ubique eam expectabis.*

Chacun sait qu'il doit mourir, mais le mal est que beaucoup de gens voient la mort si éloignée, qu'ils la perdent de vue. Les vieillards les plus décrépits, les personnes les plus malades se flattent d'avoir trois ou quatre ans à vivre encore. Mais combien cependant ne voyons-nous pas tous les jours de morts subites ! Les uns périssent en s'asseyant, d'autres en marchant, ceux-ci en dormant dans leur lit ! Aucune de ces personnes ne s'attendaient pas cependant à mourir aussi vite le jour même où elles ont été enlevées. Je dis plus, de tous ceux qui sont morts dans leur lit cette année, aucun ne pensait devoir finir ses jours avant un an. Il y a peu de morts qui ne soient imprévues.

Lorsque le démon vous tente, ô chrétiens, et qu'il vous engage à commettre un péché, en vous insinuant que vous pourrez vous confesser demain, dites lui : Et que sais-je si ce jour n'est pas le dernier de ma vie ? Si cette heure, ce moment pendant lequel je ferais volte-face à Dieu était le dernier pour moi, et qu'il n'y eût plus de temps pour y remédier, qu'en serait-il de moi dans l'éternité ! A combien de malheureux pécheurs n'est-il pas arrivé de mourir et d'aller en enfer au moment même où ils se nourrissaient de quelques mets empoisonnés ? *Sicut pisces capiuntur hamo, sic capiuntur homines in tempore malo.* (Eccl. ix. 12.) Ce temps mauvais, c'est, à proprement parler, celui que le pécheur emploie à offenser Dieu. Le démon vous dit : Cette disgrâce n'aura pas de suites ; mais répondez-lui : Et si elle en a, qu'en sera-t-il de moi pendant l'éternité !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, le lieu où je mériterais d'être à présent ne devrait pas être celui où je me trouve maintenant, mais l'enfer, dont je me suis rendu digne tant de fois par mes péchés. *Infernus domus mea est.* Mais S. Pierre me dit : *Deus patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad poenitentiam reverti.* (II. Pet. III. 6.) Vous avez eu donc beaucoup de patience à mon égard, vous m'avez attendu, car vous ne voulez pas me perdre, mais que je revienne à résipiscence. Oui, mon Dieu, je reviens à vous, je me jette à vos pieds, et je vous demande pitié : *Miserere mei, Deus, secundum misericordiam tuam.* Seigneur, il vous faut, pour me pardonner, user d'une miséricorde bien grande et bien extraordinaire, car je vous ai offensé avec connaissance de cause. D'autres pécheurs vous ont offensé aussi, mais ils n'ont pas été éclairés des lumières que vous m'avez données. Malgré cela, vous m'ordonnez de me repentir de mes péchés et j'espère votre pardon. Oui, mon doux Rédempteur, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, et j'espère le pardon par la vertu des mérites de votre passion. Tout innocent que vous étiez, mon Jésus, vous avez voulu mourir comme un coupable sur une croix et répandre votre sang pour laver mes péchés : *O sanguis innocentis, lava culpas poenitentis.* O Père éternel, pardonnez-moi par amour pour Jésus-Christ; écoutez ses prières maintenant que se faisant mon avocat auprès de vous il vous conjure pour moi. Mais le pardon ne me suffit pas, ô Dieu digne d'un amour infini, je veux encore la grâce de vous aimer. Je vous aime, ô souverain bien, et désormais je vous offre mon corps, mon ame, ma volonté, ma liberté. Je veux dès à présent

non-seulement éviter les fautes graves, mais encore les fautes légères. Je veux fuir toutes les mauvaises occasions. *Ne nos inducas in tentationem.* Délivrez-moi, par amour pour Jésus-Christ, de ces occasions où je serais à même de vous offenser. *Sed libera nos à malo.* Délivrez-moi du péché et châtiez-moi comme vous voudrez. J'accepte toutes les infirmités, les douleurs, les pertes que vous m'enverrez : il me suffira de ne pas perdre votre grâce et votre amour. *Petite et accipietis.* Vous me promettez de me donner tout ce que je vous demande : *Petite et accipietis.* Je vous supplie de m'accorder la sainte persévérance et la grâce de vous aimer. O Marie, mère de miséricorde, priez pour moi, je me confie en vous.

DEUXIÈME POINT.

Le Seigneur ne veut pas nous voir perdus et ne laisse pas de nous avertir de changer de vie, soit par les menaces, soit par les châtimens. *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit* (Ps. vii. 15.) Voyez, dit-il quelque autre part, combien de gens qui, n'ayant pas voulu se rendre à cette invitation, ont été subitement moissonnés par la mort au moment où ils ne s'y attendaient pas, et où jouissant d'une tranquillité parfaite ils se flattaient de vivre encore plusieurs années : *Cum dixerint pax et securitas, tunc repentinus eis supervenit interitus.* (Prov. xxix. 1.) Il dit encore dans un autre endroit : *Nisi poenitentiam egeritis, omnes simul peribitis* Pourquoi nous avertit-il si souvent avant que de frapper, si ce n'est parce qu'il veut que nous nous amendions et que nous évitions une mauvaise mort. Celui qui crie : prenez garde, n'a pas intention de vous faire périr, dit S. Augustin ; *Non vult ferire qui clamat tibi : observa.* Il

est donc nécessaire de préparer ses comptes avant que le jour de les régler arrive. Chrétien, si pendant ce jour et avant la nuit prochaine vous deviez mourir, et que d'ici lors l'affaire de votre salut éternel dût être décidée, vous trouveriez-vous prêt? répondez? Que ne donneriez-vous pas pour obtenir de Dieu une année encore, un mois, un jour de retard? Pourquoi donc aujourd'hui que Dieu vous accorde ce temps, ne mettez-vous pas ordre à votre conscience? Ne se peut-il pas que ce jour soit pour vous le dernier? *Non tardes converti ad Dominum, et non differas de die in diem; subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.* (Eccl. v. 9.) Pour vous sauver il faut abandonner le péché, et puisque vous devez l'abandonner un jour, pourquoi ne le feriez-vous pas maintenant? *Si aliquando, cur non modo?* (S. Aug.) Peut-être attendez-vous que la mort approche? Mais souvenez-vous que le moment de la mort n'est pas un temps de pardon, mais que c'est un temps de vengeance pour les âmes obstinées. *In tempore vindictæ disperdet te.* (Eccli. *Loc. cit.*) Si quelqu'un vous doit une somme considérable, vous prenez la précaution de bien faire faire une obligation par écrit, car vous dites : Qui sait ce qui peut arriver? Pourquoi n'userez-vous pas de la même précaution quand il s'agit de votre âme, qui certainement l'emporte sur votre argent? Pourquoi ne dites-vous pas : Qui sait ce qui peut arriver? Si vous perdez la somme vous n'aurez pas encore tout perdu; et bien qu'il ne vous reste plus rien de tout votre patrimoine, vous avez encore l'espoir de le regagner; mais si vous perdez votre âme, à la mort, c'est alors que vous aurez tout perdu et que vous n'aurez pas même l'espoir de la recouvrer. Vous avez assez de soin pour noter quels sont les biens que vous possédez, de crainte de les perdre s'il survenait une mort imprévue; et si cette

mort imprévue survenait aussi pendant que vous êtes dans la disgrâce de Dieu, qu'en serait-il de votre ame pendant toute l'éternité?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! mon Rédempteur, vous avez versé tout votre sang, vous avez donné votre vie pour sauver mon ame, et moi je l'ai tant de fois perdue avec l'espérance de votre miséricorde. Si tant de fois je me suis servi de votre bonté, n'est-ce pas pour vous offenser davantage? Par cela même je méritais que vous me fissiez mourir et que vous me jetassiez en enfer. Nous avons combattu à nous deux, vous à force de miséricorde, et moi à force d'offenses; vous en venant à moi, moi en vous fuyant; vous en me donnant le temps de porter remède au mal que j'avais fait, et moi en m'en servant pour ajouter injure sur injure. Seigneur, faites-moi connaître le grand tort que je vous ai fait et l'obligation qui me reste de vous aimer. O mon Jésus, comment ai-je pu être assez cher à vos yeux pour que vous soyez venu au-devant de moi lorsque je vous repoussais? Comment avez-vous pu combler de grâces une ame qui vous a donné tant de désagréments? Oui, je le vois, c'est que vous ne voulez pas me voir perdre. Je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé; ô bonté infinie, ah! recevez cette brebis ingrate qui retourne à vos pieds navrée de repentir. Recevez-la, posez-la sur vos épaules, afin qu'elle ne vous fuie plus. Non, je ne veux plus vous fuir; je veux vous aimer, je veux être à vous. Et pourvu que je vous appartienne, je me sou mets à toutes les peines qu'il vous plaira de m'infliger. Et quelle peine plus grande pourrait me survenir que de vivre sans votre grâce, éloigné de vous, qui êtes mon

Dieu, qui m'avez créé et qui êtes mort pour moi ? O maudits péchés, qu'avez-vous fait ? vous m'avez dégoûté de mon Sauveur, lui qui m'a tant aimé. Ah ! je devrais mourir pour vous, ô mon doux Jésus, comme vous êtes mort pour moi ; vous, vous êtes mort par amour, et moi je devrais mourir de douleur de vous avoir offensé. J'accepte la mort telle que vous me l'enverrez et lorsqu'elle viendra ; mais, puisque je ne vous ai pas aimé jusqu'à présent, ou que je vous ai aimé trop peu, je ne veux pas mourir ainsi. Accordez-moi encore de la vie, afin que je vous aime avant de mourir ; pour arriver à ce but, changez mon cœur, frappez-le, enflammez-le de votre saint amour ; faites-le, Seigneur, je vous en conjure par cette charité qui vous a conduit à la mort pour moi. Je vous aime de toute mon ame. Mon ame s'est rendue amoureuse de vous. Ne permettez pas qu'elle vous perde encore. Donnez-moi la sainte persévérance, donnez-moi votre amour. Marie, mon refuge et ma mère, soyez mon avocate.

TROISIÈME POINT.

Estote parati. Le Seigneur ne nous dit pas de nous préparer lorsque la mort arrive, il nous dit de nous tenir prêts quand la mort vient ; il est impossible au milieu de cette tempête et de cette confusion de mettre ordre à une conscience embrouillée.

C'est le langage de la raison. C'est ainsi que Dieu menace, lorsqu'il annonce qu'il ne viendra plus pardonner ; mais qu'il viendra venger le mépris qu'on aura fait de ses grâces. *Mihi vindicta et ego retribuam in tempore.* (Rom. xii. 19.) Il est bien juste, dit S. Augustin, que celui qui pouvant se sauver ne l'aura pas voulu, ne le

puisse pas quand il en aura la volonté : *Justa poena est, ut qui recta facere cum posset noluit, amittat posse cum velit.* (Lib. 5. de lib. arb.) Mais peut-être dira quelqu'un : Qui sait ? il peut arriver encore que je me convertisse, et que je me sauve ? Mais vous laisseriez-vous tomber dans un puits en disant : Qui sait ? il peut arriver qu'en me laissant choir je ne meure pas et que je vive ? Oh Dieu ! qu'est-ce donc ? Comme le péché aveugle notre esprit , comme il nous fait perdre la raison ! Les hommes parlent sagement quand il s'agit du corps, et avec folie quand il s'agit de l'ame. O mon frère ! qui sait si ce dernier point que vous lisez, ne sera pas aussi le dernier avis que Dieu vous envoie ? Hâtons-nous , préparons-nous à la mort , de crainte d'être pris à l'improviste. S. Augustin dit que le Seigneur nous cache le dernier instant de notre vie , afin que chaque jour nous soyons prêts à mourir. *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies.* (Hom. XIII.) S. Paul nous avertit qu'il faut opérer notre salut non-seulement en craignant, mais encore en tremblant : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.* (Philipp. II. 12.) S. Antoine raconte, qu'un roi de Sicile , pour faire comprendre à un de ses sujets quelle était la crainte avec laquelle il s'asseyait sur le trône, le fit placer à table au-dessous d'une épée suspendue au plancher par un fil extrêmement délié. Dans cette pénible position, cet homme put à peine prendre quelque peu de nourriture. Nous sommes tous dans le même danger ; à chaque moment peut tomber sur nous le glaive de la mort , d'où dépend notre salut éternel.

On parle d'éternité. *Si ceciderit lignum ad austrum, aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit ibi erit.* (Eccl. XI. 5.) Si lorsque la mort viendra nous sommes en état de grâce, oh ! quelle sera pure la joie de l'ame ; alors elle

pourra dire : J'ai tout assuré, je ne puis plus perdre mon Dieu, je serai toujours heureux. Mais si nous sommes dans le péché, ne sera-t-il pas désespérant pour nous de nous écrier : *Ergo erravimus*. Je me suis donc trompé; et je ne pourrai jamais plus trouver un remède à mon erreur. C'est cette crainte qui faisait dire au vénérable P. M. Avila, apôtre de l'Espagne, quand on lui annonça qu'il allait mourir : *Oh ! si j'avais encore un peu de temps à moi pour me préparer à la mort !* à l'abbé Agaton, qui mourait après avoir fait pénitence pendant une multitude d'années : *Qu'en sera-t-il de moi !* qui connaît les jugemens de Dieu. S. Arsène aussi tremblait à l'approche de la mort, et comme ses disciples lui en demandaient le motif : Mes enfans, leur répondit-il, ce n'est pas la première fois que j'éprouve cette crainte, je l'ai conservée toujours à chaque instant de ma vie. Mais personne n'a tremblé comme Job : *Quid faciam, dit-il, cum surrexerit ad judicandum Deus; et cum quaesierit, quid respondebo illi ?*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, y a-t-il jamais eu quelqu'un qui m'ait aimé plus que vous, et qui vous ait plus méprisé et plus injurié que moi ? O sang, ô plaies de Jésus, vous êtes mon espérance. Père éternel, ne regardez pas mes péchés, regardez plutôt les plaies de Jésus-Christ, regardez votre fils bien-aimé qui meurt de douleur pour moi, et qui vous conjure de me pardonner. Je me repens, ô mon Créateur, de vous avoir offensé et j'en suis extrêmement fâché. Vous m'avez créé afin que je vous aime, et je n'ai vécu que comme si j'avais été créé pour vous offenser. Par amour pour Jésus-Christ, pardonnez-moi et donnez-moi la grâce de vous

aimer. Si j'ai d'abord résisté à votre volonté, je ne veux plus y résister désormais, et je veux faire ce que vous me commanderez. Vous m'ordonnez de détester les outrages dont je vous ai abreuvé; eh bien, je les déteste de tout mon cœur. Vous m'ordonnez de prendre la résolution de ne plus vous offenser; eh bien, je fais le ferme propos de perdre plutôt mille fois la vie que votre grâce. Vous m'ordonnez de vous aimer de tout mon cœur; oui, je vous aime de tout mon cœur et je ne veux aimer que vous, vous serez désormais mon unique bien-aimé, mon unique amour. Je vous demande la persévérance, j'espère que vous me l'accorderez par amour pour Jésus-Christ; faites que je vous sois fidèle, et que je puisse vous dire toujours avec S. Bonaventure : *Unus est dilectus meus, unus amor meus.* Non, je ne veux pas dans ma vie vous occasionner aucun désagrément, je ne veux plus que gémir sur ceux que je vous ai donnés jusqu'ici, et je ne désire que vous aimer. Marie, ma mère, vous qui priez pour tous ceux qui se recommandent à vous, priez encore Jésus pour moi.

SIXIÈME CONSIDÉRATION.

Mort du pécheur.

Angustia superveniente, pacem requirent, et non erit; conturbatio super conturbationem veniet. (Ezech. vii. 25.)

PREMIER POINT.

Les pécheurs repoussent le souvenir et la pensée de la mort, et croient trouver la paix (quoique cela ne leur arrive

jamais) en vivant dans le péché. Mais lorsqu'ils seront au milieu des embûches de la mort et près d'entrer dans l'éternité : *Angustia superveniente, pacem requirent, et non erit.* Alors ils ne peuvent plus fuir le tourment de leur conscience; ils cherchent la paix, mais quelle est la paix que peut trouver une âme chargée de fautes qui la déchirent comme autant de vipères? De quelle paix peut-on jouir, quand on voit qu'on est près de comparaître devant Jésus-Christ, le souverain juge, dont on a jusqu'alors méprisé les ordres et l'amitié? *Conturbatio super conturbationem veniet.* La nouvelle de sa mort, le penser que l'on va abandonner toutes les choses de ce monde, le remords de conscience, le temps perdu, le temps qui manque, la rigueur du jugement de Dieu, l'éternité malheureuse réservée aux pécheurs, tout cela ne formera-t-il pas comme une espèce de tempête horrible qui brouillera l'esprit du pécheur, et qui augmentera sa défiance. C'est ainsi que, plein de confusion et de défiance, le moribond passera à l'autre vie.

Abraham, confiant en la parole divine, acquit beaucoup de mérite en espérant en Dieu contre toute espérance humaine : *Contra spem in spem credidit.* (Rom. iv. 18.) Mais les pécheurs déméritent au contraire lorsqu'ils espèrent, car ils espèrent à tort, non-seulement contre toute espérance, mais encore contre la foi, puisqu'ils méprisent les menaces que Dieu fait aux obstinés. Ils craignent de faire une mauvaise mort, mais ils ne craignent pas de mener une vie déréglée. Qui leur assure d'ailleurs, qu'ils ne mourront pas subitement, d'un coup de foudre, d'un accès de goutte, d'une attaque de sang? Supposons encore qu'ils aient le temps de se convertir, qui leur assurera qu'ils se convertiront sincèrement? S. Augustin eut à combattre douze ans pour surmonter ses mauvais penchans; et comment un

moribond qui a eu presque toujours la conscience souillée, pourra-t-il facilement faire une conversion sincère, au milieu des douleurs, des étourdissemens de tête, et de la confusion de la mort. Je dis une *conversion sincère*, car alors il ne suffit pas de dire et de promettre, mais il faut que le cœur y participe. O Dieu ! quelle sera l'épouvante de ce pauvre malade qui a négligé sa conscience, lorsqu'il se verra chargé de péchés et entouré de la crainte du jugement, de l'enfer et de l'éternité ! Quel bouleversement n'opéreront pas chez lui toutes ses pensées lorsqu'il se trouvera évanoui, qu'il n'aura que les idées confuses, et qu'il sera affaibli par les douleurs d'une mort qui s'approche ! Il se confessera, il fera des promesses, il gémira, il demandera à Dieu miséricorde, mais sans savoir ce qu'il fait ! et ce sera au milieu de cette fluctuation d'agitations, de remords, d'inquiétudes et de tourmens qu'il passera dans l'autre vie : *Turbabuntur populi et transibunt.* (Job. xxxiv. 20.) Un auteur a dit avec raison que les prières, les gémissemens et les promesses du pécheur mourant, sont comme celles de celui qui se voit assailli par un ennemi qui lui tient le poignard à la gorge pour lui arracher la vie. Misérable, qui s'alite en disgrâce avec Dieu, et qui de là passe dans l'éternité.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O plaies de Jésus, vous êtes mon espérance. Je désespérais du pardon de mes péchés et de mon salut éternel, si je ne vous regardais, vous qui êtes la source de pitié et de grâce par lesquelles Dieu a répandu tout son sang, pour laver mon ame de tant de fautes que j'ai commises. Je vous adore donc, ô plaies sacrées, et je me confie en

vous. Je déteste mille fois, et je maudis les indignes plaisirs pour lesquels j'ai rebuté mon Rédempteur et misérablement perdu son amitié. En vous fixant, je conçois de l'espérance et je tourne vers vous mon affection. O mon doux Jésus, vous méritez que tous les hommes vous aiment de tout leur cœur. Mais moi je vous ai tant offensé et j'ai méprisé votre amour; et malgré cela vous m'avez supporté et vous m'avez invité à rechercher le pardon. Ah! mon Sauveur, ne permettez pas que je vous offense jamais plus et que je me damne. Oh! Dieu, quelle peine ne souffrirais-je pas en enfer en voyant votre sang et les actes de miséricorde que vous avez faits pour moi! Je vous aime et je veux toujours vous aimer. Vous, donnez-moi la persévérance. Détachez mon cœur de tout ce qui n'est pas pour vous, et faites-moi concevoir un vrai désir, faites-moi prendre une résolution sincère de vous aimer désormais uniquement, vous qui êtes le souverain bien.

O Marie, ma mère, attirez-moi vers Dieu, et faites que je lui appartienne sans partage avant que je meure.

DEUXIÈME POINT.

Le pauvre pécheur mourant n'aura pas seulement un piège à écarter, il en aura mille. D'un côté il sera tourmenté par les démons. A l'approche de la mort, ces terribles ennemis déploient toutes leurs forces pour perdre les âmes qui ont quitté cette vie. Ils comprennent qu'ils n'ont que peu de temps pour les gagner, et que s'ils les perdent alors, ils ne pourront jamais plus les avoir. *Descendit diabolus ad vos habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.* (Apoc. XII. 12.) Alors ce ne sera pas un seul démon qui le tentera, il y en aura un nombre infini

qui seront auprès de lui pour le perdre. *Replebuntur domus eorum draconibus.* (Is. XIII. 21.) L'un lui dira : Ne crains rien, parce que tu guériras; l'autre lui dira : Comment, tu as été sourd à la voix de Dieu pendant tant d'années et tu voudrais à présent avoir recours à sa miséricorde? Un autre ajoutera : Comment pourras-tu remédier à ces dommages que tu as causés, à cette réputation que tu as enlevée? Un autre enfin : Ne vois-tu pas que toutes tes confessions sont nulles, que tu n'as pas eu de douleur de tes péchés, que tu n'as jamais fait de bon propos? comment pourras-tu les refaire à présent?

D'un autre côté, le mourant se verra entouré de ses péchés. *Virum injustum mala capient in interitu.* (Ps. CXXXIX. 12.) Ces péchés, comme autant de satellites, dit S. Bernard; le tiendront serré de près et lui diront : *Opera tua sumus, non te deseremus.* Nous sommes ton ouvrage, nous ne voulons pas te quitter, nous te suivrons dans l'autre vie, et nous nous présenterons avec toi devant le juge éternel. Alors le moribond voudra se délivrer de ces ennemis; mais pour s'en affranchir, il faudrait les haïr, il faudrait se convertir à Dieu de tout son cœur. Cependant l'esprit est obscurci et le cœur endurci. *Cor durum habebit male in novissimo; et qui amat periculum, peribit in illo.* (Eccli. III. 27.) S. Bernard dit que le cœur qui s'est obstiné à faire le mal pendant la vie fera des efforts pour sortir de l'état de damnation, mais qu'il ne parviendra pas à s'en délivrer, et qu'il terminera sa vie oppressée par le même état de malice. Ayant aimé le péché, il a aussi aimé le péril qu'il courait de se damner, et le Seigneur permettra avec justice qu'il périsse dans ce même danger où il a voulu vivre jusqu'à la mort. S. Augustin dit que celui qui attend pour abandonner le péché

que le péché l'abandonne, le détestera difficilement, comme il le devrait à l'approche de la mort, car tout ce qu'il fera alors, il le fera de force : *qui prius a peccato relinquitur quam ipse relinquat, non libere, sed quasi ex necessitate condemnat.*

Qu'il est misérable le pécheur endurci qui résiste à la voix divine ! *Cor ejus indurabitur quasi lapis, et stringetur quasi malleatoris incus.* (Job. xli. 15.) L'ingrat ! au lieu de se rendre et de se laisser attendrir à la voix de Dieu, il s'est endurci encore davantage, comme l'enclume s'endurcit sous le marteau. Tel aussi il se trouvera à la mort. *Cor durum habebit mule in novissimo.* Les pécheurs, dit le Seigneur, m'ont tourné le dos par amour pour les créatures : *Vertcrunt ad me tergum, et non faciem, et in tempore afflictionis suæ dicent : surge et libera nos. Ubi sunt dii tui, quos fecisti tibi ? Surgant et liberent te.* (Jer. ii. 27.) Les malheureux, à la mort ils recourront à Dieu, et Dieu leur dira : Maintenant vous recourez à moi ? Appelez les créatures à votre aide, puisqu'elles ont été vos dieux. C'est ainsi que le Seigneur leur parlera, car ils ne recourront pas à lui dans un sentiment sincère de conversion. S. Jérôme dit qu'il regardait comme une chose certaine et dont il s'était convaincu par expérience, que celui qui mène une mauvaise vie jusqu'à la fin de ses jours ne peut pas faire une bonne fin. *Hoc teneo, hoc multiplici experientia didici, quod ei non bonus est finis, cui mala semper vita fuit.* (In Epist. Eusebii ad Dam.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Sauveur, aidez-moi, ne m'abandonnez pas ; je vois mon ame toute couverte de péchés. Les passions me violentent, les mauvaises habitudes m'oppriment ; je me jette à

vos pieds, ayez pitié de moi, et délivrez-moi de tant de maux. *In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum.* Ne permettez pas qu'une ame qui se confie en vous se perde. *Ne tradas bestiis animam confitentem tibi.* Je me repens de vous avoir offensé, ô bonté infinie, j'ai fait le mal, je l'avoue; je veux me corriger à tout prix; mais si vous ne me secourez de votre grâce je suis perdu. Recevez, ô mon Jésus, ce rebelle qui vous a tant outragé. Pensez que je vous ai coûté le sang et la vie. Par les mérites de votre passion et de votre mort, recevez-moi dans vos bras et donnez-moi la sainte persévérance. J'étais déjà perdu et vous m'avez appelé, je ne veux plus vous résister; je me consacre à vous; liez-moi à votre amour et ne permettez pas que je me perde encore en perdant votre grâce. O mon Jésus, ne le permettez pas; ô ma reine, ô Marie, ne le permettez pas: obtenez-moi la faveur de mourir mille fois plutôt que de perdre de nouveau la grâce de votre fils.

TROISIÈME POINT.

Chose étonnante! Dieu ne menace jamais le pécheur que d'une mauvaise mort. *Tunc invocabunt me et non exaudiam.* (Prov. i. 19.) *Numquid Deus exaudiet clamorem ejus, cum venerit super eum angustia?* (Job. xxvii. 9.) *In interitu vestro ridebo et subsannabo.* (Prov. i. 26.) *Ridere Dei, est nolle misereri.* (S. Greg.) *Mea est ultio, et ego retribuam eis in tempore, ut labatur pes eorum.* (Deut. xxxii. 55.) Il en dit de même dans tant d'autres endroits; et les pécheurs vivent en paix, pleins de sécurité, comme si Dieu leur avait promis de leur accorder à la mort le pardon et le ciel. Il est vrai, sans doute, que quelle que soit l'heure à laquelle le pécheur se convertisse, Dieu a promis de lui pardonner;

mais il n'a pas dit que le pécheur se convertira à la mort ; car il a protesté mille fois, au contraire, que celui qui vit dans le péché mourra aussi dans le péché : *In peccato vestro moriemini.* (Jo. VIII. 21.) *Moriemini in peccatis vestris.* (Ibid. 24.) Il a dit que celui qui le cherchera à l'heure de la mort ne le trouvera pas. *Queretis me et non invenietis.* (Jo. VII. 54.) Il faut donc chercher Dieu tant que l'on peut le trouver : *Querite Dominum dum inveniri potest.* (Is. IV. 6.) Oui, car viendra un temps où l'on ne pourra pas le trouver. Pauvres pécheurs ! pauvres aveugles qui se flattent de se convertir à l'heure de la mort , lorsqu'il ne sera plus temps. S. Ambroise a dit : *Impii nusquam didicerunt benefacere, nisi cum non est tempus benefaciendi.* Dieu veut que nous nous sauvions tous , mais il châtie les obstinés.

Si un misérable étant en état de péché venait à s'étouffer et qu'il n'éprouvât plus aucune sensation , quelle compassion n'exciterait-il pas dans le cœur de ceux qui le verraient mourir sans sacremens et sans qu'il donnât signe de repentir ! Que l'on éprouverait ensuite de la satisfaction , si cet homme revenait à lui , qu'il demandât l'absolution et qu'il fit des actes de contrition ! Mais n'est-il pas un fou celui qui , ayant le temps de faire tout cela , le néglige et reste dans le péché ? N'est-il pas un fou celui qui pêche malgré cela , et qui s'expose au danger de mourir sans savoir s'il aura le temps de se repentir ? Lorsque l'on voit quelqu'un mourir de mort subite, on est épouvanté ; cependant que de gens s'exposent volontairement à mourir et à mourir dans le péché !

Pondus, et statera judicia Domini sunt. (Prov. XVI. 11.) Nous ne tenons pas compte des grâces que le Seigneur nous fait , mais Dieu en tient compte et les mesure. Lorsqu'il voit qu'on les a méprisées jusqu'à une certaine limite, il aban-

donne le pécheur dans son péché et le fait mourir ainsi ; et ce misérable est réduit dès-lors à faire pénitence à la mort. *Pœnitentia quæ ab infirmo petitur, infirma est*, dit S. Augustin. (*Serm. 57. de temp.*) S. Jérôme dit que sur cent mille pécheurs qui vivent dans le péché jusques à la mort, à peine s'en sauvera-t-il un. *Vix de centum millibus, quorum mala vita fuit, meretur in morte a Deo indulgentiam unus.* (S. Hier. *in epist. Euseb. de morte ejus.*) S. Vincent Ferrier (*Serm. de nativité. Virg.*) dit que ce serait un plus grand miracle si un de ces pécheurs se sauvait, que si un mort venait à ressusciter : *Majus miraculum est, quod male viventes faciant bonum finem quam suscitare mortuos.* Quelle douleur, quelle contrition veut concevoir à l'heure de la mort celui qui jusqu'alors a vécu dans le péché ! Bellarmin raconte, qu'étant un jour allé assister un mourant, et l'ayant exhorté à faire un acte de contrition, celui-ci lui répondit qu'il ne savait ce que c'était que la contrition. Bellarmin tâcha de le lui expliquer, mais le malade lui répondit : Mon père, je ne vous comprends pas, je ne suis pas capable de saisir ces choses-là. Et il mourut ainsi : *Signa damnationis suæ satis relinquens*, comme dit Bellarmin. Châtiment, dit S. Augustin, qui frappe bien justement le pécheur ; car celui qui a oublié Dieu pendant sa vie, doit l'oublier lui-même à la mort : *Æquissime percutitur peccator, ut moriens obliviscatur sui, qui vivens oblitus est Dei.* (*Serm. 10. de Sanct.*)

Nolite errare, nous dit l'Apôtre, *Deus non irridetur. Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet; qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem.* (Galat. vi. 7.) Ce serait se moquer de Dieu que de vivre dans le mépris de ses lois et puis recueillir d'une telle conduite une récompense et la gloire éternelle, mais *Deus non irridetur.* Ce que l'on sème dans cette vie, on le moissonne dans l'autre.

Celui qui ne sème ici bas que des plaisirs charnels, ne recueille que corruption, misère et mort éternelle. Chrétien, ce que l'on dit pour les autres, on le dit aussi pour vous. Dites-moi, si vous vous trouviez au moment de mourir abandonné des médecins, n'éprouvant plus aucune sensation, et réduit à l'agonie, quelles prières n'adresseriez-vous pas à Dieu pour qu'il vous accordât un mois, une semaine de plus pour régler les comptes de votre conscience. Eh bien ! Dieu vous accorde ce temps aujourd'hui. Remerciez-le, réparez au plus vite le mal que vous avez fait, et prenez tous les moyens pour vous retrouver en état de grâce lorsque la mort viendra, car alors il ne sera plus temps d'y remédier.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, quel autre que vous aurait eu toute la patience que vous avez eue pour moi ? Si votre bonté n'était pas infinie, je craindrais pour mon pardon ; mais j'ai affaire avec un Dieu qui est mort pour me pardonner et pour me sauver. Vous m'ordonnez d'espérer, et moi je veux espérer. Si mes péchés m'épouvantent et me condamnent, vos mérites et vos promesses me donnent du courage. Vous avez promis la vie de votre grâce à celui qui revient à vous : *Revertimini et vivite.* (Ez. xviii. 52.) Vous avez promis d'embrasser celui qui se tournera vers vous : *Convertimini ad me et convertar ad vos.* (Zach. i. 3) Vous avez dit que vous ne saviez pas mépriser celui qui s'humilie et qui se repent : *Cor contritum et humiliatum non despicias.* (Ps. l.) Me voici, Seigneur, je reviens à vous, je me tourne vers vous ; je vois que je mérite mille fois l'enfer, et je suis marri de vous avoir offensé ; je vous

promets fermement de ne plus vouloir vous offenser, et de vouloir toujours vous aimer. Ah ! ne permettez pas que je sois encore ingrat à tant de bonté. Père éternel, par les mérites de l'obéissance de Jésus-Christ, qui est mort pour vous obéir, faites que je vous obéisse jusqu'à la mort. Je vous aime, ô souverain bien, et pour l'amour que j'ai pour vous, je veux vous obéir en tout. Donnez-moi la sainte persévérance, donnez-moi votre amour, je ne vous demande plus rien ; Marie, ô ma mère, intercédez pour moi.

SEPTIÈME CONSIDÉRATION.

Sentimens d'un mourant présomptueux qui a peu pensé à la mort pendant sa vie.

Dispone domui tuæ, quia morieris, et non vives. (Is. xxxviii. 1.)

PREMIER POINT.

Représentez-vous auprès d'un malade auquel il ne reste que peu de momens à vivre. Pauvre malade ? voyez comme il souffre, comme il s'évanouit, comme il est suffoqué, comme il manque de respiration, comme une sueur froide coule sur tout son corps, comme il perd ses esprits au point de sentir, de comprendre et de parler à peine ; mais son plus grand malheur à lui, c'est d'être près de mourir ; au lieu de penser à son ame et de régler ses comptes pour l'éternité, il ne songe qu'aux médecins et aux remèdes, afin de guérir de sa maladie et de calmer les dou-

leurs qui le tuent. *Nihil aliud quam de se cogitare sufficiunt*, dit S. Laurent Justinien en parlant de ces mourans. Peut-être y aura-t-il au moins, parmi ses parens et ses amis, quelqu'un qui l'avertira du danger dans lequel il se trouve; mais point du tout : de tous ses parens et de tous ses amis, il n'y en a pas un qui ait le courage de lui annoncer la proximité de la mort, et de lui conseiller de recevoir les sacremens; tous refusent de lui en parler pour ne pas le tracasser. O mon Dieu, je vous rends grâce aujourd'hui de ce que vous permettrez qu'à mes derniers momens je sois assisté des frères de la congrégation à laquelle j'appartiens. Ceux-ci n'auront d'autre intérêt qu'à penser à mon salut, et ils m'aideront tous à bien mourir.

Mais, malgré tout, quoiqu'on ne l'avertisse pas du danger, lorsque le malade voit que sa famille est en révolution, que les visites des médecins se répètent, que les remèdes qu'on lui administre sont épais et violens, le pauvre mourant tombe dans la confusion, il est atteré par des assauts continuels de crainte, de remords et de méfiance, et il se dit en lui-même : Oh ! qui sait si le terme de ma vie n'est pas déjà arrivé ? Et quel sera ensuite le sentiment du malade, lorsqu'il apprendra la nouvelle de sa mort. *Dispone domui tuæ, quia morieris et non vives*. Quelle peine n'éprouvera-t-il pas lorsqu'on lui dira : Monsieur un tel, votre maladie est mortelle; il conviendrait que vous reçussiez les sacremens, que vous vous unissiez à Dieu, et que vous prissiez congé de ce monde. Prendre congé de ce monde ? Et quoi, tout abandonner ? cette maison, cette ville, ces parens, ces amis, ces sociétés, ces jeux, ces divertissemens ? Oui, tout cela. Déjà le notaire est venu et écrit cette formule d'abandon : *je laisse, je laisse*. Et

avec soi qu'emporte-t-on ? un misérable haillon qui dans peu de temps devra avec nous pourrir dans la tombe.

Oh ! quelle mélancolie et quel trouble s'emparera du cœur mourant, lorsqu'il verra que ses domestiques versent des larmes, que les amis qui l'entourent gardent le silence et qu'ils n'ont pas le courage de parler ! Mais ce qui l'affligera le plus, c'est d'être en proie aux remords de conscience qui se réveilleront avec d'autant plus de force que la vie qu'il aura menée aura été plus désordonnée ; après tant d'appels, après tant de lumières, après tant d'avis donnés par les pères spirituels, après tant de résolutions prises, mais négligées ou restées sans exécution, il dira alors : Oh misérable que je suis, j'ai reçu tant de lumières de la part de Dieu, j'ai eu tant de temps pour mettre ordre à ma conscience, et je ne l'ai pas fait ; et voilà que maintenant je suis au moment de mourir ? Que me coûtait-il de fuir cette occasion, de rompre cette liaison, de me confesser toutes les semaines ? et quand même il m'en eût dû coûter beaucoup, je devais mettre tout en œuvre pour sauver mon âme, qui devait être préférée à tout. Oh ! si j'avais exécuté cette résolution que j'avais prise, si j'avais continué comme je commençais à le faire aujourd'hui, que je serais content ; mais je ne l'ai pas fait, et je ne puis plus revenir sur le passé. Les sentimens de ces mourans, qui ont négligé leur conscience pendant la vie, sont semblables à ceux qu'éprouvent les damnés dans l'enfer, qui gémissent en vain et sans en retirer aucun soulagement sur les péchés qui sont la cause de leurs souffrances.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, si dans ce moment même on m'apportait la

nouvelle de ma mort prochaine, voyez quels seraient les sentimens de douleur que mon cœur éprouverait. Je vous remercie de ce que vous me faites connaître l'instant de ma mort, et de ce que vous me donnez le temps de me corriger. Non, ô mon Dieu, je ne veux plus vous fuir; vous êtes assez venu au-devant de moi. Je dois craindre maintenant que si je ne me rends à vous, ou si je résiste, vous m'abandonniez entièrement. Vous m'avez donné un cœur pour vous aimer, et moi je l'ai fait servir à de mauvais usages; j'ai aimé les créatures, et je ne vous ai pas aimé, vous, ô mon Créateur, mon Rédempteur, qui avez disposé de votre vie pour moi. Au lieu de vous aimer, je vous ai fait volte-face! Je savais que le péché vous déplaisait, et je n'ai pas craint de le commettre. O mon Jésus, je m'en repens, j'en suis marri de tout mon cœur: je veux changer de vie; je renonce à tous les plaisirs du monde pour n'aimer que vous, pour ne plaire qu'à vous, ô Dieu de mon ame. Vous m'avez donné de grandes marques d'amour, et je voudrais avant de mourir vous en donner aussi de mon côté. Désormais j'accepte toutes les infirmités, toutes les croix, tout le mépris, tous les dégoûts que j'aurai à subir de la part des hommes; donnez-moi la force de les souffrir avec cette paix avec laquelle je veux les supporter pour l'amour de vous. Je vous aime, ô bonté infinie; je vous aime, souverain bien; enflammez-moi d'un amour brûlant, et donnez-moi la sainte persévérance. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Oh! comme au moment de la mort les vérités de la foi paraissent sous un jour plus éclatant, comme le mourant

qui a mal vécu éprouve en les voyant des tourmens plus affreux, si c'est surtout une personne consacrée à Dieu, qui ait eu, pour le servir, plus de temps, plus d'exemples, plus d'inspirations et plus de liberté. O Dieu, quelle douleur ne ressentira-t-elle pas, lorsqu'elle se dira à elle-même : J'ai averti les autres, et j'ai fait ensuite pire qu'eux; j'ai abandonné le monde, et j'ai ensuite été attaché aux plaisirs, à la vanité et à l'amour du monde! Quels remords, lorsqu'elle réfléchira qu'un païen serait devenu saint, s'il eût reçu toutes les lumières dont elle a abusé! Quelle peine, lorsqu'elle se rappellera qu'elle a méprisé les pratiques de piété comme des actes de faiblesse d'esprit, qu'elle a suivi certaines maximes mondaines, qu'elle a favorisé son amour-propre, qu'elle a mis de la complaisance en elle-même, qu'elle a veillé à ne pas se laisser surpasser, à ne pas souffrir, et à jouir de tous les divertissemens qui se présentèrent.

Desiderium peccatorum peribit. (Ps. xl.) Comme on désirera au moment de la mort ce temps que l'on perd maintenant. Voici ce que S. Grégoire raconte dans ses dialogues, d'un certain Crisantius, homme riche, qui avait eu de mauvaises habitudes. Étant au lit de la mort, il s'adressait aux démons qui s'approchaient pour le prendre, et s'écriait : *Donnez-moi du temps, donnez-moi du temps, jusques à demain.* Mais les démons lui répondaient : Insensé, c'est à présent que tu demandes du temps? Tu en as eu tant, et tu l'as perdu, et tu l'as passé à commettre le péché; et maintenant tu demandes du temps? Il n'y en a plus pour toi. Mais le malheureux criait toujours et demandait du secours. Le mourant avait auprès de son lit un fils qui avait embrassé la vie monastique, et qui s'appelait Maxime : Mon fils Maxime, lui disait-il, aide-

moi, Maxime, aide-moi ; et en prononçant ces mots il promenait avec fureur sa figure enflammée sur toute l'étendue du lit, il s'agitait, et rendit l'âme enfin au milieu des cris de désespoir.

Oh ! voyez comme ces insensés aiment leur folie pendant qu'ils vivent, comme ils ouvrent les yeux et comme ils avouent leur folie au moment de la mort. Mais ceci ne sert qu'à augmenter la défiance et faire désespérer de pouvoir jamais réparer le mal que l'on a fait. En mourant ainsi, on laisse de l'incertitude sur son propre salut. O mon frère, tandis que vous lisez ce point, vous vous dites à vous-même, je pense : Oui cela est vrai. Mais si cela est vrai, serez-vous assez malheureux, assez fou de ne pas vous corriger à temps, puisque vous connaissez déjà toutes ces vérités ? Ce que vous venez de lire serait pour vous à votre mort un glaive de douleur.

Courage donc, puisque vous avez le temps d'éviter une mort si horrible, portez-y remède bien vite ; n'attendez pas de moment plus opportun. Ne remettez pas à un autre mois, à une autre semaine. Qui sait si cette lumière que Dieu vous donne dans sa miséricorde ne sera pas la dernière, et si ce ne sera pas le dernier cri qu'il vous fera entendre ? Il y a de l'aveuglement sans doute à ne pas vouloir penser à la mort quand on en connaît la certitude, et quand on sait que d'elle dépend l'éternité ; mais il y a un plus grand aveuglement encore à y penser et à ne pas s'y préparer. Faites maintenant les réflexions, et prenez les résolutions comme si vous étiez à ce moment. Ce que vous ferez maintenant vous le ferez avec fruit, tandis qu'alors ce sera en vain. Aujourd'hui vous aurez la confiance que vous vous sauverez, et alors vous craindrez pour votre salut. L'empereur Charles V demanda un jour à un de ses gentils-

hommes qui prenait congé de lui et abandonnait la cour pour se consacrer à Dieu, pourquoi il en agissait ainsi? Celui-ci lui répondit: Sire, il faut absolument pour se sauver qu'il y ait un certain temps de pénitence entre le moment de la mort et une vie désordonnée.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Non, ô mon Dieu, je ne veux plus m'abuser en me reposant trop sur votre miséricorde. Je vous rends grâce de la lumière que vous me donnez maintenant, et je vous promets de changer de vie. Je vois déjà que vous ne pouvez plus me supporter. Et pourquoi d'ailleurs attendrais-je que vous-même vous me jetiez en enfer ou que vous m'abandonniez à une vie réprouvée, ce qui serait un châtiment pire que la mort même? Je me jette à vos pieds, recevez-moi dans votre grâce. Je ne le mérite pas. Mais vous avez dit: *Impietas impii non nocbit ei, in quacumque die conversus fuerit.* (Ez. xxxiii. 12.) Ah! si par le passé, ô mon Jésus, j'ai offensé votre bonté infinie, je m'en repens de tout mon cœur, et j'espère que vous me pardonnerez. Je vous dirai avec S. Anselme: Ah! ne permettez pas que mon ame se perde par ses propres péchés, puisque vous l'avez rachetée par votre sang. Ne regardez pas mon ingratitude, mais voyez plutôt l'amour qui vous a mis à mort pour moi. Si j'ai perdu votre grâce, vous n'avez pas perdu la puissance de me la rendre. Ayez donc pitié de moi, ô mon Rédempteur. Pardonnez-moi et donnez-moi la grâce de vous aimer, puisque désormais je vous promets de n'aimer que vous. Parmi tant de créatures possibles vous m'avez choisi pour vous aimer, et moi je veux librement vous aimer par-dessus toute chose. Vous marchiez au-devant de moi avec votre croix, et moi je

veux vous suivre toujours avec cette même croix que vous me ferez porter à mon tour. J'embrasse toutes les mortifications et toutes les peines qu'il vous plaira de m'envoyer. C'en est assez, si vous ne me privez pas de votre grâce, je suis content. Marie, mon espérance, obtenez-moi la persévérance et la grâce d'aimer Dieu, c'est là tout ce que je vous demande.

TROISIÈME POINT.

Le mourant qui aura négligé le bien de son ame pendant la vie trouvera des épines dans toutes les choses qui se présenteront à ses yeux. Epines dans le souvenir des divertissemens et des frivolités auxquelles il se sera adonné, et des pompes qu'il aura étalées ; épines dans les amis qui viendront le visiter et dans tout ce qu'ils rappelleront à sa mémoire ; épines dans les pères spirituels qui l'assisteront ; épines dans les sacremens qu'il devra recevoir, dans la confession, dans la communion, dans l'extrême-onction, épines enfin dans le crucifix qu'on lui présentera, car il verra dans cette image comme il a mal répondu à l'amour d'un Dieu mort pour le sauver.

Insensé que j'ai été, dira alors le pauvre malade ! je pouvais devenir saint en mettant à profit toutes les lumières et tous les moyens que Dieu a mis en mes mains. Je pouvais mener une vie heureuse en vivant en grâce avec Dieu ; et maintenant que me reste-t-il de tant d'années que j'ai passées ? des tourmens, des défiances, des craintes, des remords de conscience et des comptes terribles à rendre devant Dieu. Encore ne me sauverai-je que difficilement ? Et quand tiendra-t-il ce langage ? lorsque sa lampe sera au moment de s'éteindre faute d'huile, lorsqu'il sera au moment de fermer

la scène de ce monde, lorsqu'il se trouvera en présence de deux éternités, l'une heureuse et l'autre malheureuse ; lorsqu'il sera prêt à rendre ce dernier soupir d'où dépend son bonheur ou son désespoir, qui sera éternel comme Dieu. Quel prix ne donnerait-il pas pour avoir un an, un mois ou au moins une semaine de sursis et de saine raison, car tel qu'il est avec cet étourdissement, cette faiblesse d'estomac et cette respiration oppressée, il ne peut rien faire, il ne peut réfléchir, il ne peut captiver son esprit à faire un acte méritoire ; il est comme enfermé dans une fosse obscure où il ne voit rien autre chose que la grande ruine qui le menace et son inhabileté à s'y soustraire. Il désirerait du temps, mais on lui dira : *Proficiscere* ; hâtez-vous, préparez vos comptes du mieux que vous pourrez dans ce court espace de temps, et partez. Ne savez-vous pas que la mort n'attend et ne respecte personne !

Oh ! que ce sera terrible pour lui de se dire à lui-même : Ce matin je suis en vie, ce soir je serai mort ! Aujourd'hui je suis dans cette chambre, demain je serai dans une tombe ! et mon ame où sera-t-elle ? Quelle terreur lorsqu'on lui présentera le cierge, et quand la sueur froide de la mort le couvrir ! quand il verra que l'on fait sortir ses parens de la chambre et qu'ils n'y rentrent plus ! quand il commencera à perdre la vie, et que ses yeux s'obscurciront ! quelle terreur enfin quand on allumera le cierge, parce que l'heure de la mort approchera ! O cierge, cierge, que de vérités tu feras connaître ! comme tu feras voir alors les choses toutes différentes de ce qu'elles paraissent maintenant ! comme tu diras éloquemment que tous les biens de ce monde ne sont que vanité, folie et mensonge ! Mais à quoi donc serviront ces vérités, quand il ne sera plus temps de pouvoir en user ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu , vous ne voulez pas ma mort, mais vous désirez que je me convertisse et que je vive. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à ce moment ; je vous remercie des lumières que vous me donnez. Je connais l'erreur que j'ai commise, en préférant à votre amitié les biens vils et périssables pour lesquels je vous ai méprisé. Je m'en repens, et je suis marri de tout mon cœur de vous avoir fait un si grand tort. Ah ! ne laissez pas pour le temps qui me reste à vivre de me secourir de vos lumières et de votre grâce, et de me faire connaître ce qu'il faut que je fasse pour amender ma conduite. Que me servira de connaître ces vérités lorsque je n'aurai plus le temps d'y avoir recours ? *Ne tradas bestiis animas confitentis tibi.* Lorsque le démon m'excitera à vous offenser de nouveau , ah ! je vous en prie , ô mon Jésus, par les mérites de votre passion , étendez la main et délivrez-moi du péché ; faites que je ne redevienne plus esclave de l'ennemi ; faites que j'aie recours toujours à vous , et que je ne cesse de me recommander à vous tant que durera la tentation. Votre sang est mon espérance, et votre bonté est mon amour. Je vous aime, ô Dieu digne d'un amour infini , et faites que je vous aime toujours ; faites que je sache quelles sont les choses dont je dois me détacher pour être tout à vous , parce que je veux rompre avec elles. Mais vous , donnez-moi la force d'accomplir mes desseins, ô reine du ciel, ô mère de Dieu ; priez pour moi qui suis un pécheur ; faites que dans les tentations je ne manque jamais de recourir à Jésus et à vous , qui par votre intercession empêchez de tomber tous ceux qui recourent à vous.

HUITIÈME CONSIDÉRATION.

Mort du juste.

Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus. (Ps. cxv. 15.)

PREMIER POINT.

Considérée des yeux de la chair, la mort épouvante et inspire de la crainte; mais considérée des yeux de la foi, elle console et se fait désirer. Elle paraît terrible aux pécheurs, mais elle est quelque chose d'aimable et de précieux pour les Saints. *Pretiosa*, dit S. Bernard, *tanquam finis laborum, victoriæ consummatio, vitæ janua.* (Trans. Malach.) *Finis laborum.* Oui la mort est le terme des peines et des travaux. *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, multis repletur miseriis.* (Job. xiv. 1.) Voilà quelle est notre vie : elle est courte et remplie de misères et d'infirmités, de craintes et de passions. Les mondains qui désirent une longue vie, dit Sénèque, que demandent-ils autre chose, si ce n'est un plus long tourment? *Tanquam vita petitur supplicii mora.* (Ep. ci.) Qu'est-ce donc que chercher à vivre, si ce n'est chercher à souffrir, dit S. Augustin : *Quid est diu vivere, nisi diu torqueri?* (Serm. xvii. de Verb. Dom.) Oui, car, selon S. Ambroise, la vie présente ne nous a pas été donnée pour nous reposer, mais seulement pour travailler et mériter la vie éternelle par nos travaux. *Hæc vita hominis non ad quietem data est, sed ad laborem.* (Serm. xliii.) Ce qui fait dire avec raison à

Tertullien, que lorsque Dieu abrège la vie à quelqu'un, il lui abrège son tourment : *Longum Deus adimit tormentum, cum vitam concedit brevem*. De là vient que, quoique la mort frappe l'homme pour le punir du péché, elle le châtie moins en effet que les misères de cette vie, car la mort est pour lui un soulagement à tous les maux. *Ut mors remedium videatur esse, non poena*. Dieu appelle bienheureux ceux qui meurent dans sa grâce, parce qu'ils finissent leurs peines et qu'ils vont se reposer. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.... amodo, jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis*. (Apoc. xiv. 13.)

Les tourmens qui affligent le pécheur au moment de la mort, n'affligent pas les Saints. *Iustorum animæ in manu Dei sunt, non tanget illos tormentum mortis*. (Sap. iii. 4.) Les Saints ne redoutent pas ce *proficiscere* qui épouvante les mondains ; les Saints ne s'attristent pas de laisser les biens de cette terre, parce qu'ils en ont déjà détaché leur cœur. *Deus cordis mei* (c'est ainsi qu'ils ont toujours dit) *et pars mea Deus in æternum*. Félicitez-vous, écrivait l'apôtre à ses disciples quand on les eut dépouillés de leurs biens pour Jésus-Christ : *Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscetes vos meliorem et manentem substantiam*. (Hebr. cap. x.) Les Saints ne s'affligent point de laisser les honneurs, car ils les ont toujours détestés, car ils ne les ont comptés que pour de la vanité et de la fumée ; le seul honneur qu'ils aient recherché, est celui d'aimer Dieu et d'en être aimé. Les Saints ne s'affligent pas de laisser leurs parens, parce qu'ils les ont aimés en Dieu seulement, parce qu'en mourant ils les recommandent à ce Père céleste qui les aime plus qu'eux, et parce que, dans l'espérance d'être sauvés, ils pensent qu'ils pourront mieux les aider du haut du ciel que d'ici bas.

En un mot, le cœur inondé de consolations et de douceurs, ils répètent à la mort ce qu'ils ont toujours dit pendant la vie : *Deus meus et omnia.*

Celui qui meurt en aimant Dieu, se met peu en peine des douleurs qui accompagnent la mort ; il les regarde au contraire d'un air de complaisance, parce qu'il pense que c'est là que finit la vie, et qu'il ne lui reste plus à souffrir pour Dieu ni à lui donner d'autres marques de son amour : aussi lui offre-t-il avec calme et affection le temps qui lui reste à vivre, et il se console en unissant le sacrifice de sa mort avec celui que Jésus-Christ offrit pour lui sur la croix à l'Éternel son père. Ainsi il meurt avec bonheur, en s'écriant : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* Oh ! quelle douceur de mourir en s'abandonnant entre les bras de Jésus, qui nous a aimés jusqu'à la mort, et qui a voulu subir une mort cruelle pour nous en obtenir une douce et pleine de consolations !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus, mon bien-aimé, qui pour m'obtenir une vie douce avez voulu subir une mort si cruelle sur le Calvaire, quand vous verrai-je ? La première fois que je vous verrai, ce sera lorsque vous me jugerez au moment où j'expirerai. Que vous dirai-je alors ? Et vous, que me direz-vous ? Je ne veux pas attendre à ce moment pour y penser, je veux y réfléchir dès à présent. Je vous dirai : O mon Rédempteur, vous êtes donc celui qui est mort pour moi ? Je vous ai offensé pendant quelque temps, j'ai été ingrat à votre égard et je ne méritais pas de pardon ; mais ensuite, aidé de votre grâce, je me suis corrigé, j'ai gémi sur mes péchés tout le reste de ma vie, et vous m'avez

pardonné. Pardonnez-moi encore maintenant que je suis à vos pieds, et donnez-moi vous-même une absolution générale de mes fautes. Je ne méritais pas de vous aimer jamais plus, puisque j'avais méprisé votre amour ; mais vous, par un effet de votre miséricorde, vous avez attiré mon cœur, ce cœur qui a tout abandonné pour vous complaire, et qui vous a du moins aimé par-dessus toute chose, s'il ne vous a pas aimé comme vous le méritez. Maintenant que me dites-vous ? C'est un bienfait trop grand pour moi que de vous voir dans le ciel, et que de vous posséder dans votre royaume ; mais je ne puis plus vivre loin de vous, à présent surtout que vous m'avez montré la beauté de votre visage. Je vous demande d'entrer dans le paradis, non pas tant pour y jouir de votre présence que pour vous y aimer plus efficacement. Envoyez-moi au purgatoire pour le temps qu'il vous plaira : non je ne veux pas aller dans la patrie de toute pureté, au milieu des âmes innocentes, souillé de péchés comme je le suis maintenant. Envoyez-moi me purifier, mais ne me chassez pas de votre présence ; il me suffira qu'un jour, lorsque cela vous plaira, vous m'appeliez au paradis pour y chanter éternellement vos miséricordes. Maintenant, laissez vous toucher, ô mon juge bien-aimé ; levez la main, bénissez-moi et dites-moi que je suis à vous, que vous êtes et que vous serez toujours à moi. Je vous aimerai toujours, et vous, vous m'aimerez aussi toujours. Maintenant je m'éloigne de vous ; je vais dans le feu, mais j'y vais content, car je crois à votre amour, ô mon Rédempteur, mon Dieu, mon tout. Oui j'y vais content ; mais sachez que ce qui causera ma plus grande peine pendant que je serai éloigné de vous, ce sera votre absence. Seigneur, je vais compter ces momens jusqu'à l'instant où vous m'appel-

lercz. Ayez pitié d'une ame qui vous aime de toutes ses forces, et qui ne soupire qu'après le bonheur de vous voir pour vous aimer encore davantage. C'est ainsi que j'espère vous parler alors, ô mon Jésus : aussi je vous prie de m'accorder la grâce de vivre de manière à pouvoir vous tenir alors le même langage. Donnez-moi la sainte persévérance ; donnez-moi votre amour. Secourez-moi, vous, ô mère de mon Dieu, et priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum, et mors ultra non erit. (Apoc. xxi. 4.) A l'heure de la mort, le Seigneur essuiera des yeux de ses serviteurs les larmes qu'ils auront répandues en cette vie, au milieu des peines, des craintes, des dangers et des combats qu'ils auront soutenus contre l'enfer. Ce qui consolera avec plus d'efficacité une ame fidèle, lorsqu'elle apprendra la nouvelle d'une mort prochaine, c'est de penser que bientôt elle sera délivrée de tous les dangers qui l'exposent à offenser Dieu, de tant de peines de conscience, de tant de tentations que le démon lui suscitait : la vie présente est une guerre éternelle avec l'enfer, pendant laquelle nous risquons de perdre Dieu et notre ame. S. Ambroise dit que sur cette terre, *inter laqueos ambulamus*, nous marchons toujours au milieu des pièges que nous tendent nos ennemis lorsque nous sommes en état de grâce. C'est ce danger qui faisait dire à S. Pierre d'Alcantara, étant au lit de la mort : Éloignez-vous, mon frère (il s'adressait à un religieux qui était auprès de lui pour le servir), éloignez-vous, car je vis encore et je risque de me damner. C'est encore ce danger qui faisait que sainte Thérèse se réjouissait tou-

tes les fois qu'elle entendait sonner l'horloge, et qu'elle se félicitait d'avoir une heure de moins à combattre. Car, disait-elle, je puis pécher et perdre Dieu à chaque instant de la vie. De là vient que tous les Saints se consolait lorsqu'on leur annonçait qu'ils allaient mourir, car ils pensaient que bientôt tous les combats allaient finir, tous les dangers disparaître, et qu'ils étaient près de s'assurer le bonheur ineffable de ne plus perdre Dieu.

On raconte dans la vie des pères, que l'un d'eux, parvenu à une extrême vieillesse, et étant au moment de mourir, souriait pendant que ses compagnons pleuraient; comme on lui demandait quel était le motif de son sourire: Et vous, répondit-il, pourquoi pleurez-vous lorsque je vais me reposer? *Ex labore ad requiem vado et vos ploratis*. Sainte Catherine de Sienne disait aussi en mourant: Consoloz-vous avec moi, car je laisse cette terre de douleur et je vais dans un lieu de paix. Si chacun, dit S. Cyprien, habitait une maison dont les murs fussent prêts à crouler, dont les planchers et les toits fléchissent, et dont le corps entier de bâtiment menaçât de tomber en ruine, quels efforts ne ferait-on pas pour en sortir? Eh bien, dans cette vie, tout menace notre âme; le monde, l'enfer, les passions, la chair, tout l'entraîne vers le péché et vers la mort éternelle. *Quis me liberabit de corpore mortis hujus*, s'écriait l'apôtre? (Rom. vii. 24.) Oh! quelle joie éprouvera l'âme fidèle lorsqu'elle entendra ces paroles: *Veni de Libano, sponsa mea, veni de cubilibus leonum*. (Cant. iv. 8.) Viens, mon épouse, sors des lieux de gémissement et de la tanière des lions qui ne cherchent qu'à te dévorer, et à te faire perdre la grâce divine. Aussi S. Paul, qui désirait la mort, disait-il que Jésus-Christ était sa vie unique, et qu'il regardait la mort comme le gain le plus grand qu'il pût faire, car il devenait

par elle possesseur de cette vie qui n'a plus de fin : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* (Philipp. i. 21.)

C'est une grande faveur que Dieu fait à une ame, quand elle est en état de grâce, que de l'arracher à cette terre, où elle pourrait changer et perdre son amitié : *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus.* (Sap. iv. 7.) Qu'il est heureux dans cette vie celui qui vit uni à Dieu ; mais de même que le navigateur ne peut se dire en sûreté que lorsqu'il est arrivé au port et délivré de l'orage, c'est ainsi qu'une ame fidèle ne peut s'appeler heureuse que lorsqu'elle meurt dans la grâce de Dieu. *Lauda navigantis felicitatem, sed cum pervenit ad portum,* dit S. Ambroise. Mais aussi, si le navigateur se réjouit avec plus de raison à mesure qu'il s'avance vers le port, il en est de même de celui qui est près de s'assurer le salut éternel.

En outre, on ne peut vivre dans ce bas-monde sans commettre des fautes au moins légères : *Septies enim cadet justus.* (Prov. xxiv. 16.) Celui qui abandonne cette vie cesse de déplaire à Dieu. *Quid est mors,* dit S. Ambroise, *nisi sepultura vitiorum?* (*De bono mortis*, cap. iv.) C'est ce qui fait que ceux qui aiment Dieu désirent la mort avec plus d'ardeur. Le vénérable père Vincent se consolait par cette pensée, puisqu'il disait en finissant la vie : Je cesse d'offenser Dieu ; et S. Ambroise disait encore : *Quid vitam istam desideramus, in qua quanto diutius quis fuerit, tanto majori oneratur sarcina peccatorum?* Celui qui meurt dans la grâce de Dieu se met en état de ne jamais plus pouvoir, ni savoir l'offenser. *Mortuus nescit peccare,* dit le même Saint. C'est pourquoi le Seigneur félicite, loue les morts plus que les vivans, quel que soit le degré de sainteté auquel ceux-ci soient parvenus. *Laudavit magis mortuos, quam viventes.* (Eccl. iv. 2.) Il y a eu même quelqu'un qui ordonna que

celui qui lui annoncerait sa mort s'exprimât en ces termes :
 Console-toi, car voici le temps où tu n'offenseras plus Dieu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum; redemisti me, Domine, Deus veritatis. Oh ! mon doux Rédempteur, qu'en serait-il de moi si vous m'aviez fait mourir lorsque j'étais éloigné de vous ? Je serais dans l'enfer, là où je ne pourrais plus vous aimer. Je vous remercie de ne pas m'avoir abandonné, et de m'avoir fait toutes les grâces nécessaires pour vous donner mon cœur. Je me repens de vous avoir offensé ; je vous aime par-dessus toute chose ; ah ! je vous en prie, faites-moi connaître de plus en plus le mal que j'ai commis en vous méprisant, et l'amour que mérite votre bonté infinie. Je vous aime et je désire mourir bientôt (si c'est là votre bon plaisir), afin d'être délivré du danger de perdre de nouveau votre sainte grâce, et afin d'être sûr de vous aimer éternellement. Ah ! pendant les années qui me restent à vivre encore, ô Jésus, mon bien-aimé, donnez-moi la force de faire quelque chose pour vous avant que la mort vienne. Donnez-moi de la puissance contre les tentations et contre les passions, contre celle surtout qui, par le passé, m'a entraîné à vous déplaire. Donnez-moi la patience de supporter les maladies et les injures qui me viendront de la part des hommes. Pour l'amour de vous, je pardonne maintenant à tous ceux qui auront fait mépris de moi, et je vous prie de leur accorder les grâces qu'ils peuvent désirer. Donnez-moi la force d'être plus attentif à éviter les fautes vénielles dont je me mettais peu en peine. O mon Sauveur, aidez-moi ; j'espère tout de vos mérites ; je mets toute ma confiance

dans votre intercession, ô Marie, ma mère et mon espérance.

TROISIÈME POINT.

La mort est non-seulement la fin de nos travaux, mais elle est encore la porte de la vie. *Finis laborum, vitæ janua*, dit S. Bernard. Celui qui veut voir Dieu doit nécessairement passer par cette porte : *Ecce porta Domini. Justi intrabunt in eam.* (Ps. cxvii. 20.) S. Jérôme priait la mort et lui disait : *Aperi mihi, soror meu.* O mort, tu es ma sœur ; si tu ne m'ouvres la porte, je ne puis aller jouir de la présence de mon Dieu. S. Charles Borromée apercevant dans un de ses appartemens un tableau où l'on avait représenté un squelette humain tenant une faux dans la main, fit appeler le peintre et lui ordonna d'effacer la faux et d'y mettre à la place une clé d'or ; c'était parce qu'il voulait s'enflammer de plus en plus du désir de mourir, et qu'il pensait que la mort nous ouvre le ciel pour y jouir de la présence de Dieu.

S. Jean Chrysostôme dit que si un roi avait préparé pour quelqu'un un appartement dans son palais, et qu'il lui fit habiter en attendant une étable, cet homme devrait désirer ardemment de sortir de l'étable pour passer au palais. Notre ame est enfermée dans notre corps comme dans une prison d'où elle doit sortir pour aller habiter le palais du ciel ; et c'est pour cela que David disait : *Educ de custodia animam meam.* (Ps. cxli. 8.) Le saint vicillard Siméon, en recevant l'enfant Jésus entre ses bras, ne sut demander d'autre grâce que celle de la mort, afin d'être délivré de la prison de la vie de ce monde : *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* S. Ambroise s'écrie : *Quasi necessitate teneretur,*

dimitti petit. C'est encore la même grâce que demande l'apôtre quand il dit : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo*. (Philipp. 1.) Quelle joie n'éprouva pas l'échanson de Pharaon lorsqu'il eut entendu Joseph lui annoncer qu'il sortirait de la prison et qu'il serait réintégré dans sa dignité. Et une ame qui aime Dieu ne se réjouira-t-elle pas de penser que dans peu de temps elle se dégagera des liens qui la retiennent sur cette terre, et qu'elle ira jouir de Dieu. *Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino*. (II. Cor. v. 6.) Pendant que nous sommes unis à notre corps, nous sommes éloignés de la vie de Dieu comme si nous étions dans une terre étrangère et hors de notre patrie, et c'est pour cela, dit S. Bruno, qu'il ne faut plus donner le même nom à la mort, et qu'il faut l'appeler la vie : *Mors dicenda non est, sed vitæ principium*. De là vient que l'on a appelé nativité le jour de la mort des Saints ; parce que c'est au jour de leur mort qu'ils naissent à cette vie bienheureuse qui n'aura plus de fin. *Non est justis mors, sed translatio*, dit S. Athanase. Pour le juste, la mort n'est que le passage à la vie éternelle. O aimable mort, dit S. Augustin, quel serait l'homme qui ne te désirerait, puisque tu es le terme des travaux, la fin des fatigues et le commencement du repos éternel ? *O mors desiderabilis, malorum finis, laboris clausula, quietis principium*. C'était avec anxiété que ce Saint s'écriait : *Eia moriar, Domine, ut te videam*.

Que le pécheur, dit S. Cyprien, qui de la mort temporelle va passer à la mort éternelle, craigne la mort. *Mori timeat, qui ad secundam mortem de hac morte transibit* ; mais il n'en doit pas être de même de celui qui étant en grâce avec Dieu espère de passer de la mort à la gloire. L'auteur de la vie de S. Jean l'Aumônier raconte qu'un homme riche ayant recommandé son fils unique à ce

grand Saint, lui fit d'abondantes aumônes, afin que cet enfant parvînt à une longue vie; mais ce fils mourut quelque temps après, et le père se plaignit de cette mort; mais Dieu lui envoya un ange qui lui dit : Tu as demandé une longue vie pour ton fils, eh bien, sache qu'il en jouit dans le ciel. Voilà quelle est la grâce que Jésus-Christ nous obtient, comme il nous l'a promis par Osée : *Ero mors tua, ô mors.* (Os. xiii. 14.) C'est en mourant pour nous que Jésus a changé notre mort en une vie éternelle. Ceux qui conduisaient au supplice le saint martyr Pionius, lui demandèrent, pendant le trajet, d'où venait qu'il marchait à la mort avec tant de plaisir? Le Saint leur répondit : *Erratis, non ad mortem, sed ad vitam contendo.* (Ap. Euseb. lib. iv. cap. 14.) C'est ainsi que la mère de S. Symphorien exhortait son jeune fils au martyre, en lui disant : *Nate, tibi vita non eripitur, sed mutatur in melius.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu de mon ame, je vous ai déshonoré par le passé en vous méprisant, mais votre fils vous a honoré en sacrifiant sa vie sur l'arbre de la croix. Par l'honneur que vous a rendu ce fils bien-aimé, pardonnez-moi de vous avoir déshonoré. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé, et je vous promets de n'aimer désormais que vous seul. J'espère de votre bonté que vous m'accorderez mon salut; tous les biens que je possède je les tiens de votre faveur, ils vous appartiennent, je le reconnais : *Gratia Dei sum id quod sum.* Si par le passé je vous ai déshonoré, j'espère de vous honorer pendant l'éternité en bénissant votre miséricorde. J'éprouve un vif désir de

vous aimer ; ce désir c'est vous qui me le donnez : je vous en remercie, ô mon amour. Continuez, continuez à me secourir comme vous avez commencé ; j'espère désormais être à vous, et à vous sans partage. Je renonce à tous les plaisirs du monde. Et quel plus grand plaisir pourrai-je goûter que celui de vous plaire, ô mon Dieu, vous qui êtes si aimable et qui m'avez tant aimé ? Je ne vous demande que de l'amour, ô mon Dieu, de l'amour, de l'amour ; et j'espère bien ne vous demander jamais que de l'amour, et toujours de l'amour, jusqu'à ce que je meure dans votre amour, que j'arrive au règne de l'amour, là où sans avoir besoin de le demander je serai embrasé d'amour, où je ne cesserai de vous aimer de toutes mes forces pendant l'éternité. O Marie, ma mère, vous qui avez tant aimé votre Dieu, et qui avez tant désiré de le voir aimé, faites que je l'aime assez dans cette vie, pour que je l'aime encore davantage pendant l'éternité.

NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

Paix d'un juste à l'heure de la mort.

Justorum animæ in manu Dei sunt, non tanget illos tormentum malitiæ ; visi sunt oculis insipientium mori.... Illi autem sunt in pace. (Sap. III. 1.)

PREMIER POINT.

Justorum animæ in manu Dei sunt. Si Dieu tient dans ses mains les âmes des justes, qui pourra les lui arracher ?

Il est vrai sans doute que l'enfer ne laisse pas de tenter les Saints et de les insulter à l'heure de la mort ; mais Dieu ne manque jamais d'assister et de secourir ses serviteurs fidèles à mesure que le péril augmente. *Ibi plus auxilii, ubi plus periculi, qui Deus adjutor est in opportunitatibus*, dit S. Ambroise. (*Ad Jos. c. v.*) Le serviteur d'Élisée fut épouvanté lorsqu'il vit la ville entourée d'ennemis, mais son maître lui redonna du courage, en lui disant : *Noli timere, plures enim nobiscum sunt quam cum illis* (IV. Reg. c. xvi), et en même temps il lui fit voir une armée d'anges envoyés par Dieu pour le défendre. Le démon viendra nous tenter sans doute, mais l'ange gardien viendra aussi à notre secours, avec nos saints patrons, avec S. Michel, que Dieu a destiné à défendre ses serviteurs fidèles pendant le dernier combat qu'ils ont à livrer contre l'enfer. La mère de Dieu viendra aussi chasser nos ennemis, en mettant sous sa protection l'âme fidèle qui lui est consacrée ; bien plus, Jésus-Christ lui-même viendra protéger contre les tentations la brebis innocente et pénitente, pour le salut de laquelle il a donné sa vie. Il lui donnera la confiance et la force dont elle aura besoin pour ce combat, et c'est alors qu'elle devra s'écrier : *Dominus factus est adjutor meus* (Ps. xxix, 11.), *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo.* (Ps. xxvi. 1.) Dieu tient plus à nous sauver, dit Origène, que le démon à nous perdre, car Dieu nous aime beaucoup plus que le démon ne nous hait : *Major illi cura est, ut nos ad salutem pertrahat, quam diabolo, ut nos ad damnationem impellat.* (Hom. xx. in lib. Num.)

Dieu est fidèle, dit l'apôtre, et il ne permet jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces. *Fidelis Deus non patitur vos tentari supra id quod potestis.* (I. Cor. x. 13.)

Mais, direz-vous, plusieurs Saints sont morts en craignant pour leur salut. Je réponds, qu'on en a eu peu d'exemples, et qu'il y en a peu qui, après avoir mené une vie irréprochable, soient morts dans cette crainte. Vincent de Beauvais dit que le Seigneur permet que cela arrive à certaines personnes, afin de les purifier au moment de la mort de quelques fautes légères. *Justi quandoque dure moriendo purgantur in hoc mundo.* On voit d'ailleurs que tous les serviteurs de Dieu sont morts le sourire sur les lèvres. Tous éprouvent, à cause du jugement qu'ils vont subir, une certaine crainte de la mort ; mais tandis que les pécheurs passent de la crainte au désespoir, les Saints passent de la crainte à la confiance. S. Bernard craignait lorsqu'il était malade, à ce que raconte S. Antonin, et il était alors tenté de méfiance ; mais il chassait toute crainte en pensant aux mérites de Jésus-Christ, et s'écriait : *Vulnera tua, merita mea.* S. Hilarion craignait aussi, mais il s'écriait ensuite avec joie : *Egredere, anima mea, quid times? Septuaginta prope annis servisti Christo, et mortem times?* Mais, ô mon ame, que crains-tu ? N'as-tu pas servi un Dieu fidèle à ses paroles, et qui n'abandonne jamais ceux qui lui sont fidèles pendant la vie ? Le père Joseph Scamacea, de la compagnie de Jésus, répondit à ceux qui lui demandaient s'il mourait avec confiance : Eh quoi, ai-je donc servi Mahomet pour douter de la bonté de mon Dieu au point de craindre qu'il ne veuille pas me sauver ?

Si au moment de la mort la pensée d'avoir offensé Dieu dans le temps venait à nous tourmenter, sachons que le Seigneur nous a assuré qu'il oublierait les péchés de ceux qui se repentent. *Si impius egerit poenitentiam.... omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ezech. xviii.) Mais, dira

quelqu'un peut-être, comment pouvons-nous être certains que Dieu nous a pardonné? et c'est là ce que se demande S. Basile. *Quo modo certo persuasus esse quis potest, quod Deus ei peccata dimiserit?* Et ce Saint répond ensuite : *Nimirum si dicat iniquitatem odio habui, et abominatus sum. (In Reg. inter. XII.)* Celui qui déteste le péché, peut être certain que Dieu l'a déjà pardonné. Le cœur de l'homme ne peut pas demeurer sans aimer, ou il aime la créature ou il aime Dieu; s'il n'aime pas la créature, il aime Dieu par conséquent. Et quel est celui qui aime Dieu? C'est celui qui observe les commandemens. *Qui habet præcepta mea et servat ea, ille est qui diligit me. (Joan. cap. XIV.)* Celui donc qui meurt dans l'observance de mes préceptes, meurt en aimant Dieu, et celui qui aime Dieu ne craint pas. *Charitas mittit foras timorem. (I. Joan. IV. 18.)*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh! Jésus, quand viendra ce jour où je pourrai vous dire: O mon Dieu, je ne puis plus vous perdre? Quand sera-ce que je vous verrai face à face, et que je serai certain de vous aimer de toutes mes forces pendant l'éternité? Ah! souverain bien, mon unique amour, tant que je vivrai je serai en danger de vous offenser et de perdre vos bonnes grâces. Il a été un temps malheureux où je ne vous aimais pas, et où je méprisais votre amour; maintenant je m'en repens de toute mon ame, et j'espère que vous m'avez déjà pardonné; je vous aime de tout mon cœur, et je désire faire tout ce que je pourrai pour vous aimer et pour vous plaire. Mais je suis encore exposé au danger de vous refuser mon amour, et de vous fuir de nouveau. Ah! Jésus, ma vie, mon trésor, ne le permettez pas. Si

jamais je devais retomber dans ce malheur, faites-moi mourir de la mort qui vous paraîtra la plus cruelle, je le veux et je vous en prie. Père éternel, par amour pour Jésus-Christ, ne me laissez pas aller à cette ruine désastreuse. Châtiez-moi comme il vous plaira, je le mérite et je le veux ; mais ne me châtiez pas en me privant de votre grâce et de votre amour. O mon Jésus, recommandez-moi à votre père. Marie, ma mère, recommandez-moi à votre fils ; obtenez-moi de persévérer dans son amitié et dans la grâce de l'aimer : qu'il fasse ensuite ce qu'il voudra de moi.

DEUXIÈME POINT.

Justorum animæ in manu Dei sunt, non tanget illos tormentum malitiæ : visi sunt oculis insipientium mori.... Illi autem sunt in pace. (Sap. III. 1.) Il semble aux yeux des insensés que les serviteurs de Dieu meurent dans l'affliction et contre leur volonté, comme meurent la plupart des mondains ; mais il n'en est pas ainsi. Dieu sait consoler ses enfans au moment de la mort, et leur fait éprouver des douceurs ineffables qui sont comme un avant-goût du ciel, dont il va les faire jouir. Ainsi, de même que ceux qui meurent dans le péché commencent à faire sur leur lit de douleur un essai des remords, des terreurs et du désespoir de l'enfer, de même les Saints, en redoublant les actes d'amour qu'ils font alors à ce Dieu qu'ils désirent et dont ils espèrent jouir, commencent à sentir déjà, avant de mourir, cette paix dont ils vont s'enivrer dans le ciel. La mort n'est pas une punition pour les Saints, c'est une récompense. *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hereditas Domini.* (Ps. CXXVI. 2.) La mort de

celui qui aime Dieu n'est pas une mort, c'est un sommeil. Celui-là peut dire : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* (Ps. iv. 9.) Le père Suarez éprouva tant de tranquillité en mourant, qu'il s'écria : *Non putabam tam dulcesse mori*, je ne pouvais m'imaginer que la mort dût me procurer tant de suavité. Le médecin du cardinal Baronijs dit un jour à ce prélat de ne pas tant songer à la mort ; mais celui-ci lui répondit : Et pourquoi ? Est-ce donc que je la craindrais ? Non, je ne la crains, et je l'aime au contraire. Le cardinal Ruffens, à ce que raconte Santérus, étant sur le point de mourir pour la foi, se fit apporter les plus beaux habits qu'il avait, en disant qu'il allait à ses noces. Lorsqu'il fut ensuite en présence de l'échafaud, il jeta son bâton et s'écria : *Ite, pedes, parum a paradiso distamus* ; allons, mes pieds, courage, pressons-nous d'arriver, nous approchons du ciel ; et avant de mourir il entonna le *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu de ce qu'il le faisait mourir martyr de la foi : il tendit ensuite avec joie son cou à la hâche du bourreau. S. François d'Assise chantait en mourant et invitait les autres à chanter avec lui. Mon père, lui dit le frère Élie, il faut pleurer et non pas chanter quand on meurt : Pour moi, reprit le Saint, je ne puis faire autrement que de chanter, quand je vois que dans peu de temps je vais jouir de Dieu. Une religieuse de l'ordre de sainte Thérèse allait mourir à la fleur de l'âge, et comme les autres sœurs qui l'entouraient la plaignaient, elle leur dit : Oh ! Dieu, pourquoi me plaignez-vous ? Je vais retrouver mon Jésus : si vous m'aimez, réjouissez-vous avec moi. (*De sing. parol.* 1. §. vi.)

Le père de Grenade raconte qu'un chasseur rencontra un jour un solitaire attaqué de la lèpre, et qui étant au

moment de mourir , se mettait à chanter. Comment pouvez-vous chanter ainsi , lui dit-il ? L'ermite lui répondit aussitôt : Mon frère , entre Dieu et moi il n'est d'autre mur de séparation que ce corps : maintenant je le vois tomber en lambeaux , je m'aperçois que cette prison se détruit et que je vais jouir de Dieu ; c'est pour cela que je me console et que je chante. C'est ce désir de voir Dieu qui faisait dire à S. Ignace , martyr , que si les bêtes féroces ne venaient pas le dévorer , il les y exciterait lui-même : *Ego vim faciant ut devorer.* Sainte Catherine de Gênes ne pouvait supporter l'idée qu'il y eût des hommes qui regardassent la mort comme un malheur. Aussi s'écriait-elle : O mort , ma bien-aimée , comme on te voit de mauvais œil ! Pourquoi ne viens-tu pas à moi , qui t'appelle jour et nuit ? (*Vita*, cap. vii.) Et sainte Thérèse désirait tellement la mort qu'elle disait qu'elle mourait de ne pas pouvoir mourir , et c'est dans cette pensée qu'elle composa cette ode célèbre : *Je meurs de ne pouvoir mourir !* Tel est le point de vue sous lequel la mort apparaît aux Saints.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon souverain bien , mon Dieu , si je ne vous ai pas aimé par le passé , aujourd'hui je me convertis à vous. J'abandonne toutes les créatures et je ne veux aimer que vous , ô mon aimable Seigneur. Dites ce que vous voulez de moi , car je veux faire votre volonté , et c'est assez de vous avoir offensé. Cette vie , qui me reste , je veux l'employer toute entière à vous plaire. Donnez-moi la force de compenser par mon amour les ingrattitudes dont je me suis rendu coupable. Depuis tant d'années je méritais de brûler dans les flammes de l'enfer , et vous êtes si souvent venu au devant

de moi que vous m'avez enfin attiré à vous ; faites maintenant que je brûle du feu de votre saint amour. Je vous aime, bonté infinie ; vous voulez que je n'aime que vous, vous avez raison, car vous m'avez aimé plus que personne, et vous seul méritez d'être aimé ; et moi je veux n'aimer que vous seul et je veux faire ce que je pourrai pour vous plaire. Faites de moi ce que vous entendrez, il me suffit de vous aimer, de posséder votre amour. Marie, ma mère, aidez-moi, priez Jésus pour moi.

TROISIÈME POINT.

Et comment celui qui à la fin de ses jours espère d'être couronné par le roi du ciel peut-il craindre la mort ? *Non vereamur occidi*, disait S. Cyprien, *quos constat quando occidimur coronari*. Comment peut-il craindre de mourir celui qui sait qu'en mourant en état de grâce il donnera l'immortalité à son corps : *Oportet mortale hoc induere immortalitatem*. (1. Cor. xv. 55.) Celui qui aime Dieu et qui désire de le voir regarde la vie comme une peine et se réjouit de la mort : *Patienter vivit, delectabiliter moritur*, dit S. Augustin. Et S. Thomas de Villeneuve dit encore : Si la mort trouve l'homme endormi, elle vient comme un voleur, elle le dépouille, le tue et le jette dans l'abîme de l'enfer ; mais si elle le trouve vigilant, en envoyée de Dieu elle le salue et lui dit : Le Seigneur t'attend aux noces, viens que je te conduise au royaume bienheureux que tu désires : *Te Dominus ad nuptias vocat, veni, ducam te quo desideras*.

Oh ! avec quelle joie attend la mort, celui qui est en grâce avec Dieu, celui qui espère voir bientôt Jésus-Christ et d'entendre ces paroles : *Euge, serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis, super multa te constituam*. (Matth. xxv.

21.) Oh ! comme alors les élus connaîtront la valeur des pénitences, des prières, du détachement des biens terrestres et de tout ce qu'ils ont fait pour Dieu ! *Dicite justo quoniam bene, quoniam fructum adinventionum suarum comedet.* (Is. III. 10.) Alors celui qui a aimé Dieu goûtera le fruit de ses œuvres. C'est pour cela que le P. Hippolyte Durazzo de la compagnie de Jésus, se réjouissait et ne plaignait jamais les religieux qu'il connaissait lorsqu'ils mouraient en donnant des marques de salut. Et ne serait-il pas absurde, dit S. Jean Chrysostôme, de croire à l'éternité du paradis et de plaindre ceux qui y font leur entrée ? *Fateri cœlum, et eos qui hinc eo commearunt luctu prosequi ?* (Jo. Chry. *ad viduam.*) Qu'il sera consolant alors de se rappeler qu'on a eu de la dévotion envers la mère de Dieu, qu'on aura pratiqué les exercices de piété qui l'honorent, les rosaires, les visites, les jeûnes du samedi ; qu'il sera doux de se souvenir alors que l'on aura fait partie des congrégations érigées en son honneur ! Marie est appelée *Virgo fidelis* ; oh ! comme elle est fidèle à consoler à l'heure de la mort ses serviteurs dévoués ! Un homme qui avait beaucoup de dévotion à la Sainte Vierge, dit un jour en mourant au père Binetti : Mon père, vous ne pouvez juger de la consolation que fait éprouver à la mort la pensée d'avoir servi la Sainte Vierge ! Oh ! mon père, si vous saviez comme je suis content d'avoir servi cette bonne mère ! Je ne pourrais vous le faire comprendre. Quelle joie pour celui qui a aimé Jésus-Christ, qui l'a souvent visité dans le S. Sacrement, qui l'a souvent reçu dans la communion, lorsqu'il verra entrer dans sa chambre son Dieu qui vient en forme de viatique l'accompagner dans le passage de l'autre vie ! Heureux celui qui pourra dire avec S. Philippe de Néri : Voilà mon amour, oui, voilà mon amour ; donnez-moi mon amour !

Mais qui sait, dira peut-être quelqu'un, quel est le sort qui m'est réservé ? Qui sait si à la fin je ferai une mauvaise mort ! Mais moi je vous demanderai, à vous qui tenez ce langage, qu'est-ce qui fait qu'une mort est mauvaise ? C'est le péché ; ce n'est donc que le péché que nous devons craindre et non la mort. *Liquet*, dit S. Ambroise, *acerbitatem, non mortis esse, sed culpæ; non ad mortem metus referendus, sed ad vitam.* (*De bona morte*, cap. VIII.) Vivez bien et vous ne craignez pas la mort : *Timenti Deum bene erit in extremis.*

Le P. La Colombière regardait comme une chose moralement impossible de faire une mauvaise mort quand on a été fidèle à Dieu pendant la vie. Et S. Augustin avait dit avant lui : *Non potest male mori, qui bene vixerit.* Celui qui est prêt à mourir ne craint aucun genre de mort, pas même la mort subite : *Justus, quacumque morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* (*Sap. iv. 7.*) Et puisque nous ne pouvons aller jouir de Dieu que par la mort, S. Jean l'Évangéliste nous dit : *Offeramus Deo, quod tenemur reddere.* Sachons bien que celui qui offre sa mort à Dieu, lui adresse l'acte d'amour le plus parfait que l'on puisse faire, puisqu'en acceptant de bonne volonté la mort qu'il plaît à Dieu de lui envoyer, il se rend semblable aux martyrs. Il faut que celui qui aime Dieu désire la mort et soupire après elle, car la mort nous unit éternellement avec Dieu et nous délivre du danger de le perdre. C'est une marque que l'on a peu d'amour pour Dieu que de ne pas désirer de le voir bientôt et que de ne pas se mettre à même de ne jamais plus le perdre. Aimons-le donc sur cette terre autant que nous le pourrons. La vie ne doit nous servir qu'à augmenter notre amour ; la mesure de l'amour que nous aurons lorsque la mort nous frappera sera celle de l'amour dont nous serons enflammés pendant l'éternité bienheureuse.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, attachez-moi à vous, de manière que je ne puisse plus m'en séparer. Faites que je vous appartienne tout entier avant que je meure, afin que vous soyez apaisé, ô mon Rédempteur, lorsque je vous verrai pour la première fois. Quand je vous fuyais, vous m'avez cherché; ah! ne me chassez pas maintenant que je vous cherche. Pardonnez-moi les déplaisirs que je vous ai causés, désormais je ne veux songer qu'à vous servir et à vous aimer. Vous en avez trop fait pour moi, ô mon Dieu; vous n'avez pas refusé de donner votre vie et votre sang pour l'amour de moi. Pour tant de sacrifices, je voudrais me consumer tout entier pour vous, ô mon Jésus, pour vous qui vous êtes consumé pour moi. O Dieu de mon ame, je veux vous aimer assez en cette vie pour vous aimer assez dans l'autre. Père éternel, attirez à vous tout mon cœur, détachez-le des affections terrestres, frappez-le, enflammez-le de votre saint amour. Exaucez-moi par les mérites de Jésus-Christ. Donnez-moi la sainte persévérance et faites-moi la grâce de vous la demander toujours. Marie, ma mère, secourez-moi, et obtenez-moi la grâce de demander toujours à votre fils la sainte persévérance.

DIXIÈME CONSIDÉRATION.

Moyens de se préparer à la mort.

Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.

PREMIER POINT.

Tout le monde croit que, s'il faut mourir, il ne faut mourir qu'une fois, et qu'il n'y a pas de chose au monde d'une plus grande importance que celle-là, puisque du moment de la mort dépend le bonheur ou le malheur éternel. Tout le monde sait encore qu'une bonne ou mauvaise mort dépend d'une bonne ou d'une mauvaise vie. Et d'où vient donc que parmi la plus grande partie des chrétiens on vit comme si l'on ne devait jamais mourir, ou comme s'il importait peu de faire une bonne ou une mauvaise mort ? ou même une mauvaise vie, parce qu'on ne pense pas à la mort : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* Il faut bien nous persuader que le temps de la mort n'est pas propre à préparer nos comptes et à assurer la grande affaire du salut éternel. Les sages du monde dans les affaires temporelles prennent à temps opportun toutes les mesures nécessaires pour obtenir un gain, une place, une alliance ; ils ne manquent pas d'employer les remèdes qui peuvent les rappeler à la santé. Que diriez-vous de celui qui devant marcher en duel ou qui devant se présenter au concours d'une chaire, attendrait au moment de se battre ou de disputer pour acquérir les connaissances dont il a besoin ? Ne

serait-il pas fou le général qui attendrait l'heure du siège pour faire la provision des armes et des vivres nécessaires aux soldats? Ne serait-il pas fou le nautonnier qui attendrait l'instant de la tempête pour se procurer des ancrés et des cordages? Eh bien! tel est le chrétien qui attend pour mettre ordre à sa conscience que la mort soit arrivée : *Cum interitu quasi tempestas ingruerit.... Tunc invocabunt me et non exaudiam; comedent fructus vite suae.* (Prov. 1. 27.) L'époque de la mort est une époque de tempête et de confusion; alors les pécheurs appelleront Dieu à leur aide, mais seulement dans la crainte de l'enfer qu'ils voient de près, et sans être sincèrement convertis; c'est pour cela que Dieu ne les exauce pas. Alors ils ne goûteront avec justice que les fruits de leur mauvaise vie : *Quae seminaverit homo haec et metet.* Il ne suffit pas de recevoir les sacremens : il faut mourir en détestant le péché et en aimant Dieu par-dessus toute chose; mais comment haïra-t-il les plaisirs illicites, lui qui les aura aimés jusqu'alors? Comment aimera-t-il Dieu au-dessus de toute chose, lui qui jusqu'à ce moment aura aimé les créatures plus que Dieu même?

Le Seigneur donne le nom de folles (et elles le seraient en effet) aux vierges qui voudront préparer leurs lampes quand l'époux viendra. Nous craignons la mort subite, parce qu'il n'est pas permis de mettre ordre à ses comptes. Nous savons que les Saints ont été les vrais sages, parce qu'ils se sont préparés à la mort avant que la mort les atteignît. Et que ferons-nous cependant? Voulons-nous courir le risque de nous préparer à une bonne mort, lorsque nous serons au moment de quitter ce monde? Il faut donc faire maintenant ce que nous voudrions avoir fait à cette heure fatale. Oh! quelle douleur lorsque nous nous rappellerons le temps que nous avons perdu, et surtout celui que nous avons mal em-

ployé! C'est un temps que Dieu nous avait donné pour acquérir des mérites, et c'est un temps qui ne reviendra plus. Quel chagrin alors quand on nous dira : *Jam non poteris amplius villicare*. Il ne sera plus temps pour vous de faire pénitence, de fréquenter les sacremens, d'entendre les prédications, de visiter Jésus-Christ dans le saint temple, de faire oraison; ce qui est fait est fait. Nous aurions besoin alors d'un jugement sain, d'un moment plus tranquille pour en faire une comme elle devrait être, pour dissiper divers scrupules graves et tranquilliser ainsi la conscience; mais *tempus non erit amplius*.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, si j'étais mort pendant ces nuits que vous savez...., où serais-je maintenant? Je vous remercie de m'avoir attendu, je vous en remercie pour tous les momens que j'aurais dû passer dans l'enfer pour celui où je vous ai offensé. Ah! éclairez-moi et faites-moi connaître le grand tort que je vous ai fait en perdant volontairement la grâce que vous m'aviez méritée par votre sacrifice sur la croix. Ah! mon Jésus, pardonnez-moi, parce que je me repens de tout mon cœur et par-dessus tout autre mal, de vous avoir méprisé, vous qui êtes la bonté infinie. Oui, j'espère que vous m'avez déjà pardonné. Ah! secourez-moi, ô mon Sauveur, afin que je ne vous perde plus. Ah! Seigneur, si je vous offensais de nouveau après toutes les lumières et toutes les grâces que j'ai reçues de votre part, ne mériterais-je pas que vous créassiez un enfer exprès pour moi? Ne le permettez pas; par les mérites de ce sang que vous avez répandu pour l'amour de moi, donnez-moi la sainte persévérance, accordez-moi votre amour. Je vous

aime, ô souverain bien, et je ne veux plus cesser de vous aimer qu'à la mort. O mon Dieu, ayez pitié de moi par amour pour Jésus-Christ. Ayez encore pitié de moi, vous, Marie, ô mon espérance; recommandez-moi à Dieu; le Seigneur, qui vous aime tant, ne repoussera pas votre recommandation.

DEUXIÈME POINT.

Hâtez-vous donc, ô mon cher frère, puisqu'il est certain que vous devez mourir; jetez-vous au pied du crucifix, remerciez-le du temps que, dans sa miséricorde, il vous donne pour mettre ordre à votre conscience; faites ensuite une revue de toutes les fautes de votre vie passée et principalement de celles de la jeunesse. Jetez un coup-d'œil sur les commandemens, examinez quels sont les engagements que vous avez pris, les sociétés que vous avez fréquentées; mettez par écrit toutes vos fautes et faites une confession générale de toute votre vie, si vous ne l'avez pas faite encore. Oh! de quel secours est une confession générale pour mettre de l'ordre dans la vie d'un chrétien! Songez que ce sont là des comptes pour l'éternité, et faites-les comme si à cette heure même vous étiez au moment de les rendre à Jésus-Christ votre juge. Chassez de votre cœur toute affection à la méchanceté, toute haine; soyez fâché d'avoir retenu le bien d'autrui, d'avoir enlevé la réputation à votre prochain, d'avoir donné du scandale, et prenez la résolution de fuir les occasions où vous pouvez perdre Dieu. Songez bien que ce qui vous paraît difficile dans ce moment, vous paraîtra impossible à la mort.

Mais ce qui vous importe le plus, c'est de prendre la résolution de pratiquer les moyens nécessaires pour vous

conserver en grâce avec Dieu. Ces moyens sont : d'entendre la messe chaque jour, de méditer les vérités éternelles, de fréquenter les sacrements de pénitence et d'eucharistie au moins toutes les semaines, de visiter chaque jour le très-saint-sacrement et votre divine mère, d'assister à la congrégation, de faire la lecture spirituelle et l'examen de conscience tous les jours, de pratiquer quelques dévotions particulières envers la Sainte Vierge, comme de jeûner le samedi ; proposez-vous surtout de vous recommander souvent à Dieu et à la Sainte Vierge, et d'invoquer souvent et particulièrement dans les tentations les noms sacrés de Jésus et de Marie. Voilà quels sont les moyens qui peuvent vous obtenir une bonne mort et le salut éternel.

Si vous faites cela, ce sera pour vous une grande marque de prédestination. Pour ce qui est du passé, ayez confiance dans le sang de Jésus-Christ, qui veut vous sauver puisqu'il vous donne ces lumières ; et mettez votre confiance dans l'intercession de Marie, qui vous les obtient. Avec ce règlement de vie et de la confiance en Jésus et en Marie, oh ! comme Dieu nous aide, et comme notre ame acquiert de la force ! Hâtez-vous donc, ô mon cher lecteur, donnez-vous tout à Dieu qui vous appelle ; et commencez à jouir de cette paix dont vous avez été privé jusqu'à présent par votre faute. Eh ! quelle paix plus parfaite l'ame peut-elle goûter que lorsqu'elle peut dire, le soir, en se couchant : Si je meurs cette nuit, je mourrai, je l'espère, dans la grâce de Dieu ? Quelle consolation d'entendre le bruit du tonnerre, de voir trembler la terre, et d'attendre la mort avec calme et résignation, si Dieu veut en disposer ainsi.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! Seigneur, que je vous rends grâce de la lumière que vous me donnez. Je vous ai abandonné tant de fois, tant de fois je me suis détourné de vous, mais vous ne m'avez jamais délaissé; si vous l'aviez fait, ô mon Dieu, je serais resté aveugle comme j'ai voulu l'être par le passé : j'aurais été obstiné dans mon péché, et maintenant je n'aurais ni la volonté de le quitter, ni celle de vous aimer. J'éprouve une grande douleur de vous avoir offensé et un grand désir de vivre dans votre grâce; j'éprouve de l'horreur pour ces maudits plaisirs qui m'ont fait perdre votre amitié : tout cela, je le sens, ô mon Dieu, sont des grâces qui me viennent de vous, et qui me font espérer que vous voulez me pardonner et me sauver. Puisque malgré tous mes péchés vous ne m'avez pas abandonné et que vous voulez que je sois sauvé, voici, Seigneur, que je me donne à vous, que je me repens, par degrés, de vous avoir tant offensé, et que je préfère perdre mille fois la vie que votre grâce. Je vous aime, ô souverain bien; je vous aime, ô Jésus, vous qui êtes mort pour moi, et j'espère, par votre sang, que vous ne permettrez pas que je me sépare jamais plus de vous. Non, ô mon Jésus, je ne veux plus vous perdre; je veux vous aimer toujours pendant ma vie, je veux vous aimer à ma mort, je veux vous aimer dans l'éternité. Conservez-moi donc, augmentez-moi toujours l'amour que j'ai pour vous; je vous le demande par la vertu de vos mérites. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

TROISIÈME POINT.

Il faut de plus prendre garde à nous trouver à toute heure comme nous désirerions être à la mort. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* (Apoc. xiv.) S. Ambroise dit que ceux qui font une bonne mort sont ceux qui, à ce moment décisif, sont déjà morts au monde, c'est-à-dire détachés de ces biens dont la mort nous séparera par force. Ainsi donc, il faut que dès à présent nous acceptions volontiers d'être dépouillés de nos vêtemens, d'être séparés de nos parens et de tous les biens de cette terre. Si nous ne le faisons pas volontairement pendant la vie, nous aurons nécessairement à le faire à la mort; mais alors ce ne sera qu'avec beaucoup de peine et en courant le risque de notre salut éternel. S. Augustin nous avertit qu'il vaut mieux, pour mourir tranquille, mettre ordre pendant la vie à nos affaires temporelles et faire alors la disposition des biens que nous devons laisser, afin de ne nous occuper que de Dieu à la mort. Dans ce moment, il ne faut parler que de Dieu et du ciel. Les derniers instans sont trop précieux pour les consacrer à penser à la terre. C'est à la mort que l'on acquiert la couronne des élus, car c'est alors que l'on obtient le plus de mérites, en acceptant avec résignation et avec amour les douleurs et la mort.

Mais celui qui ne s'est pas exercé pendant sa vie à la pratique de ces bons sentimens, ne pourra pas les avoir au moment de la mort : il y a des personnes dévotes qui retirent de grands avantages de renouveler tous les mois la protestation de la mort, avec tous les actes qu'un chrétien doit faire en pareille circonstance. Après s'être confessé, après avoir communiqué, ils se figurent être au lit de

mort et près de quitter le monde. (On trouvera dans notre petit livre des *Visites au S. Sacrement* cette protestation et ces actes; on peut les lire en peu de temps à cause de leur brièveté.) Il est très-difficile de faire à la mort ce que l'on ne fait pas pendant la vie. Une grande servante de Dieu, la sœur Catherine de S. Albert, fille de Sainte Thérèse, soupirait et s'écriait en mourant : Mes sœurs, si je soupire, ce n'est pas que je craigne la mort, car je l'attends depuis vingt-cinq ans, mais c'est que je vois tant de personnes qui se trompent, qui passent leur vie dans le péché et qui ne songent à se réconcilier avec Dieu qu'à la mort, à ce moment où je puis à peine prononcer le nom de Jésus.

Examinez-donc, ô mon frère, si votre cœur est encore attaché à quelque chose de terrestre, à cette personne, à cet honneur, à cette maison, à cet argent, à cette société, à ces divertissemens; et songez que vous ne vivrez pas éternellement. Tout cela vous devrez le laisser un jour et peut-être bientôt : pourquoi donc voulez-vous vous y attacher, et risquer de faire une mort malheureuse? Désormais offrez tout à Dieu, qui peut vous en priver quand cela lui plaira. Si vous voulez mourir résigné, il faut que dès-à présent vous vous résigniez à tous les accidens fâcheux qui pourront vous arriver, et que vous vous dépouilliez de l'affection que vous avez pour les choses d'ici bas. Faites comme si vous étiez au moment de mourir, et vous mépriserez tout. *Facile contemnit omnia*, dit S. Jérôme, *qui semper se cogitat moriturum*.

Si vous n'avez pas encore choisi l'état de votre vie, choisissez celui que vous voudriez avoir choisi à l'heure de la mort; celui qui vous procurera une mort plus calme. Si vous l'avez déjà choisi, faites dans cet état ce que vous

voudriez avoir fait à la mort. Faites comme si chaque jour était le dernier de votre vie, et chaque action la dernière que vous faites, la dernière oraison, la dernière confession, la dernière communion. Imaginez-vous, à toute heure, que vous êtes mourant sur votre lit, et que vous entendez ces paroles : *Proficiscere de hoc mundo*. Oh ! que cette pensée vous sera d'un grand secours pour avancer et pour vous détacher du monde. *Beatus ille servus, quem cum venerit Dominus ejus, inveniet sic facientem*. (Matt. xxiv. 46.) Celui qui attend la mort à toute heure, dùt-il mourir subitement, ne laissera pas de bien mourir.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Tout chrétien doit pouvoir dire, au moment où on lui annonce la nouvelle de la mort : Il ne me reste donc, ô mon Dieu, que quelques heures à vivre; moi, je veux passer celles-là à vous aimer autant que je le puis, afin de mieux vous aimer dans l'autre vie. Il me reste bien peu de chose à vous offrir; je vous offre ces douleurs et le sacrifice de ma vie que je fais en union de ce sacrifice que Jésus-Christ fit pour moi sur la croix. Seigneur, les peines que je souffre sont légères et en petit nombre, eu égard à celles que j'ai méritées : je les accepte telles qu'elles sont, en signe de l'amour que je vous porte. Je me résigne à tous les châtimens que vous voulez m'infliger en cette vie et dans l'autre; pourvu que je doive vous aimer dans l'éternité, punissez-moi tant qu'il vous plaira; mais ne me privez pas de votre amour. Je sais que je ne mérite plus de vous aimer, pour avoir tant de fois méprisé votre amour; mais vous ne savez pas repousser une âme repentante. Je me repens, ô mon souverain bien, de vous avoir offensé. Je vous

aime de tout mon cœur, et je mets en vous toute ma confiance. Je remets mon ame entre vos mains, que les clous ont percées. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum; redemisti me, Domine, Deus veritatis.* O mon Jésus, vous avez versé votre sang pour me sauver, ne permettez pas que je me sépare de vous. Je vous aime, ô Dieu éternel, et j'espère vous aimer pendant toute l'éternité. O Marie, ma mère, secourez-moi à ce grand moment. Je vous remets mon ame : dites à votre fils qu'il ait pitié de moi. Je me recommande à vous; délivrez-moi de l'enfer.

ONZIÈME CONSIDÉRATION.

Prix du temps:

Fili, conserva tempus. (Eccli. iv. 25.)

PREMIER POINT.

Mon fils, dit l'Esprit-Saint, soyez attentif à ménager le temps; c'est la chose la plus précieuse, le don le plus grand que Dieu puisse faire à un homme mortel. Les Gentils aussi ont connu la valeur du temps; Sénèque disait qu'il était sans prix : *Nullum temporis pretium.* Mais les Saints l'ont bien mieux estimé encore : S. Bernardin de Sienne dit qu'un seul moment vaut autant que Dieu; car dans ce seul moment un homme peut faire un acte de contrition ou un acte d'amour, et obtenir la grâce et la gloire éternelle. *Modico tempore potest homo mereri gratiam, et gloriam. Tempus tantum valet quantum Deus, quippe in tempore bene consumpto comparatur Deus.* (S. Bern. Sen. ser. iv.

post. Dom. 1. Quad. c. 4.) Le temps est un trésor que l'on ne trouve que dans cette vie, il n'existe pas dans l'autre, ni en enfer, ni au ciel. Tel est le cri que poussent les damnés en enfer : *Oh! si daretur hora.* Ils donneraient quoi que ce fût pour une heure de temps où ils pourraient travailler à réparer leur ruine; mais cette heure ils ne l'auront jamais. On ne gémit point dans le ciel, et si les élus pouvaient se plaindre, ce serait d'avoir perdu dans cette vie un temps précieux pendant lequel ils pouvaient acquérir une plus grande gloire : mais ce temps n'est plus à eux. Une religieuse bénédictine étant morte, elle apparut resplendissante de gloire à une personne, et elle lui dit qu'elle était très-heureuse, mais que s'il lui était permis de désirer quelque chose encore, c'était de revenir à la vie et d'y souffrir afin de mériter plus de gloire; elle ajouta qu'elle voudrait souffrir, jusqu'au jour du jugement, toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées pendant sa dernière maladie, pour obtenir seulement la gloire qui correspond au mérite d'un seul *Ave Maria.*

Et vous, mon frère, à quoi employez-vous le temps? Pourquoi renvoyez-vous toujours à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui? Songez que le temps passé est tout-à-fait écoulé et qu'il n'est plus à vous, que le temps à venir n'est pas non plus en votre pouvoir; et que vous n'avez que le présent qui vous appartienne pour faire le bien. *Quid de futuro miser præsumis*, dit S. Bernard, *tanquam pater tempora in tua posuerit potestate?* (*Serm. 58. de Psal. etc.*) Et S. Augustin dit encore : *Diem tenes qui horam non tenes?* Comment pouvez-vous vous promettre un lendemain, vous qui ne savez pas si vous avez encore une heure à vivre? Ce qui faisait dire à Sainte Thérèse : Si vous n'êtes pas prêt à mourir aujourd'hui, craignez de faire une mauvaise mort.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, je vous remercie du temps que vous me donnez pour réparer les désordres de ma vie passée. Si vous me faisiez mourir dans ce moment, une de mes plus grandes peines serait de penser au temps que j'ai perdu. Ah ! Seigneur, vous m'avez donné le temps pour vous aimer et je l'ai employé à vous offenser ! Je méritais que vous m'envoyassiez en enfer à l'instant même où je vous ai abandonné. Mais vous m'avez appelé à résipiscence et vous m'avez pardonné. Je vous ai promis de ne plus vous offenser, mais combien de fois ensuite ne vous ai-je pas injurié de nouveau, et cependant vous m'avez pardonné encore ! Que votre miséricorde soit bénie éternellement ; si elle n'était pas infinie, comment pourriez-vous me supporter ? Quel est celui qui aurait eu la patience que vous avez eue à mon égard ? Oh ! comme je suis fâché d'avoir offensé un Dieu si bon ! O mon doux Sauveur, si je pensais à la patience que vous avez eue pour moi, cela seul devrait me rendre amoureux de vous. Ah ! ne permettez pas plus long-temps que je ne réponde pas à l'amour que vous m'avez témoigné. Détachez-moi de tout, et attirez-moi à votre amour. Non, ô mon Dieu, je ne veux plus perdre ce temps que vous me donnez pour réparer le mal que j'ai fait, je veux l'employer tout entier à vous servir et à vous aimer. Donnez-moi la force, donnez-moi la sainte persévérance. Je vous aime, ô bonté infinie, et j'espère vous aimer pendant l'éternité. Je vous remercie, ô Marie : vous avez été mon avocate, et vous m'avez obtenu le temps qui me reste ; assistez-moi maintenant, faites que je l'emploie à aimer votre fils mon Rédempteur, ainsi que vous, ô ma reine, et ma mère.

DEUXIÈME POINT.

Il n'y a rien de plus précieux que le temps, mais aussi il n'y a rien dont on fasse moins de cas ; c'est ce que l'on méprise le plus dans le monde. C'est ce que déplore S. Bernard : *Nihil pretiosius tempore, sed nihil vilius aestimatur.* (Sermon. ad Schol.) Puis il ajoute : *Transeunt dies salutis et homo recogitat sibi perire diem et nunquam rediturum.* Voyez ce joueur qui passe les jours et les nuits à perdre le temps au milieu des jeux, demandez-lui ce qu'il fait, il vous répondra je passe le temps. Voyez ce vagabond debout dans une rue pendant des heures entières, regardant les passans, tenant un langage obscène et disant des choses inutiles ; demandez-lui ce qu'il fait, il vous répondra qu'il faut passer le temps. Pauvres aveugles qui perdent tant de jours qui ne reviennent plus ! O temps méprisé, tu seras la chose que les mondains regretteront le plus au moment de la mort. Alors ils désireront une autre année, un autre mois, un autre jour, et ils ne l'auront pas ; alors ils s'entendront dire : *Tempus non erit amplius.* Combien ne donneraient-ils pas chacun, si on leur accordait une semaine, un jour pour arranger les comptes de leur conscience ! Cet homme, dit S. Laurent Justinien, donnerait tous ses biens pour obtenir une heure de plus : *Erogaret opes, honores, delicias pro una hora.* (De Vita Sol. cap. x.) Mais on ne lui accordera pas même cette heure ; hâtez-vous, lui dira le prêtre qui l'assistera, hâtez-vous, partez de cette terre, il n'est plus de temps pour vous : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo.*

C'est pour cela que le prophète nous exhorte à nous souvenir de Dieu et à rentrer dans sa grâce avant que la lumière nous manque : *Memento Creatoris tui antequam tenebrescat*

sol et lumen. (Eccl. XII, 1.) Quelle chose fâcheuse pour un voyageur que de s'apercevoir qu'il s'est trompé de chemin, lorsqu'il est déjà nuit et qu'il n'est plus temps d'y porter remède ? Voilà quelle sera la peine du mourant qui a vécu beaucoup d'années dans le monde et qui ne les a pas consacrées au service de Dieu. *Venit nox in qua nemo potest operari.* (Je. IX, 4.) La mort sera pour lui une époque de nuit pendant laquelle il ne pourra plus rien faire. *Vocavit adversum me tempus.* (Thren. I, 15.) La conscience lui rappellera alors le temps qu'elle a eu à sa disposition et qu'elle a employé à la damnation de son ame ; les invitations, les grâces qu'elle a reçues pour parvenir à la sainteté et dont elle n'a pas voulu profiter. Ensuite elle verra que tout chemin lui est fermé pour faire le bien. Alors elle s'écriera en gémissant : Oh fou que j'étais ! oh temps que j'ai perdu ! oh vie entière que j'ai perdue ! ô années perdues, pendant lesquelles je pouvais devenir saint ; et je ne l'ai pas fait, et maintenant il n'est plus temps de le faire. Mais à quoi lui serviront ces soupirs et ces gémissemens, maintenant qu'il va finir de jouer son rôle, que la lampe est prête à s'éteindre et que le mourant est arrivé à ce moment redoutable d'où dépend son éternité !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! Jésus, toutes les actions de votre vie, vous les avez faites pour sauver mon ame ; il n'y a pas de moment, pendant votre passage sur la terre, que vous ne l'ayez offert pour moi au Père éternel afin de m'obtenir le pardon et le salut ; et moi, qui ai déjà passé tant d'années dans le monde, combien vous en ai-je consacré ? Ah que de remords j'éprouve quand je me rappelle tout ce que j'ai

fait. J'ai commis beaucoup de mal. J'ai fait trop peu de bien, et encore ce bien est-il si rempli d'imperfection, de tiédeur, d'amour-propre et de distractions. Ah! mon Rédempteur, s'il en est ainsi, c'est que j'ai oublié tout ce que vous avez fait pour moi. Je ne me suis pas souvenu de vous, mais vous vous êtes souvenu de moi. Vous êtes venu au devant lorsque je vous fuyais, et vous m'avez tant de fois invité à vous aimer. Me voici, ô mon Jésus, je ne veux plus vous résister, et qu'attendais-je que vous m'abandonniez? Je me repens, ô souverain bien, de m'être séparé de vous par le péché. Je vous aime, ô bonté infinie, digne d'un amour infini. Ah! ne permettez pas que je perde encore ce temps que vous me donnez dans votre miséricorde. Ah! rappelez-moi toujours, ô mon bien aimé Sauveur, l'amour que vous m'avez porté, et les peines que vous avez souffertes pour moi. Faites-moi oublier tout, afin que pendant le reste de mes jours je ne songe qu'à vous aimer et à vous plaire. Je vous aime, ô mon Jésus, mon amour, mon tout. Je vous promets de faire des actes d'amour, toutes les fois que je me le rappellerai. Donnez-moi la sainte persévérance. Je me confie dans les mérites de votre sang. O Marie, ma mère chérie, je me confie dans votre intercession.

TROISIÈME POINT.

Ambulate dum lucem habetis. (Job. XII. 35.) Il faut marcher dans la vie, dans le chemin que le Seigneur a tracé, maintenant que nous avons la lumière, car nous pourrions la perdre à la mort. Alors ce ne sera plus le temps de se préparer, ce sera celui d'être prêts : *Estote parati*. A la mort, on ne fait plus rien, ce qui est fait est fait. Oh Dieu! si

quelqu'un savait que dans peu on va juger une cause d'où dépend sa vie ou son avoir, comme il se donnerait du mouvement pour être défendu par un bon avocat qui fût capable de faire valoir ses raisons et qui lui pût obtenir un jugement favorable : et nous, que faisons-nous ? Nous savons, à n'en pas douter, que dans peu, et à toute heure, on va juger la cause d'où dépend la réussite de la plus grande affaire que nous ayons en main, celle du salut éternel, et nous perdons le temps ?

Quelqu'un dira peut-être : Mais je suis jeune, plus tard je me convertirai à Dieu ; mais moi je vous réponds : Sachez que le Seigneur a maudit ce figuier qu'il trouva sans fruit, quoique ce ne fût pas la saison des figues, comme le fait remarquer l'Évangile : *Non enim erat tempus ficorum.* (Marc. xi. 13.) Jésus-Christ veut nous marquer par cet exemple que l'homme en tout temps, même pendant sa jeunesse, doit porter des fruits de bonnes œuvres, sans cela, il sera maudit et ne portera plus aucun fruit à l'avenir : *Jam non amplius in æternum ex te fructum quisquam manducet.* C'est ainsi que s'adresse le Sauveur à l'arbre dont nous parlons, et c'est ainsi encore qu'il maudira celui qu'il appelle et qui lui résiste. Chose à remarquer, le démon regarde comme très court le temps de notre vie et ne perd pas un moment pour nous tenter : *Descendit diabolus ad vos habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet.* (Apoc. xii. 12.) L'ennemi de notre salut ne perd pas un instant pour nous faire damner, et nous, nous perdrons le temps quand il s'agit de nous sauver ?

Un autre dira peut-être aussi : Mais quel mal fais-je donc ? Oh Dieu ! ce n'est donc pas un mal que de perdre le temps dans les jeux, dans les conversations inutiles qui ne servent en rien à notre âme ? Peut-être pensez-vous que Dieu ne

vous donne ce temps que pour le perdre ? Non , dit l'Esprit-Saint : *Non te pretercat particula boni diei.* (Eccl. cap. xiv.) Les ouvriers dont parle S. Matthieu ne faisaient aucun mal , seulement ils perdaient le temps ; et c'est ce dont ils furent gourmandés par le maître de la vigne : *Quid hoc statis tota die otiosi?* (Matth. cap. xx.) Au jour du jugement , Jésus-Christ nous tiendra compte d'une parole oiseuse. Le temps qui n'est pas employé pour Dieu est un temps perdu : *Omne tempus quod de Deo non cogitasti, cogita te perdidisse.* (S. Bern. coll. 1. cap. 8.) Et le Seigneur nous dit : *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare; quia nec opus, nec ratio erunt apud inferos, quo tu properas.* (Eccl. ix. 10.) La vénérable mère, sœur Jeanne, de la très-sainte Trinité, fille de Sainte Thérèse, disait qu'il n'y a pas de lendemain dans la vie des Saints et qu'il n'y a de lendemain que chez les pécheurs qui disent toujours bientôt, bientôt, et qui arrivent ainsi à la mort. *Ecce nunc tempus acceptabile.* (II Cor. vi. 2.) *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* (Ps. xciv. 8.) Aujourd'hui Dieu vous appelle pour faire le bien ; faites-le donc aujourd'hui ; car il peut arriver que demain il ne soit plus temps ou que Dieu ne vous appelle plus. Et si par le passé vous avez eu le malheur d'employer votre temps à offenser Dieu, hâtez-vous de pleurer le reste de vos jours, comme se proposait de le faire le roi Ézechias : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ.* (Is. xxxix. 15.) Dieu ne vous accorde la vie qu'afin que vous répariez le temps perdu. *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.* (Eph. v. 16.) Ce que S. Anselme commente ainsi : *Tempus redimes, si quæ facere neglexisti, facis.* S. Jérôme dit, en parlant de S. Paul, que s'il fût le dernier des apôtres, il en fut le premier par rang de mérite pour tout ce qu'il fit

dès qu'il fut appelé. *Paulus novissimus in ordine, primus in meritis, quia plus omnibus laboravit.* S'il n'en était pas ainsi, pensons qu'à tout instant nous pourrions gagner beaucoup plus de biens éternels. Si l'on vous donnait autant de terrain que vous pourriez en entourer en marchant pendant un jour, ou même, si l'on vous donnait autant de pièces d'argent que vous pourriez compter pendant le même temps, comme vous vous hâteriez ! Eh bien ! quand vous pouvez à tout moment gagner des trésors éternels, vous voulez perdre du temps ? Ne dites pas que vous ferez demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui, car ce jour sera perdu pour vous, et ne reviendra plus. S. François Borgia élevait son cœur vers Dieu, toutes les fois qu'on parlait du monde en sa présence, et lorsqu'on lui demandait son sentiment sur ce qu'on venait de dire, il ne savait que répondre ; un jour, on l'en reprit, mais le saint répondit : *Malo rudis vocari, quam temporis jacturam pati* : Je préfère pas-er pour un grossier que de perdre le temps.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Non, ô mon Dieu, je ne veux plus perdre le temps que vous m'avez donné dans votre miséricorde. Je devrais maintenant être en enfer à gémir inutilement. Je vous remercie de m'avoir conservé la vie ; je veux donc pendant le reste de mes jours ne vivre que pour vous. Si j'étais en enfer à cette heure, je gémirais, je serais dans le désespoir et je ne gagnerais rien. Je veux pleurer les offenses dont je suis coupable envers vous, et je suis certain que, si je les pleure, vous me pardonnerez, puisque vous m'en assurez par le prophète : *Plorans nequaquam plorabis, miserans miserebitur tui.* (Is. xxx. 19.) Si j'étais dans l'enfer, je ne pour-

rais plus vous aimer; et maintenant je vous aime et j'espère vous aimer toujours. Si j'étais dans l'enfer, je ne pourrais plus vous demander même grâce; et maintenant j'entends que vous me dites : *Petite et accipietis*. Ah! puisque j'ai encore le temps de vous demander des grâces. je vous en demande deux, ô Dieu de mon ame, donnez-moi la persévérance et donnez-moi votre amour, faites ensuite de moi ce qu'il vous plaira. Faites que dans tous les momens de la vie qui me reste à parcourir, je me recommande toujours à vous, en vous disant : O mon Jésus, aidez-moi; Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi; faites que je ne vous offense plus; faites que je vous aime. Marie, ma sainte mère, obtenez-moi la grâce de me recommander toujours à Dieu et de lui demander la persévérance et son saint amour.

DOUZIÈME CONSIDÉRATION.

Importance du salut.

Rogamus autem vos, fratres, ut negotium vestrum agatis.
(Thess. iv. 10.)

PREMIER POINT.

L'affaire du salut éternel est sans contredit l'affaire qui nous importe le plus, et c'est principalement celle que négligent les chrétiens. Il n'y a pas de diligence qu'on ne fasse, pas de temps qu'on ne perde pour arriver à quelque position, pour gagner un procès, pour conclure un ma-

riage; que de conseils ne prend-on pas, que de moyens l'on emploie; l'on ne mange pas, l'on ne dort pas. Mais pour assurer le salut éternel, que fait-on? de quelle manière se conduit-on? L'on ne fait rien du tout; au contraire, l'on fait tout pour le perdre. Et c'est ainsi que vit la plupart des chrétiens, comme si la mort, le jugement, l'enfer, le paradis et l'éternité n'étaient pas une vérité de foi, mais une fable inventée par des poètes. Si l'on vient à perdre un procès, une récolte, quelle peine n'éprouve-t-on pas? et quel soin ne met-on pas à réparer le dommage? Quand on perd un cheval, un chien, quel mouvement ne se donne-t-on pas pour les retrouver? Si l'on vient à perdre la grâce de Dieu, l'on dort, l'on plaisante, l'on rit. Chose étonnante, chacun a honte d'être appelé négligent dans les affaires du monde, et cependant l'on ne rougit pas du tout de négliger l'affaire de l'éternité, qui est la plus importante. Les Saints se sont crus sages, parce qu'ils ne se sont appliqués qu'à se sauver; et nous au contraire nous pensons aux choses du monde, et pas du tout à l'âme. Mais vous (dit S. Paul), vous, mes frères, ne pensez qu'à la grande affaire de votre salut éternel, qui est pour vous l'affaire la plus importante de toutes : *Rogamus ut vestrum negotium agatis*. Persuadons-nous donc que le salut éternel est pour nous l'affaire la plus importante, l'affaire unique et surtout l'affaire irréparable, si l'on vient à se tromper.

C'est l'affaire la plus importante. Oui ! parce que c'est l'affaire de la plus grande conséquence, puisqu'elle s'applique à l'âme, car en la perdant l'on perd tout. Nous devons considérer l'âme comme une chose plus précieuse que tous les biens du monde : *Anima est toto mundo pretiosior*, dit S. Jean Chrysostôme. Pour le comprendre, il suffit de savoir que Dieu a livré son fils à la mort pour sauver nos

ames : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* (Jo. III. 16.) Et le Verbe éternel n'a pas fait difficulté de l'acheter avec son propre sang : *Empti enim estis pretio magno.* (I. Cor. xix. 20.) De telle sorte, dit un saint père, qu'il semble que l'homme vaut autant que Dieu : *Tam pretioso munere humana redemptio agitur ut homo Deum valere videatur.* Jésus-Christ a dit aussi : *Quam dabit homo commutationem pro anima sua.* (Math. xvi. 25.) Si donc l'ame vaut un si grand prix, quel est le bien de ce monde contre lequel un homme pourra la changer lorsqu'il la perd. S. Philippe de Néri avait sans doute raison de donner le nom de fou à celui qui ne songe pas à sauver son ame. S'il y avait sur la terre deux sortes d'hommes, les uns mortels et les autres immortels, et que ceux qui seraient mortels vissent ceux-là occupés aux choses de ce monde, recherchant les hommes, les biens et les plaisirs de la terre ; ils leur diraient sans doute : O fous que vous êtes ! vous pouvez acquérir des biens éternels et vous ne pensez qu'à ces choses périssables et passagères ? et pour cela vous vous condamnez à des peines éternelles dans l'autre vie ? Laissez, ces biens terrestres ne sont faits que pour nous, malheureux que nous sommes, tout finira pour nous à la mort. Mais nous sommes tous immortels ; et comment se fait-il que tant de gens perdent leur ame pour des plaisirs si misérables ? Comment se fait-il, dit Salvien, que les chrétiens croient qu'il y a un jugement, un enfer, une éternité, et qu'ils vivent sans en concevoir aucune crainte ? *Quid causæ est, quod christianus, si futura credit, futura non timeat ?*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! mon Dieu, à quoi ai-je employé tant d'années que vous m'avez données pour me procurer le salut éternel ? Vous, ô mon Rédempteur, vous avez acheté mon ame de votre propre sang, et vous me l'avez remise afin que je la sauve ; et moi je n'ai songé qu'à la perdre lorsque je vous ai offensé, vous qui m'avez tant aimé. Je vous remercie de m'avoir encore donné du temps pour remédier à la grande perte que j'ai faite. J'ai perdu mon ame et votre sainte grâce, Seigneur, je m'en repens, j'en suis marri de tout mon cœur. Ah ! pardonnez-moi ; je prends la résolution désormais de tout perdre, la vie même, plutôt que votre amitié. Je vous aime par-dessus tout bien, et je prends la résolution de ne jamais plus vous offenser, ô souverain bien, digne d'un amour infini. Aidez-moi, ô mon Jésus, afin que cette résolution d'aujourd'hui ne soit plus semblable à mes bons projets passés ; car, je le sais, je vous ai toujours trahi. Faites-moi mourir avant que je retombe dans le péché, et laissez-moi vous aimer. O Marie, mon espérance, sauvez-moi et obtenez-moi la sainte persistance.

DEUXIÈME POINT.

L'affaire du salut éternel est non-seulement l'affaire la plus importante, mais *l'unique* que nous ayons dans cette vie : *porro unum est necessarium*. S. Bernard plaint l'aveuglement des chrétiens, qui appellent bagatelles les bagatelles des enfans, et affaires ce qu'ils font eux-mêmes : *Nugæ puerorum nugæ vocantur, nugæ majorum negotia vocantur*. Les fo-

lies des hommes sont de bien plus grandes folies. A quoi sert, dit le Seigneur, de gagner le monde entier si l'on perd son ame? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (Matth. xvi. 26.) Si vous vous sauvez, ô mon frère, peu importe ensuite que, sur cette terre, vous ayez été pauvre, affligé et méprisé; en vous sauvant, vous n'aurez plus de douleur, vous serez heureux pendant toute l'éternité. Mais si vous êtes vaincu et que vous vous damniez, que vous servira, dans l'enfer, de vous être bien amusé dans ce monde, ou d'y avoir été riche et honoré? Une fois votre ame perdue, adieu plaisirs, honneurs, richesses : il n'y aura plus rien pour vous.

Que répondrez-vous à Jésus-Christ au jour du jugement? Si un roi envoyait un de ses ambassadeurs traiter une grande affaire dans une ville, et qu'au lieu de songer à l'affaire qu'on lui aurait confiée, cet homme ne songât qu'aux banquets, aux festins, aux spectacles, et qu'il ne remplît pas sa mission; quel serait le compte qu'il devrait rendre à son retour? Mais, ô Dieu, quel compte n'aura pas à rendre au Seigneur celui qui, placé sur cette terre,, non pas pour s'amuser, non pas pour s'y enrichir, non pas pour y acquérir des honneurs, mais seulement pour sauver son ame, aura pensé à tout, excepté à cette seule chose! Les mondains pensent au présent et jamais à l'avenir. S. Philippe de Néri, étant à Rome, s'adressant un jour à un jeune homme de talent, appelé François Zazzora, lui disait : Mon enfant, vous ferez une fortune brillante, vous serez un bon avocat, vous serez prélat aussi, peut-être cardinal, peut-être même pape, et puis? et puis? Allez (lui dit-il enfin) et pensez à ces dernières paroles. Ce jeune homme se rendit chez lui, et méditant ces mots : Et puis? et puis? il abandonna les affaires terrestres, il

abandonna le monde pour entrer dans la congrégation de S. Philippe, où il commença à ne plus penser qu'à Dieu.

L'affaire du salut est la seule, l'unique, parce que nous n'avons qu'une ame. Un prince demandait une grâce à Benoît XII, mais comme il ne pouvait l'accorder sans charger sa conscience, le saint pontife répondit à l'ambassadeur : Dites à votre prince que, si j'avais deux ames, je pourrais en perdre une pour l'amour de lui et me réserver l'autre pour moi ; mais comme je n'en ai qu'une, je ne puis, ni ne veux le sauver. S. François Xavier disait qu'il n'y a dans ce monde qu'un seul bien et qu'un seul mal : le premier, c'est le salut ; le deuxième, l'enfer. C'est ce que disait encore Sainte Thérèse à ses filles : Mes sœurs, il n'y a qu'une ame et qu'une éternité. Elle voulait dire par-là : Il n'y a qu'une ame, et si nous la perdons nous perdons tout ; il n'y a qu'une éternité, et notre ame une fois perdue l'est pour toujours. C'est pour cela que David disait : *Unam petii et hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini.* (Ps. xxii. 6.) Seigneur, je ne vous demande qu'une chose, sauvez mon ame et je suis content.

Cum metu et tremore vestram salutem operamini. (Phil. ii. 12.) Celui qui ne craint pas et ne redoute pas de se perdre, ne se sauvera pas ; de là vient que pour se sauver il faut prendre de la peine et se faire violence. *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud.* (Matt. xi.) Pour arriver au salut, il faut qu'au moment de la mort, notre vie soit semblable à celle de Jésus-Christ. *Prædestinavit uniformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom. viii. 26.) Et pour cela nous devons travailler à fuir les occasions d'une part, et prendre les moyens nécessaires pour obtenir le salut. *Regnum non dabitur vagantibus, dit S. Bernard, sed pro servitio Dei digne laborantibus.* Tous voudraient se sauver sans qu'il

leur en coûtât le moindre travail. Chose étonnante, dit S. Augustin, le démon prend tant de peine et ne dort pas même pour mieux nous perdre ; et vous, quand il y va de votre bonheur ou de votre malheur éternel, vous vous négligez à ce point ? *Vigilat hostis, dormis tu ?*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, je vous remercie de ce que vous me permettez d'être à vos pieds dans ce moment, et non pas à l'enfer où j'ai mérité d'aller tant de fois. Mais à quoi me servirait la vie que vous me conservez, si je continuais à vivre dans la privation de votre grâce ? Ah ! qu'il n'en soit plus ainsi. Je vous ai abandonné, je vous ai perdu, ô mon souverain bien, j'en suis marri de tout mon cœur ; fussé-je mort mille fois. Je vous ai perdu, mais votre prophète me fait entendre que vous êtes tout bon, et que vous vous faites trouver par les âmes qui vous cherchent. *Bonus est Dominus animæ quæreati illum.* (Thren. III. 25.) Si par le passé je vous ai fui, ô roi de mon cœur, maintenant je vous recherche et je ne recherche que vous. Je vous aime de toute mon affection ; recevez-moi ; ne dédaignez pas de vous faire aimer de ce cœur qui vous a méprisé dans le temps. *Doce me facere voluntatem tuam.* Enseignez-moi ce que j'ai à faire pour vous faire plaisir et je suis prêt à l'exécuter. Ah ! mon Jésus, sauvez mon âme, pour laquelle vous avez donné votre sang et votre vie. En me sauvant, accordez-moi aussi la grâce de vous aimer dans cette vie et dans l'autre. C'est ce que j'espère de vos mérites ; ce que j'espère aussi de votre intercession, ô Marie.

TROISIÈME POINT.

C'est une affaire importante, la seule affaire, l'affaire irréparable. *Sane supra omnem errorem est*, dit S. Eucher, *dissimulare negotium æternæ salutis*. Il n'y a pas d'erreur qui puisse être comparée à celle qui nous fait négliger le salut éternel. On trouve du remède à toutes les autres erreurs ; si l'on perd un vêtement, on peut le recouvrer par un autre moyen ; si l'on perd une place, on peut encore la recouvrer, et si l'on perd la vie et que l'on soit sauvé, on a porté remède à tout ; mais si l'on se damne, il n'y a plus de remède. Après la mort, si l'ame est perdue, elle l'est pour toujours. *Periisse semel, æternum est*. Il ne reste plus qu'à gémir éternellement avec les autres malheureux insensés qui sont dans l'enfer, là où le plus grand supplice qui vous tourmente, c'est de penser qu'il n'y a plus de temps pour remédier à sa propre misère. *Finita est æstas, et nos salvati non sumus*. (Jer. VIII. 20.) Demandez à ces sages du monde, qui sont aujourd'hui ensevelis dans ce tombeau de feu, demandez-leur quels sont leurs sentimens, demandez-leur s'ils sont contents d'avoir fait leur fortune sur cette terre, maintenant qu'ils sont damnés dans cette prison éternelle ? Entendez-les comme ils gémissent, comme ils disent : *Ergo erravimus*. Mais à quoi leur sert-il de connaître leur erreur, maintenant qu'il n'y a plus de remède dans leur malheur éternel ? Quelle peine n'éprouverait pas celui qui, ayant pu prévenir la ruine d'un de ses palais et le voyant un jour abattu, jetterait un coup-d'œil sur sa propre négligence, au moment où il ne serait plus temps de porter remède au danger !

La plus grande peine des damnés, c'est de penser qu'ils ont perdu leur ame, et qu'ils se sont damnés par leur

propre faute. *Perditio tua Israel, tantum modo in me auxilium tuum.* (Os. XIII. 9.) Sainte Thérèse dit que si quelqu'un perd, par sa faute, un habit, un anneau, une bagatelle, il en perd la tranquillité, il n'en mange pas, il n'en dort pas. Oh! Dieu! quelle sera la peine du damné au moment où il entrera dans l'enfer; lorsqu'il verra ces prisons fermées sur lui, il ne pensera qu'à sa disgrâce; il verra qu'il n'y a plus aucune réparation à faire pendant l'éternité! Il dira donc : J'ai perdu mon âme, le paradis et mon Dieu; j'ai tout perdu pour toujours, et comment? par ma propre faute!

Mais, dira quelqu'un peut-être, si je fais ce péché, pourquoi voulez-vous que je sois damné? ne puis-je pas encore me sauver? Mais à cela je réponds : Il est vrai, mais il se peut aussi que vous vous damniez; mais sachez qu'il est plus facile que vous vous damniez, car l'Écriture menace de la damnation les traîtres obstinés, comme vous l'êtes à présent : *Vae, filii desertores, dicit Dominus.* (Is. XXX. 1.) *Vae eis, quoniam recesserunt.* (Os. VII. 15.) Par ce péché que vous commettez n'exposez-vous pas votre salut éternel? et est-ce donc-là une affaire qu'il faille exposer? Il ne s'agit pas d'une maison, d'une campagne, d'une place; il s'agit, dit S. Jean Chrysostôme, de subir une éternité de tourmens et de perdre un paradis éternel. *De immortalibus suppliciis, de caelesti regni amissione res agitur.* Et cette affaire, qui est tout pour vous, vous voulez la risquer par un peut-être

Peut-être, dira-t-il encore, peut-être que je ne me damnerai pas, qui le sait; j'espère que Dieu me pardonnera plus tard. Mais savez-vous si Dieu ne vous condamnera pas à l'enfer à ce moment même? Dites-moi, vous jetteriez-vous dans un puits, en disant peut-être que je ne mourrai

pas? Non. Et comment pouvez-vous appuyer votre salut éternel sur un espoir aussi peu fondé, sur un qui sait? Oh! combien de gens qui se sont damnés avec cette maudite espérance! Mais ne savez-vous pas que l'espoir de ceux qui se sont obstinés à vouloir pécher n'est pas un espoir, que c'est une tromperie, une présomption qui, au lieu d'exciter la miséricorde de Dieu, soulève son mépris! Si je vous dis de ne pas vous fier à la résistance des tentations et à la passion qui vous domine, comment résisterez-vous lorsque les forces, au lieu de s'augmenter, vous manqueront tout-à-fait en commettant le péché! Puisque, d'une part, votre ame sera aveuglée et endurcie dans sa malice, et qu'elle ne recevra plus de secours de la part de Dieu. Peut-être que vous espérez que Dieu vous donnera alors une plus grande abondance de lumières et de grâces, une fois que vous aurez commis un plus grand nombre de péchés?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh! mon Jésus, rappelez toujours à mon souvenir la mort que vous avez soufferte pour moi, et augmentez ma confiance. Je crains qu'au moment de ma mort le démon ne cherche à me faire concevoir du désespoir, à la vue des ingratitude dont je me suis rendu coupable. Combien de fois ne vous ai-je pas promis de ne plus vous offenser à la vue de cette lumière que vous m'aviez donnée, et puis je me suis de nouveau détourné de vous, en espérant toujours que vous me pardonneriez. Ah! est-ce donc parce que vous ne m'avez pas châtié que je vous ai tant injurié? Est-ce parce que votre miséricorde ne s'est point lassée que je vous ai outragé davantage? O mon Rédempteur, faites-moi concevoir une grande douleur de mes péchés avant que je ne

quitte cette vie. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé. Je vous promets dorénavant de mourir plutôt mille fois que de vous abandonner jamais. Faites-moi entendre les paroles que vous adressâtes à Magdeleine : *Remittuntur tibi peccata tua*. Faites-moi concevoir une grande douleur de mes fautes avant que je ne meure, car je crains que ma mort soit malheureuse : *Non sis tu mihi formidini, spes mea, in die afflictionis*. (Jer. xvii. 7.) A ce dernier moment, ô mon Jésus, qui avez été crucifié, ne m'épouvantez pas. Si je mourais avant d'avoir pleuré mes péchés, et avant de vous avoir aimé, vos plaies et votre sang m'inspireraient plutôt de la terreur que de la confiance. Je ne vous demande donc, sur cette terre, ni consolations ni biens, pendant les jours qui me restent à vivre ; je ne veux que douleurs et amour. Exaucez-moi, ô mon doux Sauveur ; je vous en conjure par cet amour qui vous a fait sacrifier votre vie pour moi sur le Calvaire. O Marie, ma mère, obtenez-moi ces grâces, avec celle de la persévérance, jusqu'à la mort.

TREIZIÈME CONSIDÉRATION.

Vanité du monde.

Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Matth. xvi. 26.)

PREMIER POINT.

Un ancien philosophe, appelé Aristippe, voyageait un jour, sur mer, par un temps orageux. Le vaisseau qui le

portait fit naufrage, et le philosophe perdit tout ce qu'il portait avec lui. Mais étant enfin arrivé sur le rivage, il était si renommé par son savoir, que les habitans de cette contrée lui rendirent autant de biens qu'il en avait perdu. Quelque temps après, il écrivit à ses amis dans sa patrie, et leur recommanda de profiter de son exemple, et de ne se pourvoir, pendant leurs voyages, que des biens qui ne se perdent pas dans les naufrages. Eh bien ! c'est là ce que nous envoient dire nos parens et nos amis qui sont dans l'éternité ; ils nous avertissent de ne nous pourvoir dans cette vie que des biens qui ne se perdent pas avec la mort. Le jour de la mort s'appelle : *Dies perditionis (justa est dies perditionis)*. (Deut. xxix. 21.) Jour de perdition, parce qu'en effet ce jour-là, honneurs, richesses, plaisirs, tout sera perdu sans retour. Ce qui fait dire à S. Ambroise que tout cela ne peut pas porter, avec raison, le nom de biens, puisque nous ne pouvons pas les porter avec nous dans l'autre monde, et qu'il n'y a que les vertus qui nous suivent dans l'éternité : *Non nostra sunt, quæ non possumus auferre nobiscum ; sola virtus nos comitatur.*

A quoi sert donc, dit Jésus-Christ, de gagner le monde entier, si à l'heure de la mort, en perdant son ame, on perd tout ? *Quid prodest homini, si mundum universum lucratur ?* Ah ! que cette maxime importante a fait entrer de jeunes gens dans les cloîtres ! que d'anachorètes n'a-t-elle pas conduits dans les déserts et de martyrs au supplice pour l'amour de Jésus-Christ ! C'est par cette même vérité que S. Ignace de Loyola attirait tant d'ames à Dieu, et surtout S. François Xavier qui était alors à Paris, tout occupé des pensées de ce monde. François, lui dit un jour le saint, songez que le monde est un traître, qui promet et qui ne tient pas sa parole. Et, en supposant même qu'il observât

ce qu'il promet, souvenez-vous que votre cœur ne sera jamais pleinement satisfait. Supposons encore qu'il vous contente, pendant toute la durée de votre bonheur, ce bonheur vous suivra-t-il au-delà du tombeau? Et qu'en rapporterez-vous, en définitive, dans l'éternité? Y a-t-il un riche qui ait emporté son argent ou ses serviteurs dans l'autre vie? Y a-t-il un roi qui ait emporté un seul lambeau de pourpre? Ses paroles firent une impression profonde sur S. François, qui laissa le monde, suivit S. Ignace et travailla à la perfection. *Vanitas vanitatum!* c'est ainsi que Salomon appelle tous les biens de ce monde, lui qui ne se refusait aucun des plaisirs dont on peut jouir sur la terre. Voilà son langage : *Omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis.* (Ecl. II. 10.) La sœur Marguerite de Sainte Anne, de l'ordre des Carmélites déchaussées, et fille de l'empereur Rodolphe II, disait : A quoi servent les trônes à l'heure de la mort! Chose étonnante! Les Saints tremblent en pensant au moment où leur sort éternel va être arrêté. Il tremblait, le père Paul Segneri, lorsqu'il disait à son confesseur, dans toute la crainte de son âme : Qu'en dites-vous, mon père, serai-je sauvé? Il tremblait, S. André d'Avellin, lorsque, en versant des torrens de larmes, il s'écriait : Qui sait si je me sauverai? C'est encore la même pensée qui tourmentait S. Louis Bertrand, qui s'élançait de son lit dans la crainte de la mort, et s'écriait : Qui sait si je ne me damne pas? Quelle différence! les pécheurs se dament et dorment, vivent, s'amuse et rient comme s'ils devaient être sauvés!

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah Jésus! mon Rédempteur, je vous rends grâce de m'a-

voir fait connaître ma folie, et le mal que j'ai commis en vous faisant volte-face, à vous qui avez répandu votre sang et donné votre vie pour moi. Non, vous ne méritiez pas que je vous traitasse comme je l'ai fait. Maintenant, si la mort était proche, que trouverais-je en moi autre chose que des péchés et des remords de conscience, qui me donneraient mille inquiétudes? O mon Sauveur, je l'avoue, j'ai fait le mal, je me suis trompé en vous abandonnant, vous, le souverain bien, pour de misérables plaisirs de ce monde; je m'en repens de tout mon cœur. Ah! par cette douleur que vous ressentîtes sur la croix, faites-moi éprouver une douleur de mes péchés telle, que je gémissse toute ma vie sur les péchés que j'ai commis. O mon Jésus, mon doux Jésus, je vous promets de ne plus vous donner de déplaisir, et de vous aimer toujours. Je ne mérite plus votre amour, car je l'ai méprisé par le passé, mais vous avez dit que vous aimez celui qui vous aime : *Ego diligentes me diligo*. (Prov. viii.) Je vous aime; aimez-moi, vous aussi. Je ne veux plus encourir votre disgrâce. Je renonce à toutes les grandeurs, à tous les plaisirs du monde, afin que vous m'aimiez. O mon Dieu! exaucez-moi par amour pour Jésus-Christ. Il vous prie lui-même de ne pas me repousser de votre cœur. Je me consacre tout à vous, je vous consacre ma vie, mes plaisirs, mes sens, mon ame, mon corps, ma volonté, ma liberté! Acceptez-moi, ne me rejetez pas, comme je le mériterais, pour avoir tant de fois refusé votre amitié : *Ne projicias me a facie tua*. Vierge sainte, ma mère, priez Jésus pour moi : je mets ma confiance dans votre intercession.

DEUXIÈME POINT.

Statera dolosa in manu ejus. (Os. XII.) Il faut peser les biens dans la balance de Dieu, et non dans celle du monde, car cette dernière est trompeuse. Les biens du monde sont trop peu de chose, ils ne contentent pas notre ame, et finissent bientôt : *Dies mei velociores fuerunt cursore, pertransierunt quasi naves poma portantes.* (Job. IX. 25. 26.) Les jours de notre vie passent et s'écoulent, et que reste-t-il ensuite des plaisirs de cette terre ? *Pertransierunt quasi naves.* Les vaisseaux ne laissent jamais trace de leur passage sur les eaux qu'ils traversent : *Tanquam navis, quæ pertransit fluctantem aquam, cujus, cum præterit, non est vestigium invenire.* (Sap. V. 10.) Demandons à tant de riches, de savans, de princes, d'empereurs, et qui sont dans l'éternité, que leur reste-t-il de leurs pompes, de leurs délices, de leurs grandeurs, et des joies de ce monde ? Ils répondront tous : Rien, absolument rien. O homme, dit S. Augustin : *Quid hic habebat, attendis; quid secum fert, attende.* (Serm. 15. de adv. Dom.) Tu ne vois, ajoute le saint, que les biens que possède ce grand de la terre, mais observe quelles sont les richesses qu'il emporte dans le tombeau; c'est un cadavre dégoûtant et un lambeau de vêtement qui va pourrir avec lui ? A peine entend-on parler des grands de ce monde quelque temps après leur mort, et puis on en perd tout-à-fait le souvenir. *Periit memoria eorum cum sonitu.* (Ps. IX. 6.) Et si ces misérables vont en enfer, qu'y disent-ils ? qu'y font-ils ? Ils pleurent, et s'écrient : *Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia ?... Transierunt omnia illa tanquam umbra.* (Sap. V. 8.) A quoi nous ont servi nos pompes et

nos richesses, si maintenant tout est passé comme une ombre, et s'il ne nous reste que peines, gémissemens, et désespoir éternel.

Filii hujus seculi prudentiores filiis lucis sunt. (Luc. xvi. 8.) Chose étonnante ! Comme les gens du monde ont de la prudence pour les choses de la terre ! A quelles fatigues ne se livrent-ils pas pour obtenir cette place, ce vêtement ! Quel soin ne mettent-ils pas à conserver la santé de leur corps ! Ils choisissent les moyens les plus sûrs, les meilleurs médecins, les meilleurs remèdes, l'air le plus convenable. Et cependant qu'ils sont négligens pour leur ame ! Il est certain que la santé, les places, les parures trouveront un terme un jour, mais l'ame n'en aura jamais. *Intueamur*, dit S. Augustin, *quanti homines sustincent pro rebus, quas vitiose diligunt.* Que ne supporte pas le vindicatif, le voleur, l'homme déréglé pour arriver à son but infâme ? Et pour son ame il ne voudrait rien souffrir ? Oh Dieu ! comme à la lueur de ce cierge qui s'allume à l'heure de la mort, les mauvais reconnaissent et avouent alors leur folie. Alors chacun dit : Ah ! plutôt à Dieu que j'eusse tout abandonné et que je fusse devenu saint ! Le pape Léon XI disait à la mort : Il m'eût été plus heureux d'avoir été portier de mon monastère que d'être pape. Honorius III. autre souverain pontife, disait aussi en mourant : J'aurais mieux fait de rester dans la cuisine de mon couvent employé à laver la vaisselle. Philippe II, roi d'Espagne, au moment de mourir, fit appeler son fils, et quittant son habit royal, lui montra sa poitrine couverte de vers, et lui tint ce langage : Prince, voyez comme l'on meurt et comme se terminent toutes les grandeurs de ce monde. Puis il s'écria : Ah ! plutôt à Dieu que j'eusse été frère lai de quelque couvent

et que je ne fusse jamais monté sur le trône ! En même temps il se fit attacher au cou une croix de bois et fit toutes ses dispositions pour sa mort , et dit encore à son fils : J'ai voulu , ô mon fils , que vous soyez témoin de cet acte , afin que vous voyiez par vous-même comme le monde traite les monarques. La mort des rois est semblable à celle des pauvres de la terre. Celui qui a mieux vécu est aussi mieux traité par Dieu. Plus tard , cet enfant fut appelé Philippe III et ne vécut que quarante-trois ans. Étant au lit de la mort , il s'écria : O vous tous mes sujets , dans le sermon de mes funérailles ne parlez point d'autre chose que de ce que vous voyez maintenant : dites bien qu'à l'heure de la mort on ne retire d'autre avantage d'être roi que d'éprouver un tourment plus cruel de l'avoir été. Puis il disait encore : Oh ! plutôt à Dieu que je n'eusse jamais été roi et que j'eusse passé ma vie à servir Dieu dans un désert , car maintenant j'irais avec plus de confiance me présenter devant son tribunal , et je ne courrais pas tant de danger d'être damné ! Mais à quoi servent tous ces désirs au moment de la mort , qu'à augmenter la peine et le désespoir de ceux qui n'ont pas aimé Dieu pendant leur vie. Sainte Thérèse disait : On ne doit pas tenir compte de ce qui se fait quand on finit sa vie. La vie véritable c'est de vivre de manière à ne pas craindre la mort. C'est pourquoi , si nous voulons voir ce que sont les biens de ce monde , regardons-les du lit de la mort , et disons ensuite : Ces honneurs , ces plaisirs , ces revenus finiront un jour ; il faut donc songer à se faire saint et riche des seuls biens que nous emporterons avec nous et qui feront notre bonheur pendant l'éternité.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Rédempteur, vous avez souffert tant de peines et d'ignominies pour l'amour de moi : et moi, j'ai tant aimé les plaisirs et la fumée de cette terre, que mille fois je n'ai pas craint de fouler aux pieds votre grâce. Mais si, lorsque je vous méprisais, vous n'avez pas laissé de venir auprès de moi, je ne dois pas craindre, ô mon Jésus, que vous me repoussiez, maintenant que je vous cherche, que je vous aime de tout mon cœur, et que je me repens de vous avoir offensé plus que si moi-même j'avais été en butte à tout autre désagrément. O Dieu de mon ame, dorénavant je ne veux vous donner aucun déplaisir, fût-il léger. Faites-moi connaître ce qui vous déplaît, car je veux m'en abstenir, quoi qu'il m'en coûte ; faites-moi comprendre ce que j'ai à faire pour vous plaire, car je suis prêt. Je veux vous aimer sincèrement. J'embrasse, Seigneur, toutes les douleurs, toutes les croix qui me viendront de votre main ; donnez-moi la résignation dont j'ai besoin. *Hic ure, hic seca*. Châtiez-moi dans cette vie, afin que dans l'autre je puisse vous aimer pendant l'éternité. Marie, ma mère, je me recommande à vous, ne laissez pas de prier Jésus pour moi.

TROISIÈME POINT.

Tempus breve est.... qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi. (1. Cor. VII. 31.) Qu'est-ce autre chose notre vie dans ce monde qu'une pièce de théâtre qui passe et qui finit bientôt ? *Præterit figura hujus mundi; figura*, c'est-à-dire une scène,

une comédie. *Mundus est instar scenæ*, dit Cornelius à Lapidé, *generatio præterit, generatio advenit. Qui regem agit, non auferet secum purpuram; dic mihi, o villa, o domus, quot dominos habuisti?* Quand la comédie finit, celui qui a joué le rôle de roi n'est plus roi. Le maître n'est plus maître. Maintenant vous possédez cette maison de campagne, ce palais; mais viendra la mort, et d'autres en deviendront les maîtres.

Malitia horre oblivionem facit luxurie magnæ. (Eccl. xi. 29.) L'heure funeste de la mort trouble et termine toutes les grandeurs, les titres de noblesse et les fastes du monde. Un jour, Casimir, roi de Pologne, étant à table avec les grands de son royaume, mourut subitement en approchant une coupe de ses lèvres: la scène du monde fut fini pour lui! L'empereur Celse n'était élu que depuis sept jours lorsqu'il fut assassiné, et la comédie finit pour lui. Ladislas, roi de Bohême, jeune homme de dix-huit ans, était à l'attente de son épouse qui était une fille du roi de France, et faisait préparer des fêtes brillantes, mais, un matin, il fut attaqué d'un mal et en mourut, et l'on expédia aussitôt des courriers pour avertir la reine de retourner en France, car la comédie était finie pour Ladislas. Ce fut cette pensée de la vanité du monde qui rendit saint François de Borgia, qui, comme nous l'avons déjà dit dans d'autres considérations, à la vue de l'impératrice Isabelle, morte au milieu des grandeurs et à la fleur de la jeunesse, résolut de se donner tout entier à Dieu, en s'écriant: Est-ce donc ainsi que finissent les grandeurs et les couronnes de ce monde? Je veux désormais servir un maître qui ne puisse plus mourir.

Tâchons donc de vivre de manière à ce qu'on ne nous dise pas à notre mort, comme il a été dit au fou de l'évan-

gile : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te, et quæ parasti, cujus erunt?* (Luc. XII. 20.) D'où S. Luc conclut : *Sic est qui sibi thesaurizat, et non est in Deum dives.* Et puis il dit encore : Tâchez de vous enrichir, non des parures de ce monde, mais de Dieu ; enrichissez-vous de vertus, de mérites, les seuls biens éternels qui seront avec vous dans le ciel : *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo, ubi neque tinea demolitur.* (Ibid.) Et pour cela, songeons à acquérir ce grand trésor de l'amour divin. *Quid habet dives, si charitatem non habet? Pauper, si charitatem non habet, quid habet?* dit S. Augustin. Si quelqu'un possède toutes les richesses et qu'il ne possède pas Dieu, c'est l'homme le plus pauvre du monde ; mais le pauvre qui possède Dieu, possède tout. Quel est donc celui qui possède Dieu ? Celui qui l'aime : *Qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo.*

AFFECTIIONS ET PRIÈRES.

Je ne veux plus que le démon ait aucun pouvoir sur mon ame, vous seul en serez le maître, vous seul la gouvernerez. Je veux tout abandonner pour acquérir votre grâce. Je l'estime plus que mille couronnes, que mille royaumes. Et qui pourrais-je aimer, si ce n'était vous, amabilité infinie, bien infini, beauté, bonté, amour infini ? Par le passé, je vous ai laissé pour les créatures ; ce sera toujours la cause de ma douleur qui percera mon cœur de vous avoir offensé, vous qui m'avez tant aimé. Mais depuis que vous m'avez attaché par tant de grâces, ô mon Dieu, j'espère ne plus être privé de votre amour. Acceptez, ô mon amour, acceptez toute ma volonté, et tout ce que je possède, et faites de moi ce qu'il vous plaira. Si par le passé je me suis plongé dans le péché, je vous en

demande pardon. Je ne veux plus m'alarmer sur vos dispositions à mon égard, je sais qu'elles sont saintes et toutes pour mon bien. Faites, ô mon Dieu, ce que vous voudrez, je vous promets d'être toujours content et de vous remercier toujours. Faites que je vous aime, et je ne vous demande plus rien. Quels biens ! quels honneurs ! quel monde ! Dieu seul, Dieu seul, je ne veux que Dieu seul. Et vous, ô bienheureuse Vierge, ô Marie, qui n'avez aimé que Dieu dans ce monde ! faites que je suive vos traces tant que je vivrai encore. Je mets en vous ma confiance.

QUATORZIÈME CONSIDÉRATION.

La vie présente est un voyage vers l'éternité.

Ibit homo in domum æternitatis suæ. (Eccl. xii. 5.)

PREMIER POINT.

En considérant que, sur cette terre, tant de méchants vivent dans la prospérité et que tant de bons, au contraire, vivent dans les tribulations, les païens eux-mêmes, à l'aide de la lumière naturelle, connurent cette vérité ; ils comprirent que, puisqu'il y a un Dieu, et que ce Dieu est juste, il doit y avoir une autre vie où les impies seront punis et les bons récompensés. Maintenant, ce que les païens ont dit par les seules lumières de la raison, nous, chrétiens, nous le confessons par la foi. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (Hebr. xiii. 14.)* Cette terre n'est pas

notre patric, elle n'est pour nous qu'un lieu de passage, que nous devons traverser au plutôt, pour nous rendre à la maison de notre éternité. *Ibit homo in domum æternitatis sue*. Ainsi donc, mon cher lecteur, la maison que vous habitez n'est pas votre propre maison ; c'est une hôtellerie d'où bientôt, et plutôt que vous ne l'imaginez, vous devrez déloger. Sachez que, lorsque la mort arrivera, vos parens les plus proches vous en chasseront les premiers. Quelle sera alors votre véritable maison ? Une fosse sera la maison de votre corps jusqu'au jour du jugement, et votre ame ira dans la maison de l'éternité, au paradis ou à l'enfer. C'est pour cela que S. Augustin nous dit : *Hospes es, transis, et vides*. Il serait fou le voyageur qui, ne faisant que passer dans un pays, voudrait employer tout son patrimoine à acheter une campagne et une maison qu'il devrait quitter dans peu de jours. Pensez donc, dit le même saint, que vous ne faites que passer dans ce monde ; ne mettez pas votre affection sur ce que vous voyez, regardez et passez ; songez à vous procurer une bonne maison où vous deviez demeurer toujours.

Si vous vous sauvez, que vous êtes heureux ; oh ! la belle maison que le paradis ! Tous les palais les plus somptueux des monarques ne sont que des étables à l'égard de la cité du ciel, la seule que l'on puisse appeler *Civitas perfecti decoris*. (Ez. xxiii. 5.) Là, vous n'aurez plus rien à désirer, vous serez dans la compagnie des Saints, de la mère de Dieu, de Jésus-Christ ; vous ne craignez plus aucun mal, vous vivrez, en un mot, dans un océan de joies, dans une allégresse qui durera toujours. *Lætitia sempiterna super capita eorum*. (Is. xxxv. 10.) Cette joie sera si grande que même, pendant toute l'éternité, elle semblera toujours nouvelle. Au contraire, si vous vous damnez, que vous

êtes à plaindre ! Vous serez jeté au milieu de feux et de tourmens, désespéré, abandonné de tout et même de Dieu. Et cela, pour combien de temps ? Passé cent ans, passé mille ans, votre supplice sera-t-il fini ? Eh quoi, fini ? Cent et mille millions d'années et de siècles passeront, et vous serez toujours dans l'enfer. Que sont mille ans à l'égard de l'éternité ? moins qu'un jour qui est passé. *Mille anni ante oculos tuos tanquam dies hesternæ, quæ præterit.* (Ps. LXXXIX. 4.) Voulez-vous savoir maintenant quelle sera la maison que vous habiterez pendant l'éternité ? ce sera celle que vous méritez et que vous vous choisissiez vous-même par vos œuvres.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voilà donc, Seigneur, la maison que j'ai méritée par ma vie, l'enfer, où je devrais être englouti depuis le premier péché que j'ai commis, et sans espoir de jamais plus vous aimer. Que votre miséricorde soit bénie éternellement pour m'avoir attendu et pour m'avoir donné le temps de réparer le mal que j'ai fait. Béni soit le sang de Jésus-Christ, qui m'a obtenu cette grâce. Non, ô mon Dieu, je ne veux plus abuser de votre patience. Je me repens au-dessus de tout mal, de vous avoir offensé, non pas tant par l'enfer que j'ai mérité, que parce que j'ai outragé votre bonté infinie. Mais il n'en sera plus ainsi, ô mon Dieu, il n'en sera plus ainsi. Plutôt la mort que de vous offenser de nouveau. Si j'étais dans l'enfer maintenant, ô mon souverain bien, je ne pourrais plus vous aimer, et vous ne pourriez plus m'aimer. Je vous aime et je veux que vous m'aimiez. Je ne le mérite pas, il est vrai, mais Jésus-Christ le mérite pour moi. N'est-il pas mort sur la croix afin que

vous puissiez me pardonner et m'aimer. Père éternel, par amour pour votre fils, donnez-moi la grâce de vous aimer toujours et de vous aimer assez. Je vous aime, ô mon père, vous qui m'avez donné votre fils. Je vous aime, ô fils de Dieu, vous qui êtes mort pour moi. Je vous aime, ô mère de Jésus, vous qui, par votre intercession, m'avez obtenu le temps de faire pénitence. Obtenez-moi à présent, vous qui êtes maîtresse de moi, la douleur de mes péchés, l'amour de Dieu et la sainte persévérance.

DEUXIÈME POINT.

Si lignum ceciderit ad austrum, aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit. (Eccl. xi. 3.) Là où tombera à la mort l'arbre de votre ame, c'est là aussi qu'il restera pendant l'éternité. Il n'y a pas de milieu, ou être pour toujours roi dans le ciel, ou esclave dans l'enfer; ou toujours heureux dans un océan de délices, ou toujours désespéré dans une mer de tourmens. S. Jean Chrysostôme, en considérant le riche, qui avait été regardé comme un homme heureux dans ce monde parce qu'il était riche, mais qui fut ensuite jeté dans les flammes de l'enfer, et Lazare, que l'on avait regardé comme un misérable pauvre, et qui avait joui ensuite du ciel, s'écrie : *O infelix felicitas, quæ divitem ad æternam infelicitatem traxit! O felix infelicitas quæ pauperem ad æternitatis felicitatem perduxit!*

A quoi sert de se tourmenter, comme font quelques personnes, et de se dire : Qui sait si je suis damné ou prédestiné ! L'arbre que l'on coupe, où doit-il tomber ? Du côté vers lequel il penche. De quel côté penchez-vous, mon frère ? quelle vie menez-vous ? Tâchez de tomber

toujours du côté du midi; conservez-vous en grâce avec Dieu; fuyez le péché; c'est par ce moyen que vous vous sauverez et que vous serez prédestiné. Mais pour fuir le péché, ayez toujours devant les yeux la grande pensée de l'éternité, comme l'appelle S. Augustin : *Magna cogitatio*. C'est cette pensée qui a fait abandonner le monde à tant de jeunes gens, et qui les a envoyés dans le désert pour y vivre dans la solitude et pour ne s'y occuper que de leur ame. Ils se sont assurés leur bonheur; maintenant qu'ils sont sauvés, ils sont contents, et le seront pendant toute l'éternité.

Une dame qui vivait éloignée de Dieu, fut convertie par le père Avila par cette seule parole : Madame, pensez à ces deux mots : toujours, jamais. Le père Paul Segneri ayant un jour pensé à l'éternité ne put en dormir pendant la nuit, et se voua dès-lors à une vie plus rigoureuse. Dressekins raconte qu'un évêque ne conservait la sainteté qu'en se rappelant continuellement ces paroles : *Omni momento ad ostium æternitatis sto*. Un moine s'enferma dans une tombe et criait sans cesse : O éternité, ô éternité. Celui qui, croyant à l'éternité, ne devient pas saint, disait le père Avila, devrait être enfermé dans une maison de fous.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu ! ayez pitié de moi ; je savais qu'en péchant je me condamnais de moi-même à une éternité de peines, malgré cela, j'ai voulu aller contre votre volonté, et pourquoi ? Pour un misérable plaisir. Ah ! Seigneur, pardonnez-moi, car je me repens de tout mon cœur. Je ne veux plus m'opposer à l'exécution de votre volonté. Que je

serais malheureux, si vous m'aviez fait mourir à l'époque de ma vie désordonnée ! Je serais maintenant en enfer, où je haïrais votre sainte volonté. Mais aujourd'hui je l'aime et je veux l'aimer toujours. *Doce me facere voluntatem tuam.* Conduisez-moi et donnez-moi la force de faire désormais votre bon plaisir. Je ne veux plus aller contre votre volonté, ô bonté infinie ! je ne vous demande qu'une grâce, *fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra* ; faites que j'accomplisse votre volonté, je ne désire plus rien. Et que désirez-vous autre chose, ô mon Dieu, que mon bien et mon salut ? Ah ! Père éternel, exaucez-moi par amour pour Jésus-Christ, lui qui m'a enseigné à vous prier toujours ; je vous le demande en son nom : *Fiat voluntas tua, fiat voluntas tua, fiat voluntas tua.* Oh ! que je serai heureux, si je passe le reste de mes jours dans votre grâce et si je meurs en faisant votre volonté ! Oh ! que vous êtes heureuse, Marie, vous qui faites toujours la volonté de Dieu ; obtenez-moi par la vertu de vos mérites que je la fasse aussi pendant le temps qui me reste à vivre.

TROISIÈME POINT.

Ibit homo in domum æternitatis suæ. Le prophète dit *ibit*, pour marquer que chacun ira à la maison où il veut aller ; on ne l'y portera pas, mais il s'y rendra de son propre mouvement. Il est certain que Dieu veut que nous nous sauvions tous, mais il ne veut pas que ce soit par force. *Ante hominem vitæ et mors.* Il a mis devant chacun de nous la vie et la mort, et nous donnera celle que nous choisirons : *Quod placuerit ei, dabitur illi.* (Eccl. xv. 19.) Jérémie dit encore que le Seigneur nous a donné deux voies pour cheminer ; l'une conduit au paradis, l'autre à

l'enfer : *Ego do coram vobis viam vitæ, et mortis.* (Jer. XXI. 8.) C'est à vous à choisir. Comment celui qui veut marcher dans le chemin de l'enfer pourra-t-il entrer au ciel? Chose étonnante, tous les pécheurs veulent se sauver, et cependant ils se condamnent tous à la mort, en disant : J'espère me sauver. Mais qui est assez fou, dit S. Augustin, pour avaler du poison dans l'espérance de se guérir? *Nemo vult egrotare sub spe salutis.* Et cependant tant de chrétiens, tant d'insensés se donnent la mort par le péché, et s'écrient : Plus tard, je prendrai le remède. O erreur, qui a conduit tant d'ames dans l'enfer!

Pour nous, ne partageons pas cette folie, pensons qu'il y va de notre éternité. Que de peines se donnent les hommes pour se bâtir une maison commode, vaste, aérée, en pensant qu'ils iront l'habiter toute la vie? Et pourquoi donc sont-ils aussi négligens quand il s'agit de la maison qu'ils doivent habiter pendant l'éternité? *Negotium pro quo contendimus, æternitas est,* dit S. Euchèr; il ne s'agit pas d'une maison plus ou ou moins commode, plus ou moins aérée, il s'agit d'un lieu rempli de toutes les délices des amis de Dieu, ou d'une fosse où gissent dans les tourmens la foule infâme des scélérats, des hérétiques et des idolâtres. Et pour combien de temps? Ce ne sera pas pour vingt ni pour quarante ans, mais ce sera pour toute l'éternité. C'est là un grand point! Ce n'est pas une affaire de peu d'importance, c'est une affaire essentielle. Quand Thomas Morus fut condamné à mort par Henri VIII, sa femme Louise vint l'engager à consentir à la volonté de Henri, mais son époux lui répondit : Dis-moi, Louise, tu vois que je suis déjà vieux, combien de temps pourrais-je encore vivre? Vous pouvez vivre vingt ans, lui dit la femme. O marchande aveugle, reprit Thomas, tu veux

que pour vingt ans de vie sur cette terre je perde une éternité de bonheur, et que je me condamne à une peine éternelle?

O Dieu, donnez-nous la lumière. Si l'éternité était une chose douteuse ou seulement même une chose probable, nous devrions nous appliquer sans relâche à bien vivre, afin de nous soustraire au danger d'être éternellement malheureux, supposé que cette opinion se trouvât vraie. Mais non, cette vérité n'est pas douteuse, elle est certaine; ce n'est pas une pure opinion, c'est une vérité de foi : *Ibit homo in domum æternitatis suæ*. Oh ! que le défaut de foi, dit Sainte Thérèse, cause de péchés, que de damnations il entraîne parmi les chrétiens. Ravivons donc notre foi, en disant : *Credo vitam æternam*. Je crois qu'après cette vie il y en a une autre qui ne finira plus. En ayant toujours cette pensée devant les yeux, prenons les moyens d'assurer notre salut éternel. Fréquentons les sacremens, méditons tous les jours, pensons à la vie éternelle; fuyons les occasions dangereuses. Et, s'il faut abandonner le monde, abandonnons-le, puisqu'il n'y a pas de moyen de sécurité que nous ne devions employer pour nous assurer le salut éternel : *Nulla nimia securitas, ubi periclitatur æternitas*. (S. Bernard.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Il n'y a donc pas à choisir, ô mon Dieu, ou je devrais être toujours heureux ou toujours malheureux; ou dans un océan de satisfactions ou dans un océan de tourmens; ou toujours avec vous dans le paradis, ou toujours éloigné et séparé de vous dans l'enfer. Cet enfer, je sais que je l'ai mérité; mais je sais que vous pardonnez celui qui

se repent, et que vous délivrez de l'enfer celui qui espère en vous : *Clamabit ad me.... eripiam eum et glorificabo eum.* (Ps. xc.) Eh bien ! ô mon Dieu, pardonnez-moi bientôt et délivrez-moi de l'enfer. Je me repens par-dessus tout, ô mon souverain bien, de vous avoir offensé. Rendez-moi promptement votre grâce et donnez-moi votre saint amour. Si j'étais dans l'enfer maintenant, je ne pourrais plus vous aimer, et je vous haïrais toujours. Ah ! mon Dieu, quel mal m'avez-vous donc fait pour que je vous haïsse ? Vous m'avez aimé jusqu'à mourir ? Vous méritez un amour infini. O Seigneur, ne permettez pas que je me sépare de vous. Je vous aime et veux toujours vous aimer : *Quis me separabit a charitate Christi ?* Ah ! mon Jésus, le péché seul peut me séparer de vous ; ah ! ne permettez pas, je vous en conjure par ce sang que vous avez répandu pour moi : faites-moi plutôt mourir ; ne permettez pas que je me sépare de vous. O reine, ô ma mère, aidez-moi de vos prières, donnez-moi la mort, mille morts, avant que je me sépare de l'union de votre fils.

QUINZIÈME CONSIDÉRATION.

De la malice du péché mortel.

Filios enutrivit, et exaltavit, ipsi autem spreverunt me. (Is. I. 2.)

PREMIER POINT.

Que fait celui qui commet un péché mortel? Il injurie Dieu, il le déshonore, il l'abreuve d'amertumes. Et d'abord, le péché mortel est une injure que l'on fait à Dieu. La malice d'une injure, dit S. Thomas, se mesure à la personne qui la reçoit et à celle qui la fait. Une injure que l'on fait à un paysan est un mal sans doute, mais c'en est un plus grand, si on la fait à un personnage noble, et un plus grand encore, si elle s'adresse à un roi. Mais qu'est-ce que Dieu? C'est le Roi des rois : *Dominus dominantium est, et Rex regum.* (Apoc. xvii. 14.) Dieu est une majesté infinie, et à son égard tous les princes de la terre, tous les Saints, les Anges du ciel ensemble sont moins encore qu'un grain de sable : *Quasi stilla situlae, pulvis exiguus.* (Is. xl. 15.) A l'égard de la grandeur de Dieu, dit Osée, toutes les créatures sont si petites, qu'elles sont comme si elles n'existaient pas : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo.* (Os. v.) Voilà ce que c'est que Dieu; et l'homme, qu'est-ce donc? S. Bernard répond : *Saccus vermium, cibus vermium* : un sac de vers, la pâture des vers, qui vont le dévorer. *Miser et pauper, et cecus et nudus.* (Apoc. iii. 17) L'homme est

un misérable qui ne peut rien, un aveugle qui ne voit rien, un pauvre tout nu qui ne possède rien. Et ce ver veut injurier Dieu ! *Tam terribilem majestatem audet vilis pulvisculus irritare !* S. Bernard dit la même chose. Le docteur angélique a donc raison de prétendre que le péché de l'homme contient une malice presque infinie : *Peccatum habet quamdam infinitatem malitiam ex infinitate divinæ majestatis.* (p. 5. q. 2. c. 2. ad 2.) S. Augustin appelle le péché absolument *infinitum malum*. En sorte que, si tous les hommes et les Anges s'offraient à mourir et à s'anéantir, ils ne pourraient pas même satisfaire pour un seul péché. Dieu châtie le péché mortel par le supplice de l'enfer, mais comment le punit-il, disent tous les théologiens, c'est toujours *extra condignam*, c'est-à-dire d'une peine bien moindre que celle qu'il mériterait.

Quel supplice pourrait servir à punir, comme il le mérite, un ver qui se révolte contre son maître ? Dieu est le maître de tout, car il a tout créé : *In visione tua cuncta sunt posita, tu enim creasti omnia.* (Esth. xxiii. 6.) Et dans le fait, toutes les créatures obéissent à Dieu : *Vens et mare obediunt ei.* (Math. viii. 17.) *Ignis, grando, nix, glacies faciunt verbum ejus.* (Ps. cxlviii. 8.) Mais lorsque l'homme pèche, que fait-il ? Il dit à Dieu : Seigneur, je ne veux pas vous servir. *Confregisti jugum meum ; dixisti, non serviam.* (Jer. ii. 20.) Le Seigneur lui dit : Ne te venge pas ; et l'homme répond : Je veux me venger. — Ne prends pas le bien d'autrui : — Et moi je veux le prendre. — Prive-toi de ce plaisir déshonnête : — Et moi je ne veux pas m'en priver. Le pécheur dit à Dieu, comme disait Pharaon lorsque Moïse lui intimait l'ordre du Seigneur d'accorder la liberté à son peuple. Ce téméraire répondait : *Quis est Dominus, ut audiam vocem ejus ? Nescio Dominum.*

(Exod. v. 2.) Le pécheur tient le même langage : Seigneur, je ne vous connais pas , je veux faire ce qui me plaît. En un mot, il lui manque de respect et se détourne de lui. Le péché mortel n'est, à proprement parler, que l'action par laquelle on s'éloigne de Dieu : *Aversio ab incommutabili bono*. (S. Thom. par. 1. q. 24. art. 4.) C'est ce dont se plaint le Seigneur : *Tu reliquisti me, dicit Dominus; retrorsum abiisti*. (Jer. xv. 6.) Vous êtes un ingrat, dit le Seigneur, vous m'avez abandonné, moi qui ne vous aurais jamais quitté. *Retrorsum abiisti*, vous m'avez tourné le dos.

Dieu a déclaré qu'il détestait le péché; il ne peut faire autrement que de détester aussi les personnes qui le commettent : *Similiter autem odio sunt Deo impius et impietates ejus*. (Sap. xiv. 9.) Lorsque l'homme pèche, il brûle de devenir l'ennemi de Dieu, et combat corps à corps avec lui : *Contra Omnipotentem roboratus est*. (Job. xi. 25.) Que diriez-vous, si vous voyiez une fourmi qui voulût se mesurer avec un soldat? Dieu est cette puissance qui d'un seul signe a tiré du néant le ciel et la terre : *Ex nihilo fecit illa Deus*. (II. Mach. vii. 28.) Et, s'il veut, d'un autre signe il peut détruire tout ce qui existe : *Potest universum mundum uno nutu delere*. (II. Mach. viii. 18.) Et le pécheur, en consentant au péché, tend sa main contre Dieu : *Tetendit adversum Deum manum suam : cucurrit adversus eum erecto collo, pingui cervice armatus est*, il relève la tête, c'est-à-dire l'orgueil et court injurier Dieu : il s'arme d'un front pesant, c'est-à-dire de l'ignorance (car le front pesant est le symbole de l'ignorance), et s'écrie : *Quid feci?* Quel est donc le grand mal que j'ai fait en péchant? Dieu est bon, il pardonne les pécheurs. Quelle injure! quelle témérité! quel aveuglement!

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voyez, ô mon Dieu, voyez à vos pieds le rebelle, le téméraire qui a eu la hardiesse de vous manquer de respect devant vous et de vous fuir : maintenant il demande pitié. Vous avez dit : *Clama ad me et exaudiam te.* (Job. xxxiii. 5.) Il y a un enfer pour moi, je le sais ; mais, sachez que j'ai eu plus de regret de vous avoir offensé, ô bonté infinie, que si j'avais perdu tous mes biens et ma vie même. Ah ! Seigneur, pardonnez-moi, et ne permettez pas que je vous offense jamais plus. Vous m'avez attendu, afin que je bénisse désormais votre miséricorde et que je vous aime ; oui, je vous bénis et je vous aime, et j'espère, par les mérites de Jésus-Christ, que je ne me séparerai plus de votre amour. Votre amour m'a délivré de l'enfer, et l'enfer me délivrera du péché à l'avenir. Je vous remercie, Seigneur, de vos lumières, et du désir que vous me donnez de vous aimer. Ah ! prenez possession de tout moi-même, de mon ame, de mon corps, de mes forces, de mes sens, de ma volonté, de ma liberté : *Tuus sum ego, saluum me fac.* Vous qui êtes l'unique bien, l'unique amabilité, soyez encore mon unique amour ; donnez-moi de l'ardeur dans mon amour. Je vous ai assez offensé pour égalier jamais mon amour à l'offense que je vous ai faite ; mais je veux vous aimer pour tâcher du moins de vous faire oublier mes fautes. J'espère cela de vous, ô mon Dieu, qui êtes tout-puissant. Je l'espère aussi de vos prières, ô Marie, vous qui êtes toute-puissante auprès de Dieu

DEUXIÈME POINT.

Non-seulement le pécheur fait une injure à Dieu , mais encore il le déshonore : *Per prævaricationem legis Deum inhonoras.* (Rom. II. 23.) Oui , car il renonce à sa grâce , et pour un vil plaisir il foule aux pieds l'amitié de Dieu. Si l'homme perdait l'amitié de Dieu pour gagner un royaume , et même pour gagner le monde entier , il ferait un grand mal , car l'amitié de Dieu vaut plus qu'un monde et que mille mondes. Mais pourquoi offense-t-on Dieu ? *Propter quid irritavit impius Deum?* (Psalm. x. 13.) Pour un peu de terre , pour un moment de colère , pour un plaisir brutal , pour de la fumée , pour un caprice : *Violabant me propter pugillum hordei, et fragmen panis.* (Ezech. XIII. 19.) Lorsque le pécheur délibère s'il donnera son consentement au péché , il prend pour ainsi dire la balance à la main et il examine quelle est la chose qui pèse le plus , de la grâce de Dieu ou de la colère , et de la fumée du plaisir ; et , lorsqu'il donne le consentement , il déclare , autant qu'il est en lui , que tout cela ne vaut pas l'amitié de Dieu. Voilà Dieu méprisé par le pécheur. David disait , en considérant la grandeur et la majesté de Dieu : *Domine, quis similis tibi?* (Psalm. XXXIV. 10.) Mais Dieu , au contraire , se voyant mis en balance par le pécheur et préféré à une vile satisfaction , lui dit : *Cui assimilasti me, et adæquasti me, dicit sanctus?* (Is. XL. 25.) Ce plaisir valait donc plus que ma grâce , dit le Seigneur ? *Projecisti me post corpus tuum.* (Ezech. XXII. 25.) Vous n'auriez pas commis ce péché si vous aviez dû perdre une main , dix ducats , ou moins encore. Dieu seul est donc méprisable à vos yeux , dit Salvien , puisque vous lui préférez un moment de colère ,

une misérable satisfaction? *Deus in comparatione omnium tibi vilis fuit.* En outre, lorsque le pécheur offense Dieu pour son plaisir, il sait que ce plaisir devient son Dieu puisqu'il en fait sa dernière fin. S. Jérôme dit : *Unusquisque quod cupit, si veneratur, hoc illi Deus est. Vitium in corde est idolum in altare.* Ce qui fait dire à S. Thomas : *Si amas delicias, deliciae dicuntur Deus tuus.* Et à S. Cyrien : *Quidquid homo Deo anteponit, Deum sibi facit.* Lorsque Jéroboam se révolta, il tâcha d'attirer le peuple dans son idolâtrie, et lui offrit des idoles en lui disant : *Eccc Dii tui, Israel.* (III. Reg. xii. 28.) C'est ainsi que fait le démon : il présente au pécheur le plaisir, et lui dit : Que veux-tu faire de Dieu? Voilà le tien : c'est ce plaisir, cette passion; accepte, et abandonne Dieu. Et quand le pécheur consent, il adore dans son cœur le plaisir comme son Dieu : *Vitium in corde est idolum in altare.*

Si le pécheur déshonore Dieu, il devrait du moins ne pas le faire en sa présence; mais non, il l'injurie, il le déshonore en face, car Dieu est présent partout : *Cœlum et terram ego impleo.* (Jer. xxiii. 24.) Le pécheur sait cela, et cependant il ne laisse pas de provoquer Dieu en sa présence même : *Ad iracundiam provocant me ante faciem meam.* (Jer. lxxv. 5.).

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Vous êtes donc, ô mon Dieu, un bien infini et je vous ai plus d'une fois échangé pour un plaisir vil, qui est disparu aussitôt. Mais, bien que je vous aie méprisé, vous m'offrez encore le pardon si je le veux, et vous me promettez de me recevoir dans votre grâce, si je me repens de vous avoir offensé. Oui, Seigneur, je me repens de

tout mon cœur de vous avoir ainsi outragé ; je hais mon péché au-dessus de tout mal. Maintenant, comme je l'espère, je reviens à vous, et déjà vous me recevez et vous m'embrassez comme un père. Je vous remercie, ô bonté infinie, mais aidez-moi aujourd'hui, et ne permettez pas que je me sépare jamais plus de vous. L'enfer ne laissera pas que de me tenter, mais vous êtes plus fort que l'enfer. Je sais que jamais je ne me séparerai de vous, si je me recommande toujours à vous ; c'est là donc la grâce que je vous demande ; faites que je me recommande toujours à vous, et que je vous prie comme je le fais maintenant. Seigneur, assistez-moi, donnez-moi la lumière, la force, la persévérance, donnez-moi le paradis ; mais par-dessus tout, accordez-moi votre amour qui est le paradis des âmes. Je vous aime, ô bonté infinie, et je veux toujours vous aimer. Exaucez-moi par amour pour Jésus-Christ, ô Marie, vous qui êtes le refuge des pécheurs ; secourez-en un qui veut aimer votre Dieu.

TROISIÈME POINT.

Le pécheur fait une injure à Dieu, le déshonore, et l'abreuve enfin d'amertumes. Il n'y a pas d'amertume plus sensible que de se voir payer d'ingratitude par une personne que l'on aime et que l'on a comblée de bienfaits. Que fait le pécheur ? Il injurie un Dieu qui l'a créé et qui l'a tant aimé, qui a donné son sang et sa vie pour l'amour de lui, et en commettant un péché mortel il le chasse de son cœur. Dieu vient habiter dans une âme qui l'aime : *Si quis diligit me, pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (Jo. xiv. 25.) Remarquez bien : *Mansionem faciemus.* Dieu descend dans

cette ame pour y établir sa demeure , et il ne la quitte que lorsque l'ame l'en chasse : *Non deserit nisi deseratur*, comme dit le concile de Trente. Mais, Seigneur, puisque vous savez déjà que cet ingrat doit vous chasser plus tard, pourquoi ne le quittez-vous pas dès-à-présent? Qu'attendez-vous qu'il vous renvoie? Abandonnez-le, partez, avant que lui-même vous fasse cette injure. Non, dit le Seigneur, je ne veux pas m'éloigner de mon propre mouvement; je veux attendre qu'il m'éloigne lui-même

Lorsque l'ame consent au péché, elle dit donc à Dieu : Seigneur, éloignez-vous de moi : *Impii dixerunt Deo, recede a nobis.* (Job. xxi. 14.) Elle ne le dit pas avec la bouche, mais elle le dit par ses actions : *Recede non verbis, sed moribus*, dit S. Grégoire. Le pécheur sait que Dieu ne peut pas vivre avec le péché; il voit qu'en péchant il doit nécessairement l'éloigner; c'est ainsi qu'il lui dit : Puisque vous ne pouvez vivre avec le péché, éloignez-vous donc; bon voyage. En chassant Dieu de son cœur il le donne au démon, qui en prend possession aussitôt, et l'ennemi entre par la même porte par laquelle Dieu sort : *Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum nequiores se, et intrantes habitant ibi.* (Math. xii. 45.) Quand on baptise un enfant, le prêtre exorcise le démon : *Exi ab eo*, dit-il, *immunde spiritus, et da locum Spiritui Sancto.* Oui, car cette ame en recevant la grâce devient le temple de Dieu : *Nescitis quia templum Dei estis.* (I. Cor. iii. 16.) Mais quand l'homme consent au péché, il fait tout le contraire; il dit à Dieu qui est dans son ame : *Exi a me, Domine, da locum diabolo.* C'est ce dont se plaignait le Seigneur à Sainte Brigitte, lorsqu'il lui disait que quand le pécheur le chasse de son cœur, il est comme un roi chassé de son propre

trône : *Sum tanquam rex a proprio regno expulsus, et loco mei latro pessimus electus est.*

Quelle peine n'éprouveriez-vous pas si vous receviez une injure grave de la part de quelqu'un que vous auriez comblé de bienfaits ? Eh bien ! c'est cette même peine que vous causez à votre Dieu, lui qui a donné sa vie pour vous sauver. Le Seigneur invite le ciel et la terre à gémir avec lui sur l'ingratitude des pécheurs : *Audite, cœli desuper, auribus percipe, terra : filios enutrivisti et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.* (Is. I. 2.) Les pécheurs, en un mot, affligent le cœur de Dieu par le péché : *Ipsi autem iracundiam provocaverunt et afflixerunt spiritum sanctum ejus.* (Is. LXIII. 10.) Dieu ne peut pas souffrir, mais, s'il le pouvait, un seul péché mortel le ferait mourir de tristesse, comme le dit le père Medina (*de Pœnit.*) *Peccatum mortale si possibile esset, destrueret ipsum Deum, eo quod causa esset tristitiæ in Deo infinitæ.* Ainsi, comme dit S. Bernard : *Peccatum, quantum in se est, Deum perimit.* Lors donc que le pécheur commet un péché mortel, il donne pour ainsi dire une prison à Dieu, et il ne tient pas à lui qu'il ne lui donne la mort : *Exacerbavit Dominum peccator.* (Hebr. x. 4.) Selon ce que dit S. Paul, il foule aux pieds le fils de Dieu : *Qui filium Dei conculcaverit.* (Hebr. x. 20.) Car il méprise tout ce que Jésus-Christ a fait et a souffert pour enlever le péché du monde.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Toutes les fois que j'ai péché, ô mon Rédempteur, je vous ai chassé de mon ame, et j'aurais travaillé à vous enlever la vie si vous pouviez mourir ? Aujourd'hui je sens ce que vous demandez : *Quid feci tibi, aut in quo*

contristavi te? responde mihi. Quel mal t'ai-je fait? me dites-vous; quel désagrément t'ai-je donné pour que tu me causes tant de déplaisir? Seigneur, vous me demandez quel mal vous m'avez fait? Vous m'avez donné l'être et vous êtes mort pour moi: le voilà ce mal que vous m'avez fait. Que faut-il vous répondre? je vous dis que je mérite mille fois l'enfer, et que vous deviez m'y envoyer. Mais souvenez-vous de cet amour qui vous a fait mourir pour moi sur la croix; souvenez-vous du sang que vous avez répandu pour l'amour de moi, et ayez pitié de moi. Mais, je comprends, vous ne voulez pas que je me désespère, et vous me faites savoir que vous êtes à la porte de mon cœur, d'où je vous ai chassé, et que vous cherchez par votre inspiration à y rentrer: *Sto ad ostium et pulso.* Vous me dites de vous ouvrir: *Aperi mihi, soror mea.* Oui, ô mon Jésus, j'éloigne le péché, je me repens de tout mon cœur, et je vous aime par-dessus tout. Entrez, mon amour, la porte vous est ouverte; entrez, et ne me quittez jamais plus. Liez-moi à votre amour, et ne permettez pas que je me sépare de vous. Non, ô mon Dieu, nous ne voulons plus nous séparer; je vous embrasse et vous presse sur mon cœur, donnez-moi la sainte persévérance: *Ne permittas me separari à te.* O Marie, ô ma mère, secouez-moi toujours, priez Jésus pour moi; obtenez-moi de ne plus perdre sa grâce.

SEIZIÈME CONSIDÉRATION.

De la miséricorde de Dieu.

Superevallat autem misericordia judicium. (Jac. II. 3.)

PREMIER POINT.

La bonté est communicative ; elle tend à partager ses biens avec les autres. Dieu, qui de sa nature est la bonté infinie (*Deus cujus natura bonitas*), dit S. Léon, éprouve un vif désir de nous communiquer sa félicité ; c'est pour cela qu'il est toujours plus prêt à pardonner qu'à punir. Châtier, dit Isaïe, c'est quelque chose qui répugne à Dieu. *Irascitur, ut faciat opus suum, alienum opus ejus.... Peregrinum est opus ejus ab eo.* (Is. xxviii. 21.) Et quand le Seigneur châtie dans cette vie, c'est pour être miséricordieux en l'autre. *Deus iratus est, et misertus est nobis.* (Ps. lxx. 5.) Il se montre irrité afin que nous nous tenions sur nos gardes et que nous détestions le péché : *Ostendisti populo tuo dura, potasti nos vino compunctionis.* (Ibid. 5.) Et s'il nous envoie quelque châtement, il le fait parce qu'il nous aime et pour nous délivrer du châtement éternel. *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcus, ut liberentur dilecti tui.* (Ibid. 6.) Qui peut assez admirer et glorifier la grandeur de la miséricorde dont Dieu use envers le pécheur, en l'attendant, en l'appelant et en le recevant lorsqu'il revient à lui ? Et d'abord,

quelle patience de la part de Dieu d'attendre notre repentir ! O mon frère, lorsque vous l'offensiez, Dieu pouvait vous faire mourir, mais il vous attendait, et au lieu de vous châtier, il vous comblait de biens, il vous conservait la vie, il pensait à vous. Il feignait de ne pas voir vos péchés afin que vous vous corrigassiez. *Dissimulans peccata hominum propter poenitentiam.* (Sap. xi. 24.) Mais comment, Seigneur, vous qui ne pouvez voir un seul péché, vous en voyez tant et vous vous taisez ? *Respicere ad iniquitatem non poteris; quare respicis super iniquitates et taces?* (Abac. i. 11.) Vous apercevez cet homme déshonnéte et vindicatif, ce blasphémateur dont les péchés augmentent tous les jours, et vous ne le châtiez pas ? Et pourquoi tant de patience ? *Propterea expectat Dominus, ut misereatur vestri.* (Is. xxx. 18.) Dieu attend le pécheur afin qu'il se corrige, et afin de lui pardonner et de le sauver.

S. Thomas dit que toutes les créatures, le feu, la terre, l'air, l'eau, sont prêts, par un instinct naturel, à punir le pécheur et à venger les injures qu'il fait au créateur : *Omnis creatura, tibi factori deserviens, excandescit adversus injustos.* Mais Dieu les supporte par un effet de sa bonté. Seigneur, vous attendez les impies afin qu'ils s'amendent, et vous ne voyez pas que les ingrats abusent de votre miséricorde pour vous offenser ? *Indulsisti, Domine, indulsisti genti: numquid glorificatus es?* (Is. xxvi. 15.) Et pourquoi tant de patience ? Parce que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais il veut qu'il se convertisse et qu'il se sauve. *Nolo mortem impij, sed ut convertatur et vivat.* (Ez. xxxiii. 11.) Oh ! longanimité de Dieu ! S. Augustin dit même que si Dieu n'était pas Dieu, il serait injuste tant il est patient envers le pécheur. *Deus, Deus meus, pace tua dicam nisi quia Deus esses, injustus esses.* Attendre en effet à l'é-

gard de celui qui abuse de votre longanimité pour vous outrager davantage, n'est-ce pas là faire injure à l'honneur qui vous est dû. *Nos peccamus*, dit encore le même saint, *inheremus peccato*; il y en a qui sont en paix avec le péché, et qui y croupissent pendant des mois et des années entières. *Gaudemus de peccato*; d'autres se vantent de leurs crimes. *Et tu placatus es? Te nos provocamus ul iram, tu nos ul misericordiam*; il semble que nous luttions avec Dieu; nous, en l'irritant pour qu'il nous châtie; lui, en nous invitant au pardon

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! Seigneur, je sens que, dans ce moment, je mériterais de brûler dans l'enfer. *Infernus domus mea est*. Mais par un effet de votre miséricorde je n'y suis pas, et je me trouve à vos pieds, comprenant bien que vous m'intimez l'ordre de vous aimer. *Diliges Dominum Deum tuum*. Vous me dites que vous voulez me pardonner si je me repens des injures que je vous ai faites; oui, ô mon Dieu, puisque vous voulez que je vous aime, moi qui me suis révolté contre votre majesté, je vous aime de tout mon cœur et je me repens de vous avoir outragé; j'en suis fâché plus que de tout autre mal qui pourrait m'arriver. Ah! éclairez-moi, ô bonté infinie, et faites-moi connaître le tort que je vous ai fait. Non, je ne veux plus résister à votre voix; je ne veux plus faire de la peine à un Dieu qui m'a tant aimé et qui, tant de fois, m'a pardonné avec amour. Ah! plût à Dieu que je ne vous eusse jamais offensé, ô mon Jésus; pardonnez-moi et faites que désormais je n'aime que vous, que je ne vive que pour vous, qui êtes mort pour moi, que je souffre pour l'amour de

vous, puisque vous avez tant souffert pour l'amour de moi. Vous qui m'avez aimé de toute éternité, faites que je brûle pour vous d'un amour éternel. J'espère tout dans vos mérites, ô mon Sauveur. O Marie, je me confie en vous aussi; vous avez à me sauver à l'aide de votre intercession.

DEUXIÈME POINT.

Considérez en outre la miséricorde de Dieu lorsqu'il appelle le pécheur à la pénitence. Quand Adam se révolta contre Dieu, il se cacha; mais Dieu se présente, et ne le voyant, le cherche et lui crie dans sa douleur : *Adam, ubi es?* (Gen. III.) *Sunt verba patris* (dit le père Pereira) *querentis filium suum perditum*. Dieu a fait souvent la même chose pour vous, ô mon frère. Lorsque vous le fuyiez, Dieu vous appelait, tantôt par de bonnes inspirations, tantôt par des remords de conscience, tantôt par des prédications, tantôt par des tribulations, tantôt par la mort de vos amis; et Jésus-Christ peut dire en parlant de vous : *Laboravi clamans, rauce factæ sunt fauces meæ*. (Ps. LXVIII. 4.) O mon fils, j'ai presque perdu la voix à force de vous appeler. Mais prenez garde, pécheurs, dit Sainte Thérèse, que le Dieu qui vous appelle est celui-là même qui doit vous juger un jour.

Chrétien, combien de fois n'avez-vous pas fait la sourde oreille lorsque Dieu vous appelait? Vous méritiez que Dieu ne vous appelât plus. Mais non, il n'a pas laissé de vous appeler pour cela, car il voulait se réconcilier avec vous et vous sauver. Oh! Dieu, quel était celui qui vous appelait? Un Dieu de majesté infinie. Et vous, qu'étiez-vous? Un misérable ver de terre. Pourquoi Dieu vous ap-

pelait-il? Ce n'était que pour vous rendre la grâce que vous aviez perdue. *Revertimini et vivite*, (Ez. xviii. 52.) Pour obtenir la grâce divine, ce serait peu de vivre toujours dans un désert; mais Dieu vous offrait de vous donner sa grâce dans un instant, si vous le désiriez, par un seul acte de repentir, et vous avez refusé. Malgré cela, Dieu ne vous a pas abandonné; il a été même à vos devans, en gémissant et en vous disant : Mon fils, pourquoi donc voulez-vous vous damner? *Et quare moriemini, domus Israel*. (Ez. xviii. 51.)

Quand l'homme commet un péché mortel, il chasse Dieu de son ame : *Impii dicebant Deo : Recede a nobis*. (Job. xi. 14.) Mais que fait Dieu? Il se place à la porte même de l'ingrat : *Ecce sto ad ostium, et pulso*. (Apoc. xxx. 2.) et supplie l'ame infidèle de le laisser entrer : *Aperi mihi, soror mea*. (Cant. v. 2.) Il se lasso à prier : *Laboravi rogans*. (Jer. xv. 9.) Oui, dit S. Denis l'Aréopagite, Dieu va auprès du pécheur, comme un amant délaissé, et le supplie de ne pas se perdre : *Deus etiam a se aversos amatorie sequitur, et deprecatur, ne pereant*. Et c'est ce que dit S. Paul, en écrivant à ses disciples : *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo*. (II. Cor. v. 20.) En commentant ce passage, S. Jean Chrysostôme fait une belle réflexion : *Ipsse Christus, dit-il, vos obsecrat. Quid autem obsecrat? Reconciliamini Deo; non enim ipse inimicus gerit, sed vos*. Ce saint veut dire que le pécheur n'a pas à faire des efforts pour engager Dieu à se réconcilier avec lui, et qu'il n'a qu'à vouloir son amitié, car ce n'est pas Dieu, mais le pécheur, qui évite de faire la paix.

Ah! ce Dieu si bon est sans cesse auprès de tant de pécheurs, et leur dit : Ingrats, ne me fuyez donc plus, pourquoi me fuyez-vous, dites-le moi? Je veux votre bon-

heur, je ne désire que de vous rendre heureux, pourquoi voulez-vous vous perdre? Mais, Seigneur, que faites-vous? pourquoi tant de patience et tant d'amour pour ces rebelles? Quel bien en espérez-vous? Il y va peu de votre honneur à vous montrer si empressé envers des vers misérables qui vous fuient : *Quid est homo, quia magnificus eum? aut quid apponis ergo eum cor tuum?* (Job. vii. 17.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voici, Seigneur, à vos pieds l'ingrat qui vous demande pitié : *Pater, dimitte*. Je vous appelle mon père, parce que vous le voulez ainsi. O mon père, pardonnez-moi. Je ne mérite pas compassion, car plus vous avez eu de bontés pour moi, plus j'ai été ingrat à votre égard. Ah! par cette bonté qui a fait que vous ne m'avez pas abandonné, ô mon Dieu, lorsque je vous fuyais, recevez-moi maintenant que je reviens à vous. Donnez-moi, ô mon Jésus, une grande douleur des offenses que je vous ai faites, et joignez-y le baiser de paix. Je me repens par-dessus tout mal des injures que je vous ai faites, je les déteste, je les ai en abomination. J'unis cette horreur à celle que vous éprouvâtes, ô mon Rédempteur, dans le jardin de Gethsemani. Ah, pardonnez-moi par les mérites de ce sang que vous versâtes pour moi dans ce jardin. Je vous promets décidément de ne plus me séparer de vous et de chasser de mon cœur toute affection qui ne serait pas pour vous. O mon Jésus, ô mon amour, je vous aime par-dessus toute chose, je veux toujours vous aimer et n'aimer que vous seul; mais donnez-moi la force de suivre cette résolution, faites que je sois tout à vous. O Marie, mon

espérance, vous êtes la mère de miséricorde, priez Dieu pour moi et ayez pitié de moi.

TROISIÈME POINT.

Les princes de la terre dédaignent souvent de regarder les sujets rebelles qui vont leur demander pardon ; mais Dieu ne se comporte pas ainsi à notre égard : *Non avertet faciem suam a vobis, si reversi fueritis ad eum.* (II. Par. III. 9.) Dieu ne sait pas détourner les yeux de celui qui revient à ses pieds ; non, car il l'invite lui-même et lui promet de le recevoir dès qu'il viendra : *Revertere ad me, et suscipiam te.* (Jer. III. 41.) *Convertimini ad me, convertar ad vos, ait Dominus.* (Zach. I. 3.) Oh ! avec quel amour, avec quelle tendresse Dieu embrasse un pécheur qui revient à lui ! Jésus-Christ n'a pu mieux le faire comprendre que par cette parabole du bon pasteur, qui met sur ses épaules la brebis qu'il a retrouvée : *Imponit in humeros suos gaudens.* (Luc. xv.) Il invite les amis à se réjouir avec lui : *Congratulamini mihi quia inveni ovem meam, que perierat.* (Ibid. vi.) S. Luc ajoute ensuite : *Gaudium erit in cælo super uno peccatore poenitentiam agente.* C'est encore ce qu'a voulu dire le Sauveur par la parabole de l'enfant prodigue, lorsqu'il s'écrie qu'il est ce père qui, voyant revenir ce fils égaré, court au-devant de lui ; et qui, avant qu'il lui adresse la parole, l'embrasse, le couvre de baisers, et qui n'exprime pas même par ses embrassemens la tendresse et la consolation qu'il éprouve : *Accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* (Luc. xv. 20.) Le Seigneur dit encore que, si le pécheur se repent, il ne veut plus se ressouvenir de ses péchés, comme s'il n'avait jamais été offensé : *Si impius egerit poenitentiam, vita vi-*

vet; omnium iniquitatum ejus non recordabor. (Ez. XXVIII. 21.) Il ajoute encore : *Venite et arguite me, dicit Dominus, si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.* (Is. I. 18.) C'est comme s'il disait : Venez, pécheurs, *venite et arguite me*, et si je ne vous pardonne pas, prenez-moi et traitez-moi d'infidèle à mes promesses. Mais non, Dieu ne sait pas mépriser un cœur qui s'humilie et qui se repent : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despiciet.* (Ps. L.)

Le Seigneur se glorifie d'user de miséricorde et de pardonner les pécheurs : *Exaltabitur parcens vobis.* (Is. xxx. 18.) Et quand pardonne-t-il ? Tout de suite : *Plorans nequaquam plorabis, miserans miserabitur tui.* (Is. xxx. 19.) O pécheur, dit le prophète, tu n'as pas beaucoup à pleurer ; dès que tu auras versé les premières larmes, le Seigneur aura pitié de toi : *Ad vocem clamoris tui, statim ut audierit, respondebit tibi.* (Ibid.) Dieu n'agit pas envers nous comme nous agissons envers lui. S'il nous appelle, nous faisons la sourde oreille ; mais Dieu, *statim ut audierit, respondebit tibi* ; dès que vous vous repentez et que vous lui demandez pardon, il vous répond et vous pardonne.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, avec qui ai-je lutté ? N'est-ce pas avec vous qui êtes la bonté même, qui m'avez créé et qui êtes mort pour moi ? Et vous avez ainsi supporté tous mes actes de trahison. Ah ! au seul aspect de la patience que vous avez eue à mon égard, je ne devrais vivre désormais qu'en brûlant d'amour pour vous. Et quel est celui qui aurait souffert toutes les injures dont je vous ai abreuvé, comme

vous l'avez fait ? Malheureux , si je revenais vous offenser de nouveau et si je me damnais ? Cette miséricorde avec laquelle vous m'avez traité serait pour moi , ô mon Dieu , un enfer plus pénible que l'enfer lui-même. Non , ô mon Rédempteur , ne permettez pas que je vous tourne le dos. Faites-moi plutôt mourir. Je vois déjà que votre miséricorde ne peut plus me supporter. Je me repens , ô souverain bien , de vous avoir offensé. Je vous aime de tout mon cœur et je suis résolu à vous consacrer toute la vie qui me reste. Exaucez-moi , Père éternel , pour les mérites de Jésus-Christ ; accordez-moi la sainte persévérance et votre saint amour. Exaucez-moi , ô mon Jésus , je vous en conjure par le sang que vous avez répandu pour moi. *Te ergo quæsumus , famulis tuis subveni , quos pretioso sanguine redemisti.* O Marie , ma mère , regardez-moi , *oculos tuos misericordes ad me converte* , et attirez-moi tout entier vers Dieu.

DIX-SEPTIÈME CONSIDÉRATION.

Abus de la miséricorde divine.

Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te reducit?
(Rom. II. 4.)

PREMIER POINT.

On lit dans la parabole de la Zizanie , rapportée au chapitre XIII de S. Matthieu , que cette mauvaise herbe étant venue dans un champ avec le bon grain , les serviteurs voulaient l'arracher : *Vis , imus , et colligimus ea?* Mais le

maître répondit : Non , laissez-la croître , plus tard on la ramassera et on la jettera au feu : *In tempore messis dicam messoribus : Colligite primum zizania et alligate ea in fasciculos ad comburendum*. Dans cette parabole on voit d'un côté la patience de Dieu à l'égard des pécheurs , et de l'autre , la rigueur avec laquelle il traite les obstinés. S. Augustin dit que le démon trompe les hommes de deux manières : *Desperando et sperando*. Dès que le pécheur a commis une faute , il tâche de le pousser au désespoir , en lui montrant la terreur de la justice divine ; mais avant de pécher , il le fait espérer dans la miséricorde de Dieu. C'est pour cela qu'il nous avertit de craindre avant de pécher et d'espérer après avoir péché : *Post peccatum spera misericordiam ; ante peccatum pertimesce justitiam*. Oui , sans doute , car celui qui se sert de la miséricorde de Dieu pour l'offenser , n'est pas digne de pardon. La miséricorde n'est que pour ceux qui craignent Dieu , et non pour ceux qui s'en prévalent pour ne pas le craindre. Celui qui offense la justice , dit un pieux auteur , peut recourir à la miséricorde ; mais celui qui offense la miséricorde , à qui aura-t-il recours ?

On trouverait difficilement un pécheur dont le désespoir fût porté au point de vouloir être damné. Les pécheurs veulent pécher , mais ne veulent pas perdre l'espoir de se sauver. Ils commettent le péché , et disent : Dieu est la miséricorde par excellence ; je vais faire ce péché , et puis je m'en confesserai : *Bonus est Deus , faciam quod mihi placet* ; voilà comme parlent les pécheurs , dit S. Augustin , (Tract. 53. in Jo.) Mais , ô Dieu , combien ont tenu ce langage qui brûlent aujourd'hui dans l'enfer !

Ne dites pas , s'écrie le Seigneur , la miséricorde de Dieu est grande : et pour tous les péchés que je ferai , un

seul acte de contrition m'obtiendra le pardon : *Et ne dicas, misratio Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur.* (Eccli. v. 6.) Ne dites pas, s'écrie le Seigneur ; et pourquoi ? *Misericordia enim, et ira ab illo cito proximaunt, et in peccatores respicit ira illius.* (Ibid.) La miséricorde de Dieu est infinie ; mais les actes de cette miséricorde qui sont la compassion sont finis. Dieu est clément, mais il est juste : *Ego sum justus et misericors,* dit un jour le Seigneur à Sainte Brigitte : *Peccatores tantum misericordem me existimant.* Les pécheurs, dit S. Basile, ne veulent voir Dieu qu'à moitié : *Bonus est Dominus, sed etiam justus; nolimus Deum ex dimidia parte cogitare.* Supporter celui qui se sert de la miséricorde de Dieu pour commettre plus de fautes, dit le père M. Avila, ce ne serait pas là de la clémence, ce serait un défaut de justice. Dieu ne promet la miséricorde qu'à ceux qui le craignent et non à ceux qui en abusent. *Et misericordia ejus timentibus eum,* comme chantait la mère de Dieu. Dieu a menacé de la justice les âmes obstinées, et Dieu, dit S. Augustin, ne ment pas à ses promesses, il ne mentira pas à ses menaces : *Qui verus est in promittendo, verus est in minando.*

Mettez-vous sur vos gardes, dit S. Jean Chrysostôme, lorsque c'est le démon, et non pas Dieu, qui vous promet la miséricorde, afin que vous tombiez dans le péché : *Cave ne unquam canem illum suscipias, qui misericordiam Dei pollicetur.* (Hom. 50. ad pop. Antioch.) Malheur à celui qui espère de pécher, ajoute S. Augustin : *Sperat ut peccet; vae a perversa spe.* (In Psalm. CXLIV) Oh ! combien se sont trompés et se sont perdus, dit le même saint, bercés par ce vain espoir : *Dinumerari non possunt quantos hæc inanis spei umbra deceperit.* Malheureux qui s'abuse en comptant sur la clémence de Dieu pour pouvoir mieux l'outrager. S. Bernard

dit que Lucifer ne fut châtié de Dieu que parce qu'il se révolta, en espérant cependant de ne pas recevoir de punition. Le roi Manassès pécha, se convertit ensuite, et Dieu le pardonna; son fils Amon, voyant que son père avait été pardonné avec autant de facilité, mena une mauvaise vie en espérant d'être pardonné; mais il n'y eut pas de miséricorde pour Amon. C'est pour cela encore, dit S. Jean Chrysostôme, que Judas se perdit, car il pécha par trop de confiance dans la bonté de Jésus-Christ. *Fidit in bonitate magistri*. En somme, si Dieu est patient, il ne l'est pas toujours. S'il arrivait que Dieu fût toujours patient, personne ne se damnerait; mais le sentiment le plus commun, c'est que la plus grande partie des chrétiens (j'entends des adultes) se damne. *Lata porta, et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi intrant per eam*. (Matth. vii. 13.)

Celui qui offense Dieu en espérant d'être pardonné, *irrisor est, non poenitens*, dit S. Augustin. Mais, au contraire, dit S. Paul, Dieu ne permet pas qu'on se joue de lui : *Deus non irridetur*. (Galat. vi. 7.) Mais ce serait se jouer de Dieu que de faire tout ce qui peut offenser Dieu, et d'aller ensuite en paradis : *Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet*. (Ib. 8.) Il n'y a pas de raison pour que celui qui sème le péché doive espérer autre chose que le châtiment dans l'enfer. Le filet avec lequel le démon entraîne tous les chrétiens qui se damnent, c'est cette parole qui les trompe : Péchez librement, car, malgré tous ces péchés vous vous sauverez. Mais Dieu maudit celui qui pêche, en espérant le pardon : *Maledictus homo qui peccat in spe*. L'espérance du pécheur après le péché et quand il se repent est chère à Dieu, mais l'espérance des obstinés lui est en abomination : *Et spes illorum abe-*

minatio. (Job. xi. 20.) Une telle espérance irrite Dieu et l'excite à châtier, comme un maître qui verrait que son serviteur l'outrage parce qu'il est trop bon.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, voici que j'ai été un de ceux qui vous ont offensé, parce que vous étiez bon à mon égard. Ah ! Seigneur, attendez-moi, ne m'abandonnez pas encore, et j'espère, moyennant votre sainte grâce, ne plus vous exciter à me laisser. Je me repens, ô bonté infinie, de vous avoir offensé, et d'avoir ainsi lassé votre patience. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent. Désormais je ne veux plus vous trahir comme je l'ai fait par le passé. Vous m'avez tant supporté afin qu'un jour je devinsse amoureux de votre bonté. Croyez que ce jour est arrivé comme je l'espérais. Je vous aime par-dessus toutes choses, et je préfère votre grâce à tous les royaumes du monde. Plutôt que de la perdre, je perdrais mille fois la vie. O mon Dieu, par amour pour Jésus-Christ donnez-moi la sainte persévérance jusqu'à la mort, ainsi que votre saint amour. Ne permettez pas que je vous trahisse de nouveau et que je cesse de vous aimer. O Marie, vous êtes mon espérance, obtenez-moi cette persévérance, et je ne vous demande plus rien.

DEUXIÈME POINT.

Quelqu'un dira peut-être : Dieu a usé envers moi de tant de clémence pour le passé, que j'espère qu'il en usera encore à l'avenir. Mais je réponds : Est-ce donc parce qu'il a usé de miséricorde à votre égard que vous voulez l'of-

fenser de nouveau ? Est-ce donc ainsi , dit S. Paul , que vous méprisez la bonté et la patience de Dieu ? Ne savez-vous pas que si le Seigneur vous a supporté jusqu'à présent , ce n'est pas afin que vous continuiez à l'offenser , mais afin que vous gémissiez sur le mal que vous avez fait : *An divitias bonitatis ejus, et patientiæ contempnitis ? Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit ?* (Rom. II. 4.) Et lorsque , confiant en la miséricorde divine , vous voudrez en abuser , Dieu vous la retirera : *Nisi conversi fueritis, arcum suum vibrabit.* (Ps. VII.) *Mea est ultio, ego retribuam in tempore.* (Deut. XXXII. 35.) Dieu attend , mais quand vient le temps de la vengeance , il n'attend plus : il châtie.

Propterea expectat Dominus, ut misereatur vestri. (Is. XXX. 18.) Dieu attend le pécheur afin qu'il se corrige ; mais lorsqu'il voit qu'il emploie le temps qu'il lui a donné , pour pleurer ses péchés , à en augmenter le nombre , dès-lors il détermine ce même temps pour le juger : *Vocavit adversum me tempus.* (Thren. I. 15.) S. Grégoire dit : *Ipsum tempus ad judicandum venit.* Ainsi le temps qui lui aura été accordé , la miséricorde dont il aura abusé , tout cela servira à le faire châtier avec plus de rigueur et à l'abandonner avec plus de promptitude : *Curavimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam.* (Jer. LI. 9.) Mais comment Dieu l'abandonne-t-il ? Ou bien il lui donne la mort et le fait mourir dans le péché ; ou bien il le prive des grâces abondantes , et le laisse seulement avec la grâce suffisante avec laquelle le pécheur peut bien se sauver , mais avec laquelle il ne se sauvera pas. Un esprit aveuglé , un cœur endurci , de mauvaises habitudes , voilà ce qui rendra son salut moralement impossible , et , s'il n'est pas abandonné d'une manière absolue , il le sera toujours moralement :

Auferam sepem ejus et erit in direptionem. (Is. v. 5.) Oh ! quel châtement ! Quand le maître rompt la haie qui entoure sa vigne et qu'il permet à qui que ce soit , hommes et bestiaux , de la fouler aux pieds , c'est une marque qu'il l'abandonne. C'est ainsi que Dieu fait quand il abandonne une ame : il enlève la haie de la crainte, du remords de conscience, et la laisse dans les ténèbres ; c'est alors que tous les vices restent ensemble dans cette ame : *Posuisti tenebras, et facta est nox : in ipsa pertransibunt omnes bestiae silvae.* (Ps. ciii. 20.) Lorsque le pécheur sera abandonné dans cette obscurité, il méprisera tout, grâce de Dieu, paradis, admonitions, excommunications : il se moquera de l'enfer même : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.* (Prov. xviii. 5.)

Dieu le laissera dans cette vie sans le châtier, mais sa plus grande punition sera de n'être pas châtié : *Miscreamur impio, et non discet justitiam.* (Is. xxvi. 10.) Au sujet de ce texte, S. Bernard s'écrie : *Misericordiam hanc ego nolo, super omnem iram miseratio ista.* (Serm. xlii. in Cant.) Oh ! quel châtement que celui par lequel Dieu laisse le pécheur dans son propre péché, et paraît ne pas lui en demander compte ! *Secundum multitudinem irae suae non quaeret.* (Ps. ix.) Il semble qu'il ne soit plus indigné contre lui : *Auferetur zelus meus a te, et quiescam, nec irascar amplius.* (Ezech. xvi. 42.) Il semble vouloir le laisser atteindre tout ce qu'il désire sur cette terre : *Et dimisi eos secundum desideria eorum.* (Ps. lxxx.) Pauvres pécheurs qui prospèrent dans cette vie ! c'est là une preuve que Dieu veut les rendre victimes de sa justice dans l'éternité. Jérémie se demande : *Quare via impiorum prosperatur?* (xii. 2.) Et il répond ensuite : *Congregas eos quasi gregem ad victimam.* Il n'y a pas de châtement plus grand que celui par lequel

Dieu permet à un pécheur d'accumuler péché sur péché, selon ce que dit David : *Appone iniquitatem super iniquitatem..... deleantur de libro viventium.* (Ps. LXVI. 28.) Et Bellarmin dit à ce sujet : *Nulla pœna major quam cum peccatum est pœna peccati.* Il aurait mieux valu pour chacun de ces malheureux que Dieu les eût fait mourir aussitôt après le premier péché, car maintenant, lorsqu'ils mourront, ils souffriront autant d'enfers qu'ils auront commis de fautes.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu , dans cet état misérable , je vois que j'ai mérité d'être privé de votre grâce et de votre lumière. Mais en voyant la lumière que vous donnez et en entendant votre voix qui m'appelle à la pénitence , je reconnais que vous ne m'avez pas encore abandonné. Puisque vous ne m'avez pas laissé , courage , ô mon Dieu ; augmentez le nombre de vos miséricordes à mon égard ; augmentez la lumière ; augmentez en moi le désir de vous servir et de vous aimer. Changez-moi , ô Dieu tout-puissant , et de traître , de rebelle que j'ai été , faites que je devienne un de ceux qui aiment le plus votre bonté , afin qu'un jour j'aie dans le ciel louer éternellement vos miséricordes. Vous voulez donc me pardonner, et moi je ne désire rien autre chose que votre pardon et votre amour. Je me repens , ô bonté infinie , de vous avoir causé tant de déplaisir. Je vous aime , ô souverain bien , parce que vous me l'ordonnez ; je vous aime parce que vous en êtes digne. Ah ! mon Rédempteur, par les mérites de votre sang faites vous aimer d'un pécheur que vous avez tant aimé vous-même , et que vous avez supporté avec tant de patience

pendant tant d'années. J'espère tout de votre clémence. J'espère de vous aimer désormais jusqu'à la mort et pendant l'éternité : *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Je louerai toujours votre clémence , ô mon doux Jésus. Je louerai toujours votre miséricorde , ô Marie , vous qui m'avez obtenu tant de grâces. Je le reconnais , elles viennent toutes par votre intercession. Continuez , ô ma mère , continuez à m'aider encore , et obtenez-moi la sainte persévérance.

TROISIÈME POINT.

On raconte dans la vie du père Louis Lanusa , qu'il y avait à Palerme deux amis qui avaient été un jour se promener. L'un d'eux s'appelait César : il était comédien. Voyant son compagnon pensif : Je gage , lui dit-il , que tu as été te confesser et que cela t'a rendu chagrin ? Te rappelles-tu , ajouta-t-il ensuite , qu'un jour le père Lanusa me dit que Dieu me donnait douze ans de vie , et que si je ne m'amendais d'ici lors , je ferais une mauvaise mort. J'ai fait bien du chemin depuis dans toutes les parties du monde , j'ai eu des maladies , une surtout qui me réduisit à deux doigts du tombeau ; mais ce mois-ci , qui est celui où s'accomplissent les douze ans , je me porte mieux que jamais. Ensuite il l'invita à aller voir le samedi d'après une pièce nouvelle qu'il avait composée lui-même. Qu'arriva-t-il ? Le samedi , c'était le 24 novembre 1668. Au moment où il allait entrer en scène , il eut une attaque de goutte qui le fit mourir subitement ; il expira entre les bras d'une actrice. C'est ainsi que finit la comédie. Mais revenons à nous. Quand le démon vous tente , mon cher frère , et qu'il vous excite au péché de

nouveau , si vous voulez vous damner vous êtes libre de pécher, mais ne dites pas alors que vous voulez vous sauver. Puisque vous voulez pécher, tenez-vous donc pour damné, et figurez-vous que Dieu écrit votre condamnation, et qu'il vous dit : *Quid ultra debui facere vineæ meæ, et non feci?* (Is. v. 5.) Ingrat, que devais-je faire pour vous que je n'aie pas fait ? Maintenant , puisque vous voulez vous damner, soyez donc damné par votre faute.

Mais direz-vous : Où est donc la miséricorde de Dieu ? Ah ! malheureux, n'est-ce donc pas de la miséricorde de vous avoir supporté pendant tant d'années avec tant de péchés ? Vous devriez en remercier Dieu, la face contre terre, et lui dire : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* (Thren. iii.) En faisant un seul péché mortel, vous avez commis une faute plus grande que si vous aviez foulé aux pieds le premier monarque de la terre ; vous en avez commis tellement que, si vous aviez fait à votre frère, selon la chair, toutes les injures dont vous avez abreuvé Dieu, il ne vous aurait pas supporté ; et Dieu vous a entendu ; bien plus encore, il vous a appelé mille fois et vous a invité au pardon : *Quid ultra debui facere?* Si Dieu avait eu besoin de vous, ou même, si vous lui aviez fait quelque grande faveur, aurait-il pu user de plus de clémence ? Cela posé, si vous revenez l'offenser, vous ferez changer toute sa miséricorde en fureur et en châtiment.

Si ce figuier, qui fut trouvé sans fruit par le maître, après qu'il lui eut accordé une année de culture fut encore sans fruit, qui oserait espérer que le Seigneur lui donnera plus de temps et ne le fera pas abattre ? Ecoutez donc ce que vous dit S. Augustin : *O arbor infructuosa, dilata est securis; noli esse secura, amputaberis.* Le châ-

timent, dit le même saint, a été différé, mais il viendra; si vous vous abusez plus long-temps sur la miséricorde divine, *amputaberis*, on vous abattra. Qu'attendez-vous que Dieu vous envoie en enfer? Mais s'il vous y envoie, vous le savez, il n'y aura plus de remède pour vous. Le Seigneur se tait, mais il ne se tait pas toujours; quand vient le temps de la vengeance, il ne regarde plus le silence: *Hæc fecisti, et tacui. Existimasti inique, quod ero tui similis? Arguam te, et statuum contra faciem tuam.* (Ps. XLIX. 21.) Il vous mettra devant les yeux les actes de sa miséricorde, et ce seront ces actes eux-mêmes qui vous jugeront et qui vous condamneront.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon Dieu, qu'é je serais misérable, si désormais je ne vous étais fidèle et que je méprisasse de nouveau la lumière que vous me donnez! Cette lumière est une preuve que vous voulez me pardonner. Je me repens, ô souverain bien, de toutes les injures que je vous ai faites, pour avoir offensé votre majesté infinie; j'espère votre pardon par votre sang, je l'espère sans doute; mais si je me détournais encore de vous, je mériterais, je le vois, un enfer pour moi seul. C'est-là ce qui me fait trembler, ô Dieu de mon ame: oui, je puis encore perdre votre grâce. Je songe que je vous ai tant de fois promis de vous être fidèle et que toujours je me suis révolté contre vous. Ah! Seigneur, ne le permettez pas. Ne m'abandonnez pas à cette grande disgrâce; faites que je ne devienne plus votre ennemi. J'accepte tous les châtimens qu'il vous plaira de m'envoyer; mais, Seigneur, ne permettez pas que je me sépare de vous. Si vous voyez jamais que je sois prêt à vous

offenser encore, faites-moi plutôt mourir. Je préfère la mort la plus cruelle plutôt que d'avoir à gémir encore sur le malheur d'être privé de votre grâce : *Ne permittas me separari a te*. Je le répète, ô mon Dieu, et faites que je le répète sans cesse : *Ne permittas me separari a te*. Je vous aime, ô mon Rédempteur, et je ne veux plus me séparer de vous. Par la vertu des mérites de votre mort, enflammez-moi d'un grand amour ; faites que je sois tellement uni à vous que je ne puisse jamais plus vous quitter. O Marie, ma mère, si j'offense encore le Seigneur, je crains que vous ne m'abandonniez aussi. Aidez-moi de vos prières, obtenez-moi la sainte persévérance et l'amour de Jésus-Christ.

DIX-HUITIÈME CONSIDÉRATION.

Du nombre des péchés.

Quia non profertur cito contra malos sententia, ideo filii hominum perpetrant mala. (Eccl. v. 11.)

PREMIER POINT.

Si Dieu châtierait aussitôt ceux qui l'offensent, il ne serait pas outragé sans doute comme il l'est. Mais comme il ne châtie pas aussitôt et qu'il attend, les pécheurs se croient en droit de l'offenser davantage. Mais il faut savoir, que si Dieu attend, que s'il est patient, il ne l'est pas toujours. D'après le sentiment d'une foule de pères, de S. Basile, de S. Jérôme, de S. Ambroise, de S. Cyrille

d'Alexandrie, de S. Jean Chrysostôme, de S. Augustin et de plusieurs autres, de même que Dieu a déterminé pour chacun de nous le nombre des jours de notre vie, le degré de santé ou de talent qu'il veut nous donner : *Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti*; (Sap. xxi. 21.) de même aussi, il a déterminé le nombre de péchés qu'il veut nous pardonner; ce nombre atteint, il ne pardonne plus : *Illud sentire nos convenit, dit S. Augustin, tamdiu unumquemque a Dei patientia sustineri, quo consummato nullam illi veniam reservari.* (De vita Christi, l. 5.) Eusèbe de Césarée dit aussi la même chose : *Deus expectat usque ad certum numerum et postea desinit.* (Lib. 8. c. 2.) C'est encore ce que disent les pères que nous avons cités plus haut.

Ce n'est point au hasard que ces pères ont parlé, ils se sont fondés sur l'Écriture. Le Seigneur dit dans un endroit qu'il suspendait la ruine des Amorrhéens, parce que le nombre de leurs fautes n'était pas complet : *Nondum completæ sunt iniquitates Amorrhæorum.* (Genes. xv.) Et dans un autre endroit il dit : *Non addam ultra misereri Israel.* (Is. xix.) Et encore : *Tentaverunt me per decem vices, non videbunt terram.* (Num. xiv. 22.) Job dit aussi : *Signasti quasi in sacco delicta mea.* (Job. xiv. 17.) Si les pécheurs ne tiennent pas compte de leurs fautes, Dieu sait les marquer, afin de punir quand la moisson est mûre, c'est-à-dire quand le nombre est accompli : *Mittite falces, quoniam maturavit messis.* (Joel. iii. 13.) Dans un autre endroit Dieu dit : *De propitiato peccato noli esse sine metu; neque adjicias peccatum super peccatum.* (Eccl. v. 5.) Cela veut dire : Pécheur, il faut que tu redoutes même les péchés que je t'ai pardonnés, parce que, si tu en commets un nouveau, il pourra arriver que ce péché ajouté à ceux que

tu as déjà fait , soient juste le nombre désigné , et qu'alors il n'y ait plus de miséricorde pour toi. L'Écriture dit encore plus clairement dans un autre endroit : *Expectat Deus patienter, ut cum judicii dies advenerit eas (nationes) in plenitudine peccatorum puniat.* (Mach. vi. 14.) C'est ainsi que Dieu attend jusqu'au jour où la mesure des péchés sera remplie , puis il punira.

Dans l'Écriture on lit plusieurs punitions de ce genre , et spécialement celle de Saül , qui ayant désobéi une seconde fois à Dieu , Dieu l'abandonna , et lorsque priant Samuël d'intercéder pour lui , il lui disait : *Porta, quæso, peccatum meum, et revertere mecum, ut adorem Deum; Samuël lui répondit : Non revertar tecum, quia abjecisti sermonem Domini, et abjecit te Dominus.* (I. Reg. xv. 25.) Il y a encore l'exemple de Balthasar , qui étant à table et profanant les vases du temple , vit une main qui écrivit sur le mur : *Mane, Thecel, phares* : Daniel arriva , et expliqua ainsi ces paroles : *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.* (Dan. v. 29.) Il lui donnait à entendre que le poids de ses péchés avait fait tomber la balance de la justice divine ; et , en effet , Balthasar fut tué cette nuit-là même : *Eadem nocte interfectus est Balthasar, rex chaldeus.* Et à combien de gens le même malheur n'arrive-t-il pas ; ils passent plusieurs années dans le péché , et lorsque le nombre est complet , ils meurent et vont en enfer ? *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt.* (Job. xxi. 15.)

Il y a des gens qui recherchent le nombre des étoiles , le nombre des Anges , ou des années que vivra quelqu'un ; mais quel est celui qui pourra dire quel est le nombre des péchés que Dieu veut pardonner à chacun ? Il faut donc trembler. Qui sait , ô mon frère , si à ce pre-

mier plaisir honteux , à cette première pensée à laquelle vous vous arrêterez , à ce premier péché que vous commetrez , Dieu ne pardonnera plus.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! mon Dieu , je vous remercie. Combien d'âmes qui pour bien moins de péchés que moi sont maintenant dans l'enfer , où il n'y a plus ni pardon ni espérance pour elles ; et moi , je suis encore vivant hors de l'enfer , j'ai l'espérance d'être pardonné et d'entrer dans le ciel , si je le veux. Oui , ô mon Dieu , je veux mon pardon. Je me repens par-dessus tout mal de vous avoir offensé , parce que je vous ai offensé , vous qui êtes la bonté infinie. Père éternel , *respice in faciem Christi tui* , regardez votre fils mort pour moi sur cette croix ; par ses mérites , ayez pitié de moi. Je vous promets de désirer plutôt la mort que de vous offenser davantage. Je dois craindre , avec raison , d'après les péchés que j'ai commis et les grâces que vous m'avez faites , qu'un péché de plus ne remplisse la mesure et que je ne sois damné. Ah ! aidez-moi de votre grâce. C'est de vous que j'espère la lumière et la force de vous être fidèle. Et si vous voyez que je doive vous offenser de nouveau , faites-moi mourir au moment même où j'espère être en état de grâce. O mon Dieu , je vous aime par-dessus toute chose , et je crains plus que la mort même de me voir encore dans votre disgrâce ; par pitié , ne le permettez pas. O Marie , ma mère , par pitié , aidez-moi , et obtenez-moi la sainte persévérance.

DEUXIÈME POINT.

Le pécheur dira peut-être : Mais Dieu est miséricordieux. Je réponds : Qui nie cela ? La miséricorde de Dieu est infinie, mais combien de gens se damnent tous les jours, malgré cette miséricorde ? *Veni ut mederer contritis corde.* (Is. LXI. 1.) Dieu guérit ceux qui ont bonne volonté ; il pardonne les péchés, mais il ne peut pardonner la volonté de pécher. Il dira peut-être : Mais je suis jeune. Vous êtes jeune ! Mais Dieu ne compte pas les années, il compte les péchés. Cette mesure de péchés n'est pas égale pour tout le monde. A certains Dieu pardonne cent péchés, à d'autres mille ; d'autres fois, il jette en enfer celui qui ne commet que son second péché. Combien encore n'ont-ils pas été damnés au premier péché ? S. Grégoire raconte qu'un enfant de cinq ans ayant prononcé un blasphème fut aussitôt envoyé en enfer. La Sainte Vierge révéla à la servante de Dieu Benedetta de Florence, qu'un enfant de douze ans fut condamné à son premier péché. Un autre enfant de huit ans mourut à son premier péché et fut jeté dans les flammes. On lit dans l'Évangile de S. Matthieu (chap. XXI.) que le Seigneur maudit à la première fois le figuier qu'il avait trouvé sans fruit, *nunquam ex te nascatur fructus*, et l'arbre se dessécha. Une autre fois, il dit : *Super tribus sceleribus Damasci, et super quatuor non convertam eum.* (Amos. I. 2.) Peut-être que quelque téméraire voudra demander à Dieu pourquoi il ne veut pardonner à celui-là que trois péchés et non pas quatre ? Ici, il faut adorer les jugemens de Dieu, et s'écrier avec l'apôtre : *O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investiga-*

biles viæ ejus! (Rom. xi. 35.) Et avec S. Augustin : *Novit ille cui parcat et cui non parcat. Quibus datur misericordia, gratis datur : quibus non datur, ex justitia non datur.* (Lib. de Corrept. cap. 5.) Mais l'âme obstinée répliquera : Mais moi j'ai offensé Dieu si souvent, et il m'a pardonné; j'espère encore qu'il voudra bien me pardonner ce péché. Mais je vous dis : Et parce que Dieu ne vous a pas châtié jusqu'à présent, pensez-vous qu'il en sera toujours ainsi? La mesure se comblera, et le châtiment viendra. Samson, en continuant de se divertir avec Dalila, espérait de se délivrer des mains des Philistins, comme il avait fait d'abord : *Egrediar sicut ante feci, et me excutiam.* (Judic. xvi. 20.) Mais cette dernière fois, il fut pris et perdit la vie : *Ne dicas : peccavi, et quid accidit mihi triste?* Il ne faut pas dire, s'écrie le Seigneur, j'ai commis tant de péchés, et Dieu ne m'a jamais châtié : *Altissimus enim est patiens redditor.* (Eccli. v. 4.) Il vous a annoncé qu'il viendra un jour où vous paierez pour tout. Et autant vous aurez abusé de la miséricorde, autant le châtiment qui vous sera infligé sera pénible. S. Chrysostôme dit que l'on doit craindre plutôt pour l'obstiné, quand Dieu le supporte, que lorsqu'il le punit : *Plus timendum est cum tolerat quam cum festinanter punit;* car, comme dit S. Grégoire, ceux que Dieu attend avec plus de patience, il les punit ensuite avec plus de rigueur, s'ils demeurent ingrats : *Quos diutius expectat, durius damnat.* Et souvent même, ajoute le même saint, la plupart de ceux qui ont été supportés long-temps meurent ensuite à l'improviste et sans avoir le temps de se convertir : *Scæpe diu tolerati sunt, subita morte rapiuntur, ut nec flere ante mortem liceat.* Et votre obstination et votre aveuglement surtout seraient d'autant plus grands, que les lumières que Dieu vous aura données auraient été

plus nombreuses : *Melius enim erat illis, dit S. Pierre, non cognoscere viam justitiae, quam post agnitionem retrorsum converti.* (II. Petr. II. 21.) Et S. Paul dit qu'il est impossible, moralement parlant, qu'une ame qui a reçu des lumières, en péchant se convertisse de nouveau : *Impossibile enim est eos, qui semel illuminati sunt, et gustaverunt donum caeleste... et prolapsi sunt, rursus renovari ad paenitentiam.* (Hebr. VI. 4.)

Ce que dit le Seigneur contre ceux qui sont sourds à sa voix est terrible : *Quia vocavi et renuistis.... ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (Prov. I. 24.) Que l'on remarque ces paroles, *ego quoque*; elles signifient que de même que le pécheur s'est joué de Dieu, en se confessant, en lui faisant des promesses et en le trahissant; de même aussi le Seigneur se jouera de lui à l'heure de la mort. Le sage dit en outre : *Sicut canis qui revertitur ad vomitum suum, sic imprudens qui iterat stultitiam suam.* (Prov. XVI. 1.) Denis-le-Chartreux développe cette pensée, et dit que de même que le chien qui dévore ce qu'il a vomi une fois devient dégoûtant, de même aussi l'homme qui retombe dans le péché et qui l'a cependant détesté en recevant le sacrement de pénitence encourt la haine de Dieu : *Sicut id quod per vomitum est rejectum, resumere, est valde abominabile ac turpe, sic peccata deleta reiterare.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Me voici, ô mon Dieu, à vos pieds; je suis comme ce chien qui tant de fois me suis nourri de ces fruits défendus que j'avais cependant détestés. Je ne suis pas digne de pitié, ô mon Rédempteur; mais le sang que vous avez

répandu pour moi m'encourage et me fait espérer miséricorde. Combien de fois ne vous ai-je pas offensé et combien de fois ne m'avez-vous pas pardonné ! Je vous ai promis de ne plus vous offenser et je suis retombé dans le vomissement, et vous encore, vous avez daigné me pardonner ! Qu'attends-je ? que vous m'envoyiez à l'enfer ! Non, ô mon Dieu, je veux m'amender, et pour vous être fidèle, je veux mettre toute ma confiance en vous ; je veux, lorsque je serai tenté, recourir à vous. Par le passé, je me suis confié dans mes promesses et dans mes résolutions, et j'ai négligé de me recommander à vous pendant les tentations ; voilà la cause de ma ruine. Non, désormais vous serez mon espérance et ma force : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Donnez-moi donc, ô mon Jésus, par vos mérites la grâce de me recommander à vous et de vous demander aide dans mes besoins. Je vous aime, ô souverain bien, amabilité suprême, et je ne veux aimer que vous ; mais vous, aidez moi. Et vous aussi, ô Marie, ma mère, secourez-moi par votre intercession, couvrez-moi de votre manteau, et faites que je vous appelle toutes les fois que je serai tenté. Votre nom sera ma défense.

TROISIÈME POINT.

Il ipeccasti? non adjuvicias iterum, sed de pristinis deprecare ut tibi dimittantur. (Eccli. xxi. 1.) Voilà ce que vous dit votre Seigneur, car il veut que vous vous sauviez. O mon fils, ne m'offensez pas de nouveau, mais désormais demandez-moi le pardon des péchés que vous avez commis. O mon frère, plus vous avez offensé Dieu, plus vous devez craindre de l'offenser encore, car un autre péché peut-être fera tomber la balance de la justice divine, et vous serez

damné. Je ne dis pas d'une manière absolue qu'il n'y aura plus de pardon pour vous si vous commettez un autre péché, car je n'en sais rien; mais je dis que cela peut arriver. Quand vous serez tenté, dites donc : Qui sait si Dieu ne me pardonnera plus? qui sait si je serai damné? Dites-moi, je vous prie, si vous prendriez un breuvage que vous croiriez avec quelque fondement être empoisonné? Si vous aviez des probabilités pour penser que votre ennemi vous attend sur un chemin pour vous assassiner, y passeriez-vous, si vous aviez d'ailleurs un autre chemin où vous ne couriez aucun risque? Et quelle certitude, quelle probabilité avez-vous pour croire qu'en revenant pécheur vous en concevrez de la douleur plus tard, et que vous ne retombez plus dans le vomissement; que Dieu ne vous fera pas mourir au moment même où vous pécherez, ou bien encore qu'il vous abandonnera aussitôt après?

Oh Dieu! si vous achetez une maison, vous mettez tout votre soin à vous assurer une caution, afin de ne pas perdre votre argent. Si vous prenez une médecine, vous tâchez d'être certain qu'elle ne vous fera pas de mal. Si vous traversez un torrent, vous prenez vos précautions pour ne pas tomber au milieu. Et puis pour une misérable satisfaction, pour un plaisir brutal vous voulez risquer votre salut éternel, en disant : J'espère que je m'en confesserai. Mais, moi, je vous demande : Quand vous en confesserez-vous? Dimanche. Et qui vous a promis que vous serez en vie dimanche? — Demain. Et qui vous a promis demain? *Diem tenes*, dit S. Augustin, *qui horam non tenes?* Comment pouvez-vous vous promettre de vous confesser demain, quand vous ne savez pas même si vous avez une heure à vivre? *Qui paenitenti veniam sponndit*, dit encore le même saint, *peccanti diem crastinum non promisit; for-*

tasse dabit, fortasse non dabit. Dieu a promis le pardon à ceux qui se repentent ; mais il n'a pas promis de lendemain à ceux qui l'offensent. Si vous péchez maintenant , peut-être que Dieu vous donnera le temps de faire pénitence , et peut-être non ; s'il ne vous le donne pas , qu'en sera-t-il de vous pendant l'éternité ? Cependant , pour un misérable plaisir vous perdez votre ame , et vous risquez de la perdre pendant l'éternité. Risqueriez-vous mille ducats pour obtenir ce vil contentement ? Je dis plus : diriez-vous pour ce plaisir un va-tout ; risqueriez-vous votre argent , vos maisons , vos terres , votre liberté , votre vie ? Non. Et pourquoi donc pour ce même plaisir voulez-vous tout perdre : votre ame , le paradis , Dieu ? Dites-moi ces choses qu'enseigne la foi , le ciel , l'enfer , l'éternité , sont-ce des vérités ou des fables ? Croyez-vous que si la mort vous surprend dans le péché vous serez damné pour toujours ? Quelle folie , quelle témérité de vous condamner à une éternité de peines pour ce mot : J'espère me corriger plus tard ! *Nemo sub spe salutis vult ægrotare* , dit S. Augustin. Il ne se croit pas fou celui qui prend du poison , en disant : Il est possible que ce remède me guérisse ; et vous voulez vous condamner à une mort éternelle , en disant : Il peut arriver que je m'en délivre. O folie , qui a jeté et qui jette encore tant d'ames dans les flammes de l'enfer ! Selon la menace du Seigneur : *Fiduciam habuisti in malitia tua , venit super te malum , et nescies ortum ejus.* (Is. XLVII. 10.) Vous avez péché en vous confiant témérairement dans la miséricorde divine ; mais le châtement tombera sur vous à l'improviste sans que vous sachiez d'où il vient.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voici , Seigneur, un de ces fous qui a perdu si souvent son ame et votre grâce, dans l'espoir de les recouvrer. Si vous m'aviez fait mourir dans ce moment, dans cette nuit pendant lesquels j'étais dans le péché , qu'en serait-il de moi ? Je remercie votre miséricorde de m'avoir attendu , et de me faire connaître ma folie maintenant. Je vois que vous voulez que je me sauve. Je me repens , ô bonté infinie , de vous avoir tant de fois abandonné. Je vous aime de tout mon cœur , et j'espère dans les mérites de votre passion , ô mon Jésus , que je ne retomberai plus dans ma folie. Pardonnez-moi , hâtez-vous , et recevez-moi dans votre grâce , car je ne veux plus m'en séparer.

In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum. A la mort j'espère , ô mon Rédempteur, que je n'aurai plus à souffrir la honte de me voir privé à l'avenir de votre grâce et de votre amour. Accordez-moi donc la sainte persévérance , et faites que je vous la demande , surtout lorsque je serai tenté ; faites que j'appelle à mon aide votre saint nom et celui de votre sainte mère , en m'écriant : O mon Jésus, aidez-moi ; ô Marie , secourez-moi : oui , reine de mon cœur , en recourant à vous je ne serai jamais vaincu. Si la tentation se prolonge , obtenez-moi de ne jamais cesser de vous invoquer.

DIX-NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

Quel grand bien c'est que d'être en grâce auprès de Dieu, et quel mal d'encourir sa disgrâce.

Nescit homo pretium ejus. (Job. xxviii. 13.)

PREMIER POINT.

Le Seigneur dit : *Si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris. (Jer. xv. 19.)* Celui qui sait séparer les choses précieuses d'avec les choses viles se rend semblable à Dieu, qui sait repousser le mal et choisir le bien. Voyons quel bien c'est que la grâce et quel mal la disgrâce de Dieu. Les hommes ne comprennent pas la valeur de la grâce de Dieu : *Nescit homo pretium ejus*. C'est pour cela qu'ils l'échangent pour un rien, pour de la fumée, pour un peu de terre, pour un plaisir brutal ; mais elle est un trésor infini qui nous rend dignes de l'amitié de Dieu : *Infinitus enim thesaurus est hominibus : quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiae Dei. (Sap. vii. 14.)* Ainsi donc une ame en état de grâce est l'amie de Dieu. Les païens qui étaient privés de la lumière de la foi, croyaient qu'il était impossible qu'une créature pût jouir de l'amitié de Dieu. Et, en parlant selon la lumière naturelle, ils disaient assez la vérité, car l'amitié, comme dit S. Jérôme, rend les amis égaux : *Amicitia pares aut accipit aut facit*. Mais Dieu nous a déclaré en plusieurs endroits que nous devenons ses amis si nous observons sa loi : *Vos amici mei*

estis, si feceritis quæ præcipio vobis. (Joan. xv. 14.) Jam non dicam vos servos; vos autem dixi amicos. (Ibid. 15.) Ce qui fait dire à S. Grégoire : O bonté de Dieu ! nous ne sommes pas dignes d'être appelés ses serviteurs, et il daigne nous appeler ses amis : *Oh mira divinæ bonitatis dignatio ! servi non sumus digni nominari, et amici vocamur.*

Comme il se croirait heureux celui qui aurait le bonheur d'avoir son roi pour ami ! Mais ce serait témérité de la part du sujet de prétendre lier amitié avec son prince. Eh bien, il n'y a pas de témérité à prétendre d'être l'ami de Dieu. S. Augustin raconte qu'il y avait deux courtisans dans un monastère de solitaires; l'un d'eux y lisait la vie de S. Antoine, abbé : *Legebat, dit le saint évêque, et exuebatur mundo cor ejus.* Il lisait, et pendant cette lecture son cœur se détachait peu à peu des affections de ce monde. Il se tourna ensuite vers son compagnon, et lui dit : *Quid quærimus? major ne esse potest spes nostra quam quod amici imperatoris simus? Et per quot pericula ad majus periculum pervenitur? et quandiu hoc erit?* Mon ami, lui dit-il, insensés que nous sommes, qu'allons-nous chercher? Pouvons-nous espérer quelque chose de plus que de servir l'empereur et de devenir ses amis? Et si nous y parvenons, n'exposons-nous pas à un très-grand danger notre salut éternel; mais non, il sera difficile de parvenir à jouir de l'amitié de César. *Amicus autem Dei, dit-il en finissant, si voluero, ecce nunc fio;* mais si je veux devenir celui de Dieu, je puis le devenir à présent même.

Celui donc qui est en grâce avec Dieu devient son ami. Bien plus, il devient son fils : *Ecce dii estis et filii excelsi omnes. (Ps. xxxvi.)* C'est là la grande condition que nous a obtenue l'amour divin par la médiation de

Jésus-Christ : *Videte qualem charitatem dedit nobis pater, ut filii Dei nominemur et simus.* (Jo. III. 1.) L'ame qui est en grâce devient encore l'épouse de Dieu : *Sponsabo te mihi in fide.* (Os. II. 20.) C'est pour cela que le père de l'enfant prodigue, en le faisant rentrer en grâce, lui ordonna qu'on lui donnât l'anneau en signe d'épousailles : *Date annulum in manum ejus.* (Luc. xv. 22.) Elle devient encore le temple du Saint-Esprit. La sœur Marie Dognes vit sortir un démon du corps d'un enfant qui recevait le baptême, et y vit entrer le Saint-Esprit au milieu d'une nuée d'anges.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, lorsque mon ame était dans votre grâce, elle était donc votre amie, votre fille, votre épouse et votre temple; mais en péchant elle a tout perdu; elle est devenue votre ennemie et esclave de l'enfer. Mais je vous remercie de ce que vous me donnez le temps de recouvrer votre grâce. O mon Dieu, je me repens souverainement de vous avoir offensé, ô bonté infinie, et je vous aime par-dessus tout. Ah! recevez-moi de nouveau dans votre amitié; par pitié ne me dédaignez pas. Je sais bien que je mériterais d'être chassé; mais Jésus-Christ, par amour pour ce sacrifice pour lequel il s'immoia sur le Calvaire, a bien mérité que vous me receviez dans mon repentir : *Adveniat regnum tuum.* O mon père (car c'est ainsi que votre fils m'a enseigné à vous appeler), ô mon père, venez régner dans mon cœur par votre grâce; faites qu'il ne serve que vous, qu'il ne vive que pour vous, qu'il n'aime que vous. *Et ne nos inducas in tentationem.* Ah! ne permettez pas que mes ennemis me tentent de

manière à me vaincre. *Sed libera nos à malo.* Délivrez-moi de l'enfer; mais plutôt délivrez-moi du péché qui peut me conduire à l'enfer. O Marie, priez pour moi, et délivrez-moi du grand mal que j'éprouverais en me voyant dans le péché et privé de la grâce de votre Dieu et du mien.

DEUXIÈME POINT.

S. Thomas d'Aquin dit que le don de la grâce surpasse tout ce que peut recevoir une créature, puisque par la grâce on participe même à la nature de Dieu : *Donum gratiæ excedit omnem facultatem naturæ create, cum sit participatio divinæ naturæ.* Et c'est ce qu'avait dit S. Pierre : *Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ.* (I. Pet. 4. 4.) Jésus a mérité infiniment par sa passion, et il nous a communiqué cette splendeur qu'il a reçue de Dieu : *Et ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis.* (Joan. xvii. 22.) En un mot celui qui est en grâce avec Dieu ne fait qu'un avec lui : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (I. Cor. vi. 17.) Le Rédempteur a dit que la sainte Trinité vient habiter dans une âme qui aime Dieu : *Si quis diligit me, pater meus diligit eum.... Et ad eum venimus, et mansionem apud eum faciemus.* (Jo. xiv. 23.)

Une âme en état de grâce est une chose si belle aux yeux de Dieu, qu'il la glorifie lui-même : *Quam pulchra es, amica mea! quam pulchra es!* (Cant. iv. 1.) Il semble que Dieu ne sait pas lever les yeux de dessus une âme qui l'aime, et qu'il est tout oreilles pour écouter ce qu'elle désire : *Oculi Domini super justos, et aures ejus ad preces eorum.* (Ps. xxxii. 18.) Sainte Brigitte disait qu'un mortel ne pourrait voir la beauté d'une âme qui est en

grâce avec Dieu sans en mourir de plaisir ; et Sainte Catherine de Sienne, ayant vu une ame en état de grâce, dit qu'elle aurait donné volontiers sa vie afin que cette ame n'eût jamais plus perdu cet état. Et c'est pour cela que cette sainte femme baisait la terre que les prêtres avaient foulée , quand elle pensait que c'était par leur médiation que les ames rentraient en grâce avec Dieu.

Que de mérites peut acquérir une ame en état de grâce ! A tout moment elle peut acquérir une gloire éternelle. S. Thomas dit que tout acte d'amour fait par une ame en grâce mérite un paradis à part : *Quilibet actus charitatis meretur vitam æternam*. A quoi bon envier les grands du monde ? puisque si nous sommes en grâce avec Dieu nous pouvons sans cesse acquérir des grandeurs préférables dans le ciel. Un frère coadjuteur de la compagnie de Jésus , à ce que dit le père Patrigiani dans ses Ménéloges , apparut un jour après sa mort et dit qu'il était sauvé , lui , ainsi que Philippe II , roi d'Espagne , et que tous les deux ils jouissaient de la gloire ; mais que , autant la gloire de Philippe avait été petite sur le trône , autant elle était grande dans le ciel. Mais il n'y a que celui qui en jouit qui peut comprendre la paix qu'éprouve sur cette terre une ame qui est en grâce avec Dieu : *Gustate et videte , quam suavis est Dominus*. (Ps. xxxiii.) La parole du Seigneur n'en dit pas moins : *Pax multa diligentibus legem tuam*. (Ps. cxviii. 165.) La paix de celui qui est uni avec Dieu dépasse tout le plaisir que peuvent donner les sens et le monde : *Pax Dei , quæ exuperat omnem sensum*. (Philip. iv. 7.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, vous êtes ce bon pasteur, qui vous êtes laissé crucifier pour nous donner la vie, à nous qui sommes vos brebis. Lorsque je vous fuyais, vous n'avez pas laissé de revenir au-devant de moi pour me chercher. Recevez-moi, maintenant que c'est moi qui vous cherche et que je retourne à vos pieds plein de repentir. Donnez-moi de nouveau votre grâce que j'ai perdue par ma faute. Je m'en repens de tout mon cœur; je voudrais mourir de douleur lorsque je pense que tant de fois je vous ai tourné le dos. Pardonnez-moi par les mérites de cette mort amère que vous fîtes pour moi sur la croix. Attachez-moi avec les douces chaînes de votre amour, et ne permettez pas que je vous fuie jamais plus. Donnez-moi la force de souffrir avec patience toutes les croix que vous m'enverrez, puisque j'ai mérité les peines éternelles de l'enfer. Faites que j'embrasse avec amour les mépris que je recevrai de la part des hommes, puisque j'ai mérité d'être éternellement sous les pieds des démons. Faites, en un mot, que j'obéisse en tout à vos inspirations et que je surmonte tout respect humain pour l'amour de vous. Je suis résolu de ne servir que vous désormais. Que les autres demandent ce qu'ils voudront, moi je ne veux aimer que vous, ô mon Dieu, l'amabilité même. Je ne veux plaire qu'à vous seul. Mais vous, donnez-moi votre aide, sans lequel je ne puis rien. O mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur et je mets ma confiance dans votre sang. O Marie, mon espérance, secourez-moi par vos prières. Je me glorifie d'être votre esclave; et vous vous glorifiez de

sauver les pécheurs qui ont recours à vous ; secourez-moi et sauvez-moi.

TROISIÈME POINT.

Voyons maintenant quel est le malheur d'une ame en disgrâce avec Dieu. Elle est séparée du souverain bien qui est Dieu : *Peccata vestra dividerunt inter vos et Deum vestrum.* (Is. LIX. 2.) Elle n'appartient plus à Dieu et Dieu n'est plus à elle : *Vos non populus meus, et ego non ero vester.* (Os. I. 19.) Non-seulement elle n'est plus à lui, mais il la hait et la condamne aux flammes de l'enfer. Dieu ne déteste aucune de ses créatures, pas même les bêtes féroces, les serpens et les reptiles : *Diligis omnia quæ fecisti, et nihil odisti eorum quæ fecisti.* (Sap. XI. 25.) Mais Dieu ne peut pas s'empêcher de haïr les pécheurs : *Odisti omnes qui operantur iniquitatem.* (Ps. V. 7.) Oui, car Dieu ne peut pas aimer le péché, qui est un ennemi qui contrarie sa volonté, mais s'il hait le péché, il doit nécessairement détester aussi le pécheur qui ne fait qu'un avec le péché : *Similiter autem odio sunt impius et impietas ejus.* (Sap. XIV. 9.) Oh ! Dieu, si quelqu'un avait pour ennemi un prince de la terre, il ne serait jamais tranquille, car il craindrait avec raison la mort à tout bout de champ. Et celui qui a Dieu pour ennemi peut-il ne rien craindre ? Celui-là peut fuir la colère du prince en se cachant dans une forêt ou en s'exilant dans un autre royaume, mais qui peut fuir la main de Dieu ? Seigneur, disait David, si je vais au ciel, si je me cache dans l'enfer, partout où je me transporte, votre main peut venir jusqu'à moi : *Si ascendero in cælum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades... etiam illuc manus tua deducet me.* (Ps. CXXXVIII. 8.)

Malheureux pécheurs ! ils sont maudits de Dieu, maudits des Anges, maudits des Saints, et maudits tous les jours sur la terre par les prêtres, par les religieux qui prononcent malédiction sur eux en récitant l'office : *Maledicti qui declinant a mandatis tuis*. En outre, la disgrâce de Dieu emporte avec elle la perte de tous les mérites. Quand un homme aurait mérité autant qu'un S. Paul ermite, qui vécut quatre-vingt-dix-huit ans dans une caverne ; autant qu'un S. François Xavier, qui gagna à Dieu dix millions d'ames ; autant qu'un S. Paul apôtre, qui obtint plus de mérites, dit S. Jérôme, que tous les autres apôtres ensemble, si cet homme, dis-je, commettait un seul péché mortel, il perdrait tout : *Omnes justitiae ejus, quas fecerat, non recordabuntur*. (Ex. xviii.) Voilà donc la ruine que porte avec soi la disgrâce de Dieu. De fils de Dieu elle nous rend esclaves de Lucifer ; d'amis chéris, ennemis souverainement détestés ; d'héritiers du paradis, elle nous fait des damnés. S. François de Sales disait que, si les Anges pouvaient gémir en voyant le malheur d'une ame qui commet un péché mortel, et qui perd la grâce de Dieu, ils pleureraient tous de pitié et de compassion.

Mais le plus grand malheur, c'est que le pécheur ne gémit point sur les choses qui feraient gémir les Anges, s'ils le pouvaient. S. Augustin dit : Celui qui perd un animal, une brebis, ne mange pas, ne dort pas, il gémit ; et le pécheur perd la grâce de Dieu, et il mange, et il dort, et il ne gémit pas.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voilà l'état déplorable auquel je me suis réduit moi-même, ô mon Rédempteur. Vous, pour me rendre digne

de votre grâce, avez passé trente-trois ans dans les peines et dans les sueurs, et moi, pour un moment de plaisir empoisonné, je l'ai méprisée et perdue pour rien. Je remercie votre miséricorde, qui me donne encore, si je veux, le temps de la recouvrer; oui, je veux la recouvrer autant qu'il sera en moi. Dites-moi ce que j'ai à faire pour recevoir de vous le pardon. Voulez-vous que je me repente? Eh bien! ô mon Jésus, je me repens de tout mon cœur d'avoir offensé votre bonté infinie. Voulez-vous que je vous aime? Eh bien! je vous aime par-dessus tout. Par le passé, j'ai pendant trop long-temps fait servir mon cœur à l'amour des créatures et de la vanité. Désormais je ne veux vivre que pour vous et n'aimer que vous, ô mon Dieu, mon trésor, mon espérance et ma force. *Diligam te, Deus, fortitudo mea.* Vos mérites, vos plaies, ô mon Jésus, seront mon espérance et ma force. C'est de vous que j'espère la force de vous être fidèle. Recevez-moi donc dans votre grâce, ô mon Sauveur, et ne permettez pas que je vous abandonne jamais plus. Détachez-moi des affections de ce monde, et enflammez mon cœur de votre saint amour: *Tui amoris in eo ignem accende.* O Marie, ma mère, faites que je brûle d'ardeur pour Dieu, comme vous-même vous brûlez pour lui.

VINGTIÈME CONSIDÉRATION.

Folie du pécheur.

Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum.

(I. Cor. III. 19.)

PREMIER POINT,

Le vénérable Jean d'Avila aurait voulu diviser le monde en deux prisons, l'une pour ceux qui n'ont pas la foi ; et l'autre pour ceux qui, ayant la foi, vivent dans le péché et éloignés de Dieu. Pour ceux-ci, il aurait voulu de petites maisons. Mais le plus grand malheur qui peut arriver à ces misérables, c'est de se croire sages et prudens, tandis qu'ils sont les plus aveugles et les plus insensés de ce monde. Le pis est que leur nombre est infini : *Stultorum infinitus est numerus.* (Ecl. I. 15.) Qui devient fou pour les honneurs, qui pour les plaisirs, qui pour le néant de cette terre. Puis ils s'enhardissent à appeler fous les Saints qui méprisent les biens de ce monde pour acquérir la vie éternelle et le vrai bien qui est Dieu. Ils regardent comme une folie d'embrasser les humiliations, de pardonner les injures ; folie de se priver des plaisirs des sens et d'embrasser les mortifications, folie de renoncer aux honneurs et aux richesses, folie d'aimer la solitude et la vie humble et retirée. Mais ils ne songent pas que le Seigneur appelle aussi folie leur sagesse : *Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum.* (I. Cor. III. 19.)

Ah ! un jour viendra qu'ils avoueront leur folie, mais quand ? Lorsqu'il n'y aura plus de remède et qu'ils diront dans leur désespoir : *Nos insensati vitam illorum aestimabamus insaniam et finem illorum sine honore.* (Sap. v. 4.) Ah ! malheureux que nous avons été ! Nous appelions folie la vie des Saints, mais nous reconnaissons aujourd'hui que c'est nous qui étions les fous : *Ecce quomodo inter filios Dei computati sunt, et inter Sanctos sors illorum est.* (Ibid. 5.) Voilà comme ils sont rangés parmi le nombre des bienheureux enfans de Dieu et comme ils ont leur fortune parmi les Saints, et cette fortune sera éternelle et les rendra heureux pour toujours ; et nous avons été au nombre des esclaves du démon, et condamnés à brûler dans le lieu des supplices pendant toute l'éternité. *Ergo erravimus a via veritatis* (c'est ainsi qu'ils termineront leurs gémissemens), *et justitiæ lumen non luxit nobis.* (Ibid. 6.) Nous nous sommes donc trompés en voulant fermer les yeux à la divine lumière ; et ce qui nous rendra encore plus malheureux, c'est qu'il n'y a plus et qu'il n'y aura jamais de remède à notre erreur, tant que Dieu sera Dieu.

Quelle folie donc de perdre la grâce de Dieu pour un peu de fumée, pour un vil intérêt, pour un plaisir d'un moment ! Que ne fait pas un sujet pour gagner la grâce de son prince ! Oh Dieu, pour une misérable satisfaction, perdre le souverain bien qui est Dieu ! perdre le paradis ! perdre même la paix en cette vie en faisant entrer le péché dans une ame qui sera tourmentée par les remords ! se condamner volontairement à un malheur éternel ! Prendriez-vous ce plaisir illicite, si vous étiez sûr ensuite de vous brûler la main, ou bien d'être enfermé dans un tombeau ? Commettriez-vous ce péché, si après vous deviez perdre

quelques écus? Et cependant vous avez la foi, vous savez qu'en péchant vous perdez le paradis avec Dieu, et que vous serez condamné au feu; et vous péchez!

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu de mon ame, qu'en serait-il de moi, en ce moment, si vous n'aviez pas usé de tant de miséricorde? Je serais en enfer, ou bien où sont les fous auxquels j'ai ressemblé. Je vous remercie, Seigneur, et je vous prie de ne pas m'abandonner dans mon aveuglement. Je méritais d'être abandonné de vos lumières, mais je vois que votre grâce ne m'a pas encore abandonné. Je sens que vous m'appellez avec tendresse et que vous m'invitez à obtenir le pardon et à espérer tout de vous, malgré les grandes offenses dont je suis coupable à votre égard. Oui, ô mon Sauveur, j'espère que vous m'accepterez pour votre enfant. Je ne suis pas digne d'être ainsi appelé, car je vous ai tant de fois outragé en face : *Pater, non sum dignus vocari filius tuus; peccavi in cœlum et coram te*; mais je sais que vous allez chercher les brebis égarées et que vous vous consolez en embrassant vos enfans qui sont perdus. O mon père, je me repens de vous avoir offensé; je me jette à vos pieds, j'embrasse vos genoux et je ne me retirerai que lorsque vous m'aurez pardonné et que vous m'aurez béni : *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi*. Bénissez-moi, ô mon père, et que votre bénédiction me fasse concevoir une grande douleur de mes péchés et un grand amour pour vous. Je vous aime, ô mon père, je vous aime de tout mon cœur. Ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. Privez-moi de tout, mais ne me privez pas de votre amour. O Marie, si Dieu est mon

père, vous êtes ma mère. Bénissez-moi, vous aussi. Je ne mérite pas d'être votre enfant, recevez-moi pour votre esclave; mais faites que je sois un serviteur qui vous aime tendrement et qui se confie toujours dans votre protection.

DEUXIÈME POINT.

Malheureux pécheurs ! ils se fatiguent et se lassent pour acquérir les sciences mondaines ou l'art de ramasser du bien dans cette vie qui est si courte, et ils négligent les biens de la vie qui ne finit jamais; ils perdent tellement l'esprit qu'ils en deviennent fous, et se réduisent à l'état de brute. Ils ne distinguent plus le bien d'avec le mal, et ne suivent que cet appétit brutal qui les porte à chercher ce qui flatte la chair, et ils ne pensent pas à celui qui pardonne, ni à leur propre ruine éternelle, vers laquelle ils courent. Ce n'est pas là agir comme un homme, c'est suivre le penchant de la brute. S. Jean Chrysostôme dit : *Hominem illum dicimus, qui imaginem hominis salvam retinet; quæ autem est imago hominis? rationalem esse.* Être homme, c'est être raisonnable, c'est-à-dire agir selon la raison et non selon l'appétit des sens. Si une bête recevait de Dieu l'usage de la raison et qu'elle fit ses actions d'après cette raison même, on dirait qu'elle fait les actes d'homme; ainsi de même lorsque l'homme opère dans un sens contraire à la raison, on doit dire qu'il opère comme une brute.

Utinam saperent, et intelligerent, et novissima providerent. (Deut. xxxii. 29.) Celui qui opère avec prudence selon la raison prévoit l'avenir, c'est-à-dire ce qui doit lui arriver à la fin de la vie : la mort, le jugement, et après cette vie l'enfer ou le paradis. Oh ! combien est plus heu-

reux un villageois qui se sauve, qu'un monarque qui se damne! *Melior est puer pauper et sapiens, rege sene et stulto, nesciente prœvidere in posterum.* (Ecc. iv. 15.) O Dieu! ne regarderait-on pas comme fou celui qui pour gagner un jouet risquerait de perdre tous ses biens? Et celui qui pour une courte satisfaction perd son ame, et se met en danger de la perdre pour toujours, ne doit-on pas le regarder comme un fou? Le motif qui cause la ruine de tant d'ames qui se damnent, c'est de ne faire attention qu'aux biens et aux maux de cette terre, et de ne pas penser aux biens et aux maux éternels.

Dieu ne nous a pas placés certainement sur cette terre pour nous enrichir, ni pour acquérir des honneurs, ni pour contenter nos sens; mais pour gagner la vie éternelle: *Finem vero vitam aeternam.* (Rom. vi. 22.) Nous ne devons regarder comme important que d'acquérir cette seule fin: *Porro unum est necessarium.* (Luc. x. 42.) Mais c'est cette même fin que méprisent les pécheurs; ils ne pensent qu'au présent; ils cheminent vers la mort, s'approchent vers l'éternité et ne savent où ils vont. Que dire, s'écrie S. Augustin, d'un nautonnier à qui l'on demanderait où il va, et qui répondrait qu'il n'en sait rien? Chacun dirait qu'il va perdre son vaisseau: *Fac hominem perdidisse quo tendit, et dicatur ei: quo is? et dicat: nescio. Nonne iste navem ad naufragium perducet? Talis est,* conclut ensuite le saint, *qui currit præter viam.* C'est ainsi que sont ces sages du monde qui savent gagner de l'argent, prendre des plaisirs, obtenir des places, et qui ne savent pas sauver leur ame. Le mauvais riche fut sage en amassant des trésors; mais *mortuus est, et sepultus in inferno.* Alexandre-le-Grand fut sage en conquérant tant de royaumes; mais il mourut en peu de temps et fut damné pour

l'éternité. Henri VIII fut sage en ayant le talent de se maintenir sur le trône après sa scission avec l'Eglise ; mais , à la fin de ses jours, il reconnut qu'il avait perdu son ame , et s'écria : *Perdidimus omnia*. Que de misérables gémissent aujourd'hui , et s'écrient dans l'enfer : *Quid profuit nobis superbia , aut divitiarum jactantia? transierunt omnia illa tanquam umbra*. (Sap. v. 8.) Voilà , disent-ils , que pour nous tous les biens de ce monde sont passés comme une ombre, et qu'il ne nous reste qu'à gémir et à souffrir éternellement.

Ante hominem vita et mors, quod placuerit ei dabitur illi. (Eccl. xv. 18.) O chrétien , dans ce monde on vous a mis devant les yeux la vie et la mort , on vous a donné le choix entre ces deux choses , ou vous priver des plaisirs défendus et gagner la vie éternelle , ou les goûter et aller à l'enfer. Que dites-vous ? que choisissez-vous ? Choisissez comme un homme et non pas comme la brute ; choisissez comme un chrétien qui a la foi , et dites : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu , vous m'avez donné la raison, vous m'avez donné la lumière de la foi, et moi , par le passé, j'ai agi comme une brute en perdant votre grâce pour les vils plaisirs de mes sens qui sont passés comme un air léger ; et aujourd'hui je ne retire de tout cela que des remords de conscience et des comptes à rendre à votre divine justice : *Non intres in judicium cum servo tuo*. Ah ! Seigneur , ne me jugez pas selon que je le mérite ; mais traitez-moi selon votre miséricorde. Donnez-moi la lu-

mière. Donnez-moi la douleur de vous avoir offensé , et pardonnez-moi. *Erravi sicut ovis quæ periiit : quære servum tuum.* Je suis une brebis perdue : si vous ne me cherchez pas, je resterai égarée. Ayez pitié de moi, par ce sang que vous avez répandu pour l'amour de moi. Je me repens , ô souverain bien , de vous avoir laissé , et d'avoir volontairement renoncé à votre grâce. Je voudrais en mourir de douleur ; mais vous , faites-moi concevoir une plus grande contrition. Faites que j'aie dans le ciel chanter vos miséricordes. O Marie , ma tendre mère , vous êtes mon refuge , priez Jésus pour moi , suppliez-le de me pardonner , et de me donner la sainte persévérance.

TROISIÈME POINT.

Comprenons que les véritables sages sont ceux qui savent acquérir la grâce divine et le paradis. Prions donc sans cesse le Seigneur de nous donner la science des Saints, cette science qu'il donne à tous ceux qui la demandent : *Dedit illis scientiam Sanctorum.* (Sap. vi. 10.) Oh ! quelle belle science que celle de savoir aimer Dieu et sauver son ame ! Elle consiste à savoir prendre le chemin du salut éternel et les moyens pour y arriver. Le traité dans lequel on parle du salut de l'ame est le plus nécessaire de tous. Si nous savons tout et que nous ne sachions pas nous sauver, cela ne nous servira de rien , et nous serons toujours malheureux ; mais nous serons heureux , au contraire , si nous avons aimé Dieu , quoique nous ignorions toutes les autres choses : *Beatus qui te novit etsi alia nescit*, dit S. Augustin. Un jour le frère Gille dit à S. Bonaventure : Que vous êtes heureux , père Bonaventure , de savoir tant de choses ; et moi , pauvre ignorant , je ne sais rien : vous pouvez ac-

quérir plus de sainteté que moi. Apprenez, lui répondit le saint, que si une bonne vieille qui croupit dans l'ignorance sait aimer Dieu plus que moi, elle aura plus de sainteté que moi. A ces mots, le frère Gille se mit à crier : O bonne vieille, bonne vieille, comprenez, comprenez : si vous aimez Dieu, vous pouvez acquérir plus de sainteté que le père Bonaventure.

Surgunt indocti, et rapiunt cœlum, dit S. Augustin. Que d'esprits grossiers, qui ne savent pas même lire et qui savent aimer Dieu, se sauvent ; et que de savans selon le monde qui se damnent ! Mais ceux-ci ne sont pas les véritables sages. Oh ! que de sagesse ont eu les S. Pascal, les S. Félix capucin, les S. Jean de Dieu, bien qu'ils ignorassent les sciences humaines ! Que de sagesse ont eu ceux qui, abandonnant le monde, ont été s'enfermer dans les cloîtres, vivre dans les déserts, tels que S. Benoît, S. François d'Assise, et S. Louis de Toulouse, qui renonça à la couronne ! Que de sagesse ont eu tant de martyrs, tant de vierges, qui renoncèrent à des alliances illustres et préférèrent aller mourir pour Jésus-Christ ! Les mondains connaissent aussi cette vérité et ne manquent pas de dire, de celui qui s'est donné à Dieu : Heureux celui qui la comprend et qui sauve son ame. Dans le fait, ceux qui abandonnent les biens de ce monde pour se donner à Dieu s'appellent hommes détrompés ; et ceux qui abandonnent Dieu pour les biens de ce monde, comment devraient-ils s'appeler ? Les hommes trompés.

O mon frère, du nombre desquels voulez-vous être ? Pour faire un bon choix, S. Jean Chrysostôme vous conseille de visiter les cimetières : *Proficiscamur ad sepulcra*. Les tombeaux sont une bonne école pour connaître la vanité des biens de ce monde et pour apprendre la science

des Saints. Dites-moi, dit S. Chrysostôme, saurez-vous discerner ici le prince d'avec le lettré et d'avec le noble? Quant à moi, dit le saint, *nihil video, nisi putredinem, ossa et vermes. Omnia fabula, somnium, umbra.* Toutes les choses de ce monde finiront bientôt et s'évanouiront comme une comédie, comme un songe, comme une ombre; mais, ô chrétien, si tu veux acquérir la sagesse, il ne suffit pas de connaître l'importance de ta fin, il faut prendre les moyens d'y arriver. Tous voudraient se sauver et devenir saints; mais n'en prenant pas les moyens, ils n'obtiennent pas ce qu'ils désirent et se damnent. Il faut fuir les occasions, fréquenter les sacrements, faire oraison, et, avant tout, affermir dans son cœur les maximes de l'Évangile : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur? qui amat animam suam, perdet eam.* (Job. xii. 25) Il faut se dire : Il est nécessaire que je perde la vie même pour me sauver? *Qui vult venire post me, abneget semetipsum.* (Matt. xvi. 24.) Pour suivre Jésus-Christ, il faut refuser à son amour-propre les contentemens qu'il recherche : *Vita in voluntate ejus.* (Ps. xxix. 6.) Notre salut consiste à faire la volonté divine, et à pratiquer quelques autres maximes semblables.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O père des miséricordes, jetez un regard sur ma misère, et ayez pitié de moi. Donnez-moi la lumière, et faites-moi connaître ma folie passée afin que je pleure sur elle; faites-moi connaître votre bonté infinie afin que je l'aime. O mon Jésus, *ne tradas bestiis animas confitentes tibi*: vous avez versé votre sang pour me sauver, ne permettez pas que je retombe jamais plus dans l'esclavage

des démons comme par le passé. Je me repens, ô mon souverain bien, de vous avoir abandonné. Je maudis ce moment où j'ai donné de pleine volonté mon consentement au péché, et j'embrasse votre sainte volonté qui ne désire que mon bien. Père éternel, par les mérites de Jésus-Christ, donnez-moi la force d'accomplir tout ce qui vous plaît. Faites-moi mourir plutôt avant que je résiste à votre vouloir. Aidez-moi par votre grâce à mettre en vous seul tout mon amour, et à me détacher de toutes les affections qui ne tendent pas vers vous. Je vous aime, ô Dieu de mon ame, je vous aime au-dessus de tout, et j'espère de vous toutes sortes de biens : le pardon, la persévérance dans votre amour, et le paradis où je vous aimerai éternellement. O Marie, demandez ces grâces pour moi, votre fils ne vous refuse rien. O mon espérance, c'est en vous que je me confie.

VINGT-UNIÈME CONSIDÉRATION.

Vie malheureuse du pécheur, et vie heureuse de celui qui aime Dieu.

Non est pax impiis, dicit Dominus. (Is. XLVIII. 22.)
Pax multa diligentibus legem tuam. (Ps. CXLVIII. 165.)

PREMIER POINT.

Tous les hommes dans cette vie se fatiguent pour trouver la paix. Le marchand, le militaire, celui qui a un procès prend de la peine, parce qu'il pense qu'avec cet

argent, avec cette place, avec le succès de son procès il fera sa fortune et qu'il trouvera la paix. Mais, pauvres mondains qui cherchez un monde qui ne peut pas vous la donner ! Dieu seul peut nous donner la paix : *Da servis tuis* (dit l'Église dans ses prières), *illam quam mundus dare non potest, pacem*. Non, le monde ne peut pas, avec tous ses biens, contenter le cœur de l'homme, car l'homme n'a pas été créé pour cette sorte de biens, mais seulement pour Dieu. De là vient que Dieu seul peut le contenter. Les animaux, qui ne sont créés que pour les plaisirs des sens, trouvent la paix dans les biens de cette terre. Donnez à un cheval un peu d'herbe, à un chien un peu de viande, ils sont contents et ne désirent plus rien. Mais l'âme, qui n'est créée que pour aimer Dieu et être unie à lui, ne trouvera jamais la paix dans les plaisirs sensuels ; Dieu seul peut la contenter pleinement.

Le riche dont parle S. Luc (cap. xxii. v. 19), ayant fait une bonne récolte dans ses champs, se disait à lui-même : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos, requiesce, comede, bibe*. Mais ce malheureux fut traité de fou, *stulte* ; et c'est avec raison, dit S. Basile : *Numquid animam porcina[m] habes ?* Malheureux, lui dit le saint, avez-vous donc l'âme d'une brute, que vous ne pensiez à vous satisfaire que par le boire, le manger et par les plaisirs des sens ? *Requiesce, comede, bibe*. L'homme peut bien être gorgé des biens de ce monde, mais il n'en est jamais rassasié : *Inflari potest, satiari non potest*, dit S. Bernard. Le même saint dit sur ce mot de l'Évangile : *Ecce nos reliquimus omnia*, qu'il a vu plusieurs fous avec diverses folies. Il dit que tous ont une faim dévorante ; mais que les uns se rassasient de terre, c'est la figure des avares ; les autres d'air, c'est la figure de ceux qui ambition-

nent les honneurs; les autres sont auprès d'une fournaise ardente et avalent les flammes qui s'élèvent, c'est la figure des hommes colères; d'autres enfin sont autour d'un lac fétide et boivent des eaux croupissantes, c'est la figure des voluptueux. Puis le même saint s'adresse à eux et leur dit : O fous, ne voyez-vous pas que tout cela augmente votre faim au lieu de l'apaiser ? *Hæc potius famem provocant quam extinguunt.* Les biens du monde sont des biens apparens et ne peuvent pas rassasier le cœur de l'homme. *Comedistis, et non estis satiati.* (Agg. i. 6.) C'est pourquoi il désire d'acquérir à mesure qu'il possède davantage. *Major,* dit S. Augustin, *pecunia et avaritiæ fauces non claudit, sed extendit.* Tant que le voluptueux se vautre dans la sordidité, il est dégoûté et affamé en même temps; et comment le fumier et le plaisir des sens pourraient-ils satisfaire notre cœur? C'est ce qui arrive à l'ambitieux qui veut se rassasier de fumier, puisque l'ambitieux admire toujours davantage ce qu'il n'a pas que ce qu'il possède. Après avoir conquis tant de royaumes, Alexandre-le-Grand se plaignait de ce qu'il lui manquait encore les états de quelques princes. Si les biens de ce monde contentaient l'homme, les riches, les monarques seraient pleinement heureux, mais l'expérience prouve le contraire. Salomon, en assurant qu'il ne s'était privé d'aucun des plaisirs des sens, le dit lui-même : *Et omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis.* (Eccl. ii. 10.) Mais malgré cela, dit-il : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* (Ibid. i. 2.) Cela signifie : Tout ce qui est dans ce monde n'est que vanité, mensonge et folie.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, qu'ai-je retiré des offenses que je vous ai faites, si ce n'est des peines, des amertumes, et des tourmens pour l'enfer! La douleur que j'en éprouve ne me déplaît pas, elle me console même puisqu'elle est un don de votre grâce et qu'elle me fait espérer, d'après ce que vous avez dit, que vous voudrez me pardonner. Ce qui me tourmente, c'est de vous avoir donné de l'amertume, ô mon Rédempteur, vous qui m'avez tant aimé. Je méritais, Seigneur, que vous m'abandonnassiez dès lors; mais au lieu de m'abandonner, je vois que vous m'offrez le pardon et que vous êtes le premier à me demander la réconciliation. Oui, ô mon Jésus, je veux faire la paix et je désire votre grâce plus que tout autre bien. Je me repens, ô bonté infinie, de vous avoir offensé, je voudrois en mourir de douleur. Ah! par cet amour que vous m'avez témoigné en mourant pour moi sur la croix, pardonnez-moi et recevez-moi dans votre cœur. Changez le mien et faites qu'il vous cause autant de plaisir à l'avenir qu'il vous a causé de dégoût par le passé. Par amour pour vous je renonce désormais à tous les plaisirs que peut m'offrir le monde, et je prends la résolution de perdre plutôt la vie que votre grâce. Dites-moi ce que je puis faire pour vous plaire, car je veux le faire. Quels plaisirs! quels honneurs! quelles richesses! Je ne veux que vous, ô mon Dieu, ma joie, ma grâce, mon trésor, ma vie, mon amour, mon tout. Donnez-moi, Seigneur, la grâce de vous être fidèle. Donnez-moi votre amour, et faites de moi ce qu'il vous plaira. O Marie, ma mère et mon assurance après Jésus, recevez-moi sous votre protection et obtenez-moi tout de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

Salomon ne dit pas seulement que les biens de ce monde ne sont que vanité, qu'ils ne contentent pas, mais il ajoute que ce sont des peines qui affligent notre esprit. *Ecce universa vanitas, et afflictio spiritus.* (Ecl. i. 14.) Pauvres pécheurs ! ils prétendent être heureux avec leurs péchés, et ils n'y trouvent qu'amertume et remords. *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt.* (Ps. xiii. 5.) Quelle paix ! quelle paix ! nous dit le Seigneur. *Non est pax impiis, dicit Dominus.* (Ps. xlviii. 22.) Le péché porte premièrement avec lui la terreur de la vengeance divine. Quand quelqu'un a un ennemi puissant, il ne mange ni ne dort avec tranquillité ; et celui qui a Dieu pour ennemi peut-il être dans la paix ? *Pavor his qui operantur malum.* (Prov. x. 29.) Celui qui est dans le péché sent la terre trembler et le ciel gronder ; comme il craint ! Une feuille qui tombe l'épouvante. *Sonitus terroris semper in auribus ejus.* (Job. xv. 22.) Il fuit toujours sans voir qui le suit. *Fugit impius, nemine persequente.* (I. Cor. xxviii. 4.) Et qui donc le poursuit ? Son péché même. Caïn, après avoir tué son frère Abel, disait : *Omnis igitur qui invenerit me, occidet me.* (Gen. iv. 14.) Mais le Seigneur l'assura que personne ne lui ferait de mal : *Dixitque ei Dominus : Nequaquam ita fiet ;* aussi, dit l'Écriture, *habitavit profugus in terra.* (Ibid.) Il fuyait d'un lieu dans un autre. Qui donc persécutait Caïn ? n'était-ce pas son péché.

Le péché porte en outre avec lui le remords de la conscience, qui est un ver méchant qui ronge toujours. Le misérable pécheur va au spectacle, dans les fêtes, dans les banquets : Mais tu es dans la disgrâce de Dieu, lui dit

la conscience, où vas-tu? Le remords de la conscience est une peine si grande en cette vie que beaucoup de gens se sont donné la mort pour s'en délivrer. Parmi ceux-là on compte Judas, qui, comme l'on sait, se pendit de désespoir. On raconte qu'une autre personne ayant tué un enfant en conçut une peine si vive qu'elle se jeta dans un cloître; mais que ne trouvant pas de paix dans la religion, elle se transporta devant le juge, confessa son crime et se fit condamner à mort.

Qu'est-ce qu'une ame qui vit hors de Dieu? Le Saint-Esprit dit que c'est une mer orageuse. *Impius autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest.* (I.VII. 20.) Je le demande, si vous étiez transporté dans un concert, dans un bal, dans une fête; mais que vous fussiez suspendu par les pieds de manière à avoir la tête en bas, pourriez-vous jouir de ces plaisirs? C'est ainsi qu'est l'homme dont l'ame est sens dessus dessous au milieu des biens de ce monde, mais sans Dieu. Il mange, il boit, il danse, il porte de beaux vêtemens, il est comblé d'honneurs, il obtient cette place, cette propriété, mais il n'a pas la paix. *Non est pax impiis.* La paix ne vient que de Dieu, et Dieu ne la donne qu'à ses amis et jamais à ses ennemis.

Les biens de cette terre, dit S. Vincent Ferrer, sont dehors et n'entrent jamais dans le cœur: *Sunt aquæ, quæ non intrant illuc, ubi est sitis.* Ce pécheur portera un bel habit brodé, un beau diamant au doigt, se'nourrira à son goût; mais son pauvre cœur sera rempli d'épines et de fiel, et vous le verrez avec toutes ses richesses, ses délices, ses plaisirs, être toujours inquiet, s'emporter à la moindre contrariété, se mettre en colère, et ressembler à un animal enragé. Celui qui aime Dieu, se résigne à sa volonté dans le malheur et trouve la paix; mais celui

qui est ennemi de la volonté de Dieu ne peut pas faire cela, et ne trouve jamais moyen de s'apaiser. Le malheureux sert le démon, il sert un tyran qui l'abreuve de tristesse et d'amertumes. Dieu le lui annonce par ces paroles effrayantes, lorsqu'il s'écrie : *Eo quod non servieris Deo tuo in gaudio, servies inimico tuo in fame, et siti, et nuditate, et omni penuria.* (Deut. xxviii. 48.) Que ne souffre pas ce vindicatif après s'être vengé, ce voluptueux après s'être contenté, cet ambitieux, cet avare ! Oh ! quels grands saints ils pourraient devenir, s'ils souffraient pour Dieu ce qu'ils souffrent pour se damner !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! vie que j'ai perdue ! Oh ! si pour vous servir, ô mon Dieu, j'avais souffert les peines que j'ai endurées pour vous offenser, que de mérites n'aurais-je pas amassé pour le ciel. Ah ! Seigneur, pourquoi vous ai-je abandonné, pourquoi ai-je perdu votre grâce ? pour des plaisirs empoisonnés, et de courte durée, qui se sont aussitôt dissipés et qui m'ont laissé le cœur plein d'épines et d'amertumes. Ah ! péchés, je vous déteste, je vous maudis mille fois, et je bénis votre miséricorde, ô mon Dieu, et la patience avec laquelle vous m'avez supporté. Je vous aime, ô mon Créateur et mon Rédempteur, vous qui avez donné votre vie pour moi ; et puisque je vous aime, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. O mon Dieu, ô mon Dieu, pourquoi vous ai-je perdu ? pourquoi vous ai-je échangé ? je connais maintenant le mal que j'ai fait et je prends la résolution de tout perdre, la vie s'il le faut, plutôt que votre amour. Donnez-moi la lumière, Père éternel, par amour pour Jésus-Christ, faites-moi

connaître le grand bien que vous êtes et le néant des biens, que le démon me présente pour me faire perdre votre grâce. Je vous aime, parce que je désire encore vous aimer davantage. Faites que vous seul soyez mon unique pensée, mon unique désir, mon unique amour. J'espère tout de votre bonté par les mérites de votre fils. O Marie, ma mère, par l'amour que vous portez à Jésus-Christ je vous prie de m'obtenir la lumière et la force de le servir et de l'aimer jusqu'à la mort.

TROISIÈME POINT.

Si tous les biens et tous les plaisirs du monde ne peuvent pas contenter le cœur de l'homme, qui donc pourra le contenter ? Dieu seul. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* (Ps. xxx. 4.) Le cœur de l'homme cherche toujours un bien qui le satisfasse. Il possède les richesses, les dignités, et il n'est pas encore satisfait, parce que tous ces biens sont finis, et lui a été créé pour un bien infini. Mais qu'il trouve Dieu, qu'il s'unisse à lui, et il est content, il ne désire plus rien. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* S. Augustin ne trouva jamais la paix tandis qu'il mena une vie de plaisirs ; mais quand il se donna à Dieu, alors il l'avouait et disait à Dieu : *Inquietum est cor nostrum.* O mon Dieu, disait-il, je connais maintenant que tout est vanité et douleurs et que vous seul êtes la vraie paix de l'âme. *Dura sunt omnia, et tu solus requies.* Étant ensuite maître de son plaisir, il s'écriait : *Quid quæris, homuncio, quærendo bona ? Quære unum bonum, in quo sunt omnia bona.* Le roi David, après avoir péché, allait à la chasse, se promenait dans ses jardins, s'adonnait aux plaisirs de la table et à tous les

déclassemens d'un roi ; mais les festins , les jardins , et toutes les créatures qu'il faisait servir à ses plaisirs lui disaient : David , nous ne pouvons pas te contenter ? Non , non , nous ne pouvons pas te satisfaire. *Ubi est Deus tuus ?* Va trouver ton Dieu , lui seul peut te satisfaire. C'est pourquoi David ne faisait que verser des larmes au milieu de ses délices : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte : dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus ?* (Ps. xli. 4.)

Oh ! comme Dieu sait au contraire satisfaire les âmes fidèles qui l'aiment ! S. François d'Assise ayant tout abandonné pour Dieu , se trouvant sans soutien , couvert de haillons , mort de froid , exténué de faim en s'écriant : *Deus meus et omnia* , se croyait dans le ciel. S. François Borgia étant religieux dormait souvent sur la paille pendant ses voyages , mais alors il en éprouvait tant de consolation qu'il n'en pouvait dormir. S. Philippe de Néri avait aussi tout abandonné ; mais Dieu lui envoyait tant de consolation que lorsqu'il allait au lit , il s'écriait : C'en est assez , ô mon Jésus , laissez-moi dormir. Le père Charles de Lorraine jésuite , de la maison de Lorraine , étant dans sa cellule , se mettait à danser de plaisir. S. François Xavier , étant aux Indes , se découvrait la poitrine et disait : *Sat est , Domine : Assez , Seigneur , ne me donnez pas plus de consolation que mon cœur n'en peut supporter.* Sainte Thérèse disait qu'une goutte des consolations célestes donne plus de contentement que tous les plaisirs et les divertissemens du monde. Les promesses de Dieu ne peuvent pas manquer de donner à ceux qui abandonnent les biens de ce monde pour l'amour de lui le centuple de paix et de contentement même , en cette vie : *Qui reliquerit domum , vel fratres , etc.... propter nomen meum , centuplum accipiet , et vitam æternam possidebit.* (Matth. xix, 29.)

Qu'allons-nous donc chercher? Allons à Jésus-Christ, qui nous appelle et qui nous dit : *Venite ad me omnes, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth. xi. 29.) Une ame qui aime Dieu trouve cette paix qui surpasse tous les plaisirs et toutes les satisfactions que peuvent donner les sens et le monde : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum.* (Phil. iv. 7.) Les Saints, il est vrai, souffrent dans cette vie, car la terre est un lieu de souffrance et l'on ne peut mériter sans souffrir : mais S. Bonaventure dit que l'amour divin est semblable au miel qui rend douces et aimables les choses les plus amères. Celui qui aime Dieu aime sa volonté et se réjouit en esprit au milieu des amertumes ; car, en les embrassant, il sait qu'elles lui plaisent et qu'elles le charment. Oh Dieu, les pécheurs veulent mépriser la vie spirituelle sans l'éprouver ? *Vident crucem, sed non vident unctionem,* dit S. Bernard ; ils n'aperçoivent que les mortifications que souffrent les véritables amans de Dieu et les plaisirs dont ils se privent ; mais ils ne voient pas les délices spirituelles dont le Seigneur les favorise. Oh ! si les pécheurs goûtaient un peu la paix dont jouit pleinement une ame qui n'aime que Dieu ! *Gustate et videte,* dit David, *quam suavis est Dominus.* (Ps. xxxiii.) O mon frère, commencez à faire la méditation tous les jours, à communier souvent, à visiter le très-saint sacrement. Commencez à abandonner le monde, à revenir à Dieu, et vous verrez que le Seigneur vous donnera plus de consolations dans le temps que vous reviendrez à lui que le monde lui-même ne vous en a apporté avec tous ses amusemens. *Gustate et videte.* Celui qui ne l'éprouve pas, ne peut pas comprendre quel est le contentement d'une ame qui aime Dieu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Rédempteur, comme j'ai été aveugle par le passé de vous abandonner, vous, bien infini, source de toute consolation pour les misères et les courtes satisfactions des sens ! Je suis étonné de mon aveuglement ; mais je suis encore plus étonné de votre miséricorde, qui m'a supporté avec tant de bonté. Je vous remercie de m'avoir fait connaître ma folie et l'obligation que j'ai de vous aimer. Je vous aime, ô mon Jésus, de toute mon ame, et je désire vous aimer de plus en plus. Augmentez mon désir et mon amour. Embrâsez-moi d'amour, ô amabilité infinie, qui avez fait tant pour que je vous aime et qui désirez mon amour : *Si vis potes me mundare*. Ah ! mon Rédempteur, dépouillez mon cœur de tant d'affections impures qui m'empêchent de vous aimer comme je le voudrais. Je n'ai pas la force de faire que mon cœur ne brûle que pour vous et qu'il n'aime que vous. Cette force, il n'y a que votre grâce qui la donne, elle qui peut tout ce qu'elle veut. Détachez-moi de tout, chassez de mon ame toute affection qui n'est pas pour vous, et faites que je sois tout à vous. Je me repens par-dessus tout de tant de déplaisirs que je vous ai causés, et je prends la résolution de consacrer les jours qui me restent à votre saint amour ; mais c'est à vous à opérer. Faites-le par ce sang que vous avez répandu pour moi avec tant de douleur et tant d'amour. Faites pour la gloire de votre puissance que mon cœur, qui a été pendant un certain temps rempli d'affections terrestres, soit tout enflammé d'amour pour vous, ô bien infini. O mère du bel amour, rendez-moi par vos prières, comme vous avez toujours été, tout brûlant de charité pour Dieu.

VINGT-DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

Des mauvaises habitudes.

Impius cum in profundum venerit, contemnit. (Pr. xviii. 3.)

PREMIER POINT.

Un des plus grands dommages que nous a portés le péché d'Adam, c'est le penchant au péché. L'apôtre gémissait en se voyant aiguillonné par la concupiscence et poussé vers le mal qu'il abhorrait : *Video aliam legem in membris meis... captivantem me in lege peccati.* (Rom. vii. 23.) De là vient que nous, qui sommes infectés de cette concupiscence et entourés de tant d'ennemis qui nous poussent vers le mal, nous arrivons avec tant de peine à la patrie bienheureuse sans avoir commis quelque faute. Cette fragilité humaine une fois reconnue, je fais cette demande. Que diriez-vous d'un voyageur qui, devant passer la mer pendant une grande tempête, sur une barque à demi pourrie, voudrait charger d'un poids capable à lui seul, même hors le temps d'orage, de faire couler à fond le frêle esquif, que penseriez-vous sur le danger de cet homme? Appliquez cet exemple à un homme qui a de mauvaises habitudes, et qui devant traverser la mer de cette vie (mer orageuse où tant de gens font naufrage) sur une barque petite et pourrie comme notre chair à laquelle nous sommes unis, voudrait la charger de péchés d'habitude. Il est très-difficile que cet homme se sauve, car

les mauvaises habitudes aveuglent l'esprit, endurecissent le cœur, et le rendent obstiné jusqu'à la mort.

Et d'abord les mauvaises habitudes aveuglent. Pourquoi les Saints demandent-ils la lumière à Dieu, et pourquoi craignent-ils de devenir les plus grands pécheurs de la terre? Parce qu'ils savent que si une fois ils viennent à perdre la vie, ils peuvent commettre beaucoup de crimes. Pourquoi encore tant de chrétiens ont-ils voulu vivre obstinément dans le péché jusqu'à ce qu'ils aient été damnés? *Excavavit eos malitia eorum.* (Sap. II. 21.) Le péché leur a enlevé la vue, et c'est par-là qu'ils se sont perdus. Chaque péché porte avec soi l'aveuglement. Et à mesure que le nombre des péchés s'accroît, la cécité augmente. Dieu est notre lumière, l'ame est donc d'autant plus aveugle qu'elle s'éloigne de Dieu : *Ossa ejus implebuntur vitis.* (Job. xx. 11.) De même que la lumière du soleil ne peut pénétrer dans un vase rempli de terre, de même aussi la lumière divine ne peut pénétrer dans un cœur rempli de vices. C'est pour cela que l'on voit trop souvent des pécheurs fatigués perdre la lumière, aller de péché en péché, et ne penser plus à s'amender : *In circuitu impii ambulabunt.* (Ps. xi. 9.) Ces malheureux tombés dans cette fosse obscure ne savent que pécher, ne parlent que de péchés, ne pensent qu'à pécher, et agissent comme s'ils ne savaient plus que le péché est un mal : *Ipsa consuetudo mali,* dit S. Augustin, *non sinit peccatores videre malum quod faciunt.* Ainsi ils vivent comme s'ils ne croyaient plus qu'il y a un Dieu, un paradis, un enfer, une éternité.

Le péché qui d'abord vous faisait horreur, par l'effet de l'habitude, ne vous paraît plus si terrible : *Pone illos, ut rotam, et sicut stipulam ante faciem venti.* (Ps. LXXXII.

14.) Voyez, dit S. Grégoire, avec quelle facilité un brin de paille est emporté par un léger zéphyr; ainsi souvent vous verrez tel qui, avant de tomber, résistait au moins quelque temps aux tentations et qui luttait avec elles, ayant de mauvaises habitudes retomber à chaque tentation, à chaque occasion. Pourquoi cela? Parce que les mauvaises habitudes lui ont enlevé la lumière. S. Anselme dit que le démon fait avec certains pécheurs comme fait celui qui tient un oiseau attaché par un fil et qui le laisse voler, mais qui, lorsqu'il le veut, le fait tomber à terre. Tels sont, dit le même saint, les chrétiens qui ont de mauvaises habitudes : *Pravo usu irretiti ab hoste tenentur, volantes in eadem vitia dejiciuntur.* (Ap. Edinor. in vita, lib. 2.) Il y en a même, ajoute S. Bernardin de Sienne, qui pêchent sans avoir d'occasion. Ce saint dit que ceux qui ont de mauvaises habitudes sont comme des moulins à vent qui tournent à tout vent, *rotantur omni vento*, qui tournent, quoiqu'il n'y ait pas de grains à moudre, et quoique le meunier ne le veuille pas. Voyez un de ces chrétiens, il a de mauvaises pensées sans occasion, sans en prendre plaisir, sans le vouloir, par la seule force de l'habitude : *Dura res est consuetudo*, dit S. Jean Chrysostôme, *quæ nonnunquam nolentes committere cogit illicita.* Oui, car, comme dit S. Augustin, les mauvaises habitudes deviennent une nécessité : *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* Et S. Bernardin ajoute : *Usus vertitur in naturam* : et de même qu'il est nécessaire à l'homme de respirer, de même il est nécessaire à ceux qui ont contracté de mauvaises habitudes et qui sont les esclaves du péché, de retomber sans cesse. J'ai dit les esclaves, car il y a des serviteurs qui vous servent moyennant un salaire, et il y a des esclaves qui vous

servent sans salaire ; il y a des misérables qui sont au nombre de ces derniers, ils pêchent sans éprouver aucun plaisir.

Impius cum in profundum venerit, contemnit. (Ps. XVIII. 3.) S. Chrysostôme applique ce texte à celui qui a de mauvaises habitudes, et qui étant dans les ténèbres méprise les corrections, les prédications, les censures, l'enfer, Dieu, tout, en un mot, et ressemble à ce malheureux oiseau de proie qui, pour ne pas abandonner le cadavre qu'il dévore, préfère se laisser tuer par les chasseurs. Le père Rempit raconte qu'un homme condamné à mort, en allant au supplice, leva les yeux, vit une jeune fille et consentit à une mauvaise pensée. Le père Gisolle raconte aussi qu'un blasphémateur qui était condamné à mort prononça un blasphème au moment même où il fut jeté au bas de l'échelle. S. Bernardin dit qu'il ne sert de rien de prier pour ceux qui ont de mauvaises habitudes, et qu'il faut seulement les plaindre comme damnés. Comment, en effet, pourraient-ils sortir de leur précipice, s'ils n'y voient plus ? Il faut un miracle de la grâce. Les yeux de ce malheureux ne s'ouvriront que dans l'enfer, quand il sera inutile de les ouvrir et qu'ils ne pourront que pleurer amèrement leur folie.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, vous vous êtes plu à me combler de bienfaits, plus que vous n'avez fait à l'égard de tous les autres, et moi j'ai surpassé, en vous offensant et en vous injuriant, plus que toute autre personne que je connaisse. O cœur navré de douleur de mon Dieu, vous qui sur la croix fûtes si affligé et si tourmenté à la vue de

mes péchés, donnez-moi par vos mérites une connaissance parfaite et une profonde douleur de mes péchés. Ah ! mon Jésus, je suis rempli de défauts, mais vous êtes tout-puissant, et vous pouvez me remplir de votre saint amour. Je me confie en vous qui êtes la bonté et la miséricorde infinie. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé ; ah ! plutôt à Dieu que je fusse mort et que je ne vous eusse jamais offensé ! Je vous ai oublié, mais vous vous êtes souvenu de moi, je le vois à l'aide de cette lumière avec laquelle vous éclairez mes pas. Puisque vous me donnez la lumière, donnez-moi aussi la force de vous être fidèle. Je vous promets de mourir mille fois plutôt que vous fuir jamais plus ; mais je mets toute mon espérance dans votre secours : *In te, Domine, speravi ; non confundar in aeternum*. En vous j'espère, ô mon doux Jésus, de ne plus me voir en butte à la confusion du péché, ni privé de votre grâce. *In te, Domine, speravi ; non confundar in aeternum*. Je me tourne aussi vers vous, ô Marie, ma mère. Je me repose sur votre intercession, ô mon espérance, pour ne plus me voir l'ennemi de votre fils. Ah ! suppliez-le qu'il me fasse plutôt mourir avant que je ne tombe dans cette affreuse disgrâce.

DEUXIÈME POINT.

De plus, les mauvaises habitudes nous endurent : *Cor durum efficit consuetudo peccandi*. (Cornelius a Lapide.) Dieu permet cela en punition des résistances que nous avons opposées à sa voix. L'apôtre dit que le Seigneur, *cujus vult miseretur, et quem vult indurat*. (Rom. ix. 18.) S. Augustin développe cette pensée : *Obduratio Dei est nolle misereri*. Mais ce n'est pas assez pour Dieu d'endurcir celui

qui a de mauvaises habitudes , il lui enlève la grâce , en punition des ingratitude qu'il a commises envers la grâce. Et son cœur reste dans sa dureté , et devient comme un rocher : *Cor ejus indurabitur tanquam lapis , et stringetur quasi malleatoris incus.* (Job. xli. 15.) De là vient que tandis que les autres s'attendrissent , et pleurent en songeant aux rigueurs des jugemens de Dieu , aux supplices des damnés , à la passion de Jésus-Christ ; celui qui a de mauvaises habitudes n'en est pas pour cela ému ; il n'y pense qu'avec indifférence , comme si c'étaient des choses qui ne le regardent pas ; et il deviendra insensible à toutes ses fautes : *Et stringetur quasi malleatoris incus.*

Aussi les morts subites , les tremblemens de terre , le tonnerre , la foudre , rien ne l'épouvante ; plutôt que de le ranimer et de le faire revivre , tout cela prolongerait encore le sommeil de mort dans lequel il est plongé : *Ab increpatione tua , Deus Jacob , dormitaverunt.* (Ps. lxxv. 7.) Peu-à-peu celui qui est livré à de mauvaises habitudes n'éprouve plus de remords de conscience. Les péchés les plus énormes ne lui semblent rien : *Peccata quamvis horrenda ,* dit S. Augustin , *cum in consuetudine veniunt , parva aut nulla esse videntur.* On rougit naturellement lorsqu'on fait le mal , mais , dit S. Jérôme , les pécheurs ne rougissent pas en péchant : *Qui ne pudorem quidem habent in delictis.* S. Pierre les compare aux pourceaux qui se vautrent dans la boue : *Sus lota in volutabro lutæ.* (II. Pet. II. 22.) De même que le pourceau se vautrant dans la boue ne sent pas la puanteur qu'elle exhale , de même aussi le pécheur d'habitude est le seul qui ne sente pas la mauvaise odeur qui révolte tous les autres. Cette fange lui a enlevé même l'usage de la vue. Qu'y a-t-il

donc de si étonnant, dit S. Bernardin, qu'il ne se ravise pas quand Dieu le frappe? *Populus immergit se in peccatis, sicut sus in volutabro luti; quid mirum si Dei flagellantis futura judicia non cognoscit.* (S. Bern. Sen. p. 2. pag. 182.) D'où il arrive qu'au lieu de s'attrister de ses péchés, il s'en réjouit, il en rit, il s'en vante : *Lætantur cum malefecerint.* (Prov. II. 14.) *Quasi per risum stultus operatur scelus.* (Prov. X. 23.) Que sont ces marques de cet endurcissement diabolique? Ce sont, dit S. Thomas de Villeneuve, des signes de damnation : *Induratio, damnationis indicium.* O mon frère, tremblez, et craignez qu'il ne vous arrive la même chose. Si vous vous êtes laissé aller à quelque mauvaise habitude, tâchez d'en sortir dès à présent, car Dieu vous appelle. Et puisque vous avez encore des remords de conscience, réjouissez-vous-en, car c'est signe que Dieu ne vous a pas abandonné. Mais corrigez-vous et amendez-vous vite, car si vous ne le faites pas, votre plaie se gangrènera et vous serez perdu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, comment pourrais-je vous remercier, comme je le dois, de tant de grâces que vous m'avez faites? Que de fois vous m'avez appelé et que de fois je vous ai résisté! Au lieu d'être reconnaissant, au lieu de vous aimer, puisque vous m'avez délivré de l'enfer et que vous m'avez appelé avec tant d'amour, j'ai continué à provoquer votre indignation, en redoublant d'injures. Non, ô mon Dieu, je ne veux plus outrager votre patience; c'est assez vous avoir offensé. Vous seul, qui êtes la bonté infinie, avez pu me supporter jusqu'aujourd'hui. Mais je vois que vous ne pouvez plus me supporter désormais; et vous avez raison

sans doute. Pardonnez donc, Seigneur, ô mon souverain bien, toutes les injures que je vous ai faites. Je m'en repens de tout mon cœur; et je me propose de ne plus vous offenser à l'avenir. Eh quoi! peut-être continuerai-je à vous irriter? Ah! ô Dieu de mon ame, apaisez-vous à mon égard, je vous en conjure, non pour mes mérites, car je ne suis digne que de châtement et de l'enfer, mais par les mérites de votre fils, mon Rédempteur, dans lequel je mets toute mon espérance. Par amour pour Jésus-Christ, recevez-moi dans votre grâce, et donnez-moi la persévérance dans votre amour. Détachez-moi des affections impures et entraînez-moi tout entier vers vous. Je vous aime, ô Dieu puissant, véritable amant des ames, vous qui êtes digne d'un amour infini. Ah! plutôt au ciel que je vous eusse toujours aimé. O Marie, ma mère, faites que dans cette vie qui me reste, je n'offense plus votre fils, mais que je l'aime et que je pleure les déplaisirs que je lui ai donnés.

TROISIÈME POINT.

Quand la lumière sera perdue et que le cœur sera endurci, le pécheur fera probablement une mauvaise fin, et mourra obstiné dans son péché : *Cor durum habebit male in novissimo.* (Eccl. III. 27.) Les justes continuent à marcher dans une voie directe : *Rectus callis justi ad ambulandum.* (Is. xxvi. 7.) Et le pécheur d'habitude, au contraire, va toujours en tournant : *In circuitu impij ambulabunt.* (Ps. xi. 9.) Ils laissent le péché par instant, mais ils y retombent. C'est à ceux-là que S. Bernard annonce la damnation : *Vae homini, qui sequitur hunc circuitum.* (Serm. 12. sup. Psal. 90.) Mais, dira quelqu'un : Je veux me

corriger avant de mourir. Mais c'est là la difficulté ; un pécheur d'habitude se corrige rarement même dans la vieillesse : *Adolescens juxta viam suam*, dit le Saint-Esprit, *etiam cum senuerit non recedet ab ea.* (Prov. xxii. 6.) La raison en est, à ce que dit S. Thomas de Villeneuve (Con. 4. Dan. quæst. 4.), que notre force est bien faible : *Et erit fortitudo nostra ut favilla stupæ.* (Is. i. 31.) De là vient, selon le même saint, que l'âme qui est privée de la grâce ne peut pas demeurer sans pécher de nouveau : *Quo fit ut anima a gratia destituta diu evadere ulteriora peccata non possit.* Mais, outre cela, quelle folie de la part de celui qui voudrait jouer et perdre volontairement tout son bien, en espérant de se rattraper à la partie prochaine ? Eh bien ! c'est là la folie de ceux qui continuent à vivre dans le péché, et qui espèrent ensuite de porter remède à tout au dernier moment de la vie. L'Éthiopien ou le léopard peuvent-ils changer la couleur de leur peau ? Et comment pourra-t-il mener une bonne vie celui qui a eu pendant longtemps de mauvaises habitudes : *Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas, et vos poteritis beneficere cum didiceritis malum.* (Jer. xiii. 23.) De là vient que le pécheur d'habitude s'abandonne enfin au désespoir et finit ainsi ses jours : *Qui vero mentis est duræ, corruct in malum.* (Prov. xxviii. 14.)

S. Grégoire s'écrie au sujet de ce passage de Job : *Concidit me vulnere super vulnus, irruit in me quasi gigas.* (Job. xvi, 16.) Si l'on est assailli par un ennemi, à la première blessure on a assez de force pour résister et pour se défendre encore ; mais, à mesure que l'on reçoit des blessures, on perd ses forces et l'on reste enfin sur la place. C'est ainsi que fait le péché. A la première et à la seconde fois, il reste quelque force au pécheur (celle de la grâce

qui aide); mais s'il continue à pécher, le péché devient comme un géant : *Irruit quasi gigas*. Comment, lorsque le pécheur se trouvera si faible et fatigué de tant de coups, pourra-t-il éviter la mort? Le péché, dit Jérémie, est comme une grande pierre qui opprime l'ame : *Et posuerunt lapidem super me*. (Thren. iii. 53.) Il est aussi difficile à un pécheur d'habitude, dit S. Bernard, de se relever qu'il est possible à un homme enseveli sous un grand rocher de le repousser et de s'en débarrasser : *Difficile surgit, quem moles malæ consuetudinis premit*.

Suis-je donc réduit au désespoir, dira un pécheur d'habitude? Non, non, vous n'êtes pas réduit au désespoir, si vous voulez vous corriger. Mais quelqu'un a dit que dans les maladies violentes il fallait aussi employer des remèdes violents : *Præstat in magnis morbis a magnis auxiliis initium medendi sumere*. (Card. in Matth. cap. 16.) Si un médecin disait à un malade qui refuse de prendre des remèdes, parce qu'il connaît la gravité de sa maladie : Mon ami, c'en est fait de vous, si vous ne prenez pas tel remède. Que dirait le malade? Apportez, dirait-il, je veux le prendre tout, car il y va de ma vie. Chrétien, je vous dis la même chose; si vous êtes dans l'habitude de quelque péché, vous êtes bien mal, et vous êtes du nombre de ces malades qui *raro sanantur*, comme dit S. Thomas de Villeneuve; vous êtes prêt de vous damner. Si vous voulez vous guérir, cependant vous le pouvez; mais n'attendez pas un miracle de la grâce : il faut, de votre côté, enlever les occasions, fuir les mauvaises sociétés, et vous recommander à Dieu pendant vos tentations : mettez en pratique les moyens que je vous donne : confessez-vous souvent, faites tous les jours une lecture spirituelle, soyez dévot envers la Sainte Vierge; priez-la sans cesse

de vous obtenir la force de ne plus retomber. Faites-vous violence, autrement la menace que le Seigneur adresse aux obstinés tombera sur vous : *In peccato vestro meriemini.* (Jo. VIII. 21.) Et si vous n'apportez pas remède aujourd'hui que le Seigneur vous donne ses lumières, il sera difficile pour vous d'y rémédier plus tard. Entendez Dieu qui vous crie : *Lazare, exi foras.* Malheureux pécheur déjà mort, sortez de la fosse obscure de votre vie désordonnée. Hâtez-vous de répondre et de vous donner à Dieu; et craignez que ceci ne soit le dernier appel de la part de Dieu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu , pourquoi attendre que vous m'abandonniez de votre propre mouvement et que vous me jetiez dans l'enfer. Ah ! Seigneur, attendez-moi , car je veux changer de vie et me donner à vous. Dites-moi ce que j'ai à faire , car je veux le faire. O sang de Jésus , aidez-moi. O Marie , avocate des pécheurs , sauvez-moi ; et vous , Père éternel , par les mérites de Jésus et de Marie , ayez pitié de moi. Je me repens , ô Dieu de bonté infinie , de vous avoir offensé et je vous aime par dessus tout. Pardonnez-moi par amour pour Jésus-Christ , et donnez-moi votre amour. Faites encore que je craigne de me perdre , si je vous offense de nouveau. Éclairez-moi , Seigneur , éclairez-moi , et fortifiez-moi. J'espère tout de votre miséricorde. Vous m'avez fait tant de grâces quand j'étais éloigné de vous , et j'espère bien davantage maintenant que je reviens à vous avec la ferme résolution de n'aimer que vous. Je vous aime , ô mon Dieu , ma vie , mon tout. Je vous aime aussi , vous , Marie , ô ma mère , je vous re-

mets mon ame. Préservez-la par votre intercession de retomber dans la disgrâce de Dieu.

VINGT-TROISIEME CONSIDÉRATION.

Des pièges que le démon tend dans l'esprit des pécheurs.

(Quoique nous ayons développé dans les considérations précédentes quelques sentimens dont nous parlons ici, nous avons cru convenable cependant de les rassembler, afin de combattre avec plus de force les erreurs ordinaires dont le démon se sert pour faire retomber les pécheurs.)

PREMIER POINT.

Figurons-nous qu'un jeune homme qui est tombé dans des péchés graves s'en soit déjà confessé et qu'il ait recouvré la grâce de Dieu. Le démon le tente de nouveau; le jeune homme résiste d'abord, mais plus tard il balance, car l'ennemi lui tend des pièges. Jeune homme, dit-il, réponds, que veux-tu faire? Veux-tu pour un misérable contentement perdre cette grâce de Dieu que tu as acquise et qui vaut plus à elle seule que le monde entier? Veux-tu écrire toi-même ta sentence de mort éternelle, et te condamner à brûler éternellement dans l'enfer? *Non*, me dis-tu, je ne veux pas me damner, je veux me sauver au contraire; mais si je commets ce péché, je m'en confesserai. Voilà le premier piège du tentateur. Tu me

dis donc que tu t'en confesseras plus tard , mais déjà tu perds ton ame. Repondez-moi , si vous aviez dans vos mains un bijou du prix de mille ducats, le jetteriez-vous dans un fleuve en disant : Plus tard je le chercherai avec soin et je le trouverai ? Votre ame est ce bijou que vous tenez entre vos mains ; Jésus-Christ l'a rachetée de son sang , et vous la jetez volontairement dans l'enfer (puisque par le péché vous vous damnez, selon toute justice), et puis vous dites : Mais j'espère la recouvrer par la confession. Et si vous ne la recouvrez pas ? Pour la recouvrer il faut avoir une véritable contrition qui est un don de Dieu ; et si Dieu ne l'accorde pas ? et si la mort vient et que vous n'avez pas le temps de vous convertir ?

Vous dites que vous ne passerez qu'une semaine dans cet état et que vous vous convertirez ; et qui vous a promis cette semaine ? Vous dites encore que vous vous confesserez demain ; mais qui vous a promis ce jour de demain ? *Crastinum Deus non promisit*, dit S. Augustin, *fortasse dabit, et fortasse non dabit*. Ce jour de demain, Dieu ne vous l'a pas promis ; peut-être vous le donnera-t-il, peut-être vous le refusera-t-il comme à tant d'autres qui se sont couchés bien portans et qui le lendemain matin ont été trouvés morts dans leur lit. Combien de pécheurs n'a-t-il pas fait mourir et n'a-t-il pas envoyé en enfer au moment même où ils consumaient le crime ! Et si on en agit ainsi envers vous, comment pourrez-vous porter remède à votre perte éternelle ? Sachez qu'avec ces mots, je m'en confesserai ensuite, le démon a envoyé des milliers de chrétiens en enfer, car on trouverait difficilement un pécheur réduit à un désespoir tel qu'il voulût se damner ; mais en péchant il le fait dans l'espoir de se confesser : c'est ainsi cependant que tant de misérables se

sont damnés, et qu'ils ne peuvent plus aujourd'hui porter remède à leur malheur.

Mais vous dites : Je crains de ne pas résister à cette tentation. C'est le second piège que tend le démon. Il veut vous faire croire que vous n'avez pas la force de résister aux passions présentes. Il faut d'abord que vous sachiez que Dieu est fidèle, comme le dit l'apôtre, et qu'il ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces : *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (1. Cor. x. 13.) De plus, je vous le demande, si vous doutez maintenant que vous puissiez résister, comment plus tard aurez-vous de la confiance dans vos forces ? Plus tard l'ennemi ne manquera pas de vous engager à commettre d'autres péchés, et alors il sera plus fort que vous et vous plus faible qu'auparavant. Si vous ne croyez pas éteindre à présent cette flamme, comment pourrez-vous venir à bout de l'éteindre quand elle sera plus grande ? Dieu m'aidera, dites-vous, mais Dieu vous aide aussi maintenant ; et pourquoi ne voulez-vous pas résister aujourd'hui ? Vous espérez donc peut-être que Dieu vous accordera plus de secours et plus de grâces quand vous aurez commis plus de péchés ? Si vous désirez plus de secours et plus de force, pourquoi ne les demandez-vous pas à Dieu ? Doutez-vous donc de la fidélité de Dieu, lui qui vous a promis de vous accorder tout ce que vous lui demanderez ! *Petite et dabitur vobis.* (Math. vi. 7.) Dieu n'est jamais en défaut, recourez à lui et il vous donnera la force de résister. *Deus impossibilia non jubet*, dit le concile de Trente, *sed jubendo monet et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis.* (Scss. vi. c. 13.) Dieu ne commande rien d'impossible ; mais en nous imposant des devoirs, il nous avertit que nous pou-

vous les remplir avec le secours actuel qu'il nous donne ; et lorsque ce secours ne suffit pas , il nous exhorte encore à en demander de plus grands ; et, si nous le demandons, il ne manque jamais de nous l'accorder.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Est-ce donc parce que vous avez eu tant de bonté pour moi que j'ai eu tant d'ingratitude à votre égard ? Nous avons lutté à nous deux ; moi je vous fuyais et vous couriez après moi ; vous me combliez de biens et moi je ne répondais qu'en faisant du mal. Ah ! Seigneur, quand ce ne serait que par rapport à la bonté que vous avez eue pour moi , je devrais devenir amoureux de vous , puisque à mesure que j'augmente le nombre de mes péchés, vous aussi vous augmentez celui de vos grâces. Où donc ai-je mérité la lumière que vous me donnez ? Seigneur, je vous en remercie de tout mon cœur, et j'espère un jour vous en remercier dans le ciel pendant l'éternité. J'espère dans l'efficacité de votre sang que je me sauverai ; et je l'espère sans la moindre crainte , puisque vous avez été si miséricordieux envers moi. J'espère aussi que vous me donnerez la force de ne plus vous trahir. Je me propose , moyennant votre grâce , de mourir mille fois plutôt que de vous offenser de nouveau. Pendant les jours qui me restent à vivre je veux vous aimer. Et comment n'aimerai-je pas un Dieu qui , après s'être livré à la mort pour moi , m'a supporté avec tant de patience malgré toutes les injures que je lui ai faites ? O Dieu de mon ame, je m'en repens de tout mon cœur et je voudrais en mourir de douleur. Mais si par le passé je me suis détourné de vous, maintenant je vous aime par-dessus tout ; je vous aime

plus que moi-même. Père éternel , je vous en conjure par les mérites de Jésus-Christ , secourez un malheureux pécheur qui veut vous aimer. Marie, mon espérance, aidez-moi, obtenez-moi la grâce de revenir toujours à votre fils et à vous-même toutes les fois que le démon m'engagera à vous offenser de nouveau.

DEUXIÈME POINT.

Le démon dit encore : Le Seigneur est le Dieu de miséricorde. Voilà le troisième piège qu'il tend à tous les pécheurs et qui en a fait damner un grand nombre. Un auteur savant a dit que la miséricorde de Dieu envoie plus de chrétiens en enfer que sa justice même , car les pécheurs se confient avec témérité dans la miséricorde , pèchent et se perdent. Le Seigneur est le Dieu de miséricorde : qui le nie ? Mais, malgré cela, d'où vient qu'il y a tant de gens qui vont en enfer tous les jours ? Dieu est miséricordieux, mais il est juste aussi, et par conséquent obligé de châtier celui qui l'offense. Il use de miséricorde, mais envers qui ? envers ceux qui le craignent. *Misericordia sua super timentes se ; misertus est Dominus timentibus se.* (Ps. cii. 13.) Mais il use de toute sa justice envers ceux qui le méprisent et qui abusent de sa miséricorde pour le mépriser même davantage, et c'est avec raison. Dieu pardonne le péché, mais il ne pardonne pas la volonté de pécher. S. Augustin dit que celui qui pèche en pensant qu'il se repentira plus tard , n'est pas un pénitent , mais un homme qui se moque de Dieu : *Irrisor est, non pœnitens.* Mais l'apôtre nous dit que Dieu ne permet pas qu'on se joue de lui : *Nolite errare ; Deus non irridetur.* (Gal. vi. 7.) Çç serait se jouer de Dieu que de l'offenser comme

bon vous semble, quand il vous plaît, et puis prétendre au paradis.

Mais puisque Dieu a usé de tant de miséricorde à mon égard et qu'il ne m'a pas châtié, j'espère aussi qu'il en usera de même à l'avenir. Voilà le quatrième piège. Vous pensez donc que, puisque Dieu a eu pitié de vous, il sera toujours miséricordieux, et qu'il ne vous châtiara jamais ? Mais, prenez garde ; plus le Seigneur a été miséricordieux, plus vous devez craindre qu'il ne vous pardonne pas et qu'il vous punisse si vous l'offensez de nouveau. *Ne dicas : Peccavi, et quid accidit mihi triste ? Altissimus enim est patiens redditor.* (Eccli. v. 4.) Il ne faut pas dire, s'écrie l'Ecclésiastique, j'ai péché et je n'ai pas été puni ; car si Dieu est patient, il ne l'est pas toujours. Quand arrivera l'époque qu'il a fixée pour mettre un terme aux actes de miséricorde dont il favorise un pécheur, c'est alors qu'il le châtie de ses péchés ; et ce châtiment sera d'autant plus pénible qu'il aura attendu le pécheur plus long-temps, comme dit S. Grégoire : *Quos diutius expectat, durius damnat.*

Si donc, ô mon frère, vous avez souvent offensé Dieu, et s'il ne vous a pas envoyé en enfer, vous devez vous écrier : *Misericordiae Domini, quia non sumus consumpti.* (Thren. III. 22.) Seigneur, je vous remercie de ce que vous ne m'avez pas envoyé en enfer, comme je le méritais. Songez ensuite au nombre de ceux qui sont damnés pour avoir commis moins de péchés que vous ; et dans cette pensée cherchez à compenser les offenses que vous avez commises envers Dieu par la pénitence et par les bonnes œuvres. Cette patience que Dieu a eue à votre égard doit vous encourager à ne plus lui déplaire, mais à le servir au contraire et à l'aimer à la vue des miséricordes dont

il a usé à votre égard et dont il n'a usé envers personne plus.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus crucifié, mon Rédempteur et mon Dieu, voici le traître à vos pieds ; j'ai honte de paraître devant vous. Que de fois je me suis joué de vous ! que de fois ne vous ai-je pas promis de ne plus vous offenser ! mais mes promesses ont été autant d'actes de trahison, puisque, lorsque l'occasion s'est présentée, je vous ai oublié et je me suis de nouveau détourné de vous. Je vous remercie de ce que vous n'avez pas permis que je sois en enfer et de ce que vous me supportez à vos pieds, de ce que vous m'instruisez et que vous m'appellez à votre amour. Oui, je vous aime, mon Sauveur et mon Dieu, et je ne veux plus vous mépriser. Vous avez eu assez de patience. Malheureux que je serais si, malgré tant de grâces, je vous offensais encore. Seigneur, j'ai enfin résolu de changer entièrement de vie, et je veux vous aimer autant que je vous ai offensé. Ce qui me console, c'est que j'ai affaire à votre bonté infinie. Je me repens de vous avoir ainsi méprisé, et je vous promets tout mon amour à l'avenir. Pardonnez-moi par les mérites de votre passion ; oubliez les injures que je vous ai faites, et donnez-moi la force de vous être fidèle pendant la vie qui me reste. Je vous aime, ô souverain bien, et j'espère vous aimer toujours. O Mon Dieu, vous m'êtes cher, et je ne veux plus vous abandonner. O mère de Dieu, unissez-moi à Jésus-Christ, et obtenez-moi la grâce de ne jamais m'en séparer : je mets en vous toute ma confiance.

TROISIÈME POINT.

Mais je suis jeune; Dieu a pitié de la jeunesse, plus tard je me donnerai à Dieu. C'est ici le cinquième piège. Vous êtes jeune? mais ne savez-vous pas que Dieu ne compte pas les années, mais les péchés de chacun de nous. Vous êtes jeune? mais d'abord combien de péchés avez-vous commis? Il y a beaucoup de vieillards qui n'ont pas commis la dixième partie de vos péchés. Ne savez-vous pas que le Seigneur a établi le nombre et la mesure des péchés qu'il veut pardonner à chacun de nous? *Dominus patienter expectat, dit l'Écriture, ut eas (nationes) cum judicii dies advenerit, in plenitudine peccatorum puniat.* (II. Mach. vi. 14.) Ce qui veut dire que Dieu est patient, mais qu'il l'est jusqu'à un certain moment, et que, quand la mesure des péchés qu'il veut pardonner est comblée, il ne pardonne plus alors et châtie le pécheur, soit en lui donnant la mort lorsqu'il est en état de damnation, ou bien encore en l'abandonnant dans son péché, ce qui est encore une punition plus à craindre que la mort. *Auferam sepem ejus, et erit in directionem.* (Is. v. 5.) Si vous aviez une propriété, que vous l'eussiez entourée d'une haie et cultivée pendant plusieurs années, que vous eussiez fait beaucoup de dépenses, et que, malgré cela, elle ne vous rapportât aucun fruit, que feriez-vous? Vous enleveriez la haie et vous abandonneriez la propriété. Tremblez, car c'est ainsi que Dieu fera de vous. Si vous continuez à pécher, vous n'éprouverez plus de remords de conscience, vous ne penserez plus ni à l'éternité, ni à votre âme, vous perdrez toute lumière et toute crainte: voilà la haie enlevée, et voilà l'abandon de Dieu.

Venons enfin au dernier piège. Vous dites : Il est vrai que par ce péché je perds la grâce de Dieu et que je suis condamné à l'enfer ; il peut arriver que je sois damné pour ce péché ; mais il peut arriver aussi que je me confesse et que je me sauve. Eh bien ! soit , je vous l'accorde ; il est possible que vous soyez sauvé , car, n'étant pas prophète, je ne puis vous dire certainement que Dieu ne vous accordera plus de miséricorde. Mais vous ne pouvez nier avec moi qu'après tant de grâces que le Seigneur vous a faites, si vous l'offensez de nouveau , il est très-possible que vous soyez perdu. Voici ce que dit l'Écriture : *Cor durum male habebit in novissimis.* (Eccli. III. 27.) Celui dont le cœur est obstiné finira mal : *Qui malignantur, exterminabuntur.* (Ps. xxxvi. 9.) Les méchans seront exterminés par la justice divine. *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* (Gal. vi. 8) Celui qui sème le péché , ne récoltera que peines et tourmens : *Vocavi et renuistis.... In interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (Prov. I. 24.) Je vous ai appelés , dit Dieu , et vous vous êtes joués de moi ; à mon tour, je me jouerai de vous à la mort. *Mea est ultio, et ego retribuam in tempore.* (Deut. xxxii. 55.) La vengeance des péchés m'appartient et je me vengerais quand viendra le temps. C'est ainsi que l'Écriture parle des pécheurs obstinés , et c'est ce qu'exige la raison et la justice. Vous me dites : Mais peut-être que , malgré tout cela , je me sauverai. Et moi je vous répète que vous pouvez vous sauver sans doute ; mais quelle folie de risquer le salut éternel de son âme sur un peut-être et par un peut-être si peu probable ? Est-ce bien là votre affaire de courir un aussi grand danger.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Rédempteur, prosterné à vos pieds, je vous remercie de ce qu'après tant de péchés vous ne m'avez pas abandonné. Combien de personnes qui ne vous ont pas offensé comme je l'ai fait, et qui cependant n'auront pas les lumières que vous me donnez aujourd'hui. Je vois que vous voulez que je me sauve, et moi je veux me sauver aussi pour vous plaire. Je veux aller dans le ciel chanter éternellement vos miséricordes. Je pense que vous m'avez déjà pardonné ; mais si jamais je devais être encore en disgrâce avec vous, car je n'ai pas su me repentir, comme je devais, des offenses que j'ai commises à votre égard, je m'en repens de tout mon cœur, et j'en suis extrêmement fâché. Pardonnez-moi par pitié, et augmentez de plus en plus en moi la douleur d'avoir offensé un Dieu aussi bon. Donnez-moi la douleur et l'amour. Je vous aime par-dessus toute chose, mais je vous aime trop peu ; je veux vous aimer assez ; je vous demande cet amour, et j'espère que vous me l'accorderez. Exaucez-moi, ô mon Jésus ; vous avez promis d'exaucer ceux qui vous prient. O mère de Dieu, Marie, tous me disent que vous ne laissez pas sans consolation ceux qui se recommandent à vous. O mon espérance après Jésus, j'ai recours et je me confie en vous ; recommandez-moi à votre fils et sauvez-moi.

VINGT-QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

Du jugement particulier.

[*Omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi.*
(II. Cor. v. 10.)

PREMIER POINT.

Considérons l'ajournement, l'accusation, l'examen, et la sentence. En parlant de l'ajournement de l'ame devant le juge, les théologiens disent communément que le jugement particulier a lieu au moment même où l'homme expire, et qu'à l'endroit même où l'ame se sépare du corps elle est jugée par Jésus-Christ, qui n'enverra personne à sa place, mais qui viendra lui-même juger cette cause : *Qua hora non putatis, filius hominis veniet.* (Luc. XII. 40.) *Veniet nobis in amore*, dit S. Augustin, *impius in tremore.* Oh! quelle terreur pour celui qui, voyant le Rédempteur pour la première fois, le verra dans l'indignation! *Ante faciem indignationis ejus quis stabit?* (Nahum. I. 6.) C'est dans cette préoccupation que le père Louis Dupont tremblait de telle sorte qu'il faisait aussi trembler la chambre où il était. Le révérend père Juvenal Ancina entendait un jour chanter le *Dies illa*, et à la pensée des terreurs qui s'empareront de l'ame au moment où elle sera présentée devant son juge, il prit la résolution d'abandonner le monde, et le quitta en effet. L'indignation du juge sera le signe de la condamnation : *Indignatio regis, nuntii*

mortis (Prov. xvi. 14.) S. Bernard dit qu'alors l'ame, en voyant Jésus-Christ, préférerait être dans l'enfer même : *Mallet esse in inferno.*

On a vu quelquefois des criminels éprouver une sueur froide en présence des juges de la terre. Pison, comparissant devant le sénat, revêtu de la robe de criminel, en eut tant de honte qu'il se donna la mort. Quelle peine pour un fils, pour un sujet, de voir son père ou son prince profondément indigné ! Et quelle peine plus grande pourrait affliger une ame que de voir Jésus-Christ qu'elle a tant méprisé sur la terre ! *Videbunt in quem transfixerunt.* (Zach. xii. 10.) Cet agneau qui a eu tant de patience dans ce monde sera alors irrité, et l'ame le verra dans cet état sans pouvoir l'apaiser. Cela l'engagera à supplier les montagnes de lui tomber dessus et à l'arracher ainsi à la fureur de l'agneau courroucé : *Montes, cadite super nos, abscondite nos ab ira agni.* (Apoc. vi. 15.) S. Luc dit, en parlant du jugement : *Tunc videbunt filium hominis.* (xxii. 27.) Voir son juge sous la forme humaine, oh ! quel supplice pour le pécheur ! car, en voyant cet homme mort pour son salut, elle se reprochera plus que jamais son ingratitude. Quand le Sauveur monta au ciel, des anges dirent à ses disciples : *Hic Jesus, qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet, quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum.* (Act. i. 11.) Le juge viendra donc vous juger avec les plaies qu'il avait lorsqu'il quitta la terre. *Grande gaudium intuituum, grandis timor expectantium,* dit Rupert. Ces plaies consoleront les justes et épouvanteront les pécheurs. Lorsque Joseph dit à ses frères : *Ego sum Joseph, quem vendidistis ;* ceux-ci furent si épouvantés qu'ils en perdirent l'usage de la parole : *Non poterant respondere fratres nimio terrore perterriti,* (Gen. xlv. 3.) Que répondra le

pécheur à Jésus-Christ ? Peut-être aura-t-il le courage de lui demander pitié, lorsqu'il lui rendra compte d'abord du mépris qu'il a fait des miséricordes dont il a abusé ? *Qua fronte*, dit Eusèbe d'Emèse, *miser ricordium petes primum, de misericordie contemptu judicandus* ? Que fera-t-il donc, dit S. Augustin ? Où fuira-t-il quand il verra au-dessus de lui son souverain juge indigné ; dessous, l'enfer ouvert pour le recevoir ; d'un côté, les péchés qui l'accusent ; de l'autre, les démons qui se hâtent d'exécuter la sentence, et au-dedans de lui-même, la conscience qui le ronge ? *Superius erit iudex iratus, inferius horrendum chaos, a dextris peccata accusantia, a sinistris dæmonia ad supplicium trahentia, intus conscientia urens ; quo fugiet peccator sic comprehensus* ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, je veux toujours vous appeler par votre nom ; cela me console et me donne du courage, lorsque je me rappelle que vous êtes mon Sauveur et que vous êtes mort pour me sauver. Me voici à vos pieds ; j'avoue que je suis digne d'autant d'enfers que de fois je vous ai offensé par le péché mortel. Je ne mérite pas de pardon, mais vous êtes mort pour me pardonner. *Recordare, Jesu pie, quod sum causa tuæ viæ*. Hâtez-vous, ô mon Jésus, de me pardonner, avant que vous veniez me juger. Alors je ne pourrai plus vous demander pitié ; et maintenant je le puis, et j'espère que vous me l'accorderez. Alors vos plaies m'épouvanteront ; mais elles me donnent confiance. O mon Rédempteur, je me repens par-dessus tout d'avoir offensé votre bonté infinie. Je préfère essuyer toute sorte de maux, toute sorte de pertes, que de ne plus jouir de votre

grâce. Je vous aime de tout mon cœur. Ayez pitié de moi : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* O Marie, mère de miséricorde, avocate des pécheurs, obtenez-moi une grande douleur de mes péchés, le pardon et la persévérance dans votre divin amour. Je vous aime, ô reine de mon cœur, et je me confie en vous.

DEUXIÈME POINT.

Considérez l'accusation et l'examen : *Judicium sedit et libri aperti sunt.* (Dan. vii.) Il y aura deux livres ouverts, l'Évangile et la conscience. Dans l'Évangile on lira ce que le criminel devait faire, et dans la conscience ce qu'il a fait : *Videbit unusquisque quod fecit*, dit S. Jérôme. Dans la balance de la justice divine on ne pesera pas alors les richesses, la dignité, la noblesse des personnes, mais seulement les œuvres : *Appensus es in statera*, dit Daniel à Balthasar, *et inventus es minus habens.* (Dan. v. 27.) Voici comment le père Alvarez développe ces paroles : *Non aurum, non opes in stateram veniunt, solus rex appensus est.* Viendront alors les accusateurs et le démon le premier : *Præsto erit diabolus*, dit S. Augustin, *ante tribunal Christi et recitabit verba professionis tuæ. Objiciet nobis in faciem omnia quæ fecimus, in qua die, in qua hora peccavimus.* (S. Aug. cont. Jud. tom. 6.) *Recitabit verba professionis tuæ.* Cela signifie qu'il présentera devant les yeux les promesses auxquelles nous avons manqué, il nous détaillera nos fautes et nous marquera le jour et l'heure où nous les avons commises. Ensuite le démon dira au juge, selon S. Cyprien : *Ego pro istis nec alapas nec flagella sustinui* : Seigneur, je n'ai rien souffert pour ce criminel ; mais il vous a abandonné, vous qui êtes mort pour le sauver, et

il a préféré être mon esclave; il m'appartient donc. Les Anges gardiens, dit Origène, seront aussi nos accusateurs : *Unusquisque angelorum testimonium perhibet, quot annis circa eum laboraverit, sed ille omnia sprevit.* (Orig. Hom. 66.) Car alors *omnes amici ejus spreverunt eum.* (Jer. LI.) Les murailles qui auront caché le crime l'accuseront encore : *Lapis de pariete clamabit.* (Habac. II. 11.) Puis la conscience : *Testimonium reddente illis conscientia ipsorum die, cum judicabit Deus.* (Rom. II. 15.) Les péchés même parleront alors, dit S. Bernard, *et dicent : Tu nos fecisti, opera tua sumus, non te descremus.* (Lib. Medit. c. 2.) Enfin, dit S. Jean Chrysostôme, les plaies de Jésus-Christ l'accuseront aussi : *Clavi de te conquerentur : cicatrices contra te loquentur : crux Christi contra te perorabit.* (Chrysost. Hom. in Matth.) Ensuite viendra l'examen.

Le Seigneur dit : *Ego in die illa Jerusalem scrutabor in lucernis.* (Soph. I. 12.) La lampe, dit Mendoza, pénètre dans tous les coins de la maison : *Lucerna omnes angulos permeat.* Et Cornelius a Lapide, développant ces paroles *in lucernis*, dit qu'alors Dieu mettra en avant les exemples des Saints, toutes les lumières, les inspirations qu'il aura données pendant la vie et toutes les années qu'il aura accordées pour faire le bien : *Vocabit adversum me tempus.* (Thren. I. 15.) Ainsi à ce moment vous rendrez compte même d'un coup-d'œil : *Exigetur a te usque ad ictum oculi,* dit S. Anselme. *Purgabit filios Levi, et colabit eos.* (Malach. III. 3.) Et de même que l'on épure l'or en séparant l'écume de ce métal, de même on examinera les bonnes œuvres, les confessions, les communions, etc. *Contra eum accepero tempus, ego justitias judicabo.* (Ps. VII. 4. 3.) Dans ce jugement, dit S. Pierre, à peine le juste se sauvera-t-il ? *Et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi*

parebunt? (I. Pet. iv. 18.) S'il faut rendre compte d'une parole oiseuse, quel compte terrible rendra-t-on de tant de mauvaises pensées auxquelles on a consenti, de tant de paroles indécentes? *Si de verbo otioso ratio poscitur*, dit S. Grégoire, *quid de verbo impuritatis?* Le Seigneur dit spécialement, en parlant des scandaleux qui lui ont enlevé des âmes : *Occurram eis quasi ursæ raptis catulis*. (Os. xiii. 8.) En parlant ensuite des œuvres, le juge dira : *Date ei de fructu manuum suarum* (Prov. xxxi.) : Rendez-lui selon ses œuvres.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Jésus , si maintenant vous vouliez me rendre selon mes œuvres, il ne resterait pour moi que l'enfer. Oh Dieu ! que de fois j'ai moi-même écrit la sentence qui me condamne à l'enfer ! Je vous remercie de la patience que vous avez eue à me supporter. Oh Dieu , si je devais maintenant comparaître devant votre tribunal, quel compte devrais-je vous rendre de ma vie ? *Non intres in iudicium cum servo tuo* ; ah Seigneur , attendez encore , et ne me jugez pas. Si maintenant vous vouliez me juger, qu'en serait-il de moi ? Attendez-moi ; puisque vous avez usé de tant de miséricorde jusqu'à présent , soyez encore miséricordieux , donnez-moi une grande douleur de mes péchés. Je me repens , ô souverain bien , de vous avoir tant de fois méprisé. Je vous aime par-dessus tout. Père éternel , pardonnez-moi par amour pour Jésus-Christ , et par la vertu de ses mérites accordez-moi la sainte persévérance. O mon Jésus , j'espère tout dans votre sang. O Marie , source de sainteté, je me confie en vous. *Eia ergo , advocata nostra , illos tuos misericordes oculos ad nos converte*. Voyez ma misère , et ayez pitié de moi.

TROISIÈME POINT.

Pour acquérir le salut éternel, il faut que l'âme soit reconnue au jour du jugement avoir conformé sa vie à celle de Jésus-Christ. *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui.* (Rom. viii. 29.) Mais c'est-là ce qui faisait trembler Job : *Quid faciam, cum surrexerit ad judicandum Deus; et cum quæsierit, quid respondebo illi?* Philippe II, ayant reprimandé un de ses domestiques qui lui avait menti, et lui ayant dit seulement ces mots : Est-ce ainsi que vous me trompez ? cet homme, revenu chez lui, en mourut de douleur. Que fera donc et que repondra le pécheur à Jésus-Christ son juge ? Il fera ce que fit cet homme dont il est parlé dans l'Évangile, qui étant venu sans robe nuptiale, se tut et ne sut pas répondre. *At ille obmutuit.* (Math. xxii. 12.) Le même péché lui fermera la bouche : *Omnis iniquitas oppilabit os suum.* (Ps. cvi. 42.) S. Basile dit que le pécheur souffrira plus de la honte qu'il éprouvera que du feu de l'enfer : *Horridior quem ignis erit pudor.*

Enfin le juge portera sa sentence : *Discede a me, maledicte, in ignem æternum.* Oh ! quel terrible coup de foudre ! *O quam terribiliter personabit tonitruum illud !* dit Denys-le-Chartreux. Qui ne tremble pas à ce coup de foudre, est mort, dit S. Anselme ; et Eusèbe ajoute que la terreur du pécheur qui entendra prononcer sa condamnation sera si grande, que, s'il pouvait mourir, il en mourrait aussitôt : *Tantus terror invadet malos, cum viderint judicem sententiam profereutem, ut nisi essent immortales, iterum morerentur.* Alors, dit S. Thomas de Villeneuve, il n'est plus temps de prier ; il n'y a plus d'in-

tercesseurs auxquels on puisse recourir : *Non ibi precandi locus, nullus intercessor assistet, non amicus, non pater.* A qui donc aura-t-on recours? Sera-ce à Dieu que l'on a méprisé? *Quis te eripiet, Deus ne ille, quem contempsisti?* (S. Basil. Orat. iv. De Poen.) Sera-ce aux Saints, à la Vierge? Non, car alors, *stellæ* (ce sont nos saints patrons) *cadent de cælo; et luna* (c'est Marie) *non dubit lumen suum.* (Matth. xxiv.) S. Augustin dit : *Fugiet a janua paradisi Maria.* (Serm. 3 ad Fratres.)

Oh! Dieu, s'écrie S. Thomas de Villeneuve, avec quelle indifférence entendons-nous parler du jugement, comme si la sentence de condamnation ne s'adressait pas à nous, ou bien comme si nous ne devions pas être jugés? *Heu! quam securi hæc dicimus, et audimus, quasi non tangeret hæc sententia, aut quasi dies ille nunquam esset venturus!* (Cone. 1. De Judic.) Et quelle folie, ajoute le même saint, de demeurer tranquille dans un si grand danger! *Quæ est ista stulta securitas in discrimine tanto!* Ne dites pas, ô mon frère, s'écrie S. Augustin : Ah! Dieu voudra-t-il m'envoyer en enfer! *Numquid Deus vere damnaturus est?* Ne dites pas cette parole, reprend le même saint, car les Hébreux ne croyaient pas devoir être exterminés : et une foule de damnés ne croyaient pas non plus à leur malheureux sort; mais ensuite la fin de la punition est arrivée. *Finis venit, venit finis; nunc complebo furorem meum in te, et judicabo.* (Ez. vii. 1.) C'est ainsi qu'il vous arrivera : *Veniet judicii dies, et invenies verum quod minatus est Deus.* C'est à nous maintenant de choisir la sentence que nous préférons. *In potestate nostra,* dit S. Éloi, *datur, qualiter judicemur.* Et qu'avons-nous à faire? Préparer nos comptes avant le jugement : *Ante judicium para justitiam.* (Eccl. xix. 19.) S. Bonaventure dit que les marchands

prudens, afin de ne pas faillir, revisent souvent leurs comptes. *Judex ante judicium placari potest, in judicio non potest*, dit S. Augustin. Disons donc au Seigneur, comme S. Bernard : *Volo judicatus presentari, non judicandus*. O mon juge, je veux que vous me jugiez maintenant que je vis, et que vous me punissiez pendant que je puis user de votre miséricorde et que vous pouvez me pardonner ; car après la mort ce n'est plus que le moment de la justice.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, si je ne vous apaise pas maintenant, il ne sera plus temps alors de le faire. Mais comment vous apaiserai-je, moi, qui tant de fois ai méprisé votre amitié par des plaisirs terrestres ? Je vous ai payé en ingratitude votre amour immense. Quelle satisfaction méritoire peut faire une créature envers son créateur, pour l'avoir outragé ? Ah ! Seigneur, je vous remercie de ce que votre miséricorde m'a déjà fourni le moyen de vous apaiser et de vous satisfaire. Je vous offre le sang et la mort de Jésus, votre fils, et je vois déjà votre justice apaisée et surabondamment satisfaite. Mais, pour cela, il est nécessaire que j'aie la contrition. Oui, ô mon Dieu, je me repens de tout mon cœur de toutes les injures que je vous ai faites. Jugez-moi donc dès-à-présent, ô mon Rédempteur ; je déteste par-dessus tout les déplaisirs que je vous ai donnés. Je vous aime de tout mon cœur, et je me propose de vous aimer toujours et de mourir plutôt que de vous offenser. Vous avez promis de pardonner à ceux qui se repentent ; courage, ô mon Dieu, jugez-moi maintenant et absolvez-moi de mes péchés. J'accepte la peine que je mérite ; mais rétablissez-moi dans votre grâce et conservez-la moi jus-

qu'à la mort ; c'est ainsi que je l'espère. O Marie, ma mère, je vous remercie de tant de miséricordes que vous m'avez obtenues, et continuez à me protéger jusqu'à la fin.

VINGT-CINQUIÈME CONSIDÉRATION

Du jugement universel.

Cognoscetur Dominus judicia faciens. (Ps. ix. 17.)

PREMIER POINT.

Il n'y a personne aujourd'hui de plus méprisé dans le monde que Jésus-Christ. On fait plus de cas d'un paysan que de Dieu même ; car on craint que le paysan, ne se trouvant offensé, ne s'indigne et ne se venge ; mais on outrage Dieu, on multiplie les injures à son égard, comme si Dieu ne pouvait pas se venger quand il lui plaît. *Et quasi nihil possit facere Omnipotens, aestimabant eum.* (Job. xxii. 17.) Mais pour cela, le Rédempteur a marqué un jour qui est celui du jugement universel, jour appelé par l'Écriture, *dies Domini*, où Jésus-Christ voudra se faire connaître pour le Seigneur de toutes choses. *Cognoscetur Dominus judicia faciens.* (Ps. ix. 17.) Ce jour ne s'appelle pas le jour de miséricorde et de pardon, mais *dies iræ, dies tribulationis et angustiarum, dies calamitatis et miserie.* (Soph. i. 15.) Oui, car alors le Seigneur viendra ressaisir l'honneur que les pécheurs de cette terre ont cherché à lui

ravir. Voyons donc comment viendra le jugement de ce grand jour.

Avant l'arrivée du juge, *ignis ante ipsum præcedet* (Ps. xcvi. 5.), viendra le feu du ciel qui brûlera la terre et toutes les choses qu'elle renferme. *Terra, et quæ in ipsa sunt opera exurentur.* (II. Petr. III. 10.) Ainsi, palais, églises, maisons de campagne, villes, royaumes, tout cela deviendra un mouceau de cendres. Il faut purifier par le feu cette maison empestée par la présence du péché. Voilà la fin des richesses, des pompes et des délices de cette terre. Les hommes seront morts, la trompette sonnera, et tous ressusciteront. *Canet enim tuba et mortui resurgent.* (I. Cor. xv. 52.) S. Jérôme disait (In Matth. cap. v.): *Quoties diem judicii considero, contremisco; semper videtur illa tuba resonare auribus meis: surgite mortui, venite ad judicium.* Au son de cette trompette les âmes des bienheureux descendront toutes belles pour s'unir à leurs corps avec lesquels elles ont servi Dieu en cette vie. Et les âmes malheureuses des damnés sortiront de l'enfer pour s'unir à ces corps maudits, avec lesquels elles ont offensé Dieu. Oh! quelle différence alors entre les corps des bienheureux et ceux des damnés! Ceux-là paraîtront blancs comme la neige et plus resplendissans que le soleil. *Tunc justi fulgebunt sicut sol.* (Matth. XIII. 42.) Heureux celui qui sait mortifier sa chair en cette vie, et lui refuser les plaisirs défendus, et qui pour être plus maître du frein, lui refuse même les plaisirs permis des sens, qui la maltraite comme ont fait les Saints! Oh! qu'il sera content alors: tel que S. Pierre d'Alcantara, qui, après sa mort, dit à Sainte Thérèse: *O felix pœnitentia, quæ tantam mihi promeruit gloriam.* Les corps des réprouvés, au contraire, paraîtront laids, noirs et dégoûtants. Oh! quelle peine alors pour le damné de

se réunir à son corps. Corps maudit, dira l'âme, je me suis perdue pour te satisfaire. Et le corps dira : Âme maudite, toi qui étais douée de raison, pourquoi m'as-tu accordé ces plaisirs qui t'ont perdue avec moi pendant l'éternité ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon Jésus, mon Rédempteur, qui devez être mon juge, pardonnez-moi avant que ce jour n'arrive. *Non avertas faciem tuam a me.* Aujourd'hui vous êtes mon père, et comme tel, recevez dans votre grâce un fils qui revient à vos pieds plein de repentance. O mon père, je vous demande pardon; je vous ai offensé à tort; je vous ai abandonné à tort; vous ne méritiez pas que je vous traitasse comme je l'ai fait; mais je m'en repens, et j'en suis marri de tout mon cœur. Pardonnez-moi, *non avertas faciem tuam à me* : ne détournez pas votre face, ne me chassez pas comme je le mérite. Souvenez-vous du sang que vous avez répandu pour moi et ayez pitié de moi. O mon Jésus, je ne veux pas d'autre juge que vous. S. Thomas de Villeneuve disait : *Libenter illius judicium subeo, qui pro me mortuus est, et ne me damnaret ad crucem se damnari permisit.* Et S. Paul avait dit aussi : *Quis est qui condemnet? Christus Jesus qui mortuus est.* (Rom. VIII.) O mon père, je vous aime, et à l'avenir je ne veux plus vous quitter. Souvenez-vous des injures que je vous ai faites, et donnez-moi un grand amour pour votre bonté. Je désire vous aimer plus que je ne vous ai offensé; mais si vous ne me secourez, je ne puis vous aimer. Aidez-moi, ô mon Jésus; faites que je sois reconnaissant à votre amour, afin qu'à ce jour terrible je me trouve dans la

vallée au nombre de ceux qui vous aiment. O Marie, ma reine et mon avocate, secourez-moi, car si je me perds vous ne pourrez me secourir. Vous qui priez pour tous, priez pour moi qui me glorifie d'être un de vos serviteurs les plus dévoués, et qui ai tant de confiance en vous.

DEUXIÈME POINT.

Quand les hommes seront ressuscités, les Anges leur intimeront d'aller ensemble dans la vallée de Josaphat pour y être jugés : *Populi, populi in vallem concisionis, quia juxta est dies Domini.* (Joel. III. 14.) Quand tous seront rassemblés, les Anges s'approcheront et sépareront les méchans d'avec les élus : *Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum.* (Matth. XIII. 49.) Les justes resteront à la droite, les damnés seront placés à la gauche. Quelle peine ne sera-ce pas de se voir chassé de l'assemblée de l'Église ! Quelle peine de se voir repoussé de la compagnie des Saints ! *Quomodo putas impios confundendos, quando, segregatis justis, fuerint derelicti !* (Auct. Op. Imperf. Hom. 54.) S. Chrysostôme dit que si les damnés n'avaient pas d'autre peine à souffrir, cette seule confusion leur servirait bien d'enfer : *Etsi nihil ulterius paterentur, ista sola verecundia sufficeret eis ad pœnam.* (In Matth. cap. 14.) Le fils sera séparé de son père, le mari de sa femme, le maître du serviteur : *Unus assumetur et alter relinquetur.* (Matth. xxiv. 40.) Dites-moi, mon frère, où préférerez-vous aller ? Si vous voulez être à la droite, abandonnez le chemin qui vous conduit à la gauche.

Dans ce monde on n'honore que les princes et les riches, et l'on méprise les Saints qui vivent dans la pauvreté et l'humiliation. O fidèles qui aimez Dieu, ne vous

chagrinez pas d'être mal vus et humiliés sur la terre : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* (Joan. xvi. 20.) Alors vous serez appelés les vrais heureux , et vous aurez l'honneur d'être déclarés faire partie de la cour de Jésus-Christ. Oh ! qu'il sera beau un S. Pierre d'Alcantara, qui fut vilipendé comme un apostat ; un S. Jean de Dieu, qui fut traité de fou ; un S. Pierre Célestin, qui , après avoir renoncé au souverain pontificat , mourut dans une prison ! Oh ! quels honneurs pour tant de martyrs qui furent déchirés par les bourreaux ! *Tunc laus erit unicuique a Deo.* (I. Cor. iv. 5.) Qu'ils seront horribles, au contraire, les Hérodes, les Pilates, les Nérons et une foule d'autres grands de la terre qui seront dapanés ! O amateurs du monde, c'est à la vallée, à la vallée que je vous attends. Là vous changerez de sentiment, là vous pleurerez votre folie. Malheureux qui, pour faire une courte apparition sur la scène de cette terre, jouez maintenant le rôle des damnés dans la tragédie du jugement. Les élus seront placés à droite, et pour leur plus grande gloire, dit l'apôtre, ils seront élevés dans les airs par une nuée et iront avec les Anges à la rencontre de Jésus-Christ, qui viendra du ciel : *Rapientur cum illis in nubibus obviam Christo in aera.* (I. Thess. iv. 16.) Et les damnés, tels que des boues destinés à la boucherie, seront rejetés à la gauche, dans l'attente du juge qui viendra faire la condamnation publique de tous ses ennemis.

Mais déjà s'ouvrent les cieux ; les Anges viennent assister au jugement, et portent dans leurs mains les instrumens de la passion de Jésus-Christ : *Veniente Domino ad judicium,* dit S. Thomas, *signum crucis et alia passionis indicia demonstrabuntur.* (Opus. 2. c. 244.) La croix surtout apparaîtra : *Et tunc parebit signum filii hominis in*

cælo, et tunc plangent omnes tribus terræ. (Matth. xxiv. 30.) Cornelius a Lapide dit : Oh ! comme alors, en voyant la croix, les pécheurs regretteront de n'avoir pas tenu compte de leur salut éternel, qui a tant coûté au fils de Dieu : *Plangent qui salutem suam, quæ Christo tam caro stetit, neglexerint.* Alors, dit S. Jean Chrysostôme : *Clavi de te conquerentur, cicatrices contra te loquentur, crux Christi contra te perorabit.* (Hom. 20. in Matth.) Les saints apôtres assisteront encore à ce jugement, comme assesseurs, ainsi que tous ceux qui les auront imités, et tous ensemble ils jugeront les nations : *Fulgebunt justi, judicabunt nationes.* (Sap. iii. 7.) Viendra encore comme assistante la reine des Saints et des Anges, la vierge Marie. Enfin viendra le juge éternel sur un trône de majesté et de lumière : *Et videbunt filium hominis venientem in nubibus cæli, cum virtute multa et majestate.* (Matth. xxiv. 51.) *A facie ejus cruciabuntur populi.* (Joel. ii. 6.) La vue de Jésus-Christ consolera les élus, mais aux réprouvés elle causera plus de peine que l'enfer lui-même : *Damnatis, dit S. Jérôme, melius esset inferni pœnas, quam Domini præsentiam ferre.* Sainte Thérèse disait : O mon Jésus, faites-moi souffrir le supplice qu'il vous plaira, mais ne me montrez pas votre face indignée dans ce jour terrible. *Superat omnem pœnam confusio ista,* dit S. Basile. Alors arrivera ce que S. Jean a prédit, les damnés conjureront les montagnes de leur tomber dessus et de les soustraire à la vue du juge irrité : *Dicent autem montibus : Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum et ab ira agni.* (Apoc. vi. 6.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Rédempteur, agneau de Dieu, qui êtes venu au monde non pour punir, mais pour pardonner, ah ! pardonnez-moi avant le jour terrible où vous me devez juger. Vous voir alors, ô agneau sans tâche, vous qui m'avez supporté avec tant de patience, et vous perdre, ce serait l'enfer de mon enfer. Hâtez-vous donc de me pardonner, faites-moi sortir à l'aide de votre main bienveillante du précipice où je suis tombé par mes péchés. Je me repens, ô souverain bien, de vous avoir offensé si souvent. Je vous aime, ô mon juge, vous qui m'avez tant aimé. Ah ! par les mérites de votre mort, faites-moi la grâce ineffable de devenir saint de pécheur que je suis. Vous avez promis d'exaucer ceux qui vous prient : *Clama ad me, et exaudiam te.* (Jer. xxxiii. 5.) Je ne vous demande pas le bien de la terre, je ne veux que votre grâce et votre amour. Exaucez-moi, ô mon Jésus, par cet amour que vous me portâtes en mourant sur la croix. O juge bien-aimé, je suis coupable, mais un coupable qui vous aime plus que lui-même. Ayez pitié de moi. Marie, ô ma mère, hâtez-vous, hâtez-vous de me secourir, c'est maintenant le temps de le faire. Vous ne m'avez pas abandonné quand je vivais éloigné de vous et de mon Dieu. Secourez-moi maintenant, que j'ai pris la résolution de vous servir toujours et de ne plus offenser le Seigneur. O Marie, vous êtes mon espérance.

TROISIÈME POINT.

Mais voici que le jugement commence. L'audience est

levée, on examine les procès, c'est-à-dire les consciences. *Judicium sedit, et libri aperti sunt.* (Dan. vii. 10.) Les premiers témoins qui s'éleveront contre les réprouvés seront les démons qui s'écrieront, selon S. Augustin : *Æquissime Deus, judica esse meum, qui tuus esse noluit*; ensuite ce seront les propres consciences : *Testimonium reddente illis conscientia ipsorum.* (Rom. ii. 15.) De plus, il y aura d'autres témoins qui crieront vengeance; ce seront les murs de la maison dans laquelle les pécheurs auront offensé Dieu : *Lapis de pariete clamabit.* (Habac. ii. 11.) Enfin viendra le témoignage du juge lui-même, qui a été présent à toutes les offenses qu'on lui a faites : *Ego sum judex et testis, dicit Dominus.* (Jer. xxix. 25.) S. Paul dit que dans ce moment le Seigneur, *illuminabit abscondita tenebrarum.* (I. Cor. iv. 5.) Il découvrira à tous les hommes les péchés les plus secrets et les plus honteux des réprouvés, ceux-là mêmes qu'on aura cachés au confesseur : *Revelabo pudenda tua in facie tua.* (Nahum. iii. 5.) Le maître des sentences et plusieurs autres théologiens pensent que les péchés des élus ne seront point dévoilés et qu'ils seront cachés à tous les yeux, selon ce que dit David : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata.* (Ps. xxxi. 1.) Au contraire, dit S. Basile, les péchés des réprouvés se verront d'un seul coup-d'œil et comme dans un tableau : *Unico intuitu singula peccata velut in pictura noscentur.* (Lib. 1. de Ver. Virg.) S. Thomas dit encore (Opusc. 60.) : Si dans le jardin des Oliviers, par le seul mot de *ego sum*, tous les soldats qui étaient venus prendre Jésus-Christ tombèrent à terre, que sera-ce lorsque en s'asseyant sur son trône de juge il dira aux damnés : C'est moi qui suis celui que vous avez tant méprisé? *Quid faciet judicaturus, qui hoc fecit judicandus?*

Mais voici le moment de rendre la sentence. Jésus-Christ se tournera d'abord vers les élus, et leur dira ces paroles douces : *Venite, benedicti patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.* (Matth. xxv. 54.) S. François d'Assise, qui savait par révélation qu'il était prédestiné, n'avait jamais éprouvé une telle consolation. Quelle joie de s'entendre dire de la bouche du juge souverain : Venez, enfans bénis, venez dans mon royaume. Pour vous plus de peines, plus de crainte, vous êtes et vous serez à moi pour l'éternité. Je bénis le sang que j'ai répandu pour vous, je bénis les larmes que vous avez versées sur vos péchés : allons au ciel, où nous resterons ensemble éternellement. La vierge Marie bénira aussi ceux qui ont dévotion envers elle, et les invitera à la suivre dans le paradis ; alors les élus chanteront *alleluia, alleluia*, et feront leur entrée triomphante dans le ciel, où ils posséderont, béniront et aimeront Dieu éternellement.

Les damnés au contraire, se retournant vers Jésus-Christ, lui diront : Et nous malheureux, que faisons-nous ? Vous, leur dira le juge éternel, puisque vous avez renoncé à ma grâce, et que vous l'avez foulée aux pieds, *discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (Matth. ibid.) *Discedite*, retirez-vous, je ne veux plus vous voir ni vous entendre. *Maledicti*, allez, soyez maudits, puisque vous avez méprisé ma bénédiction. Et où iront-ils, Seigneur, ces malheureux ? *In ignem*, dans l'enfer, pour y brûler en corps et en ame. Mais combien d'années ? combien de siècles ? Quoi, des siècles ! des années ! *In ignem æternum !* pour toujours ! tant que Dieu sera Dieu ! Après cette sentence, dit S. Ephrem, les réprouvés prendront congé des Anges, des Saints, de leurs parens et de la mère de Dieu :

Valete justi , vale crux , vale paradise ; valete patres ac filii , nullum siquidem vestrum visuri sumus ultra. Vale tu quoque , Dei genitrix Maria. (S. Ephrem. de Var. torm. inf.)
 Et alors du milieu de la vallée la terre s'entr'ouvrira, et démons et damnés seront engloutis ensemble; et ils entendront se fermer derrière eux des portes qui ne s'ouvriront jamais, jamais plus dans l'éternité. O maudit péché, à quelle fin malheureuse auras-tu conduit un jour tant de pauvres âmes. Oh ! âmes malheureuses, pour qui est réservée une fin si déplorable.

AFFECTIIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Sauveur et mon Dieu , quelle sera la sentence que vous porterez sur moi dans ce jour terrible ? Si maintenant , ô mon doux Jésus , vous me demandiez compte de ma vie , que pourrais-je vous répondre , si ce n'est que je mérite mille enfers ? Oui , mon Rédempteur , il est vrai , je mérite mille enfers , mais sachez que je vous aime , et que je vous aime plus que moi-même ; et j'ai tant de douleur des péchés que j'ai commis que je préférerais avoir souffert toute sorte de maux que de vous avoir déplu. O Jésus , vous condamnez les pécheurs obstinés , mais non pas ceux qui se repentent et qui veulent vous aimer. Me voici à vos pieds plein de repentir , faites-moi comprendre que vous me pardonnez. Mais déjà j'entends le prophète qui me dit : *Convertimini ad me , convertar ad vos. (Zach. 1 5.)* J'abandonne tout , je renonce à tous les plaisirs et à tous les biens de ce monde , et je me convertis et je vous embrasse , ô Rédempteur bien aimé. Ah ! recevez-moi dans votre cœur , et là , enflammez-moi de votre saint amour , enflammez-moi de telle sorte que je ne cherche plus

me séparer de vous. O mon Jésus, sauvez-moi, et que mon salut soit de vous aimer et de louer toujours vos miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* O Marie, mon espérance, mon refuge et ma mère, aidez-moi et obtenez-moi la sainte persévérance. Il n'y a personne qui se soit perdu de ceux qui ont eu recours à vous. Je me recommande à vous, ayez pitié de moi.

VINGT-SIXIÈME CONSIDÉRATION.

Mort du pécheur.

Et ibunt in supplicium æternum:

PREMIER POINT.

Le pécheur commet deux maux en péchant, il abandonne Dieu, qui est le souverain bien, et se tourne vers les créatures. *Duo enim mala fecit populus meus; me dereliquerunt fontem aquæ vivæ et foderunt sibi cisternas: cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas.* (Jer. II. 13.) C'est parce que le pécheur se tourne vers les créatures après qu'il est dégoûté de Dieu, qu'il est tourmenté avec justice dans l'enfer par ces mêmes créatures, par le feu, par les démons, et c'est là ce qui constitue la peine des sens; mais comme aussi sa plus grande faute c'est d'avoir abandonné Dieu, la peine principale sera aussi celle du dam, car c'est en celle-là que consiste la perte de Dieu.

Considérons d'abord la peine des sens. Il est de foi qu'il y a un enfer. Au milieu de la terre se trouve cette

vaste prison réservée au châtement de ceux qui se sont révoltés contre Dieu. Qu'est-ce donc que l'enfer. C'est un lieu de tourmens. *In hunc locum tormentorum*, c'est ainsi que le mauvais riche appelle l'enfer. (Luc. xvi. 28.) Lieu de tourments où tous les sens et toutes les puissances du damné souffriront leur supplice, et où chaque sens souffrira plus ou moins selon qu'il aura plus ou moins servi à offenser Dieu: *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* (Lev. xi. 17.) *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* (Apoc. xviii. 7.) La vue sera tourmentée par les ténèbres: *Terram tenebrarum, et opertam mortis caligine.* (Job. x. 11.) Quelle compassion n'excite pas un homme qui est renfermé dans une fosse obscure pendant quarante ou cinquante ans de sa vie. L'enfer est une fosse fermée de tous les côtés, où il n'entre jamais aucun rayon de soleil ni de lumière: *Usque in æternum non videbit lumen* (Ps. xlviii. 20.) Le feu qui éclaire sur la terre, sera tout obscur dans l'enfer. *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* (Ps. xxviii. 7.) S. Basile développe ainsi cette pensée: le Seigneur séparera la lumière du feu de telle sorte que le feu ne fera que brûler sans éclairer. Albert-le-Grand s'explique encore avec plus de brièveté: *Dividet à calore splendorem.* La fumée qui sortira de ce feu formera ce nuage de ténèbres dont parle S. Jacques, ce qui aveuglera les yeux des damnés: *Quibus procella tenebrarum servata est in æternum.* (Jac. xii. 15.) S. Thomas dit: (3. p. q. 97. a. 5.) que les damnés ne jouissent de la lumière que pour en éprouver un nouveau tourment: *Quantum sufficit ad videndum illa quæ torquere possunt.* A la lueur de cette lumière ils verront la laideur des autres damnés et des démons qui se présenteront sous des formes horribles pour mieux les épouvanter.

L'odorat aura aussi son supplice. Quel tourment que celui d'être enfermé dans une chambre avec un cadavre en putréfaction : *De cadaveribus eorum ascendit foetor.* (Is. xxxiv. 3.) Le damné sera au milieu d'une foule d'autres damnés, vivant quant aux souffrances qu'ils endureront, mais cadavres quant à la puanteur qu'ils exhaleront. S. Bonaventure dit que si le corps d'un damné était jeté hors de l'enfer, il donnerait la mort à tous les hommes tant il infecterait loin. Et puis l'on dira avec quelques insensés : Si je vais dans l'enfer, je ne serai pas seul. Malheureux, plus vous serez, plus vous souffrirez : *Ibi,* dit S. Thomas, *misericorum societas miseriam non minuet, sed augebit.* (S. Thom. Suppl. q. 86. a. 1.) Oui, plus vous souffrirez, car il y aura plus de puanteur, plus de cris, et plus vous serez pressés. Car dans l'enfer on sera l'un sur l'autre comme des moutons se pressent en hiver : *Sicut oves in inferno positi sunt.* (Ps. xlviii. 15.) Ainsi donc, ils seront comme des raisins foulés sous le pressoir de la colère de Dieu : *Et ipse calcet torcular vini furoris iræ Dei.* (Apoc. xix. 15.) De là, il s'en suivra la peine de l'immobilité : *Fiant immobiles quasi lapis.* (Exod. xv. 16.) Comme le damné tombera dans l'enfer au dernier jour, c'est ainsi qu'il restera sans changer de situation, et sans pouvoir remuer ni pieds ni mains, et cela tant que Dieu sera Dieu.

L'ouïe sera aussi suppliciée par les hurlemens continuels, par les gémissemens de ces pauvres désespérés. Les démons feront un bruit continu : *Sonitus terroris semper in ore ejus.* (Job. xv. 21.) Quelle souffrance n'éprouve-t-on pas lorsqu'on veut dormir et que l'on entend un malade qui se plaint sans cesse, ou un chien qui aboie, ou un enfant qui vagit? Malheu-

reux damnés qui doivent entendre pendant l'éternité la rumeur et les cris des damnés. L'estomac sera tourmenté par la faim ; car le réprouvé aura une faim dévorante : *Famem patientur ut canes.* (Ps. LVIII. 15.) Mais il n'aura pas un morceau de pain. Il aura ensuite une soif telle que toute l'eau de la mer ne l'éteindrait pas ; mais on ne lui donnera pas une seule goutte d'eau. Le mauvais riche n'en demandait qu'une goutte, mais il ne l'a pas eue et ne l'aura jamais, jamais.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! Seigneur, me voici à vos pieds, moi qui ai fait si peu de cas de votre grâce, de vos punitions. Que je serais malheureux, ô mon Jésus ! si vous n'aviez eu pitié de moi ; depuis combien de temps ne serais-je pas dans cette fournaise puante où un si grand nombre de mes amis brûlent déjà ! Ah ! mon Rédempteur, comment en pensant à cela ne pas brûler d'amour pour vous ? Comment songer à vous offenser de nouveau à l'avenir ? Ah ! qu'il n'en soit plus ainsi, ô mon Jésus ! Faites-moi plutôt mourir mille fois. Puisque vous avez commencé, accomplissez votre oeuvre. Vous m'avez arraché à la puanteur de mes péchés et vous m'avez appelé à vous aimer avec tant de bienveillance. Ah ! faites aujourd'hui que j'emploie pour vous le temps que vous me donnez. Que les damnés désireraient un jour, une heure de celles que vous m'accordez ! Et moi que ferai-je ? Continuerai-je à les employer à vous déplaire ? Non, ô mon Jésus ! ne le permettez pas par les mérites de ce sang qui jusqu'à ce jour m'a délivré de l'enfer. Je vous aime, ô souverain bien ! et puisque je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Je ne veux plus vous outrer.

ger, mais je veux vous aimer toujours. O Marie, ma mère et ma reine, priez Jésus pour moi, et accordez-moi le don de la persévérance et de son saint amour.

DEUXIÈME POINT.

Le supplice qui tourmente le plus les sens du damné, c'est le feu de l'enfer qui affecte le tact : *Vindicta carnis impii, ignis et vermis.* (Eccli. vii. 29.) Le Seigneur en fait une mention spéciale dans le jugement : *Discedite a me, in ignem æternum.* (Matth. iv.) Le supplice du feu est en ce monde le plus horrible de tous ; mais il y a tant de différence de notre feu à celui de l'enfer, que S. Augustin dit que le nôtre ne semble qu'une pure représentation en peinture : *In cujus comparatione noster hic ignis depictus est.* Et S. Vincent Ferrier dit qu'en égard au nôtre il est froid. La raison en est que notre feu n'a été créé que pour notre utilité, mais que celui de l'enfer ne l'a été que pour tourmenter : *Longe alius, dit Tertullien, est ignis qui usui humano, alius qui Dei justitiæ deservit.* L'indignation de Dieu allume ce feu vengeur. *Ignis succensus est in furore meo.* (Jer. xv. 14.) De là aussi le feu est-il appelé dans Isaïe l'esprit d'ardeur : *Si abluerit Dominus sordes.... in spiritu ardoris.* (Is. iv. 4.) Le damné ne sera pas envoyé au feu, mais dans le feu : *Discedite, maledicti, in ignem æternum.* Ainsi ce malheureux sera entouré de feu comme le bois dans la fournaise : le damné aura au-dessus de sa tête un abîme de feu, dessous ses pieds un abîme de feu, et un abîme de feu à ses côtés. S'il touche, s'il voit, s'il respire, ce n'est que du feu. Il sera au milieu du feu comme le poisson dans l'eau. Non seulement le feu l'entourera, mais encore il

pénétrera dans ses entrailles pour le tourmenter. Son corps deviendra de feu ; tout en lui brûlera, ses viscères, son cœur, son cerveau, son sang, la moelle de ses os. Chaque damné sera lui-même une fournaise de feu : *Pones eos ut clibanum ignis.* (Ps. xx. 10.)

Telles personnes qui ne peuvent supporter de marcher sur un chemin échauffé par les rayons du soleil, qui ne peuvent rester enfermées dans une chambre avec une braise, qui ne peuvent souffrir une étincelle qui éclate d'une chandelle, et qui cependant ne craignent pas ce feu qui dévore, comme dit Isaïe : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante?* (Is. xxxiii. 14.) Tel qu'une bête fauve dévore un chevreau, tel le feu de l'enfer dévore le réprouvé ; il le dévore, mais c'est sans lui donner la mort. Continuez, insensé, dit S. Pierre Damien en parlant du voluptueux ; continuez à contenter votre chair, car un jour viendra que tous vos plaisirs sensuels s'attacheront à vos entrailles comme une sorte de poix qui rendra plus tenace et plus horrible la flamme qui vous brûlera dans l'enfer : *Venit dies, imo nox, quando libido tua vertetur in picem, qua se nutriat perpetuis ignis in his visceribus.* (S. P. Dam. Epist. vi.) S. Jérôme ajoute que ce feu portera avec lui tous les tourmens et tous les genres de douleurs que l'on peut souffrir sur la terre ; douleurs de côté, douleurs de tête, douleurs d'entrailles, douleurs de nerfs : *In uno igne omnia supplicia sentiunt in inferno peccatores.* Dans ce feu même il souffrira la peine du froid : *Ad nimium calorem transeat ab aquis nivium.* (Job. xxiv. 19.) Mais que l'on comprenne bien que les peines de cette vie ne sont qu'une ombre, comme dit S. Chrysostôme, à l'égard de celles de l'enfer : *Pone ignem, pone ferrum, quid nisi umbra ad illa tormenta?*

Les facultés mêmes auront leur supplice particulier. Le réprouvé sera tourmenté dans la mémoire, en se rappelant le temps qu'il avait pour se sauver, et en songeant qu'il l'a employé à sa damnation; en se souvenant des grâces qu'il a reçues de Dieu, et dont il n'a pas voulu se servir. Il sera puni dans l'intellect, en pensant aux grands biens qu'il a perdus, le ciel, Dieu, et en s'apercevant qu'il ne peut plus remédier à cette perte; il sera tourmenté dans la volonté, lorsqu'il verra qu'on lui refuse tout ce qu'il demande. *Desiderium peccatorum peribit.* (Ps. III. 10.) Le malheureux n'aura rien de ce qu'il désire et ne possédera que ce qu'il abhorre, c'est-à-dire des souffrances éternelles. Il voudrait se délivrer des tourmens et trouver la paix; mais toujours il sera tourmenté et n'aura jamais cette paix dont il a soif.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh! mon Jésus, votre sang et votre mort sont mon espérance. Vous êtes mort pour me délivrer de la mort éternelle. Ah! Seigneur, qui plus que moi, misérable pécheur, a participé aux mérites de votre passion, moi qui tant de fois ai mérité l'enfer? Ah! ne permettez pas que je sois ingrat à tant de grâces que vous m'avez faites. Vous m'avez délivré du feu de l'enfer; car vous ne voulez pas que je brûle de ce feu de tourment, mais que ce soit du doux feu de votre amour. Secourez-moi donc afin que je puisse accomplir votre désir. Si maintenant j'étais en enfer, je ne pourrais plus vous aimer; mais puisque je peux vous aimer, je veux le faire. Je vous aime, ô bonté infinie; je vous aime, ô mon Rédempteur, vous qui m'avez tant aimé. Comment ai-je pu vivre dans

l'oubli de votre nom ! Je vous remercie de ce que vous vous êtes souvenu de moi ; si vous m'aviez oublié, je serais à l'enfer maintenant, ou bien je n'aurais aucun repentir de mes péchés. Cette douleur que j'ai de vous avoir offensé, ce désir qui prouve que je vous aime, sont des dons de votre grâce avec laquelle vous m'assistez. Je vous en remercie, ô mon Jésus. J'espère qu'à l'avenir je vous donnerai la vie qui me reste : je renonce à tout ; je ne veux penser qu'à vous servir et à vous plaire. Rappelez-moi toujours l'enfer que j'ai mérité, et les grâces que vous m'avez faites, et ne permettez pas que je m'éloigne de vous une autre fois, et que je me condamne moi-même à ce lieu de tourmens. O mère de Dieu, priez pour moi qui suis un pécheur. Votre intercession m'a délivré de l'enfer ; ô ma mère, délivrez-moi par elle encore du péché qui seul peut me condamner à l'enfer.

TROISIÈME POINT.

Mais toutes ces peines ne sont rien eu égard à la peine du dam. Les ténèbres, la puanteur, les cris, le feu ne sont pas l'enfer ; l'enfer, c'est la peine d'avoir perdu Dieu. S. Bruno dit : *Addantur tormenta tormentis, ac Deo non priventur.* (Jer. de Jud. fin.) Et S. Jean Chrysostôme : *Si mille dixeris gehennas, nihil dicas illius doloris.* (Hom. XLIX. ad Prop.) S. Augustin ajoute que si les damnés jouissaient de la vue de Dieu, ils ne souffriraient rien, *nullam pœnam sentirent, et infernus ipse verteretur in paradisum.* (S. Aug. t. 9. de Trip. hab.). Pour comprendre un peu ce que c'est que cette peine, il faut choisir un exemple. Si quelqu'un perdait une pierre précieuse de la valeur de cent écus, il en éprouverait une grande peine ; mais si ce bijou en valait deux cents, sa

peine serait aussi deux fois plus forte ; s'il en valait quatre cents, elle le serait bien davantage : en somme, la peine que l'on éprouve de la perte d'un objet est en raison de la valeur de cet objet même. Mais quel bien a perdu le damné ? Un bien infini, qui est Dieu. Donc le réprouvé est en proie à une douleur infinie en quelque manière : *Pœna damnati est infinita, quia est amissio boni infiniti.* (D. Th. 1. 2. q. 87. a. 4.)

Les Saints ne redoutent que cette peine : *Hæc amanti-bus, non contemnentibus pœna est*, dit S. Augustin. S. Ignace de Loyola disait : Seigneur, je supporte toute peine, mais je ne puis supporter d'être privé de vous. Mais cette peine ne touche pas les pécheurs qui se contentent de vivre des mois et des années entières sans Dieu, car les malheureux vivent dans les ténèbres. A la mort il ne leur est pas permis de connaître le grand bien qu'ils perdent. L'âme comprend aussitôt en sortant de cette vie qu'elle est créée pour Dieu, dit S. Antonin : *Separata autem anima a corpore, intelligit Deum summum bonum, et ad illud esse creatam.* Elle s'élançe aussitôt pour embrasser ce souverain bien, mais comme elle est dans le péché, Dieu la repousse. Quand un chien voit le gibier et qu'on le tient attaché à la chaîne, il fait mille efforts pour rompre le lien qui le retient afin de s'élançe sur la proie ? l'ame en se séparant du corps est naturellement entraînée vers Dieu, mais le péché l'en sépare et la jette dans l'enfer. *Iniquitates vestrae dividerunt inter vos et Deum vestrum.* (Is. lx. 2.) Tout l'enfer consiste donc dans ces deux mots : *Discedite à me, maledicti.* Allez, dira Jésus-Christ, je ne veux pas que vous voyiez ma face. *Si mille quis ponat gehennas, nihil tale dicturus est quale est exosum esse Christo.* (Chrys. Hom. 24. in Matth.) Lorsque David condamna Absalon à

ne plus comparaitre devant lui, Absalon en ressentit une si grande douleur qu'il répondit : Dites à mon père, ou qu'il me permette de le voir ou qu'il me donne la mort. (II. Reg. xiv. 25.) Philippe II dit à un grand d'Espagne qui se tenait à l'église avec irrévérence : Vous ne paraîtrez plus devant moi. Cet officier en éprouva tant de peine que, rendu chez lui, il en mourut de douleur. Que sera-ce donc quand Dieu, au moment de la mort, dira au réprouvé : Allez, allez, je ne veux plus vous voir. *Abcondam faciem ab eo, et invenient eum omnia mala.* (Deut. xxxi. 17.) Vous n'êtes plus mes amis, dira Jésus aux damnés en ce jour terrible, et moi je ne suis plus le vôtre. *Voca nomen ejus, non populus meus : quia vos non populus meus et ego non ero vester.* (Os. 1. 9.)

Quelle peine pour un fils dont le père meurt, pour une femme qui perd son mari, d'être obligé de dire : O mon père, ô mon époux, je ne te verrai plus. Eh bien, si maintenant nous entendions les plaintes d'un réprouvé, et que nous lui disions : O ame, pourquoi te plains-tu ? voici ce qu'elle répondrait : Je me plains parce que j'ai perdu Dieu et parce que je ne le verrai plus. Le damné devrait du moins pouvoir aimer son Dieu et se résigner à sa sainte volonté. Mais non ; si cela lui était permis, l'enfer ne serait plus un enfer. Le malheureux ne peut se résigner à la volonté de Dieu, car il s'est constitué son ennemi. Il ne peut plus aimer son Dieu, mais il le hait et le haïra toujours ; et sa plus grande souffrance sera de connaître que Dieu est le souverain bien et de se voir forcé à le détester en même temps qu'elle le sait digne d'un amour infini. *Ego sum ille nequam privatus amore Dei.* C'est ainsi que répondit ce démon qui fut interrogé par Sainte Catherine de Gênes. Le damné détestera et

maudira Dieu ; et en le maudissant , il maudira aussi les bienfaits qu'il en a reçus , la création , la rédemption , les sacrements , le baptême surtout , la pénitence et l'eucharistic. Il portera une haine implacable envers les Anges et les Saints , principalement à son Ange-Gardien , à ses saints patrons et à la Vierge surtout. Il maudira encore la très-sainte Trinité , et surtout la seconde personne , le fils de Dieu , qui est mort pour son salut ; il maudira ses plaies , son sang , ses souffrances et sa mort.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu , vous êtes donc mon souverain bien , bien infini , et moi , je vous ai si souvent perdu ! Je savais que par le péché je vous causerais beaucoup de déplaisir , que je perdrais votre grâce , et malgré cela je l'ai commis ! Ah ! si je ne vous voyais attaché à une croix , ô fils de Dieu , et mourant pour moi , je n'oserais vous appeler et espérer jamais plus le pardon. Père éternel , ne jetez pas les yeux sur moi , mais sur votre fils bien aimé , qui vous demande miséricorde pour moi : exaucez-le , pardonnez-moi. Aujourd'hui je devrais être en enfer depuis un grand nombre d'années , et sans espoir de vous aimer et de recouvrer la grâce que j'ai perdue. O mon Dieu , je me repens de l'outrage que je vous ai fait de renoncer à votre amitié , et de mépriser votre amour pour les misérables plaisirs de cette terre. Ah ! plutôt à Dieu que je fusse mort mille fois ! Comment ai-je pu être aussi aveugle et aussi fou ! Je vous remercie , ô mon Dieu , de ce que vous m'accordez ce temps de pouvoir remédier au mal que j'ai fait. Puisque par un effet de votre miséricorde , je suis hors de l'enfer , et que je puis vous aimer ,

ô mon Dieu, je veux vous aimer. Je ne veux plus différer à me convertir tout à vous. Je vous aime, bonté infinie ; je vous aime, ô ma vie, mon trésor, mon amour, mon tout. Rappelez-moi, ô Seigneur, rappelez-moi toujours l'amour que vous m'avez porté et l'enfer où je devrais être, afin que cette pensée m'enflamme et m'engage à faire des actes d'amour et à vous dire toujours : Je vous aime, je vous aime, je vous aime. O Marie, reine de mon cœur, mon espérance, ma mère, si j'étais en enfer je ne pourrais jamais plus vous aimer ! Je vous aime, ô ma mère ! je mets en vous ma confiance ; j'espère que je ne vous abandonnerai plus, ni vous, ni mon Dieu. Secourez-moi, et priez Jésus pour moi.

VINGT-SEPTIÈME CONSIDÉRATION.

De l'éternité de l'enfer.

Et ibunt in supplicium æternum. (Matth. xxv. 46.)

PREMIER POINT.

Si l'enfer n'était pas éternel, ce ne serait pas un enfer. La douleur qui ne dure pas long-temps n'est pas une douleur profonde ; l'on perce un apostème à un malade, on brûle une partie d'un membre gangréné à un autre, la douleur est grande sans doute, mais comme elle passe vite, on ne doit pas la regarder comme un grand tourment. Quelle différence cependant, si cette opération de l'incision ou du feu se prolongeait pendant une semaine ou pendant un mois

entier? On peut à peine supporter une douleur légère, mais qui est longue à guérir, comme des maux d'yeux, une fluxion. Mais que dis-je? une pièce de théâtre, un morceau de musique qui durerait trop long-temps, pendant tout un jour, nous procurerait un ennui mortel. Et si elle durait un mois, une année? Que sera donc l'enfer, où ce n'est pas une comédie que l'on doit représenter, ni de la musique que l'on entend, ni des maux d'yeux, ni des fluxions, ni des opérations d'amputation et de cautérisation, mais où il y a toute sorte de tourmens et de supplices. Et pour combien de temps? Pour l'éternité : *Cruciantur die ac nocte in sæcula sæculorum.* (Apoc. xx. 10.)

Il y a une éternité, c'est une chose de foi : ceci n'est pas une opinion, c'est une vérité que Dieu atteste dans l'Écriture : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.* (Matth. xxv. 41.) *Et hi ibunt in supplicium æternum.* (Ibid. num. 46.) *Pœnas dabunt in interitu æternas.* (II. Thes. 1. 9.) *Omnis igne salictur.* (Marc. ix. 48.) De même que le sel a la propriété de conserver les choses, de même aussi le feu de l'enfer, en tourmentant les damnés, a la vertu de préserver de la mort : *Ignis ibi consumit,* dit S. Bernard, *ut semper reservet.* (Medit. cap. iii.)

Ah ! quelle folie de la part de celui qui pour se donner un jour de plaisir voudrait être condamné ensuite à vingt ou trente années de prison. Si l'enfer durait cent ans, que dis-je cent ans, s'il ne durait que deux ou trois ans, ce serait une grande folie de se condamner pour un moment de plaisir à deux ou trois ans de feu. Mais il ne s'agit pas de trente, ni de cent, ni de mille, ni de cent mille ans, il s'agit d'une éternité; il s'agit de souffrir toujours les mêmes tourmens qui ne seront jamais allégés, et qui

ne finiront jamais. Les Saints ont donc eu raison , tant qu'ils étaient sur la terre et en danger de se perdre , de pleurer et de trembler. Le bienheureux Isaïe , étant dans le désert , jeûnait , faisait pénitence , gémissait et s'écriait : Ah ! que je suis malheureux , je ne suis pas encore délivré de l'enfer. *Heu me miserum , quia nondum a gehennæ igne sum liber !*

AFFECTIIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu , si vous m'aviez envoyé en enfer comme je l'ai déjà mérité plusieurs fois , et que vous m'en eussiez ensuite retiré par un effet de votre miséricorde , combien ne vous en aurais-je pas d'obligations ! Quelle vie sainte ne menerais-je pas après cette faveur signalée ? Et maintenant que par un plus grand effet de votre miséricorde , vous m'avez préservé d'y tomber , que ferais-je ? Reviendrais-je vous offenser et provoquer votre indignation , afin que vous m'envoyiez brûler dans cette prison de rebelles , et où brûlent tant d'ames qui ont commis bien moins de péchés que moi ? Ah ! mon Rédempteur , voici comme j'ai fait par le passé , au lieu de me servir du temps que vous me donniez pour pleurer mes péchés , je l'ai employé à vous mépriser. Je remercie votre bonté infinie de m'avoir tant supporté. Si vous n'étiez pas infini , comment auriez-vous pu avoir tant de patience ? Je vous remercie donc , ô mon Dieu , de m'avoir attendu jusqu'à ce jour ; je vous remercie de la lumière que vous m'accordez et avec laquelle vous me faites connaître ma folie et le tort que je vous ai fait en vous outrageant par mes péchés. O mon Jésus , je les déteste et je m'en repens de tout mon cœur ; pardonnez-moi par votre passion. Assis-

tez-moi de votre grâce , afin que je ne vous offense plus. Maintenant je dois craindre que si je commets un autre péché mortel vous ne m'abandonniez. Ah ! Seigneur , je vous en prie, mettez-moi devant les yeux cette juste crainte lorsque le démon m'engagera à vous offenser. O mon Dieu , je vous aime et je ne veux plus vous perdre ; aidez-moi de votre grâce. Secourez-moi , ô Vierge sainte , faites que je recoure toujours à vous dans mes tentations , afin que je ne perde plus Dieu. Marie , soyez mon espérance.

DEUXIÈME POINT.

Celui qui entrera une fois dans l'enfer n'en sortira jamais plus pendant l'éternité. Cette pensée faisait trembler David : *Neque absorbeat me profundum*, disait-il, *neque urgeat super me puteus os suum*. (Ps. LXVIII. 16.) Quand le réprouvé est tombé dans ce puits de tourmens, l'entrée se referme et ne s'ouvre plus. Dans l'enfer il y a une porte pour entrer, mais il n'y en a pas pour sortir : *Descensus erit*, dit Eusèbe d'Émèse, *ascensus non erit*. Et voici comment il explique les paroles du psalmiste : *Neque urgeat os suum : quia cum susceperit eos , claudetur sursum , et aperietur deorsum*. Tant que le pécheur vit, il peut toujours avoir espoir de porter remède, mais s'il meurt dans le péché, il n'y aura plus pour lui d'espérance : *Mortuo homine impio , nulla erit ultra spes*. (Prov. XI. 7.) Si les damnés pouvaient au moins se bercer de quelque fausse espérance, et trouver ainsi un soulagement à leur désespoir. Ce pauvre malade, couvert de blessures, couché sur son lit, dont les médecins ont désespéré, peut encore se faire illusion et se consoler en disant : Qui sait si je ne trouverai pas quelque médecin et quelque remède qui me

guérisse. Celui qui est condamné aux galères pour la vie se console aussi, en disant : Qui sait ce qui peut arriver, et si je ne me délivrerai pas de mes chaînes. Si le damné pouvait au moins, dis-je, tenir un pareil langage, et se dire : Qui sait si un jour je ne sortirai pas de cette prison; s'il pouvait se bercer de cette fausse espérance. Mais non, dans l'enfer il n'y a aucune espérance, ni vraie, ni fausse. On n'y peut pas dire : *Qui sait. Statuam contra faciem.* (Ps. XLIX. 21.) Le malheureux aura toujours devant ses yeux sa condamnation écrite, où il lira qu'il doit pleurer éternellement dans cette fosse de peines : *Alii in vitam eternam, et alii in opprobrium ut videant semper.* (Dan. XII. 2.) Le damné ne souffre donc pas seulement les peines d'un instant, il souffre encore celles de l'éternité, car il dit : Ce que je souffre, je le souffrirai toujours : *Pondus eternitatis sustinent*, dit Tertullicn.

Prions donc le Seigneur, comme S. Augustin, *hic ure, hic seca, hic non parcas, ut in eternum parcas.* Les châtimens de cette vie passent : *Sagittæ tuæ transeunt, vox tonitruï tui in rota.* (Ps. LXXVI. 18.) Mais ceux de l'autre vie ne passent jamais. Craignons-les. Craignons ce tonnerre, *vox tonitruï in rota*, c'est-à-dire ce tonnerre de la condamnation éternelle qui sortira de la bouche du juge dans le dernier jugement contre les réprouvés : *Discedite a me, maledicti, in ignem eternum.* L'Écriture dit, *in rota*; la roue est en effet la figure de l'éternité, car on n'y trouve pas de fin : *Eduxi gladium meum de vagina sua irrevocabilem.* (Ezech. XXI. 5.) Le châtiment de l'enfer sera grand, mais ce qu'il y aura de plus terrible, c'est qu'il sera irrévocable.

Mais, comment! dira un mécréant, quelle est donc cette justice? Punir un péché d'un moment par un supplice éternel? Mais comment, répondrai-je, un pécheur peut-il

oser, pour le plaisir d'un moment, offenser un Dieu de majesté infinie? Dans le jugement des hommes, dit S. Thomas (105. q. 87. a. 5.), la peine ne se mesure pas à la durée du temps, mais à la qualité du délit : *Non quia homicidium in momento committitur, momentanea poena punitur*. Pour un péché mortel, l'enfer est peu de chose, car en raison de l'offense qui attaque une majesté infinie, le châtement devrait être infini, dit S. Bernardin de Sienne : *In omni peccato mortali infinita Deo contumelia irrogatur, infinita autem injuriæ infinita debetur poena*. Mais, comme dit l'ange de l'école, la créature ne peut pas supporter une peine infinie en intensité; Dieu fait qu'elle en souffre une infinie en extension.

Cette peine doit être nécessairement éternelle, car le damné ne peut plus satisfaire pour son péché. Dans cette vie, le pécheur ne peut satisfaire qu'autant que les mérites de Jésus-Christ lui sont appliqués, mais le damné ne participe pas à ces mérites; ce qui fait qu'il ne peut plus apaiser Dieu, car son péché sera éternel, et sa peine devra aussi être éternelle : *Non dabit Deo placationem suam, laborabit in aeternum*. (Ps. XLVIII. 8.) *Culpa semper poterit ibi puniri*, dit Vincent de Beauvais (Lib. 2. p. 5.), *et nunquam poterit expiari*. Puisque, au dire de S. Antonin, *ibi peccator poenitere non potest*. C'est pourquoi le Seigneur est toujours indigné contre lui : *Populus cui iratus est Dominus usque in aeternum*. (Malach. 1. 4.) De plus, le damné ne veut pas être pardonné, quand bien même Dieu le voudrait, car sa volonté est obstinée et affermie dans la haine de Dieu. Innocent III dit : *Non humiliabuntur reprobi, sed malignitas odii in illis excrescet*. (Lib. 5. de cont. Mund. cap. 10.) Et S. Jérôme : *Insatiabiles sunt in desiderio peccandi*. (In Prov. 27.) La plaie du damné est

désespérée , puisqu'il refuse de se guérir : *Factus est dolor ejus perpetuus , et plaga desprabilis renuit curari.* (Jer. xv. 78.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Si j'étais damné maintenant , comme je l'ai mérité , ô mon Rédempteur , je serais obstiné dans ma haine contre vous , ô mon Dieu , qui êtes mort pour moi ? Oh Dieu , et quel enfer ce serait que de vous haïr , vous qui m'avez tant aimé et qui êtes une beauté infinie et une bonté infinie digne d'un amour infini ! Si j'étais en enfer , je serais donc dans un état si malheureux que je ne voudrais plus le pardon que vous m'offririez ? O mon Jésus , je vous remercie de la miséricorde avec laquelle vous m'avez traité , et puisque je puis maintenant être pardonné et vous aimer , je veux l'un et l'autre. Vous m'offrez le pardon et je vous le demande , et je l'espère par vos mérites. Je me repens de toutes les offenses que j'ai commises envers vous , ô bonté infinie , et vous , pardonnez-moi. Je vous aime de toute mon ame. Ah ! Seigneur , et quel mal m'avez-vous donc fait que je dusse vous haïr éternellement comme votre ennemi ? Et quel ami aurait fait et souffert ce que vous avez fait et souffert pour moi , ô mon Jésus. Ah ! ne permettez pas que je retombe dans votre disgrâce et que je perde votre amour , faites-moi mourir plutôt avant que cet accident ne m'arrive. O Marie , placez-moi sous votre manteau , et ne permettez pas que je le quitte pour me révolter contre Dieu et contre vous.

TROISIÈME POINT.

La mort est la chose que les pécheurs craignent le plus en cette vie. Dans l'enfer, c'est celle qu'ils souhaiteront le plus ardemment : *Quarent mortem, et non invenient; et desiderabunt mori, et mors fugiet ab eis.* (Apoc. ix. 6.) *O mors,* dit S. Jérôme, *quam dulcis esses, quibus tam amara fuisti!* (Ap. S. Bon. Soliq.) David dit que la mort broutera les damnés. (Ps. xlviii. 15.) S. Bernard dit à ce sujet que de même que les troupeaux en broutant l'herbe se nourrissent des feuilles et laissent les racines, c'est ainsi que la mort broutera les damnés; elle les tuera à tout moment et leur laissera la vie, afin de les tuer encore pendant l'éternité : *Sicut animalia deponunt herbas, sed remanent radices; sic miseri in inferno corrodentur a morte, sed iterum reservabuntur ad pœnas.* C'est ainsi, dit S. Grégoire, que le damné meurt à tout moment, sans jamais mourir : *Flammis ultricibus traditus, semper morietur.* (Lib. 1. Mor. c. 12.) Si un homme meurt tué par la douleur, on le plaint généralement : et le damné aura-t-il quelqu'un qui plaigne son sort? Non, à tout moment le malheureux meurt dans les tourmens, et personne ne le plaint. L'empereur Zénon, enfermé dans une fosse, s'écriait : Ouvrez-moi par pitié. Personne ne l'entendit, et on le trouva mort de désespoir, car il s'était dévoré la chair même de ses bras. Les réprouvés s'écrient dans l'enfer, dit S. Cyrille d'Alexandrie, mais personne ne vient les retirer, car personne ne les plaint : *Lamentantur, et nullus cripit; plangunt, et nemo compatitur.*

Et ce malheur combien de temps durera-t-il? Tou-

jours, toujours. On lit dans les exercices spirituels du père Segneri le jeune, écrits par Muratori, qu'à Rome on demanda un jour à un démon qui était dans le corps d'un possédé, combien de temps il devait demeurer en enfer; il répondit avec rage en frappant des mains sur une chaise : *Toujours, toujours*. La terreur fut telle dans l'assemblée que plusieurs jeunes gens du séminaire romain qui en faisaient partie firent une confession générale et changèrent de vie, tant ces deux paroles avaient fait impression sur eux ! Pauvre Judas ! Il y a déjà dix-huit cents ans que ce traître est dans l'enfer, et l'enfer n'est encore pour lui qu'un commencement. Pauvre Caïn ! Il y a cinq mille six cents ans qu'il brûle dans les flammes, et l'enfer n'est encore qu'à son commencement. On demanda un jour à un autre démon depuis combien de temps il était à l'enfer ? il répondit : Depuis hier. Comment hier, reprit-on, s'il y a plus de cinq mille ans que tu es damné ? Mais, répliqua-t-il, si vous saviez ce qu'est l'éternité, vous comprendriez que cinq mille ans ne sont, par rapport à elle, qu'un moment. Si un ange disait à un damné : Tu sortiras de l'enfer, mais seulement lorsqu'il se sera écoulé autant de siècles qu'il y a de gouttes d'eau au monde, de feuilles aux arbres, de grains de sable sur le bord de la mer, le damné serait plus content qu'un mendiant que l'on élèverait sur le trône. Oui, car tous ces siècles se passeront et se multiplieront à l'infini, et l'enfer n'en sera jamais qu'au commencement. Chaque damné ferait ce pacte avec Dieu : Seigneur, augmentez ma peine tant que vous le voudrez ; faites-la durer tant qu'il vous plaira, mais enfin mettez-y un terme, et je serai content. Non, non, il n'y aura pas de terme pour le supplice du répréhensible. La trompette de la justice éternelle ne

sonnera dans l'enfer que ces mots : Toujours, toujours ; jamais, jamais.

Les damnés demanderont aux démons : A quelle heure de la nuit sommes-nous ? *Custos, quid de nocte?* (Is. xxi. 11.) Quand viendra le jour ? quand cesseront ces trompettes, ces cris, cette puanteur, ces flammes, ces tourmens ? Et on leur répondra : Jamais, jamais. Combien de temps tout cela durera-t-il ! Toujours, toujours. Ah ! Seigneur, donnez la lumière à tant d'aveugles qui, lorsqu'on les conjure de ne pas se damner, répondent : Après tout, si je vais à l'enfer, j'y prendrai patience : oh Dieu ! ils n'ont pas la patience de supporter un peu de froid, de demeurer dans un appartement un peu trop chaud, de souffrir un coup, et puis ils auront celle de demeurer dans une mer de feu, foulés aux pieds par les démons et abandonnés de Dieu et de tous pendant l'éternité !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O père de miséricorde, vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent : *Non dereliquisti quærentes te, Domine.* (Ps. ix. 11.) Par le passé je vous ai fui et vous ne m'avez pas abandonné ; ne me délaissez pas maintenant que je vous cherche. Je me repens, ô souverain bien, d'avoir fait si peu de cas de votre grâce que j'ai échangée pour de la fumée. Regardez les plaies de votre fils, écoutez leurs cris ; elles vous prient de me pardonner, et pardonnez-moi. Et vous, ô mon Rédempteur, rappelez-moi les peines que vous avez souffertes pour moi, l'amour que vous m'avez porté, et mon ingratitude par laquelle j'ai tant de fois mérité l'enfer ; afin que je gémissé toujours sur l'outrage que je vous ai fait et que je ne vive

plus que pour vous aimer. Ah! mon doux Jésus, comment ne brûlerai-je pas d'amour pour vous en pensant que depuis tant d'années je devrais brûler dans l'enfer, brûler pendant l'éternité, que vous êtes mort pour m'en délivrer, et que vous l'avez fait avec tant de miséricorde? Si maintenant j'étais en enfer, je vous haïrais, et je serais disposé à vous haïr toujours; mais je vous aime et je veux vous aimer pour toujours. C'est ce que j'espère par votre sang. Vous m'aimerez toujours, si je ne vous abandonne pas. O mon Sauveur, sauvez-moi de cette disgrâce, ne permettez pas que je vous quitte jamais, et faites de moi ce que vous voudrez. Je mérite toute sorte de châtimens, et je les accepte, afin que vous me délivriez de celui d'être privé de votre amour. O Marie, mon refuge, combien de fois ne me suis-je pas condamné à l'enfer, et ne m'en avez-vous pas arraché? Ah! délivrez-moi maintenant du péché, qui seul peut me priver de la grâce de Dieu et me jeter dans l'enfer.

VINGT - HUITIÈME CONSIDÉRATION.

Remords du damné.

Vermis eorum non moritur. (Marc. ix. 47.)

PREMIER POINT.

S. Thomas dit que, par ce ver qui ne meurt pas, on doit entendre les remords de conscience de celui qui sera éternellement tourmenté dans l'enfer. La conscience ron-

gera le cœur des réprouvés par une foule de morsures, mais il y en a trois principales qui les tourmenteront davantage : c'est de penser au néant des choses pour lesquelles ils se sont damnés, au peu qu'ils avaient à faire pour se sauver, et enfin au grand bien qu'ils ont perdu. Le premier remords sera donc de penser au néant des choses pour lesquelles ils se sont perdus. Quand Esaü eut mangé le plat de lentilles pour lequel il avait vendu son droit d'aînesse, l'Écriture dit qu'il eut un si grand regret de la perte qu'il venait de faire, qu'il se mit à hurler : *Irrugit clamore magno*. (Gen. xxvii. 34.) Oh ! quels hurlemens, quels rugissemens pousseront les damnés en pensant que pour quelques satisfactions momentanées et empoisonnées ils ont perdu un règne éternel de bonheur, et qu'ils sont à jamais condamnés à une mort continuelle ! Ils gémiront plus amèrement que Jonathan lorsqu'il fut condamné à mort par son père même pour avoir mangé un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce ego morior*. (I. Reg. xiv. 45.) Oh Dieu ! quelle peine pour les damnés de voir alors la cause de leur condamnation ? Que nous semble, à nous, notre vie passée ? n'est-ce pas comme un songe, comme un instant ? Et que sembleront à ces réprouvés cinquante ou soixante années de vie qu'ils auront passées sur la terre, lorsqu'ils seront plongés dans l'abîme de l'éternité, où, après avoir passé cent mille millions d'années, ils verront que leur éternité ne fait que commencer ? Mais, que dis-je, cinquante ans de vie, ne sont-ce pas cinquante ans de plaisirs ? Car le pécheur qui vit éloigné de Dieu, ne se réjouit-il pas dans son péché ? Et combien de temps durent les plaisirs que le péché procure ? Un moment, mais le reste est pour celui qui vit dans la disgrâce de Dieu, un temps de peines et de regrets. Que sembleront donc aux

malheureux damnés ces momens de plaisir? Que leur semblera surtout ce dernier péché par lequel ils se sont perdus? Quoi, pour un vil plaisir de brute qui n'a duré qu'un moment et qui s'est dissipé comme le vent, ils doivent brûler dans un feu, désespérés, abandonnés de tout le monde, et cela tant que Dieu sera Dieu, pendant toute l'éternité.

AFFECTIIONS ET PRIÈRES.

Seigneur, faites-moi connaître l'injustice que je vous ai faite en vous offensant, et le châtimement éternel que j'ai mérité. O mon Dieu, j'éprouve une grande douleur de vous avoir offensé, mais c'est là ce qui me console; si vous m'aviez envoyé en enfer, comme je l'ai mérité, ce serait l'enfer de mon enfer que de penser que je me suis damné pour peu de chose; mais le remords que j'éprouve me console, car il m'encourage à espérer votre pardon, car vous avez promis de pardonner ceux qui se repentent. Oui, Seigneur, je me repens de vous avoir outragé, j'embrasse cette douce peine, je vous conjure même de l'augmenter et de me la conserver jusqu'à la mort, afin que je pleure amèrement les déplaisirs que je vous ai causés. O mon Jésus, pardonnez-moi; ô mon Rédempteur, pour avoir pitié de moi, vous n'avez pas eu pitié de vous-même en vous condamnant à mourir de douleur pour m'arracher à l'enfer, faites-moi miséricorde. Permettez que je regrette de vous avoir offensé et que je m'enflamme d'amour pour vous qui m'avez tant aimé, qui m'avez supporté avec tant de patience, et qui maintenant, au lieu de me châtier, m'enrichissez de lumières et de grâces. Je vous en remercie. O mon doux Jésus, je vous aime; je vous aime plus que moi-même.

je vous aime de tout mon cœur. Vous ne savez pas rejeter celui qui vous aime. Eh bien ! je vous aime ; ne me chassez pas de votre présence. Recevez-moi dans votre grâce et ne permettez pas que je vous perde jamais plus. O Marie, ma mère, acceptez-moi pour votre esclave, et attachez-moi à Jésus votre fils. Priez-le qu'il me pardonne, qu'il m'accorde son amour et la grâce de la persévérance jusqu'à la mort.

DEUXIÈME POINT.

S. Thomas dit que la peine principale du réprouvé sera de voir qu'il s'est perdu pour rien et qu'il pouvait avec la plus grande facilité acquérir la gloire du paradis, s'il eût voulu : *Principaliter dolebunt quod pro nihilo damnati sunt, et facillime vitam poterant consequi sempiternam.* Le second remords de la conscience sera donc de penser au peu qu'il avait à faire pour se sauver. Un damné apparut à S. Humbert, et lui dit que le plus grand tourment qu'il éprouvait en enfer, c'était de penser au peu de valeur des choses pour lesquelles il s'était damné et au peu qu'il avait à faire pour se sauver. Le malheureux dira alors : Si je m'étais mortifié et que je n'eusse pas regardé cet objet, si j'avais vaincu ce respect humain, si j'avais fui cette réunion, cette société, cet ami, je ne serais pas damné. Si je m'étais confessé toutes les semaines, si j'avais fréquenté les congrégations, si j'avais fait chaque jour une lecture spirituelle, si je m'étais recommandé à Jésus-Christ et à Marie, je ne serais pas retombé. J'avais pris mille résolutions de le faire, mais je ne les ai jamais exécutées, ou si je les ai commencées, je les ai abandonnées plus tard ; et par cela je me suis damné.

Les exemples qu'il aura vus de la part de ses amis et de ses compagnons augmenteront encore ce regret ; puis, les dons que Dieu lui aura accordés pour se sauver, dons de nature, bonne santé, fortune, talens que Dieu ne lui avait départis qu'afin qu'il devint saint : don de la grâce, lumières, inspirations, appels, tant d'années accordées pour remédier au mal qu'il avait fait ; mais il verra que dans l'état misérable où il est, il n'est plus temps d'y apporter remède. Il entendra l'ange du Seigneur le lui crier et le lui jurer : *Et angelus quem vidi stantem, juravit per viventem in sæcula sæculorum.... quia tempus non erit amplius.* (Apoc. x. 6.) Oh ! quel poignard cruel pour le cœur du malheureux damné seront les grâces qu'il a reçues, lorsqu'il verra qu'il n'est plus temps de remédier à sa ruine éternelle ! Il dira donc en gémissant avec ses autres compagnons désespérés : *Transiit messis, finita est restas, et nos salvati non sumus.* (Jer. viii. 20.) Il dira : Oh ! si j'avais supporté pour Dieu les fatigues que j'ai supportées pour l'enfer, je serais aujourd'hui un grand saint ; et qu'est-ce que j'en retire aujourd'hui, si ce n'est du remords et des peines, qui me tourmenteront éternellement ? Ah ! que cette pensée tourmentera le réprouvé, plus que le feu et les autres supplices éternels : je pouvais être toujours heureux, et maintenant je serai toujours malheureux.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, comment avez-vous pu me supporter tant de temps ? Je vous ai fui tant de fois, et malgré cela vous êtes toujours venu au-devant de moi. Je vous ai offensé si souvent et vous m'avez pardonné : je vous ai

offensé de nouveau et vous m'avez encore pardonné. Ah ! faites moi éprouver un peu de cette douleur que vous sentîtes dans le jardin de Gethsemani , lorsqu'en pensant à nos péchés, vous suiez du sang. Je me repens, ô mon Rédempteur, d'avoir si mal récompensé votre amour. O plaisirs maudits, je vous déteste, je vous abhorre; vous m'avez fait perdre la grâce du Seigneur. O Jésus bien-aimé, je vous aime maintenant par-dessus toutes choses, et je renonce à toutes les satisfactions illicites, et je préfère mourir mille fois que de vous offenser jamais plus. Ah ! par cette affection que vous m'avez témoignée sur la croix et qui vous a porté à offrir votre vie divine pour moi, donnez-moi la lumière et la force de résister aux tentations et de recourir à votre aide dans les tentations. O Marie, mon espérance, vous pouvez tout auprès de Dieu; obtenez-moi la sainte persévérance, et faites que je ne me sépare jamais de son amour.

TROISIÈME POINT.

Le troisième remords du damné ce sera de voir quel grand bien il a perdu. S. Jean Chrysestôme dit que les damnés auront plus de douleur d'avoir perdu le ciel, qu'ils n'en éprouveront des supplices de l'enfer. *Plus caelo torquentur, quam gehenna.* Elisabeth, reine d'Angleterre, disait : que Dieu me donne quarante ans de règne et je renonce au paradis. Cette malheureuse femme eut les quarante ans de règne; mais aujourd'hui qu'elle a quitté ce monde, que dit-elle? Sans doute elle ne pense plus la même chose; oh ! comme elle doit être affligée et désespérée en pensant que pour quarante années de règne sur la terre,

où elle a été en butte à la crainte et aux embûches, elle a perdu pour toujours le royaume du ciel.

Mais ce qui sera le plus grand tourment du réprouvé, ce sera de voir qu'il a perdu le ciel et le bien suprême qui est Dieu, non pas par l'effet de la mauvaise fortune, ni par malveillance, mais par sa propre faute. Il verra qu'il a été créé pour le paradis ; il verra que Dieu lui a mis en main le choix de la vie ou de la mort éternelle. *Ante hominem vita et mors... quod placuerit ei dabitur illi.* (Eecl. xv. 18.) Ainsi il verra qu'il était en son pouvoir de se rendre éternellement heureux et qu'il a voulu de lui-même se précipiter dans ce lieu de tourment d'où il ne pourra plus sortir et où il ne trouvera personne qui puisse l'en arracher. Il verra dans le ciel un grand nombre de ses compagnons qui, comme lui, auront couru les mêmes dangers ou de plus grands peut-être, mais qui ont su marcher dans le droit chemin en se recommandant à Dieu, ou qui étant tombés ont su se relever et se donner au Seigneur. Mais pour lui qui n'a pas voulu suivre leur exemple, il a été jeté dans l'enfer, dans cette mer de tourmens, et sans espoir d'en sortir.

O mon frère, si par le passé vous avez été si insensé que de vouloir perdre le paradis et Dieu lui-même pour un vil plaisir, tâchez d'y porter remède maintenant qu'il est temps. Ne restez pas dans votre folie ; craignez d'aller le pleurer dans l'enfer. Qui sait si cette considération que vous lisez n'est pas le dernier appel que Dieu vous fait. Peut-être que si vous ne changez pas de vie, au premier péché mortel que vous commettrez, le Seigneur vous abandonnera et vous enverra pour toujours dans la maison des fous qui sont en enfer et qui y confessent leur erreur en désespérés, *ergo erravimus*, car ils diront qu'il n'y a

plus de remède. Quand le démon vous engage à pécher, souvenez-vous de l'enfer; recourez à Dieu, à la Sainte Vierge, et la pensée de l'enfer vous délivrera de ce lieu terrible : *Memorare novissima tua, et in aeternum non peribis.* (Eccl. vii.) Car la pensée de l'enfer vous fera recourir à Dieu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! bien suprême, combien de fois vous ai-je perdu pour rien ! et combien de fois n'ai-je pas mérité de vous perdre pour toujours ! Mais je me console en pensant à ce que dit votre prophète : *Latetur cor quarentium Dominum.* (Ps. civ. 25.) Je ne dois donc pas craindre de ne pas vous recouvrer, ô mon Dieu, si je vous cherche sincèrement. Oui, Seigneur, je désire maintenant votre grâce plus que tout autre bien. Je préfère être privé de tout, de la vie même, plutôt que de votre amour. Je vous aime, ô mon Créateur, je vous aime par-dessus toute chose, et je me repens de vous avoir offensé; ô mon Dieu, vous que j'ai perdu et méprisé, hâtez-vous de me pardonner, et faites que je vous retrouve, puisque je ne veux plus vous perdre. Si vous me recevez de nouveau dans votre amitié, je quitterai tout et je me bornerai à n'aimer que vous seul. C'est ainsi que j'espère de votre miséricorde; Père éternel, exaucez-moi par amour pour Jésus-Christ. Pardonnez-moi, et donnez-moi la grâce de ne plus me séparer de vous; car si je vous perdais de nouveau par ma volonté, je devrais craindre avec raison que vous ne me délaissiez. O Marie, réconciliation des pécheurs, faites-moi réconcilier avec Dieu, et retenez-moi avec votre manteau, afin que je ne le perde plus.

VINGT-NEUVIÈME CONSIDÉRATION.

Du paradis.

Tristitia vestra vertetur in gaudium. (Joan. xvi. 20.)

PREMIER POINT.

Tâchons maintenant de souffrir avec patience les afflictions de cette vie, en les offrant à Dieu en union des peines que Jésus-Christ a souffertes pour l'amour de nous; et prenons courage en espérant le ciel. Un jour finiront toutes ces angoisses, ces douleurs, ces persécutions, ces craintes; si nous nous sauvons, elles deviendront pour nous une source de joies et de contentemens dans le royaume des bienheureux. C'est ainsi que le Seigneur nous exhorte à prendre courage : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.* (Joan. xvi. 20.) Méditons un peu sur le paradis. Que pourrons-nous dire du ciel, si les Saints eux-mêmes n'ont pas pu nous faire comprendre les délices que Dieu réserve à ceux qui lui sont fidèles? David n'en a dit qu'un mot, c'est que le ciel est un bien infiniment désirable : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* (Ps. lxxxiii. 2.) Mais, vous, ô grand apôtre, vous qui avez eu l'insigne faveur d'être élevé au paradis, *raptus in paradisum*, dites-nous quelque chose, de ce que vous avez vu. Non, dit S. Paul, je ne puis raconter ce que j'ai vu. Les délices du paradis sont des secrets, *arcana verba, quæ non licet homini loqui.* (II. Cor. xii. 4.) Les plaisirs que l'on y goûte sont si

ineffables qu'il est impossible d'en dire quelque chose, si l'on n'en jouit. Moi je ne puis dire autre chose, ajoute l'apôtre, que personne sur la terre n'a vu ni entendu, ni compris la beauté, l'harmonie, le contentement que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, neque in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* (1. Cor. II. 9.)

Nous ne pouvons pas comprendre ce que sont les biens du paradis, car nous n'avons d'autres idées que celles qui nous viennent des biens terrestres. Si des chevaux avaient l'usage de la raison et qu'ils apprissent que leur maître, le jour de ses noces, a préparé un banquet splendide, ils penseraient qu'en ne servirait dans ce repas que de la paille exquise, de la bonne avoine, et de l'orge choisie; car, en fait de nourriture, les chevaux ne connaissent que celle-là. C'est ainsi que sont nos pensées sur le paradis. Il est beau de voir pendant une nuit d'été le ciel couvert d'étoiles; il est agréable dans le printemps de faire une course sur mer quand les eaux sont paisibles et que l'on voit au fond les rochers revêtus de mousse et les poissons qui nagent; il fait beau se trouver dans un jardin rempli de fleurs et de fruits, embelli par mille fontaines, et où les oiseaux frappent l'air de leurs gazouillements. Quelqu'un dira alors peut-être : Oh ! quel paradis ! quel paradis ! quel paradis ! Les biens du ciel sont tout autre chose. Pour avoir une idée confuse du paradis, il faut considérer que c'est là que réside un Dieu tout puissant qui désire faire jouir les âmes qu'il chérit. Voulez-vous savoir ce que c'est que le paradis, dit S. Bernard ? *Nihil est quod nolis, totum est quod velis.* Dans le ciel il n'y a rien qui nous déplaît, et nous y trouvons tout ce qui nous fait plaisir.

Oh Dieu ! que dira l'ame fidèle en entrant dans ce royaume des bienheureux ! Figurons-nous qu'une jeune vierge ou qu'un jeune homme qui a consacré ses jours à aimer Jésus-Christ, vient à mourir, et qu'il abandonne cette terre ; son ame est mise en jugement, mais le juge déclare qu'elle est sauvée. L'ange-gardien vient au-devant et l'en félicite ; l'ame, à son tour, remercie l'ange de la protection qu'il lui a accordée ; mais celui-ci répond : Hâtez-vous, belle ame, de vous réjouir, car vous êtes sauvée ; venez donc jouir de la face de votre Seigneur. Voici que l'ame traverse les nuages, les sphères, les étoiles, et arrive enfin dans le ciel. Oh Dieu ! que dira-t-elle en mettant pour la première fois le pied dans la patrie, et en jetant le premier coup-d'œil dans cette cité de délices ! Les Anges et les Saints viendront à sa rencontre et lui souhaiteront la bien-venue dans la jubilation. Quelle consolation pour elle d'y rencontrer ses parens, ses amis qui l'ont devancée et ses saints patrons. L'ame voudra alors fléchir les genoux devant eux pour les mieux honorer, mais ils lui diront : *Vide ne feceris, conservus tuus sum.* (Apoc. xxii. 9.) Ensuite on lui fera baiser les pieds de Marie qui est la reine du ciel. Quelle tendresse ne sentira pas dans son cœur cette ame en voyant pour la première fois cette divine mère qui l'a tant aidée à se sauver, car elle verra aussi toutes les grâces que Marie lui aura obtenues, et Marie l'embrassera ensuite amoureusement. De la reine du ciel l'ame sera conduite à Jésus, qui la recevra comme épouse et lui dira : *Veni de Libano, sponsa mea, veni, coronaberis.* (Cant. iv. 8.) O chaste épouse, réjouis-toi, car il n'y a plus pour toi ni pleurs, ni craintes, ni douleurs. Reçois la couronne éternelle, que je t'ai acquise par mon sang. Ensuite Jésus la conduira au-

près de son père, pour y recevoir la bénédiction. Et le Père éternel la bénira en l'embrassant, et lui dira : *Intra in gaudium Domini tui*, (Matt. xxv. 21.) et lui rendra tout le bonheur dont il jouit lui-même.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Voici, ô mon Dieu, voici à vos pieds un ingrat que vous avez créé pour le paradis, mais qui tant de fois, pour de misérables plaisirs, vous a renié en face, et a préféré d'être condamné à l'enfer. Mais j'espère que vous m'avez pardonné toutes les injures que je vous ai faites, dont je me repens de nouveau, et dont je veux me repentir jusqu'à la mort ; et je veux que vous me les pardonniez encore. Mais, oh Dieu ! quoique vous m'avez déjà pardonné, il n'en sera pas moins vrai que j'ai eu l'audace de vous abreuver d'amertumes, vous, ô mon Rédempteur, qui, pour me conduire à votre royaume, m'avez donné la vie. Que votre miséricorde soit à jamais bénie et glorifiée, ô mon Jésus ! vous qui m'avez supporté avec tant de patience, et qui, au lieu de me châtier, m'avez comblé de grâces, de lumières, et m'avez si souvent appelé à vous. Je vois, ô Sauveur bien-aimé, que vous voulez que je me sauve, et que vous désirez que j'entre dans votre royaume pour vous aimer éternellement ; mais vous voulez auparavant que je vous aime sur cette terre. Oui, je veux vous aimer. Et quand même il n'y aurait pas de paradis, tant que je vivrai je vous aimerai de toutes mes forces et de toute mon ame. Il me suffit de savoir, ô mon Dieu, que vous désirez que je vous aime. O mon Jésus ! assistez-moi de votre grâce, ne m'abandonnez pas. Mon ame est éternelle, suis-je

donc dans l'alternative de vous aimer toujours ou de vous détester pendant l'éternité? Non, je veux vous aimer éternellement et vous aimer assez dans cette vie, pour vous aimer assez dans l'autre. Disposez de moi comme il vous plaira, châtiez-moi comme vous le voudrez, mais ne me privez pas de votre amour, et puis faites de moi ce que bon vous semblera. O mon Jésus! vos mérites sont mon espérance. O Marie! je mets toute ma confiance dans votre intercession. Vous m'avez délivré de l'enfer quand j'étais dans le péché; maintenant que je veux être à Dieu, rendez-moi saint et sauvez-moi.

DEUXIÈME POINT.

Quand l'ame sera entrée dans la béatitude de Dieu, *nihil est quod nolis*, elle n'aura plus aucun chagrin. *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum; et mors ultra non erit; neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt. Et dixit qui sedebat in throno: Ecce nova facio omnia.* (Apoc. xxi. 4.) Dans le ciel il n'y a plus ni maladie, ni pauvreté, ni incommodité: il n'y a plus ni jour ni nuit, ni chaud ni froid. C'est toujours un jour serein, un printemps continuel et délicieux, il n'y a plus ni persécutions, ni jalousies. Dans ce royaume d'amour, tout le monde s'aime tendrement, et chacun jouit du bien des autres comme s'il lui appartenait en propre. Il n'y a plus de crainte, car l'ame étant confirmée en grâce, ne peut plus pécher ni perdre Dieu. *Ecce nova facio omnia.* Tout est nouveau et tout console et rassasie. *Totum est quod velis.* La vue sera pleinement satisfaite en contemplant cette cité divine, beauté si parfaite: *Urbs perfecti decoris.* (Th. ii. 13.) Quel plaisir de voir une

ville dont le pavé serait de cristal , le palais d'argent , les lambris d'or , tout entourés de guirlandes de fleurs ? Oh ! que la cité du ciel sera encore bien plus belle ! Que sera-ce ensuite de voir tous les habitans vêtus d'habits royaux , car ils sont tous rois , dit S. Augustin : *Quot civitates tot reges*. Que sera-ce de voir Marie , qui à elle seule aura plus de beauté que tout le paradis ensemble ! Que sera-ce de voir l'Agneau sans tache , Jésus , le divin époux des ames ! Sainte Thérèse ne vit une fois que la main de Jésus-Christ ! , et elle en resta stupéfaite , tant elle y trouva de beauté ! L'odorat sera aussi satisfait , car on sentira des odeurs suaves , mais particulières au ciel. L'ame sera aussi pleinement satisfaite par les célestes mélodies. S. François n'entendit une fois qu'un coup d'archet qu'un ange donna sur une viole , et il faillit en mourir de plaisir. Que sera-ce donc d'entendre tous les Saints et les Anges chanter en chœur les louanges de Dieu ! *In secula seculorum laudabunt te*. (Ps. LIII. 5.) Que sera-ce donc d'entendre Marie glorifier Dieu ! La voix de Marie dans le ciel , dit S. François de Salles , sera comme celle d'un rossignol au milieu d'un bosquet , car le rossignol surpasse par la mélodie de son chant tous les autres oiseaux. Il y a dans le ciel en un mot toutes les délices que l'on peut désirer.

Mais tout cela n'est encore qu'un des moindres biens du paradis. Le bonheur véritable du paradis , c'est Dieu qui est le souverain bien. *Totum quod expectamus*, dit S. Augustin , *duæ syllabæ sunt , Deus*. La récompense que le Seigneur nous promet ne consiste pas seulement dans la beauté , l'harmonie , et les autres joies que l'on goûte dans cette cité bienheureuse : la récompense principale , c'est Dieu lui-même , c'est de l'aimer et de le voir face

à face. *Ego ero merces tua magna nimis.* (Gen. xv. 1.) S. Augustin dit que si Dieu faisait voir sa face aux damnés, l'enfer seroit un paradis, *continuo infernus ipse in amœnum converteretur paradisum.* (Hom. ix. de trip. habit.) Il ajoute que si on donnoit à choisir à une ame sortie de ce monde entre voir Dieu et être dans l'enfer, ou bien ne le pas voir et être délivré de l'enfer, elle choisiroit plutôt la vue de Dieu avec les peines de l'enfer.

Pour nous, en ce bas monde, nous ne pouvons saisir quel est ce bonheur d'aimer Dieu et de le voir face à face, mais jugeons-en seulement par ce que nous savons; car cet amour est quelque chose de si doux, que même ici-bas non seulement il élève les ames, mais encore les corps des Saints. S. Philippe de Néri fut une fois enlevé dans les airs avec le banc sur lequel il s'appuyait. S. Pierre d'Alcantara fut aussi élevé de terre en embrassant un arbre déraciné. Nous savons encore que les saints martyrs éprouvèrent tant de douceur à aimer Dieu qu'ils se réjouissaient même au milieu des tourmens. Pendant que S. Vincent étoit tourmenté, il parloit, dit S. Augustin, comme si *alius videbatur pati, alius loqui.* S. Laurent, étant sur le gril, insultoit le tyran, *versa*, lui disoit-il, *et manduca*; oui, dit le même père, car S. Laurent *hoc igne* (le feu de l'amour divin) *accensus non sentit incendium.* En outre, quelle douceur éprouve un pécheur sur cette terre même, lorsqu'il gémit sur ses péchés. C'est ce qui fait dire à S. Bernard: *Si tam dulces est flere pro te, quid erit gaudere de te?* Quelle suavité ne goûte pas une ame à laquelle, pendant l'oraison, Dieu découvre par un rayon de lumière sa honte, sa miséricorde dont il a usé envers elle, et la mort que Jésus-Christ a eue pour elle. L'ame se sent alors consumer dans l'amour; et cependant nous ne

voyons pas Dieu ici-bas comme il est, nous ne l'apercevons que dans l'obscurité. *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem.* (Cor. XIII. 12.) Maintenant nous avons un bandeau devant les yeux, et Dieu est derrière le voile de la foi, et ne permet pas que nous le voyons; mais que sera-ce quand Dieu enlèvera le bandeau de nos yeux, que le voile disparaîtra, que nous jouirons de Dieu face à face? Nous verrons combien Dieu est beau, grand, juste, parfait, aimable et aimant.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O bien suprême, je suis ce misérable qui vous ai fui et qui ai renoncé à votre amour. Pour cela seul je ne mériterais plus de vous voir ni de vous aimer. Mais aussi vous êtes celui qui, tout en ayant pitié de moi, n'avez pas eu compassion pour vous-même, car vous vous êtes condamné à mourir de douleur et couvert d'infamie sur une croix. Votre mort me fait donc espérer qu'un jour je pourrai vous voir et jouir de votre présence en vous aimant de toutes mes forces. Mais à présent que je suis en danger de vous perdre pour toujours, et que je vous ai même perdu par mes péchés, que ferai-je pendant la vie qui me reste? Continuerai-je à vous offenser? Non, ô mon Jésus, je déteste souverainement les outrages que je vous ai faits, je suis fâché de vous avoir offensé, et je vous aime de tout mon cœur. Classerez-vous une amie qui se repent et qui vous aime? Non, je sais que vous avez dit, ô mon Rédempteur, que vous ne savez pas repousser ceux qui se jettent à vos pieds pleins de repentir: *Eum qui venit ad me, non ejiciam foras.* (Jer. VI. 57.) O mon Jésus, j'abandonne tout et je me convertis à vous. Je vous

embrasse et je vous presse sur mon cœur ; embrassez-moi et pressez-moi sur le vôtre à votre tour, J'ose vous parler ainsi parce que je m'adresse à la bonté infinie, que je parle à un Dieu qui a voulu mourir pour l'amour de moi. O mon Sauveur, donnez-moi l'espérance dans votre amour. O Marie, ma mère chérie, je vous en conjure par l'amour que vous avez pour Jésus-Christ, obtenez-moi la persévérance. Je l'espère ainsi. Qu'ainsi soit fait.

TROISIÈME POINT.

La plus grande peine qui afflige ici-bas et qui désole une ame qui aime Dieu, c'est la crainte de ne pas l'aimer et de ne pas en être aimé : *Nescit homo, utrum amore an odio dignus sit.* (Ecc. ix. 4.) Mais dans le paradis l'ame est sûre qu'elle aime Dieu et qu'elle en est aimée, car elle voit qu'elle se perd dans l'amour du Seigneur, et que Dieu la tient étroitement serrée comme sa fille chérie, et elle voit encore que cet amour ne lui échappera pas pendant toute l'éternité. L'ame s'enflammera davantage, quand elle connaîtra mieux quel est l'amour qui a porté Dieu à se faire homme à mourir pour nous, quel amour l'a porté à instituer le saint sacrement et à devenir la nourriture d'un vermissseau ! L'ame verra alors aussi distinctement toutes les grâces que Dieu lui a faites pour la délivrer des tentations et des différens dangers qu'elle a courus ; elle verra que les tribulations, les maladies, les persécutions, les pertes, qu'elle appelait du nom de disgrâces et châtimens de Dieu, n'ont été que des marques de son amour et des traits placés par la divine Providence pour la conduire dans le ciel. Elle verra surtout la patience que Dieu a eue de la supporter après tant de péchés, et la misé-

ricorde dont il a usé à son égard en lui donnant tant de lumières et en l'appelant si souvent avec amour. De ce lieu bienheureux elle verra tant d'âmes condamnées à l'enfer pour avoir commis bien moins de péchés qu'elle-même, et elle se verra sauvée, possédant Dieu et certaine de ne plus perdre ce bien suprême pendant toute l'éternité.

Le bienheureux jouira donc toujours de cette félicité qui, pendant l'éternité entière, sera toujours nouvelle, comme s'il en jouissait pour la première fois. Il désirera toujours ce bonheur et le goûtera sans cesse, toujours satisfait et toujours désireux, toujours désireux et toujours rassasié; oui, car le désir que l'on a dans le ciel n'entraîne pas de peine avec soi, et la possession n'emporte pas d'ennui. En un mot, de même que les damnés sont des vases pleins de colère, les élus sont des vases pleins de joie, de manière qu'ils n'ont plus rien à désirer. Sainte Thérèse dit que même sur cette terre, quand Dieu introduit une âme dans le cellier du vin, c'est-à-dire dans son amour, il l'enivre de bonheur, de telle sorte qu'elle en perd l'affection pour toutes les choses terrestres. Mais, en entrant dans le ciel, oh! comme dit David, les élus seront enivrés d'amour : *Inebriabuntur ab ubertate domus tue.* (Ps. xxxv. 9.) Alors il arrivera que l'âme, à ce spectacle et en embrassant ce bien suprême, sera tellement enivrée d'amour, qu'elle se perdra dans Dieu, s'oubliera elle-même, et ne songera qu'à aimer, à louer, et à bénir le bien infini qu'elle possède.

Lorsque les croix de cette vie nous affligent, appliquons-nous à les supporter avec patience, en espérant dans le ciel. Sainte Marie Egyptienne, à laquelle, sur la fin de ses jours, l'abbé Zosime demandait comment elle

avait pu vivre pendant tant d'années dans le désert ? répondit : C'est en espérant d'aller au ciel. Quand on offrit à S. Philippe de Néri la dignité de cardinal, il répondit en jetant la barrette et en s'écriant : Le paradis, le paradis. Le frère Gille, religieux franciscain, en entendant seulement nommer le paradis, était tout transporté de joie. Et nous-mêmes, lorsque nous sommes assaillis des misères de cette terre, nous élevons les yeux vers le ciel, et nous nous consolons en soupirant et en disant : Ciel, ciel. Pensons que, si nous sommes fidèles à Dieu, toutes ces peines finiront un jour, ainsi que toutes les peines et les craintes, et que nous serons admis dans cette patrie bienheureuse où nous serons pleinement heureux tant que Dieu sera Dieu. Les Saints nous y attendent, Marie nous y attend : et Jésus est là, la couronne à la main, afin de nous annoncer que nous sommes rois de ce royaume éternel.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Sauveur, vous m'avez enseigné à dire dans mes prières : *Adveniat regnum tuum*. C'est ce que je vous dis maintenant. Que votre règne vienne dans mon ame, afin que vous la possédiez en entier et qu'elle vous possède aussi. O mon Jésus, vous n'avez rien négligé pour me sauver, et pour acquérir mon amour. Sauvez-moi donc, et que mon salut soit de vous aimer toujours dans l'autre vie. Je vous ai fui si souvent, et malgré cela, vous m'apprenez que vous ne dédaignerez pas de m'embrasser dans le ciel pendant toute l'éternité, et avec autant d'amour que si je ne vous avais jamais offensé : et moi, qui sais cela, pourrais-je aimer d'autres que vous, quand je vois

que vous voulez me donner le paradis , quoique j'aie tant de fois mérité l'enfer ? Ah ! Seigneur, plutôt à Dieu que je ne vous eusse jamais offensé ! Oh ! si je pouvais renaître, je voudrais vous aimer toujours ! Mais ce qui est fait est fait. Maintenant, je ne puis vous donner que la vie qui me reste. Oui, je vous la donne toute entière et je la consacre à votre amour. Sortez de mon cœur, affections terrestres , faites place à mon Dieu , qui veut le posséder tout entier. Désormais, je ne veux penser qu'à vous plaire. Secourez-moi par votre grâce. C'est ce que j'espère de vos mérites. Augmentez toujours en moi de plus en plus votre amour et le désir de vous plaire. O paradis , paradis. Quand sera-ce , Seigneur, que je vous verrai face à face ? Quand sera-ce que je vous embrasserai sans craindre de ne plus vous perdre ? Ah ! mon Dieu , étendez votre main sur moi , afin que je ne vous offense plus. O Marie , quand sera-ce que je me verrai à vos pieds dans le ciel ? Secourez-moi , ô ma mère, et ne permettez pas que je me damne, et que j'aie loin de vous et de votre fils.

XXX^e CONSIDÉRATION.

De la prière.

Petite et dabitur vobis.... Omnis enim qui petit, accipit.
(Luc. xi. 9, 10.)

PREMIER POINT.

Ce n'est point seulement dans cet endroit de l'Écriture, mais dans mille autres, que Dieu promet d'exaucer ceux qui le prient : *Clama ad me, et exaudiam te.* (Jerem. xxxiii. 3.) Tournez-vous vers moi, et je vous exaucerai. *Invoca me, et eruam te.* (Ps. xlix. 15.) Appelez-moi, et je vous délivrerai des dangers : *Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam.* (Joan. xiv. 14.) Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez par mes mérites. *Quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis.* (Joan. xv. 7.) Demandez ce que vous voudrez ; il vous suffira de demander et on vous accordera. Il y a encore une foule d'autres passages semblables. Quoique la prière, dit Théodoret, soit une, elle peut nous obtenir toutes choses : *Oratio cum sit una, omnia potest.* S. Bernard dit que, quand nous prions, le Seigneur nous donne ou la grâce que nous lui demandons ou bien une autre chose qui est pour nous plus utile : *Aut dabit quod petimus, aut quod nobis noverit esse utilius.* (Ser. 5. in Fer. 4. Ini.) Le prophète nous exhorte même à prier, en nous assurant que Dieu est tout miséricorde envers ceux qui l'appellent à leur aide : *Tu, Domine, suavis, et mitis, et multæ misericordiæ omnibus invo-*

cantibus te. (Ps. LXXXV, 5.) Et S. Jacques nous exhorte encore bien plus, en nous disant de demander la sagesse dont nous avons besoin : *Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluentem, et non impropereat.* (Jac. I. 5.) Cet apôtre dit que quand le Seigneur est prié, il ouvre la main et qu'il accorde plus qu'on ne lui demande, *dat omnibus affluentem, et non impropereat*, il ne nous reproche pas les peines que nous lui avons données. Quand il est prié, il paraît oublier tous les outrages que nous lui avons faits.

S. Jean Climaque disait que la prière fait en quelque sorte violence à Dieu, et le force à nous accorder ce que nous lui demandons. *Oratio pia Deo vim infert.* C'est une violence, mais une violence qui lui est douce et qu'il désire : *Hæc vis grata Deo*, dit Tertullien. Oui ; car, comme dit S. Augustin, Dieu désire plus nous faire du bien que nous-mêmes nous le désirons : *Plus vult ille tibi beneficium elargiri quam tu accipere concupiscas.* La raison en est que Dieu est de sa nature la bonté infinie : *Deus, cujus natura bonitas*, dit S. Léon. C'est pour cela qu'il a un désir extrême de nous départir ses bienfaits. C'est ce qui faisait dire à Sainte Madeleine de Pazzi que Dieu est comme obligé envers l'ame qui le prie, puisqu'il lui fournit les moyens de contenter le désir qu'il éprouve de nous dispenser ses grâces. David disait que cette bonté que le Seigneur a de nous exaucer dès que nous le prions, lui faisait connaître qu'il était son vrai Dieu : *In quacumque die invocavero te, ecce cognovi quoniam Deus meus es.* (Ps. LV. 10.) Il y a des hommes qui ont tort de se plaindre, dit S. Bernard, que le Seigneur leur manque ; car le Seigneur pourrait se plaindre avec plus de raison que les hommes lui font faute en refusant d'aller chercher

ses grâces : *Multi queruntur deesse sibi gratiam , sed multo ustius gratia querretur deesse sibi multos.* Et il semble que c'est de cela que le Rédempteur se plaignait un jour à ses Apôtres : *Usque modo non petistis quidquam in nomine meo ; petite , et accipietis , ut gaudium vestrum sit plenum.* (Joan. xvi. 24.) Ne vous plaignez pas de moi , semblait-il dire , si vous n'êtes pas pleinement heureux , plaignez-vous de vous-même , car vous ne m'avez pas demandé les grâces ; si vous les demandez désormais , vous serez contents.

C'est à cause de cela que les moines des premiers temps arrêtaient dans leurs conférences qu'il n'y avait pas d'exercice plus utile au salut que de prier et de s'écrier : Seigneur, aidez-moi : *Deus , in adiutorium meum intende.* Le vénérable père Segnéri disait , en parlant de lui-même , que dans les méditations il tâchait de produire des affections , et que connaissant ensuite l'efficacité de la prière , il tâchait encore de converser en priant. Pour nous , faisons la même chose ; nous avons un Dieu qui nous aime et qui est inquiet sur notre salut , et qui est , par conséquent , toujours prêt à exaucer ceux qui le prient. Les princes de la terre , dit S. Chrysostôme , donnent peu d'audiences , mais Dieu en accorde à qui en désire : *Arres principis paucis patent , Dei vero omnibus volentibus.* (Lib. 2. de Or. ad Dom.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Dieu éternel , je vous adore , et je vous remercie de tant de bienfaits dont vous m'avez comblé , de m'avoir créé et racheté par Jésus-Christ , de m'avoir fait chrétien , de m'avoir attendu quand j'étais dans le péché , et de m'avoir pardonné tant de fois. Ah ! mon Dieu , je ne serais jamais

retombé, si j'avais eu recours à vous pendant les tentations. Je vous remercie de la lumière avec laquelle vous me faites connaître que mon salut ne consiste qu'à prier et à vous demander les grâces. Voici que je vous prie au nom de Jésus-Christ de me donner une grande douleur de mes péchés, la sainte persévérance dans votre grâce, une bonne mort, et le paradis; mais surtout votre amour, et une parfaite résignation à votre sainte volonté. Je sais que je ne mérite pas vos grâces, mais vous les avez promises à ceux qui vous les demandent par les mérites de Jésus-Christ. Eh bien! je vous les demande par ces mérites, et je les espère. O Marie, vos prières obtiennent tout ce que vous demandez; priez pour moi.

DEUXIÈME POINT.

Considérons en outre la nécessité de la prière. S. Jean Chrysostôme dit que de même que le corps est mort lorsqu'il est séparé de l'ame, de même l'ame est sans vie lorsqu'elle est sans oraison. Il dit encore que comme l'eau est nécessaire aux plantes pour ne pas se sécher, de même aussi l'oraison nous est nécessaire pour ne pas nous perdre : *Non minus quam arbores aquis, precibus indigemus.* (Tom. 4. Hom. 77.) Dieu veut que nous soyons tous sauvés : *Omnes homines vult salvos fieri.* (I. Timoth. II. 4.) Il ne veut pas que personne se perde : *Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad poenitentiam reverti.* (II. Petr. III. 9.) Il veut que nous lui demandions les grâces nécessaires pour nous sauver; puisque, d'un côté, nous ne pouvons pas observer les divins préceptes, ni nous sauver sans l'aide actuel du Seigneur; et que, de l'autre côté, il ne veut pas nous donner les grâ-

ces, ordinairement parlant, si nous ne les demandons. C'est pour cela que le concile de Trente dit que Dieu n'impose pas des commandemens impossibles, puisque ou il donne la grâce prochaine et actuelle pour les observer, ou bien il nous donne la grâce de demander cette grâce actuelle : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monct et facere quod possis et petere quod non possis.* (Sess. 6. cap. 11.) Puisque S. Augustin enseigne qu'excepté les premières grâces, qui sont celles de l'appel à la foi ou à la pénitence, toutes les autres, la persévérance surtout, Dieu ne les accorde qu'à ceux qui prient : *Constat alia Deum dare etiam non orantibus, sicut initium fidei, alia non nisi orantibus properasse, sicut usque in finem perseverantium.* (De Dono Persev. cap. 16.)

De là tous les théologiens concluent avec S. Basile, S. Augustin, S. Jean Chrysostôme, Clément d'Alexandrie, et grand nombre d'autres, que la prière est nécessaire aux adultes de nécessité de moyen. Ainsi, sans la prière, il est impossible à qui que soit de se sauver; et le savant Lessius dit même que c'est un article de foi : *Fide tenendum est orationem adultis ad salutem esse necessariam, ut colligitur ex Scripturis.* (De Just. lib. 2. cap. 57. Neg.) L'Écriture est précise là-dessus : *Oportet semper orare.* (Luc. xviii. 1.) *Orate, ut non intretis in tentationem.* (Marc. xiv. 58.) *Petite, et accipietis.* (Joan. xvi. 24.) *Sine intermissione orate.* (I. Thess. v. 17.) Ces paroles, *oportet, orate, petite*, selon le sentiment commun des docteurs et de S. Thomas (3. p. q. 29. a. 5.), emportent précepte et obligent sous péché grave, spécialement dans trois cas : 1° Quand l'homme est en état de péché; 2° quand il est en danger de mourir; 3° quand il est en danger de pécher; les théologiens enseignent encore que

celui qui s'abstient de la prière pendant un mois ou deux, n'est pas exempt de péché mortel ; voyez Lessius, à l'endroit cité. La raison en est que la prière est un moyen sans lequel nous ne pouvons pas obtenir les secours nécessaires pour nous sauver.

Petite , et accipietis. Celui qui demande obtient : donc, dit Sainte Thérèse, celui qui ne demande pas n'obtient pas. Et S. Grégoire avait dit : *Non habetis , propter quod non postulatis.* (Jac. iv. 2.) La prière est surtout nécessaire pour obtenir la vertu de continence : *Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens , nisi Deus det ,.... adli Dominum , et deprecatus sum.* (Sap. viii. 21.) Concluons donc. Celui qui prie se salue, et celui qui ne prie pas se damne. Tous ceux qui se sont sauvés ne l'ont été que par la prière ; tous ceux qui se sont damnés, ne le sont que parce qu'ils n'ont pas prié ; et ce sera là ce qui fera leur plus grand désespoir dans l'enfer, d'avoir pu se sauver facilement par la prière, et de n'être plus à temps pour le faire.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Rédempteur, comment ai-je pu par le passé vivre aussi oublieux de vous ? Vous étiez prêt à m'accorder toutes les grâces que je vous ai demandées, vous n'attendiez que le moment où je vous les demanderais, mais moi je n'ai pensé qu'à satisfaire mes sens, et il m'importait peu d'être privé de votre amour et de votre grâce. Seigneur, oubliez toutes mes ingrattitudes, et ayez pitié de moi : pardonnez-moi tous les chagrins que je vous ai donnés, accordez-moi la persévérance, et la grâce de vous demander votre secours pour ne pas vous offenser. O Dieu de mon ame, ne permettez

pas que je sois aussi négligent que je l'ai été par le passé. Donnez-moi la lumière et la force de me recommander toujours à vous, surtout lorsque mes ennemis m'excitent de nouveau à vous offenser. Faites-moi cette grâce, ô mon Dieu, je vous en conjure par les mérites de Jésus-Christ et pour l'amour que vous lui portez. C'est assez vous avoir offensé, Seigneur, je veux vous aimer pendant la vie qui me reste. Donnez-moi votre saint amour, et faites que je me souvienne de vous demander votre secours toutes les fois que je me trouverai en danger de péché. O Marie, mon espérance, j'espère de vous la grâce de me recommander à vous et à votre fils, dans mes tentations. Exaucez-moi, ô reine de mon cœur, je vous en conjure par l'amour que vous avez pour Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT.

Considérons enfin quelles sont les conditions de la prière. Beaucoup de gens prient et n'obtiennent pas, parce qu'ils ne prient pas comme on doit le faire : *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis.* (Jac. iv. 5.) Pour bien prier, il faut de l'humilité : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (Jac. iv. 6.) Dieu n'exauce pas les demandes des orgueilleux, mais, au contraire, il ne laisse jamais les humbles prier en vain : *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit, et non discedet donec Altissimus aspiciat.* (Eccli. xxxv. 21.) Et cela quoiqu'ils aient péché par le passé. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (Ps. l. 19.) Il faut en second lieu de la confiance : *Nullus speravit in Domino, et confusus est.* (Eccli. ii. 11.) Jésus-Christ nous enseigne que, lorsque nous demandons

des grâces à Dieu, nous ne devons lui donner d'autre nom que celui de Père (*Pater noster*), afin que nous le priions avec cette confiance qu'un fils a pour son père. Celui donc qui demande avec confiance obtient tout : *Omnia quæcumque orantes petitis, credite, quia accipietis, et evenient vobis.* (Marc. xi. 24.) Et qui peut craindre, dit S. Augustin, que ce que Dieu, qui est la vérité même, lui a promis, vienne à lui manquer ? *Quis falli metuit, dum promittit veritas ?* Dieu n'est pas comme les hommes, dit l'Écriture, ceux-ci promettent et manquent à leur parole, soit parce qu'ils mentent lors même qu'ils promettent, ou bien soit qu'ils changent de volonté : *Non est Deus quasi homo ut mentiatur, nec ut mutetur ; dixit ergo, et non faciet ?* (Num. xxiii. 19.) Et pourquoi, ajoute S. Augustin, le Seigneur nous exhorterait-il à lui demander les grâces, s'il ne voulait pas nous les accorder ? *Nec nos hortaretur ut peteremus, nisi dum vellet.* (De Verb. Dom. Serm. 5.) En promettant, il s'est obligé à nous accorder les grâces que nous lui demandons : *Promittendo debitorem se fecit.* (S. Aug. ibid. Serm. 2.)

Mais, dira quelqu'un, je suis pécheur, et je ne suis pas digne d'être exaucé. Mais S. Thomas répond que la prière, en nous obtenant les grâces, ne s'appuie pas sur nos mérites, mais sur la bonté de Dieu. *Oratio in impetrando non immititur nostris meritis, sed soli divinæ misericordiæ.* (2. 2. q. 178. a. 2 ad. 1.) *Omnis qui petit, accipit.* (Luc. xi. 10.) L'auteur de l'Œuvre imparfaite explique ainsi ce passage : *Quiconque soit juste soit pécheur.* (Hom. xviii.) Mais le Rédempteur lui-même nous enlève toute crainte en nous disant : *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan. xvi. 23.) C'est comme s'il disait : O pécheurs, si vous n'avez aucun mé-

rite, moi j'en ai pour vous auprès de mon père ; demandez-le donc en mon nom, et je vous promets que vous obtiendrez ce que vous demanderez. Il faut remarquer que cette promesse ne doit pas s'entendre des grâces temporelles de la santé, ni des biens de la fortune et autres semblables : car souvent le Seigneur nous refuse ces grâces quand il voit qu'elles pourraient nuire à notre salut éternel. *Quid infirmo sit utile, magis novit medicus quam ægrotus*, dit S. Augustin. (T. III. c. 212.) Le même père ajoute que Dieu refuse par miséricorde à certaines personnes ce qu'il accorde à d'autres par colère. *Deus negat propitius, quæ concedit iratus*. Ainsi donc nous ne devons demander les grâces temporelles qu'avec cette restriction, si elles servent à notre salut. Mais nous devons au contraire demander les grâces spirituelles, telles que le pardon, la persévérance, l'amour de Dieu, sans condition et avec une ferme confiance de les obtenir : *Si vos cum sitis mali*, dit Jésus-Christ, *nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester de cælo dabit spiritum bonum petentibus se?* (Luc. XI. 13.)

Il faut surtout de la persévérance dans la prière. Cornelius à Lapede dit (In Luc. cap. XI.) que le Seigneur : *vult nos esse perseverantes in oratione usque ad importunitatem*. C'est ce que disent les saintes Écritures : *Oportet semper orare*. (Luc. XVIII. 1.) *Vigilate omni tempore orantes*. (Luc. XXI. 56.) *Sine intermissione orate*. (I. Thess. V. 17.) Et celles-ci : *Petite et accipietis : quærите et invenietis : pulsate et aperietur vobis*. (Luc. XI. 9.) Il suffisait de dire *petite* ; mais non, le Seigneur voulait nous faire comprendre que nous devons faire comme les mendiants, qui ne cessent de demander, d'insister, de frapper à la porte, et qui font tant enfin qu'on leur donne l'aumône. La persévérance

finale spécialement est une grâce qui ne s'obtient que par une oraison continuelle. Nous ne pouvons mériter cette persévérance par nous-mêmes. Mais S. Augustin dit qu'on la mérite en quelque sorte par la prière. *Hoc Dei donum suppliciter emereri potest, id est, supplicando impetrari.* (De Dono Persev. cap. vi.) Prions donc toujours, ne cessons de prier si nous voulons nous sauver. Que les prédicateurs (ou les confesseurs) ne cessent jamais d'exhorter à la prière s'ils veulent sauver des âmes. Recourons toujours à l'intercession de Marie, comme dit S. Bernard : *Queramus gratiam, et per Mariam queramus, quia quod querit invenit, et frustrari non potest.* (Serm. de Aqueduct.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon Dieu, j'ai la confiance que vous m'avez déjà pardonné ; mais mes ennemis ne cesseront de me combattre jusqu'à la mort ; si vous ne venez à mon aide, je me perdrai de nouveau. Au nom des mérites de Jésus-Christ je vous demande la sainte persévérance. *Ne permittas me separari a te.* Cette même grâce je vous la demande pour tous ceux qui sont maintenant en votre grâce. Je suis certain, plein de confiance en votre promesse, que vous m'accorderez cette faveur, si je persiste à vous la demander. Mais pour cela je crains, je crains de cesser de recourir à vous dans la tentation et de retomber de nouveau. Je vous demande donc la grâce de ne jamais cesser de prier. Faites, que dans les occasions de rechute je me recommande toujours à vous ; et que je vous appelle à mon aide au nom de Jésus et de Marie. Mon Dieu, c'est ainsi que je me propose et que j'espère faire avec votre

sainte grâce. Exaucez-moi par l'amour de Jésus-Christ. O Marie, ma mère, faites que j'aie toujours recours à vous quand je serai en danger de perdre Dieu.

XXXI^e CONSIDÉRATION.

De la persévérance.

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.
(Matth. xxiv. 13.)

PREMIER POINT.

S. Jérôme dit, que plusieurs commencent bien, mais qu'il y en a peu qui persévèrent : *Incipere multorum est, perseverare paucorum.* (Lib. I. Contra Jovin.) Saül, Judas, Tertullien ont bien commencé; mais ensuite ils ont mal fini, parce qu'ils n'ont pas persévéré dans le bien. *Non queruntur in christianis initia, sed finis.* (S. Hieron. Ep. ad Fur.) Le Seigneur (dit le même saint) ne demande pas seulement le commencement d'une bonne vie, mais encore la fin; c'est la fin qui obtiendra la récompense. S. Bonaventure dit, que la couronne se donne à la seule persévérance : *Sola perseverantia coronatur.* C'est pour cela que S. Laurent Justinien appelle la persévérance la porte du ciel, *cœli januam.* Celui donc qui n'en trouve pas la porte ne peut entrer dans le paradis. Mon frère, vous avez maintenant cessé de pécher, et vous croyez justement avoir été pardonné. Soyez donc ami de Dieu, mais sachez que vous n'êtes pas encore sauvé. Et quand serez-vous

sauvé ? Lorsque vous aurez persévéré jusqu'à la fin : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* Vous avez commencé la bonne vie, remerciez-en le Seigneur. S. Bernard vous fait savoir que la récompense est promise à celui qui commence, mais qu'elle n'est donnée qu'à celui qui persévère. *Inchoantibus præmium promittitur, perseverantibus datur.* (Serm. vi. De Modo bene viv.) Il ne suffit pas de courir après la couronne, il faut encore courir assez pour la prendre : *Sic currite, ut comprehendatis,* dit l'Apôtre. (I. Cor. ix. 24.)

Vous avez déjà mis la main à la charrue, vous avez commencé à bien vivre, maintenant craignez plus que jamais et tremblez. *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.* (Philip. ii. 12.) Et pourquoi ? Parce que si vous vous retournez pour regarder en arrière, ce que Dieu défend, et si vous reprenez votre mauvaise vie, Dieu vous déclarera exclu du paradis. *Nemo mittens manum ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei.* (Luc. ix. 62.) Or fuyez les occasions à l'aide de la grâce du Seigneur, fréquentez les sacremens, faites la méditation pendant tout le jour. Heureux si vous persistez à vous conduire ainsi, et si Jésus-Christ vous trouve tel quand il viendra vous juger. *Beatus ille servus, quem cum venerit dominus ejus, invenerit sic facientem.* (Matth. xxiv. 46.) Mais ne croyez pas que, maintenant que vous vous êtes consacré au service de Dieu, vous n'ayez plus aucune tentation. Ecoutez ce que vous dit l'Esprit-Saint : *Fili, accedens ad servitatem Dei, præpara animam tuam ad tentationem.* (Eccli. ii. 1.) Sachez que, maintenant plus que jamais, vous devez vous préparer à combattre, parce que les ennemis, le monde, le démon et la chair s'armeront contre vous, et pour vous faire perdre ce que vous avez acquis.

Denis le Chartreux dit, que plus une ame se donne à Dieu, plus l'enfer cherche à l'abattre : *Quanto quis fortius nititur Deo servire, tanto acrius contra eum scivit adversarius.* Et cela est suffisamment exprimé dans l'Évangile de S. Luc, où il dit : *Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem; et non inveniens, dicit: Revertur in domum meam, unde exivi. Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus nequiores se, et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* (Luc. xi. 24 et 26.) Lorsque le démon est chassé d'une ame, il ne trouve point de repos et il met tout en œuvre pour y rentrer; il appelle de nouveau ses compagnons à son aide, et s'il réussit à y rentrer, la seconde ruine de cette ame sera pire que la première.

Considérez donc quelles sont les armes que vous avez pour vous défendre contre ces ennemis, et pour vous conserver dans la grâce de Dieu. Afin de ne pas être vaincu par le démon, vous n'avez d'autre soutien que l'oraison. S. Paul dit, que nous n'avons pas à combattre contre des hommes de chair et de sang comme nous, mais contre les princes de l'enfer. *Est nobis colluctatio adversus principes et potestates.* (Eph. vi. 12.) Et il veut par là nous avertir que nous n'avons pas la force de résister à de telles puissances, et que nous avons par conséquent besoin que Dieu nous soit en aide; avec l'aide de Dieu nous pouvons tout : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Philip. iv. 13.) C'est ainsi qu'il dit et que chacun de nous doit dire. Mais ce secours ne se donne pas, si on ne le demande point par la prière. *Petite et accipietis.* Méfions-nous donc de nos résolutions; si nous mettons en elles notre confiance, nous sommes perdus : quand nous sommes tentés par le démon, mettons toute notre con-

fiance en l'aide de Dieu , recommandons nous aussi à Jésus-Christ et à Marie ; c'est ce que nous devons faire spécialement quand nous sommes tentés contre la chasteté ; parce que cette tentation est la plus terrible de toutes , et que c'est celle avec laquelle le démon remporte le plus de victoires. Nous n'avons pas de nous-mêmes la force de conserver la chasteté , il n'y a que Dieu qui puisse nous la donner. *Et ut scivi*, s'écrie Salomon, *quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det... adii Dominum, et deprecatus sum illum.* (Sap. vii. 21.) Il faut donc dans une tentation pareille recourir de suite à Jésus-Christ et à sa sainte mère , invoquer souvent le nom de Jésus et de Marie. Celui qui fait ainsi remportera la victoire, celui qui ne le fait point sera perdu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ne proicias me a facie tua. Ah ! mon Dieu, ne me chassez pas de votre présence. Je sais que vous ne m'abandonnerez jamais , si je ne vous abandonne le premier , mais l'expérience que j'ai de ma faiblesse me le fait redouter. Seigneur, donnez-moi la force dont j'ai besoin contre l'enfer qui veut me rendre de nouveau son esclave. Je vous la demande par l'amour de Jésus-Christ. Etablissez, ô mon Sauveur, entre vous et moi une paix perpétuelle qui ne puisse plus se rompre , et donnez-moi votre saint amour. *Qui non diligit, manet in morte.* Celui qui ne vous aime point n'est qu'un cadavre. Sauvez-moi de cette malheureuse mort, ô mon Dieu ; j'étais perdu, vous le savez bien , votre bonté m'a mis dans l'état où je suis , et j'espère que je resterai en votre grâce ; ne permettez pas, mon doux Jésus, au nom de la mort cruelle que vous avez souf-

ferte pour moi, que je retourne volontairement à ma perte. Je vous aime par-dessus toutes choses, j'espère être toujours attaché par votre saint amour, mourir et vivre éternellement dans ses chaînes. O Marie, vous vous appelez la mère de la persévérance, c'est vous qui êtes la dispensatrice de ce grand don, c'est à vous que je la demande et par vous que je l'espère.

DEUXIÈME POINT.

Voyons maintenant comment on peut vaincre le monde. Le démon est un grand ennemi, mais le monde en est un plus grand encore. Si le démon ne se servait du monde et des hommes méchants (car ce sont eux qu'on entend par le monde), il n'obtiendrait pas les victoires qu'il remporte : *Cavete autem ab hominibus.* (Matth. x. 17.) Les hommes sont souvent pires que les démons, parce que les démons sont souvent mis en fuite par la prière, et par l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie ; mais si de méchants amis excitent un homme à pécher, et qu'il leur réponde quelque parole spirituelle, ils ne sont pas pour cela mis en fuite, ils le tentent encore plus, se moquent de lui, et le traitent d'homme vil, sans portée et sans couleur ; et quand ils ne peuvent dire autre chose, ils disent que c'est un hypocrite qui simule la sainteté. Il y a des âmes assez faibles pour ne pas comprendre ces reproches ou ces moqueries, et qui suivent misérablement ces ministres de Lucifer et qui reviennent à leur vomissement. Mon frère, soyez persuadé que si vous voulez bien vivre, vous serez toujours raillé et méprisé par les méchants : *Abominantur impii eos qui in recta sunt via.* (Prov. xxix. 27.) Celui qui vit mal ne peut

voir ceux qui vivent bien ; et pourquoi ? parce que leur vie est pour lui un continuel reproche , et qu'il voudrait que tous l'imitassent , pour n'avoir pas le remords que lui cause la bonne vie des autres. Il n'y a point de remède (dit l'apôtre) , celui qui sert Dieu , doit être persécuté par le monde. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* (II. Tim. III. 12.) Tous les Saints ont été persécutés. Qui fut plus saint que Jésus-Christ ? Le monde cependant l'a persécuté jusqu'à le faire mourir sur une croix.

Il n'y a pas de remède à cela , parce que les maximes du monde sont toutes contraires à celles de Jésus-Christ. Ce qui est estimé par le monde est appelé folie par Jésus-Christ : *Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum.* (I. Cor. III. 19.) Tout au contraire le monde appelle folie ce qui est estimé par Jésus-Christ : tels sont les croix, les souffrances, les mépris : *Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est.* (I. Cor. I. 18.) Consolons-nous de ce que , si les méchans nous maudissent et nous blâment , Dieu nous bénit et nous loue. *Maledicent illi, et tu benedices.* (Ps. CVIII. 28.) N'est-ce pas assez pour nous d'être loués par Dieu , par Marie , par tous les Anges , par les Saints et par tous les hommes de bien. Laissons donc dire aux pécheurs ce qu'ils veulent , et efforçons-nous de plaire à Dieu , qui est reconnaissant et fidèle envers celui qui le sert. Plus nous éprouverons de la répugnance et des contradictions' en faisant le bien , plus notre mérite sera agréable à Dieu ; figurons-nous qu'il n'y a dans le monde que Dieu et nous. Lorsque ces méchans se moquent de nous , recommandons-les au Seigneur , et rendons grâce à Dieu de ce qu'il nous donne la lumière qu'il ne donne pas à ces misérables , et suivons notre chemin. N'ayons

point de honte de paraître chrétiens , parce que Jésus-Christ nous proteste que si nous rougissons de lui , il rougira de nous , et il ne nous placera point à sa droite au jour du jugement. *Nam qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua.* (Luc. ix. 26.)

Si nous voulons nous sauver , il faut que nous soyons résolus à souffrir , et à nous faire violence. *Arcta est via, quae ducit ad vitam* (Matt. vii. 14.) *Regnum caelorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (Id. xi. 12.) Celui qui ne se fait pas violence ne se sauve pas. Il n'y a point d'autre moyen que de nous armer contre notre nature rebelle , si nous voulons pratiquer le bien. Nous devons surtout nous faire violence dès le commencement pour extirper les mauvaises habitudes , et acquérir les bonnes ; parce que les bonnes habitudes , une fois prises , l'observation de la loi divine est plus facile et plus douce. Le Seigneur dit à Sainte Brigitte , que celui qui pratique la vertu avec patience , et qui souffre avec courage la première piqûre des épines , verra les épines se changer en roses. Ecoute donc , chrétien , Jésus-Christ te dit aujourd'hui ce qu'il disait au paralytique : *Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* (Joan. v. 14.) Ecoute (reprend S. Bernard) si tu retombes en disgrâce , sache que ta ruine sera pire que toutes tes premières chutes : *Audis recidere quam incidere esse deterius.* Malheur , dit le Seigneur , à ceux qui embrassent la vie de Dieu et qui l'abandonnent ensuite : *Vae, filii desertores.* (Is. xxx. 1.) Ceux-là sont punis comme rebelles à la lumière. *Ipsi fuerunt rebelles lumini.* (Job. xxiv. 15.) Et le châtement de ces rebelles qui ont été favorisés par Dieu d'une grande lumière , et qui lui sont restés infidèles , est de rester aveu-

gles , et de mourir ainsi dans leur péché : *Si autem avertent se justus a justitia sua.... numquid vivet? Omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.... in peccato suo morietur.* (Ezech. XVIII. 24.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu , j'ai déjà mérité plusieurs fois un tel châtiment , j'ai plusieurs fois abandonné le péché au moyen même de la lumière que vous m'avez donnée , et puis j'y suis misérablement retourné. Je remercie infiniment votre miséricorde de ne m'avoir pas abandonné dans mon aveuglement et de ne m'avoir pas laissé entièrement privé de la lumière comme je le méritais. Je vous ai donc une grande obligation , ô mon Jésus , et je serais trop ingrat , si je vous fuyais de nouveau. Non , mon Rédempteur : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* J'espère , pendant le temps qui me reste à vivre et pendant l'éternité , chanter et louer toujours votre miséricorde , vous aimer toujours et ne plus me voir privé de votre grâce. Les ingratitude dont je me suis rendu coupable dans le passé , et que je déteste et maudis maintenant par-dessus tous les maux , serviront à me faire toujours pleurer amèrement les torts dont je suis coupable envers vous , et à m'engager à vous aimer , vous que j'ai tant offensé et qui m'avez accordé de si grandes grâces. Oui , je vous aime , ô Dieu ! digne d'un amour infini ; dorénavant vous serez non unique amour , mon unique bien. O Père éternel , je vous demande , par les mérites de Jésus-Christ , la persévérance finale dans votre grâce et dans votre amour. Je sais d'avance que vous me l'accorderez , je vous la demanderai toujours. Mais qui m'as-

sure que je serai toujours attentif à vous demander cette persévérance? C'est pour cela, ô mon Dieu, que je vous demande la persévérance et la grâce de la rechercher toujours. O Marie! mon avocate, mon refuge et mon espérance, obtenez-moi par votre intercession de demander constamment à Dieu la persévérance finale. Je vous prie de me l'obtenir par le grand amour que vous avez pour Jésus-Christ.

TROISIÈME POINT.

Venons au troisième ennemi, qui est le plus dangereux de tous, c'est-à-dire la chair; et voyons comment nous pouvons nous défendre contre lui. C'est premièrement par l'oraison; mais nous avons déjà traité ce point. Secondement, c'est en fuyant les occasions; voilà celui que nous allons maintenant bien approfondir. S. Bernardin de Sienne dit que le plus grand de tous les conseils, celui qui est presque le fondement de la religion, est le conseil de fuir les occasions du péché : *Inter consilia Christi unum celeberrimum, et quasi religionis fundamentum, est fugere peccatorum occasiones.* (Tom. 1. Serm. 21. a. 5. cap. 5.) Le démon, chassé un jour par des exorcismes, avoua, que de toutes les prédications, celle qui lui déplaisait le plus, était celle sur la fuite des occasions; et il avait raison, parce que le démon se rit de toutes les résolutions et de toutes les promesses que fait un pécheur qui se repent, si celui-ci n'abandonne pas les occasions. L'occasion, spécialement en matière du plaisir des sens, est comme un bandeau que l'on met devant les yeux, et qui empêche celui qui s'y livre de voir les résolutions qu'il a prises, la lumière qu'il a recue, la vérité éternelle; en

somme, elle lui fait tout oublier et le rend comme aveugle. La cause de la chute de notre premier père, ce fut de ne pas fuir l'occasion. Dieu avait défendu de toucher au fruit : *Præcepit nobis Deus* (dit Eve au serpent), *ne comederemus, et ne tangeremus illud.* (Gen. III. 3.) Mais l'imprudente *vidit, tulit, comedit.* Elle commença la première à admirer la pomme, puis elle la prit dans sa main, et en mangea. Celui qui s'expose volontairement au danger, périra dans le danger : *Qui amat periculum, in illo peribit.* (Eccli. III. 27.) S. Pierre dit que le démon tourne autour de nous pour nous dévorer ; or, pour rentrer dans une ame dont il a été chassé (dit S. Cyprien), que fait-il ? il va cherchant l'occasion : *Explorat, an sit pars cujus aditu penetretur.* Si l'ame se laisse induire à tomber dans l'occasion, l'ennemi entrera de nouveau en elle et la dévorera. L'abbé Gueric dit en outre, que, lorsque Lazare ressuscita, il était enveloppé de liens : *Prodiit ligatus manibus et pedibus* ; et c'est parce qu'il était ainsi ressuscité qu'il mourut de nouveau. Celui qui ressuscite pauvre après la mort du péché, veut dire cet auteur, ressuscite lié par les occasions ; malgré sa résurrection, il mourra néanmoins de nouveau. Il faut donc que celui qui veut se sauver n'abandonne pas seulement le péché, mais encore les occasions de pécher, c'est-à-dire tel compagnon, telle maison, telle correspondance.

Mais, direz-vous peut-être, j'ai changé de vie et je ne fais plus de mal avec telle ou telle personne, ainsi donc je ne dois plus craindre les tentations. Je réponds. On raconte qu'il y a en Mauritanie certaines ourses qui vont à la chasse des singes ; mais lorsque les singes les aperçoivent, ils se sauvent sur les arbres. — Que fait l'ourse alors ? Elle s'étend sous l'arbre et fait la morte ; puis

quand elle croit que les singes sont descendus, elle se lève, les saisit et les dévore. Ainsi fait le démon : il montre la tentation comme entièrement assoupie ; mais quand la personne est prête à s'exposer aux tentations, il en fait surgir une qui la dévore. O combien de malheureuses âmes qui fréquentaient la prière, la communion et qui pouvaient s'appeler saintes, et qui sont devenues la proie de l'enfer pour s'être laissées aller dans les occasions. On raconte dans les histoires ecclésiastiques, qu'une sainte dame qui remplissait le pieux devoir d'ensevelir les martyrs, en trouva une fois un qui n'avait pas encore rendu le dernier soupir, elle le porta dans sa maison, et le guérit. Qu'arriva-t-il ? L'occasion était prochaine, et ces deux saints (car on pouvait les nommer ainsi) perdirent d'abord la grâce de Dieu et abandonnèrent ensuite la foi.

Le Seigneur ordonna à Isaïe de prêcher que toute chair est foin : *Clama, omnis caro fœnum* (Is. XL. 6.) S. Chrysostôme fait à ce sujet une réflexion. Est-il possible, dit-il, que le foin ne brûle point quand on y met le feu ? *Lucernam in fœnum pone, et tunc aude negare, quod fœnum exuratur*. Il est impossible, dit ensuite S. Cyprien, de rester dans les flammes sans se brûler. *Impossibile est flammis circumdari, et non ardere*. (De sing. Cler.) Le prophète nous avertit que notre force est semblable à la force de l'étoupe mise dans la flamme : *Et erit fortitudo vestra ut favilla stuppæ*. (Is. I. 31.) Salomon dit pareillement : Celui qui prétendrait marcher sur les charbons ardents sans se brûler, serait un fou : *Numquid potest homo ambulare super prunas, ut non comburantur plantæ ejus?* (Prov. VI. 28.) De même aussi celui qui prétend courir les occasions sans faire de chute, est un insensé. Il faut donc fuir le péché comme la face du serpent. *Quasi à facie colubri*

fuge peccatum. (Eccli. XXI. 2.) Il ne faut pas seulement éviter la morsure du serpent ni permettre qu'il vous touche, mais il faut encore éviter son approche, dit Gualfride. *fuge etiam tactus, etiam accessum.* Mais, dit-il, cette maison, ces liaisons servent mes intérêts. On voit déjà que cette maison est pour toi le chemin de l'enfer. *Via inferi domus ejus.* (Prov. VII. 27.) Il n'y a point de remède, il faut l'abandonner si tu veux te sauver. Si tu voyais, dit le Seigneur, que ton œil droit fût pour toi un sujet de damnation, il faudrait l'arracher et le jeter loin de toi. *Si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, et projice abs te.* (Matt. v. 29.) Notez bien ces mots : *abs te*; il faut le jeter, non auprès, mais loin. Cela revient à dire qu'il faut éviter toutes les occasions. S. François d'Assise disait que le démon tente les personnes spirituelles qui se sont données à Dieu, d'une autre façon que celles qui vivent mal; dès le principe, il ne cherche pas à les lier avec une corde, il se contente de les lier avec un cheveu, puis avec un fil, ensuite avec une ficelle, puis enfin avec une corde, et c'est ainsi qu'à la fin il les entraîne au péché. Il faut donc que celui qui veut être délivré de ce danger, méprise dès le principe tous les cheveux, toutes les occasions, ces salutations, ces présens, ces billets, mille autres choses semblables. Et quant à celui qui a eu l'habitude du vice de l'impureté, il ne lui suffira pas de fuir les occasions les plus prochaines, s'il ne fuit pas encore les éloignées, il retombera de nouveau.

Il est nécessaire à celui qui veut vraiment se sauver, de former et de renouveler continuellement la résolution de ne plus vouloir se séparer de Dieu, de répéter souvent ce mot des Saints : *Perdre tout, mais jamais Dieu.* Ce n'est pas assez de prendre seulement la résolution de ne

vouloir plus le perdre ; il faut encore prendre les moyens pour cela. Le premier c'est de fuir les occasions ; nous venons d'en parler. Le second est de fréquenter les sacrements de pénitence et d'eucharistie. On ne trouve jamais d'ordures dans les maisons qui sont souvent balayées. C'est ainsi que l'âme reste toujours pure au moyen de la confession , et qu'elle obtient , non seulement la rémission des péchés , mais encore la force de résister aux tentations. La communion est appelée le pain céleste , parce que , de même que le corps ne peut subsister sans la nourriture terrestre , de même l'âme ne peut vivre sans cette nourriture céleste : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem , non habebitis vitam in vobis.* (Joan. vi. 54.) Il est au contraire promis à celui qui mange souvent de ce pain qu'il vivra éternellement : *Si quis manducaverit ex hoc pane , vivet in æternum.* (Joan. vi. 52.) C'est pour cela que le concile de Trente appelle la communion une médecine qui nous délivre des péchés véniels , et nous préserve des mortels : *Antidotum quo liberemur a culpis quotidianis , et a peccatis mortalibus præservemur.* (Trid. Sess. xiii. cap. 2.) Le troisième moyen c'est la méditation , ou bien l'oraison mentale : *Memorare novissima tua , et in æternum non peccabis.* (Eccli. vii. 40.) Celui qui tient devant ses yeux les vérités éternelles , la mort , le jugement , l'éternité , ne tombera pas dans le péché. Dieu nous éclaire dans la méditation : *Accedite ad eum , et illuminamini.* (Ps. xxxiii. 6.) Là il nous parle et il nous fait comprendre ce que nous devons fuir et ce que nous devons faire : *Ducam eum in solitudinem , et loquar ad eum ejus.* (Os. ii. 14.) La méditation est cette bienheureuse fournaise où s'allume le divin amour : *In meditatione mea exardescet ignis.* (Ps. xxxviii. 4.) En outre,

comme on l'a déjà plusieurs fois observé, pour se conserver dans la grâce de Dieu, il est absolument nécessaire de toujours prier, et de demander les grâces dont nous avons besoin : celui qui ne fait pas l'oraison mentale, prie difficilement, et ne priant point, il est certain qu'il se perdra.

Il faut donc prendre des moyens pour se sauver, et mener une vie réglée. Dès le matin, à son lever, il faut faire des actes chrétiens de remerciement, d'amour, d'offrande et de résolution, prier Jésus et Marie de nous préserver du péché pendant ce jour. Faire la méditation et entendre la messe. Faire dans la journée une lecture spirituelle, une visite au très-saint sacrement et à la divine mère. Le soir, réciter le rosaire et faire son examen de conscience. Communier plusieurs fois la semaine, suivant le conseil de son directeur, que l'on doit suivre exactement. Il serait encore bien utile de faire des exercices spirituels dans quelque maison religieuse. Il faut encore honorer avec un respect spécial la très-sainte Vierge; par exemple, par le jeûne du samedi, Marie est appelée mère de la persévérance; car elle la promet à celui qui la sert : *Qui operantur in me, non peccabunt.* (Eccli. xxiv. 50.) Il faut par-dessus tout demander toujours à Dieu la sainte persévérance; et spécialement pendant la tentation, invoquer alors très-souvent les saints noms de Jésus et de Marie, tant que la tentation dure. Si vous faites cela, vous vous sauverez certainement; et si vous ne le faites pas, il est certain que vous vous damnerez.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon doux Rédempteur, je vous rends grâces de ces

lumières que vous me donnez, et des moyens que vous me faites connaître pour me sauver. Je vous promets de vouloir les mettre solidement en œuvre. Accordez-moi la grâce dont j'ai besoin pour vous être fidèle ; je vois que vous voulez que je me sauve, et moi je veux aussi me sauver, pour complaire surtout à votre cœur qui désire mon salut avec tant d'ardeur. Non, non, je ne veux plus, ô mon Dieu, résister à l'amour que vous me portez. Cet amour a fait que vous m'avez supporté avec tant de patience, lorsque je vous offensais. Vous m'appellez à votre amour, et je ne désire autre chose que vous aimer. Je vous aime, bonté infinie, je vous aime, ô bien suprême infini ; je vous en conjure aujourd'hui par les mérites de Jésus-Christ, ne permettez point que je demeure jamais ingrat. Faites que je cesse d'être ingrat, ou mettez fin à ma vie. Seigneur, vous avez commencé l'œuvre, accomplissez-la maintenant : *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis*. Donnez-moi la lumière, donnez-moi la force, donnez-moi l'amour. O Marie, vous qui êtes la trésorière des grâces, secourez-moi. Déclarez-moi pour votre serviteur, je veux l'être ; et priez Jésus pour moi. Les mérites de Jésus-Christ d'abord et vos prières ensuite doivent me sauver.

XXXII^e CONSIDÉRATION.

De la confiance dans le patronage de la très-sainte Vierge.

Qui invenerit me, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.
(Prov. VIII. 35.)

PREMIER POINT.

Que d'actions de grâces ne devons-nous pas à la miséricorde de notre Dieu de nous avoir donné Marie pour protectrice, car elle peut par ses prières obtenir toutes les grâces que nous désirons ! *O certe Dei nostri mira benignitas* (s'écrie S. Bonaventure), *qui suis reis te dominam tribuit advocatam, ut auxilio tuo quod volueris valeas impetrare.* (In Salve Reg.) Pêcheurs, mes frères, si nous sommes coupables envers la divine justice, et déjà condamnés à l'enfer pour nos péchés, ne désespérons pas, recourons à cette divine mère, mettons-nous sous sa protection, et elle nous sauvera. Elle veut de notre part la bonne intention de vouloir changer de vie : ayons une bonne intention et une grande confiance en Marie, et nous serons sauvés. Et pourquoi ? Parce que Marie est une protectrice puissante, une avocate miséricordieuse qui désire nous sauver tous.

Considérons d'abord que Marie est une puissante avocate qui peut tout auprès du juge pour le bien de ceux qui lui sont dévoués. C'est un privilège singulier qui lui est accordé par ce même juge, qui est son fils. *Grande privilegium, quod Maria apud filium sit potentissima.* (S. Bonav.

in Spect. lect. vi.) Gerson dit (Tr. vi. Sup. Mag.) : que la bienheureuse Vierge ne demande rien à Dieu, avec une ferme volonté, qu'elle ne l'obtienne ; il ajoute qu'en sa qualité de reine, elle envoie les Anges pour éclairer, purifier et perfectionner ses serviteurs. C'est pourquoi l'Église, afin de nous faire mettre notre confiance envers cette grande protectrice, nous la fait invoquer sous le nom de Vierge puissante : *Virgo potens, ora pro nobis*. Et pourquoi le patronage de Marie est-il si puissant ? Parce qu'elle est la mère de Dieu : *Oratio Deiparæ*, dit S. Antonin, *habet rationem imperii, unde impossibile est eam non exaudiri*. (Part. iv. tit. 25. c. 17. § 4.) Les prières de Marie, en sa qualité de mère, ont un certain air de commandement auprès de Jésus-Christ : aussi il est impossible que, quand elle prie, elle ne soit pas exaucée. S. Grégoire, archevêque de Nicomédie, dit que le Rédempteur, comme pour satisfaire à l'obligation qu'il a à sa mère de lui avoir donné l'existence humaine, exauce toutes ses demandes. *Filius quasi exsolvens debitum, petitiones tuas implet*. (Orat. de Exitu Mar.) Plus tard, S. Théophile, évêque d'Alexandrie, a dit encore : « Le fils aime d'être prié par sa mère, « parce qu'il veut lui accorder ce qu'elle demande, pour « récompenser ainsi la faveur qu'il en a reçue quand elle « lui a donné la chair. » C'est pour cela que le martyr S. Méthode s'écriait : *Euge, euge, quæ debitorem habes filium ! Deo enim universi debemus, tibi autem ille debitor est*. (Orat. Hyp. Dom.) Réjouissez-vous, réjouissez-vous, ô Marie, qui avez le bonheur d'avoir pour débiteur un fils à qui nous sommes tous redevables, puisque tout ce que nous avons est un de ses dons.

Cosme de Jérusalem disait que la protection de Marie est toute puissante : *Omnipotens auxilium tuum, ô Ma-*

ria. Oui, elle est toute-puissante, ajoute Richard de Saint-Laurent, puisqu'il est juste que la mère participe à la puissance du fils; le fils, qui est tout-puissant, a fait sa mère toute-puissante : *Cum autem eadem sit potestas filii et matris, ab omnipotente filio omnipotens mater facta est.* (Lib. iv. De Laud. Virgin.) Le fils est tout-puissant par nature, la mère est toute-puissante par grâce; ce qui revient à dire qu'elle obtient par ses prières ce qu'elle demande, selon ce vers célèbre :

Quod Deus imperio, tu precc, Virgo, potes.

Et cela fut précisément révélé à Sainte Brigitte (Rev. lib. i. cap. 4.) Un jour cette sainte entendit que Jésus, parlant avec Marie, lui dit : *Pete quod vis a me, non enim potest esse inanis petitio tua.* Ma mère, demandez-moi ce que vous voulez; vous savez que, quelle que soit votre demande, je ne puis que l'exaucer. Et puis il en donne la raison : *Quæ tu mihi nihil negasti in terris, ego nihil tibi negabo in caelis.* Vous ne m'avez rien refusé quand je vivais sur la terre, il est juste que je ne vous refuse rien maintenant que vous êtes avec moi dans le ciel.

En somme, il n'est personne de si scélérat que Marie ne puisse sauver par son intercession. *Habes vires insuperabiles* (disait S. Grégoire de Nicomédie) *ne clementiam tuam superet multitudo peccatorum. Nihil tue resistit potentie, tuam enim gloriam creator existimat esse propriam.* (Orat. De Exitu. B. V.) O mère de Dieu, rien ne peut résister à votre puissance, puisque votre créateur estime votre gloire comme la sienne propre. Vous pouvez donc tout. S. Pierre Damien le dit aussi, puisque vous pouvez sauver encore les désespérés : *Nihil tibi impossibile, quæ etiam des-*

peratos in spem salutis potes relevare. (Serm. I. De Nativ. B. V.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O reine, ô ma mère, je vous dirai avec S. Germain : Vous pouvez tout pour sauver les pécheurs ; vous n'avez pas besoin d'autre recommandation auprès de Dieu, parce que vous êtes la mère de la véritable vie. (Serm. III. In Dom. B. V.) Si je recours donc à vous, ma maîtresse, tous mes péchés ne peuvent me faire désespérer de mon salut. Vous obtenez par vos prières ce que vous voulez, si vous priez pour moi je serai certainement sauvé. Priez donc pour un misérable (vous dirai-je avec S. Bernard), ô puissante mère de Dieu, puisque votre fils vous écoute et vous accorde ce que vous lui demandez : *Loquere, domina, quia audit filius tuus, et quaecumque petieris, impetrabis.* Il est vrai, je suis pécheur, mais je veux m'amender ; je suis un de vos serviteurs dévoués. Je suis indigne, il est vrai, de votre protection ; mais je sais que vous n'avez jamais abandonné celui qui a placé en vous sa confiance. Vous pouvez et voulez me sauver ; je me confie à vous. Quand j'étais perdu, et que je ne pensais pas à vous, vous avez pensé à moi, et vous m'avez obtenu la grâce de m'amender ; combien plus dois-je avoir confiance en votre miséricorde, maintenant que je me suis dévoué à votre service, que je me recommande à vous, et que j'espère ? O Marie, priez pour moi, et rendez-moi saint. Obtenez-moi la sainte persévérance ; obtenez-moi un grand amour pour votre fils et pour vous, ô mon aimable mère. Je vous aime, ô reine, et j'espère vous aimer toujours. Aimez-moi encore, et changez-moi par votre amour de pécheur en saint.

DEUXIÈME POINT.

Considérons en second lieu que Marie est une avocate si puissante, si miséricordieuse, qu'elle ne sait pas refuser sa protection à aucun de ceux qui recourent à elle. Les yeux du Seigneur, dit David, sont fixés sur les justes; mais cette mère de miséricorde (comme dit Richard de Saint-Laurent) tient les yeux fixés sur les justes comme sur les pécheurs, afin qu'ils ne tombent point; ou, s'ils sont déjà tombés, elle les relève par son intercession. *Sed oculi Dominae super justos et peccatores, sicuti oculi matris ad puerum, ne cadet; vel si ceciderit, ut sublevet.* S. Bonaventure disait qu'en regardant Marie il lui semblait regarder la miséricorde même : *Certe, domina, cum te aspicio, nihil nisi misericordiam cerno.* S. Bernard nous exhorte aussi à recourir dans tous nos besoins à cette puissante avocate avec une grande confiance, parce qu'elle est toute douce et toute bonne pour ceux qui se recommandent à elle : *Quid ad Mariam accedere trepidat humana fragilitas? Nihil austerum in ea, nihil terribile; tota suavis est.* Voilà pourquoi Marie est appelée olive : *Quasi oliva speciosa in campis.* (Eccli. xxiv. 19.) De même qu'il ne découle de l'olive que de l'huile, symbole de la miséricorde, de même il ne découle des mains de Marie que les grâces et les miséricordes qu'elle dispense à tous ceux qui se réfugient sous son patronage. Denis-le-Chartreux l'appelle, avec raison, l'avocate de tous les pécheurs qui recourent à elle : *Advocata omnium iniquorum ad se confugientium.* Oh! Dieu, quelle peine pour le chrétien qui se damnera lorsqu'il songera qu'il pouvait se sauver pendant la vie avec tant de facilité, en recourant à cette mère

de miséricorde, et qu'il ne l'a pas fait; mais alors il ne sera plus temps! La Vierge dit un jour à Sainte Brigitte : Je suis appelée la mère de la miséricorde, et je le suis en effet, parce que la miséricorde de Dieu l'a voulu ainsi : *Ego vocor ab omnibus mater misericordiae, et vere misericordia illius misericordem me fecit.* (Rev. lib. I. cap. 6.) Et, dans le fait, qui est-ce qui nous a donné cette protectrice pour nous défendre, si ce n'est la miséricorde de Dieu, qui veut nous sauver? *Ideo miser erit* (ajoute Marie) *qui ad misericordem, cum possit, non accedit.* Il est misérable, dit-elle, et le sera éternellement, celui qui, pouvant se recommander, dans cette vie, à moi, qui suis si bonne et si miséricordieuse envers tous, ne vient pas à moi dans son malheur et se damne.

Craignons-nous peut-être, dit S. Bonaventure, que si nous demandons la protection de Marie, elle nous la refuse? Non, dit le saint : *Ipsa enim non misereri ignorat, et miseris non satisfacere nunquam scivit.* Non, Marie ne sait et n'a jamais su ne pas compatir et ne pas protéger tous les malheureux qui ont recours à elle. Elle ne sait ou ne peut le faire, parce que Dieu l'a élevée au rang de reine et de mère de miséricorde : comme reine de miséricorde, elle est tenue d'avoir soin des malheureux : *Tu regina misericordiae* (dit S. Bernard), *et qui subditi misericordiae, nisi miseri?* Puis le même saints'humilie et ajoute ces mots : puisque vous êtes, ô mère de Dieu, la reine de la miséricorde, vous devez avoir plus de soin de moi, qui suis le plus misérable des pécheurs : *Tu regina misericordiae, et ego miserrimus peccator, subditorum maximus; rege nos ergo, o regina misericordiae.* Comme mère de miséricorde, elle doit s'appliquer à délivrer de la mort ses enfans malades, dont elle est déjà mère par l'effet de sa miséricorde. Aussi S. Basile l'ap-

pelle t-il, *publicum valetudinarium*, hôpital public. Les hôpitaux publics sont faits pour les pauvres infirmes, et plus on est pauvre, plus on a droit d'y être reçu; ainsi, selon S. Basile, Marie doit accueillir avec plus de pitié et d'attention les plus grands pécheurs qui recourent à elle.

Ainsi, ne doutons pas de la pitié de Marie. Un jour Sainte Brigitte entendit que le Sauveur disait à sa mère : *Etiam diabolo misericordiam exhiberes, si humiliter peteret.* Le superbe Lucifer ne s'humiliera jamais jusqu'à prier, mais si le malheureux s'humiliait devant cette divine mère et la priait de le protéger, Marie le retirerait de l'enfer par son intercession. Jésus-Christ peut nous donner à entendre par là, et Marie elle-même l'a déclaré à la sainte : que quand un pécheur recourt à elle, quelque coupable qu'il soit, elle ne fait pas attention à ses péchés, mais seulement à l'intention avec laquelle il vient; si c'est avec la bonne volonté de s'amender, elle l'accueille, et le guérit de toutes ses plaies : *Quantumcumque homo peccet, si ex vera emendatione ad me reversus fuerit, statim parata sum recipere revertentem : nec attendo quantum peccaverit, sed cum quali voluntate venit. Nam non dedignor ejus plagas ungere et sanare; quia vocor, et vere sum mater misericordiarum.* C'est pour cela que S. Bonaventure nous encourage : *Respirate ad illam, perditii peccatores, et perducet vos ad portum.* (In Ps. 8.) Pécheurs, qui vous êtes perdus, ne vous désespérez pas, levez les yeux vers Marie et ayez confiance en la compassion de cette bonne mère. Cherchons donc, dit S. Bernard, la grâce que nous avons perdue, et cherchons-la par l'entremise de Marie : *Queramus gratiam, et queramus Mariam.* (Serm. de Aquæd.) Cette grâce, elle l'a trouvée, dit Richard de S. Laurent; adressons-nous donc à elle pour la recouvrer :

Cupientes invenire gratiam, quæramus inventricem gratiæ.
(De Laud. Virg lib. 2.)

Quand l'ange Gabriel annonça à Marie sa divine maternité, il lui dit : *Ne timeas, Maria, invenisti gratiam.* (Luc. 1.) Mais si Marie n'a jamais été privée de la grâce, elle en fut donc toujours remplie, et comment l'ange pouvait-il lui dire qu'elle l'avait trouvée ? Le cardinal Hugues répond, que Marie ne trouva pas la grâce pour elle, puisqu'elle en avait toujours joui, mais bien pour nous, qui l'avions perdue. C'est pour cela, dit Hugues, que nous devons aller à Marie, et lui dire : Vierge, on doit restituer les richesses à celui qui les a perdues. Cette grâce que vous avez trouvée, ne vous appartient pas, puisque vous l'avez toujours possédée, elle est à nous ; nous l'avons perdue par notre faute, c'est donc à nous que vous devez la rendre : *Currant ergo, currant peccatores ad Virginem, qui gratiam amiserant peccando ; secure dicant : Redde nobis rem nostram quam invenisti.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O puissante mère de Dieu, voici à vos pieds un misérable pécheur qui a perdu une et plusieurs fois la grâce divine que votre fils lui avait acquise par sa mort. O mère de miséricorde, je viens à vous l'ame couverte de blessures et de plaies : ne me dédaignez pas pour cela, mais ayez pitié de moi, et prêtez-moi votre secours. Voyez la confiance que j'ai en vous, et ne m'abandonnez pas. Je ne vous demande pas les biens de la terre, je vous demande la grâce de Dieu, l'amour de votre fils. O ma mère, priez pour moi, et ne cessez pas. Les mérites de Jésus-Christ et votre intercession doivent me sauver.

Votre devoir est d'intercéder pour les pécheurs. Je vous dirai donc avec S. Thomas de Villeneuve : *Advocata nostra, officium tuum imple* : Faites votre devoir, recommandez-moi à Dieu, et défendez-moi. Il n'est point de cause, quelque désespérée qu'elle soit, qui se perde, lorsqu'elle est défendue par vous : vous êtes l'espérance des pécheurs. O Marie, je ne cesserai de vous servir, de vous aimer, et de recourir toujours à vous ; et vous, ne cessez de me secourir, surtout lorsque vous me voyez en danger de perdre de nouveau la grâce de Dieu. O Marie, ô mère de Dieu, ayez pitié de moi.

TROISIÈME POINT.

Considérons en troisième lieu, que Marie est une avocate si miséricordieuse, qu'elle porte secours non-seulement à ceux qui recourent à elle, mais qu'elle va elle-même chercher des malheureux pour les défendre et les sauver. Voici ce qu'elle nous dit à tous, pour nous encourager à espérer toute sorte de biens, si nous recourons à elle : *In me omnis spes vitæ et virtutis : transite ad me omnes.* (Eccli. xxiv. 26.) Le dévot Pelbart commente ainsi ce passage : *Vocat omnes, justos et peccatores.* Le démon fait toujours le tour, dit S. Pierre, et cherche quelqu'un pour le dévorer : *Circuit quærens quem devoret.* (I. Petr. v.) Mais cette divine mère, dit Bernard de Bustis, fait le tour et cherche quelqu'un pour le sauver : *Ipsa semper circuit, quærens quem salvet.* (Marial. p. 5. Serm. 5.) Marie est mère de miséricorde, parce que la miséricorde qu'elle a pour nous fait qu'elle a pitié de nous et qu'elle cherche toujours les moyens de nous sauver, comme une mère, qui ne peut voir ses fils en danger de se perdre, et qui

ne peut s'empêcher de les protéger. Qui, plus que vous, après Jésus-Christ, dit S. Germain, songe à notre salut, ô mère de miséricorde : *Quis post filium tuum curam gerit generis humani sicut tu ?* (Serm. de Zona Virg.) S. Bonaventure ajoute, que Marie est si empressée de secourir les malheureux, qu'elle paraît n'avoir d'autre désir que celui-là : *Undeque sollicita es de miseris ; solum misereri videris appetere.* (Super Salve Reg.)

Elle nous aide certainement, quand nous recourons à elle, et jamais personne n'en a été rebutée : *Tanta est ejus benignitas*, dit Idiota, *ut nemo ab ea repellatur.* (Præfac. in Cantic.) Mais cela ne suffit pas au cœur miséricordieux de Marie, ajoute Richard de Saint-Victor ; elle va au-devant de nos supplications, et elle nous aide avant même que nous lui adressions nos prières : *Velocius occurrit ejus pietas, quam invocetur, et causas miserorum anticipat.* (In Cant. cap. 25.) Le même auteur dit en outre que Marie est si pleine de bonté que, quand elle voit notre misère, elle subvient aussitôt, et qu'elle ne peut voir personne dans le besoin sans le secourir : *Adeo replentur ubera tua misericordia, ut alterius miserie notitia tacta, lac fundant misericordie, nec possis miserias scire, et non subvenire.* C'est aussi ce qu'elle faisait quand elle vivait sur cette terre, comme nous le savons d'après ce qui arriva aux noces de Cana, en Galilée. Lorsque le vin manqua, elle n'attendit pas qu'on la priât, mais, en considération de l'affliction et de la honte des époux, elle demanda à son fils de les consoler, en disant : *Vinum non habent* ; et aussitôt elle obtint que son fils changeât par un miracle l'eau en vin. Or, dit S. Bonaventure, si la pitié de Marie envers les affligés était si grande lorsqu'elle n'était encore que dans ce monde, elle l'est certainement beaucoup plus, mainte-

nant qu'elle est dans le ciel, d'où elle voit mieux nos misères, et où elle compatit davantage : *Magna fuit erga miseros misericordia Marice adhuc exsultantis in mundo, sed multo major est regnantis in cælo.* (In Spec. B. V. cap. 8.) Novarin ajoute, si Marie, sans être priée, se montre si prompte à porter secours, combien sera-t-elle plus attentive à secourir celui qui la prie : *Si tum prompta ad auxilium currit non quæsitæ, quid quæsitæ præstitura est?*

Ah! ne nous laissons jamais de recourir dans tous nos besoins à cette divine mère qui est toujours prête à aider celui qui la prie : *Invenies semper paratam auxiliari*, dit Richard de Saint-Laurent; et Bernard de Bustis ajoute qu'elle désire nous accorder des grâces plus ardemment que nous n'avons le désir d'en recevoir : *Plus vult illa bonum tibi facere, et gratiam largiri, quam tu accipere concupiscas.* (Marial. 1. Serm. 5. de Nom. Mar.) C'est pourquoi il dit : Que quand nous recourons à Marie, nous la trouverons toujours les mains pleines de grâces et de miséricorde : *Invenies eam in manibus plenam misericordia et liberalitate.* Elle a, dit S. Bonaventure, tant de désir de nous faire du bien et de nous voir sauvés, qu'elle se croit offensée non-seulement par tous ceux qui commettent envers elle quelque injure positive, mais encore par tous ceux qui ne lui demandent point de grâces : *In te, Domina, peccant, non solum qui tibi injuriam irrogant, sed etiam qui te non rogant.* (S. Bon. in Spec. Virg.) Tout au contraire, le même saint affirme, que celui qui a recours à Marie (bien entendu toujours avec la volonté de s'amender) est déjà sauvé; c'est pour cela qu'il la nomme : *O salus te invocantium*, salut de ceux qui vous invoquent. Ayons donc toujours recours à cette divine mère, et disons-lui toujours ce que ce saint lui disait : *In te, Do-*

mina, speravi, non confundar in æternum. O reine, ô Marie, mère de Dieu, non, je ne me damnerai point, car j'ai mis en vous toute mon espérance.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Marie, voici à vos pieds un malheureux esclave de l'enfer qui vous demande votre pitié. Il est vrai que je ne mérite aucun bien, mais vous êtes mère de miséricorde et l'on a compassion de ceux qui ne le méritent pas. Tout le monde vous appelle le refuge et l'espérance des pécheurs, vous êtes donc mon refuge et mon espérance. Je suis une brebis égarée, mais le Verbe éternel est venu du ciel pour la sauver, et il a voulu devenir votre fils; il veut que j'aie recours à vous et que vous me secouriez par vos prières : *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus.* O puissante mère de Dieu, vous priez pour tous, priez aussi votre fils pour moi. Dites-lui que je suis votre dévoué, et que vous me protégez. Dites-lui que j'ai mis en vous mon espérance. Dites-lui qu'il me pardonne, et que je me repens de toutes les offenses que j'ai commises. Dites-lui qu'il me donne par sa miséricorde la sainte persévérance. Dites-lui qu'il m'accorde la grâce de l'aimer de tout mon cœur. Dites-lui enfin que vous voulez que je sois sauvé. Il fait ce que vous lui demandez. O Marie, mon espérance, je mets en vous ma confiance, ayez pitié de moi.

XXXIII^e CONSIDÉRATION.

De l'amour de Dieu.

Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.
(Joan. iv. 19.)

PREMIER POINT.

Considérez premièrement, que Dieu mérite que vous l'aimiez, parce qu'il vous a aimé avant que vous ne l'aimassiez vous-même, et qu'il a été le premier d'entre tous à vous aimer. *In charitate perpetua dilexi te.* (Jer. xxxi. 5.) Les premiers qui vous ont donné leur amour sur cette terre sont les auteurs de vos jours. Mais ils ne vous ont aimé que depuis qu'ils vous ont connu. Dieu vous aimait déjà avant que vous n'eussiez l'existence; votre père, ni votre mère n'étaient pas encore au monde que Dieu vous aimait; le monde n'était pas encore créé, et Dieu vous aimait; et combien y avait-il de temps avant la création du monde que Dieu vous aimait? Peut-être avant mille ans, avant mille siècles? Il ne vous appartient pas de compter les années et les siècles; sachez que Dieu vous a aimé de toute éternité: *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te, miserans.* (Ibid.) Enfin Dieu, dès qu'il a été Dieu, vous a toujours aimé; dès qu'il s'est aimé lui-même, il vous a encore aimé. Sainte Agnès, cette jeune vierge, avait donc raison de dire: *Ab alio amatore præventa sum*; lorsque le monde et les créatures lui deman-

daient son amour, elle répondait : Non, monde, créatures, je ne puis vous aimer; mon Dieu m'a aimée le premier, il est donc juste que je consacre à Dieu seul tout mon amour.

Ainsi donc, ô mon frère, votre Dieu vous a aimé de toute éternité, et, par son seul amour, il vous a choisi parmi tant d'hommes qu'il pouvait créer, vous a donné l'existence et vous a placé dans ce monde. Il a fait encore par amour pour vous tant d'autres belles créatures, afin qu'elles vous servissent, et que vous vous souveniez de l'amour qu'il a eu pour vous et de celui que vous lui devez. *Cælum et terra*, disait S. Augustin, *et omnia mihi dicunt ut amem te*. Quand ce saint regardait le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les fleuves, il lui semblait que tous ces objets lui parlaient, et lui disaient : Augustin, aime Dieu, parce qu'il nous a créés pour toi, afin que tu l'aimes. L'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe, disait quand il admirait les collines, les fontaines, les fleurs, que toutes ces créatures lui rappelaient l'amour que Dieu avait eu pour lui. Sainte Thérèse disait pareillement, que les créatures lui reprochaient son ingratitude envers Dieu. Quand Sainte Marie Magdelaine de Pazzi tenait en sa main quelque belle fleur ou quelque beau fruit, elle se sentait le cœur frappé, comme par une flèche, d'amour pour son Dieu, et disait entr'autres choses : Mon Dieu a donc pensé de toute éternité à créer ces fleurs, afin que je lui donne mon amour.

Considérez encore l'amour spécial de Dieu en vous faisant naître en pays chrétien ou dans le sein de la vraie Eglise. Combien y en a-t-il qui naissent parmi les idolâtres, les juifs, les mahométans, ou les hérétiques, qui se perdent tous ! Il est bien petit le nombre de ceux d'entre

les hommes qui ont le bonheur de naître là où règne la vraie foi. Le Seigneur cependant vous a choisi dans ce petit nombre. Oh ! que le don de la foi est un don immense ! Combien de millions de personnes sont privées des sacremens , des prédications , des exemples , des bonnes compagnies , et de tous les autres secours que nous avons dans notre Eglise pour l'affaire de notre salut ! Dieu cependant a voulu vous accorder tous ces secours sans aucun mérite de votre part , en prévoyant même tous vos péchés ; lorsqu'il songeait à vous créer , et à vous accorder toutes ces grâces , il prévoyait déjà les injures que vous deviez lui faire.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O souverain Seigneur du ciel et de la terre ! bien infini ! majesté infinie ! vous qui avez tant aimé les hommes , comment peuvent-ils vous mépriser ? Vous m'avez aimé , mon Dieu , d'une manière particulière , en m'accordant des grâces spéciales que vous avez refusées à tant d'autres , et je vous ai méprisé plus qu'eux. Je me jette à vos pieds , ô Jésus , mon Sauveur ! *Ne projicias me à facie tua.* Je mériterais d'être repoussé à cause de mon ingratitude ; mais vous avez dit que vous ne savez pas repousser un cœur repentant qui revient à vous. *Eum qui venit ad me non ejiciam foras.* (Is. vi. 57.) O mon Jésus ! je me repens de vous avoir offensé , je vous ai méconnu par le passé ! Je vous reconnais maintenant pour mon Seigneur et mon Rédempteur , qui êtes mort pour me sauver et pour avoir mon amour. Quand cesseraï-je , ô mon Jésus , d'être ingrat envers vous ? Quand commenceraï-je de vous aimer véritablement ? Je prends dès aujourd'hui la résolution de

vous aimer de tout mon cœur et de n'aimer que vous. O bonté infinie ! je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent point , et je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment point. Je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime, je m'offre à vous tout entier, accordez-moi votre grâce. Vous connaissez déjà ma faiblesse. Mais si vous m'avez tant protégé lorsque je ne vous aimais pas, et que je ne désirais pas vous aimer, combien plus dois-je espérer en votre miséricorde, maintenant que je vous aime, et que je ne désire que votre amour ? Seigneur, donnez-moi votre amour, mais un amour fervent, qui me fasse oublier toutes les créatures, qui me fasse vaincre toutes les difficultés afin de vous plaire ; un amour constant qui ne puisse cesser. O Jésus-Christ ! j'espère tout par vos mérites ; et par votre intercession, ô Marie, ma mère !

DEUXIÈME POINT.

Non-seulement Dieu nous a donné de si belles créatures, mais il n'aurait pas été content, s'il ne s'était pas donné lui-même à nous. *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis.* (Gal. II. 20.) Le péché nous avait fait perdre la grâce divine et le paradis, et nous avait rendus esclaves de l'enfer. Mais le fils de Dieu, remplissant d'étonnement le ciel et la nature, a voulu venir sur la terre se faire homme pour nous racheter de la mort éternelle et nous faire obtenir la grâce, et le paradis que nous avions perdu. Quelle merveille ne serait-ce pas de voir un monarque se faire ver par amour pour des vers ? Il doit donc être infiniment plus étonnant pour nous, de voir la merveille d'un Dieu fait homme par amour pour des hommes. *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens, et habitu inven-*

tus ut homo. (Phil. II. 7.) Un Dieu fait chair ! *Et Verbum caro factum est.* (Joan. I. 14.) Le prodige s'accroît quand on voit ce que le fils de Dieu a fait et souffert depuis pour notre amour. Il ne fallait pour nous racheter qu'une seule goutte de son sang, qu'une larme, qu'une simple prière, parce que cette prière, venant d'une personne divine, avait un prix infini, et suffisait pour sauver tout le monde et des mondes infinis. Mais non, dit S. Chrysostôme, ce qui suffisait pour nous racheter, ne suffisait pas à l'amour immense que ce Dieu nous portait : *Quod sufficiebat redemptioni, non sufficiebat amori.* Il voulait nous sauver, mais comme il nous avait beaucoup aimés, il voulait aussi que nous l'aimassions. C'est pour cela qu'il voulut se choisir une vie pleine de chagrins et de dégoûts, et une mort plus cruelle que toutes les morts, afin de nous faire voir l'amour infini qu'il avait eu pour nous. *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Phil. II. 8.) Oh ! excès de l'amour divin, que tous les hommes et tous les Anges ne pourront jamais comprendre ! Je dis excès, parce que c'est précisément ainsi que l'ont appelé sur le Thabor Moïse et Elie en parlant de la passion de Jésus-Christ : *Dicebant excessum quem completurus erat in Jerusalem.* (Luc. IX. 51.) *Excessus doloris, excessus amoris,* dit S. Bonaventure. Si le Rédempteur n'eût pas été Dieu, mais tout simplement un de nos amis ou de nos parens, auroit-il pu nous donner une meilleure preuve d'affection que celle de mourir pour nous ? *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (Joan. XV. 13.) Si Jésus-Christ avait eu à sauver son propre père, qu'aurait-il pu faire de plus par amour pour lui ? O mon frère, si vous aviez été Dieu, et le créateur de Jésus-Christ, aurait-il pu faire autre

chose pour vous que de perdre sa vie au milieu des mépris et des tourmens? Si le plus vil des hommes avait fait pour vous ce qu'a fait Jésus-Christ, pourriez-vous vivre sans l'aimer?

Mais que dites-vous? Croyez-vous à l'incarnation et à la mort de Jésus-Christ? Vous y croyez et vous ne l'aimez pas? Et vous pouvez penser à aimer autre chose que Jésus-Christ? Vous doutez peut-être s'il vous aime? Il est venu sur la terre, dit S. Augustin, souffrir et mourir pour vous, afin de vous faire savoir l'amour immense qu'il vous porte : *Propterea Christus advenit, ut cognosceret homo quantum cum diligit Deus*. Avant l'incarnation l'homme pouvait douter de l'amour et de la tendresse de Dieu, mais depuis l'incarnation et la mort de Jésus-Christ, comment peut-il en douter? Et quelle plus grande preuve de son affection pouvait-il vous donner que le sacrifice de sa vie divine? Nous sommes habitués à entendre parler de la création, de la rédemption, d'un Dieu dans une crèche, d'un Dieu sur une croix. Oh sainte foi! éclairez-nous.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus! je vois que vous n'avez plus rien à faire pour me mettre dans la nécessité de vous aimer, et je vois que je vous ai mis, par mon ingratitude, dans l'obligation de m'abandonner. Que votre patience, qui a fait que vous m'avez tant supporté, soit bénie. Je mériterais un enfer fait tout exprès pour moi; mais votre mort ranime ma confiance. Faites-moi donc connaître, ô bien immense, combien vous méritez d'être aimé, et l'obligation où je suis de vous donner mon amour. Je savais bien, ô mon Jésus!

que vous étiez mort pour moi; comment donc, ô Dieu, ai-je pu vivre tant d'années éloigné de vous? Oh! que je voudrais, Seigneur, recommencer ma vie, pour vous la donner toute entière. Mais les années ne reviennent point; faites donc qu'au moins ce qui me reste de temps à vivre soit tout consacré à vous aimer et à vous plaire. Mon doux Rédempteur, je vous aime de tout mon cœur, augmentez en moi cet amour; rappelez-moi toujours ce que vous avez fait pour moi, et ne permettez pas que je devienne jamais plus ingrat. Non, je ne veux plus résister aux lumières que vous m'avez données. Vous voulez que je vous aime, et je veux vous aimer. Et qui aimerais-je, si je ne donne mon amour à mon Dieu, qui est la beauté et la bonté infinie? Un Dieu qui est mort pour moi? Un Dieu qui m'a supporté avec tant de patience, et qui, au lieu de me châtier comme je le méritais, a changé les châtimens en grâces et en faveurs? Oui, je vous aime, ô Dieu, digne d'un amour sans bornes, et je ne désire et ne cherche autre chose qu'à vivre tout occupé de vous aimer, et éloigné de tout ce qui n'est pas vous. O charité infinie de mon Dieu! secourez une ame qui ne soupire qu'après le moment d'être toute à vous. O Marie, mère de Dieu, secourez-moi par votre intercession, priez Jésus de faire de moi sa propriété.

TROISIÈME POINT.

Le prodige devient plus étonnant quand on voit le désir qu'avait Jésus de souffrir et de mourir pour nous. *Baptismo autem habeo baptizari* (disait-il pendant sa vie), *et quomodo coarctor usque dum perficiatur.* (Luc. XII. 50.) Je dois être baptisé dans le baptême de mon propre sang,

et je meurs du désir de voir arriver l'instant de ma passion et de ma mort, afin que l'homme connaisse par là le vif amour que je lui porte. Voici encore ce qu'il dit dans la nuit qui précéda sa passion : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* (Luc. xxii. 15.) Notre Dieu, dit S. Basile de Séleucie, ne peut donc se rassasier d'aimer les hommes : *Hominum amore nequit expleri Deus.* (S. Bas. cap. 416.)

Ah ! mon Jésus, les hommes ne vous aiment point, parce qu'ils ne songent pas à l'amour que vous leur avez donné. Oh ! Dieu, comment est-il possible qu'une ame, qui considère un Dieu mort pour l'amour d'elle, et le grand désir qu'il avait de mourir pour lui montrer son affection, puisse vivre sans l'aimer ? *Charitas Christi urget nos.* (II. Cor. v. 14.) S. Paul dit, que ce n'est pas tant ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous, mais bien l'amour qu'il nous a montré dans ses souffrances, qui nous oblige à l'aimer. S. Laurent Justinien s'écriait en faisant ces réflexions : *Vidimus sapientem pro nimietate amcris infatuatum.* Nous avons vu un Dieu, qui est devenu presque fou par le trop grand amour qu'il nous porte. Qui pourrait jamais croire, si la foi ne nous l'assurait, que le créateur ait voulu mourir pour ses créatures ? Sainte Marie Magdeleine de Pazzi, dans une extase qu'elle eut, portant dans ses mains un image du crucifix, appelait aussi Jésus-Christ, fou d'amour : Oui, mon Jésus (disait-elle), vous êtes fou d'amour. C'est ce que disaient précisément les gentils ; quand on leur prêchait la mort de Jésus-Christ, ils l'appelaient une folie qui ne pouvait se croire ; ainsi que l'atteste l'apôtre : *Prædicamus Christum crucifixum, judeis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam.* (I. Cor. i. 25.) Comment, disaient-ils, un Dieu très-heureux en

lui-même, qui n'a besoin de personne, a-t-il pu descendre sur la terre, se faire homme, et mourir pour l'amour des hommes, ses créatures? Ce serait la même chose que de croire à un Dieu devenu fou pour l'amour des hommes. Mais il est de foi que Jésus-Christ, le vrai fils de Dieu, s'est donné la mort par amour pour nous. *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis.* (Eph. v. 2.)

Pourquoi en a-t-il agi ainsi? C'est afin que nous ne véussions plus pour le monde, mais seulement pour le Seigneur, qui a voulu mourir pour nous. *Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est.* (II. Cor. v. 15.) C'est afin de s'attirer toute l'affection de nos cœurs, par l'amour qu'il nous a montré. *In hoc Christus mortuus est, et resurrexit, ut mortuorum et vivorum dominetur.* (Rom. xiv. 9.) Aussi, lorsque les Saints avaient devant les yeux la mort de Jésus-Christ, ils croyaient faire peu de chose en donnant leur vie pour l'amour d'un Dieu si aimant. Combien de nobles, combien de princes ont abandonné leurs parens, leurs richesses, leur patrie et jusqu'à leur trône, pour se retirer dans un cloître et vivre dans le seul amour de Jésus-Christ! Combien de martyrs qui lui ont fait le sacrifice de leur vie! Combien de jeunes vierges qui ont renoncé à des alliances brillantes et ont marché pleines de joie à la mort, pour récompenser ainsi autant qu'il était en elles l'affection d'un Dieu mort pour elles! Et vous, ô mon frère, qu'avez vous fait jusqu'à présent pour l'amour de Jésus-Christ? De même qu'il est mort pour les Saints, pour S. Laurent, pour Sainte Lucie, pour Sainte Agnès, de même aussi il est mort pour vous. Que pensez-vous faire du moins, pendant le temps qui vous reste à vivre et que Dieu vous accorde afin que vous l'ai-

miez? Ayez souvent devant les yeux l'image du crucifix et en la regardant rappelez-vous l'amour qu'il a eu pour vous et dites en vous-même. Mon Dieu, vous êtes donc mort pour moi? faites au moins cela, dis-je; et faites-le souvent, car vous ne pouvez alors que vous sentir doucement excité à l'amour d'un Dieu qui vous a tant aimé.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon doux Rédempteur, il est vrai que je ne vous ai pas aimé parce que je n'ai pas songé à l'amour que vous avez eu pour moi. Ah! mon Jésus, j'ai été trop ingrat envers vous; c'est pour moi que vous êtes venu sur la terre, que vous avez souffert la plus cruelle de toutes les morts, et j'ai pu être assez ingrat pour n'avoir pas même voulu penser à vous? pardonnez-moi. Je vous promets, ô Jésus mon amour, que dès aujourd'hui vous serez l'unique objet de mes pensées et de toutes mes affections. Quand le monde ou le démon me présentera quelque fruit défendu, rappelez-moi, ô mon Sauveur que j'aime, les tourmens que vous avez endurés pour mon amour, en sorte que je vous aime dorénavant et que je ne vous offense plus. Ah! si un de mes serviteurs avait fait pour moi ce que vous avez fait, je n'aurais pas le courage de le repousser. Et moi j'ai eu celui de vous fuir tant de fois, vous qui avez souffert la mort pour moi! O belle flamme de l'amour, vous qui obligez un Dieu à donner sa vie pour moi, venez, enflammez, remplissez tout mon cœur, détruisez tout ce qui reste en moi d'affection pour les choses créées. Ah! mon bien-aimé Rédempteur, comment puis-je vous considérer, ou dans l'étable de Bethléem, ou sur la croix au calvaire, ou dans le sacrement de l'autel,

sans me prendre d'amour pour vous ? Mon Jésus , je vous aime de toute mon ame ; pendant tout le reste de ma vie vous sercz mon unique bien , mon unique amour. C'est assez d'années malheureuses misérablement passées loin de votre amour et de votre affection. Je me donne tout à vous , et si je ne sais me donner comme je le dois , prenez-moi et regnez sur tout mon cœur. *Adveniat regnum tuum*. Il ne veut être l'esclave que de votre amour , il ne parle , ne pense , et ne soupire que d'après votre amour ; il ne veut que vous être agréable. Assistez-moi toujours de votre grâce , afin que je vous sois fidèle ; je mets ma confiance en vos mérites , ô mon Jésus. O Mère du bel amour , faites que j'aime beaucoup votre fils , qui est si aimable , et qui m'a tant aimé.

XXXIV^e CONSIDÉRATION.

De la sainte communion.

Accipite, et comedite, hoc est corpus meum. (Matth. xxv.)

PREMIER POINT.

Examinons la grandeur de l'eucharistie. Le grand amour dont Jésus-Christ a fait preuve en nous faisant un tel don ; le grand désir qu'il a que nous le recevions. Considérons en premier lieu la grandeur du don que Jésus-Christ nous a fait , en se donnant lui-même en nourriture dans la communion. S. Augustin dit que Jésus étant un Dieu tout-puissant , n'a pas pu nous donner

davantage : *Cum esset omnipotens, plus dare non potuit.* Et quel trésor plus grand, ajoute S. Bernardin de Sienne, une ame peut-elle recevoir ou désirer que le corps sacré de Jésus-Christ ? *Quis melior thesaurus in corde hominis esse potest, quam corpus Christi ?* Le prophète Isaïe s'écrie : *Notas facite ad inventiones ejus.* (Is. xii.) Publiez, ô hommes, les inventions amoureuses de notre Dieu ; et quel est celui, si notre Rédempteur ne nous avait fait ce don, quel est celui d'entre nous, dis-je, qui aurait pu le demander ? Qui aurait eu la hardiesse de lui dire : Seigneur, si vous voulez nous faire connaître votre amour, mettez-vous sous les apparences du pain, et permettez que nous puissions nous nourrir de vous ? Une pareille pensée eût été prise pour une folie : *Nonne insania videtur, disais S. Augustin, dicere : Manducate meam carnem, bibite meum sanguinem ?* Lorsque Jésus-Christ accorda à ses disciples ce don de l'eucharistie qu'il voulait nous laisser, ils ne purent le croire, et se séparèrent de lui en disant : *Quomodo potest hic carnem suam dare ad manducandum ? Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* (Joan. vi. 61.) Mais ce que les hommes ne pouvaient imaginer, le grand amour de Jésus-Christ l'a conçu et exécuté.

S. Bernardin dit que le Seigneur nous a laissé ce sacrement en mémoire de l'affection qu'il nous a montrée dans sa passion. *Hoc sacramentum est memoriale suæ dilectionis.* Et cela est conforme à ce que nous a dit Jésus-Christ lui-même par la bouche de S. Luc : *Hoc facite in meam commemorationem.* (Luc. xxii. 19.) Notre Sauveur, ajoute S. Bernardin, ne se contenta pas dans son amour de sacrifier sa vie pour nous : avant que de mourir, ce même amour le contraignit à nous faire le don le plus grand qu'il nous ait jamais fait, à se donner lui même à

nous en nourriture : *In illo fervoris excessu, quando paratus erat pro nobis mori, ab excessu amoris majus opus agere coactus est, quam unquam operatus fuerat, dare nobis corpus in cibum.* (S. Bern. Sen. tom. 2. Serm. lrv. a. cap. 1.) L'abbé Guéri dit que Jésus a fait dans ce sacrement le dernier effort de son amour. *Omniem vim amoris effudit amicis.* (Serm. v. de Ascens.) Le concile de Trente l'exprime mieux en disant que Jésus-Christ dans l'eucharistie a tiré de son cœur toutes les richesses de son amour pour les répandre sur les hommes : *Divitias sui erga homines amoris velut effudit.* (Sess. XIII. cap. 2.)

Quel raffinement d'amour, dit S. François de Sales, ne serait-ce pas celui d'un prince qui, étant à table, enverrait à un pauvre une portion de ses plats? Quel ne serait-il pas encore s'il lui envoyait son dîner? Quel ne serait-il pas enfin s'il lui envoyait un morceau de son bras, afin qu'il s'en nourrit? Jésus dans la sainte communion nous donne pour nourriture, non-seulement une partie de son dîner, une partie de son corps, mais tout son corps, *Accipite, et comedite, hoc est corpus meum.* Il nous donne aussi avec son corps, son ame et sa divinité. Enfin, dit S. Jean Chrysostôme, en se donnant lui-même à vous dans la sainte communion, Jésus-Christ vous donne tout ce qu'il a, et ne se réserve rien. *Totum tibi dedit, nihil sibi reliquit.* Et le docteur angélique : *Deus in Eucharistia totum quod est, et habet, dedit nobis.* Voilà ce grand Dieu, que le monde n'a pu contenir (s'écrie d'admiration S. Bonaventure), qui se fait notre prisonnier dans le très-saint Sacrement : *Ecce quem mundus capere non potest, captivus noster est.* Si le Seigneur se donne lui-même tout entier à nous dans l'eucharistie, comment pouvons-nous craindre

qu'il puisse nous refuser aucune des grâces que nous lui demandons? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (Rom. VIII. 32.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, qui a pu vous porter à vous donner tout entier à nous en nourriture? Que vous reste-t-il à nous donner après ce don, pour nous forcer à vous aimer? Ah! Seigneur, donnez-nous la lumière, et faites-nous connaître comment vous avez pu vous transformer en nourriture pour vous unir à nous, pauvres pécheurs. Mais si vous vous donnez tout entier à nous, il est juste que nous nous donnions tout à vous. Oh! mon Rédempteur, comment ai-je pu vous offenser, vous qui m'avez tant aimé, et qui avez tout fait pour gagner mon amour? Vous vous êtes fait homme pour moi, vous êtes mort pour moi, vous vous êtes fait nourriture pour moi, dites-moi ce qui vous reste à faire? Je vous aime, bonté infinie, je vous aime, amour infini. Seigneur, venez souvent dans mon ame, embrassez-moi de votre saint amour, et faites que j'oublie tout pour ne penser qu'à vous et n'aimer que vous. Très-Sainte Marie, priez pour moi, et rendez-moi par votre intercession digne de recevoir souvent votre fils devenu sacrement.

DEUXIÈME POINT.

Considérons en second lieu, le grand amour dont Jésus-Christ a fait preuve envers nous, en nous faisant un tel don. Le très-saint Sacrement est un don fait seulement par amour. Il fut d'abord nécessaire pour nous sauver, selon

le décret de Dieu, que le Rédempteur mourût, et que par le sacrifice de sa vie il satisfît pour nos péchés la justice divine; mais quelle nécessité y avait-il qu'après être mort Jésus-Christ se donnât à nous en nourriture? Ainsi l'a voulu son amour. Pourquoi a-t-il institué le sacrement de l'eucharistie, dit S. Laurent Justinien, si ce n'est *ob eximie charitatis iudicium*, pour nous faire comprendre l'amour immense qu'il nous porte. C'est là précisément ce qu'a dit S. Jean. *Sciens Jesus, quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad Patrem; cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* (Joan. XIII. 1.) Jésus sachant que le temps de sortir de ce monde était arrivé, voulut nous laisser la plus grande marque de son amour, ce fut ce don du très-saint Sacrement : voilà le sens absolu de ces paroles, *in finem dilexit eos*. C'est-à-dire comme l'expliquent Théophilacte et S. Chrysostôme, *extremo amore, summe dilexit eos* : il les aima d'un amour extrême.

Notez bien que l'apôtre remarque que le temps que Jésus-Christ choisit pour nous faire ce don, fut celui de sa mort : *In qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratiam agens fregit, et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum.* (I. Cor. XI.) Lorsque les hommes préparaient les fouets, les épines, et la croix pour le faire mourir, le Sauveur toujours aimant voulait nous laisser cette dernière marque de son affection. Et pourquoi a-t-il institué ce sacrement lors de sa mort, et non avant? S. Bernardin répond, qu'il le fit parce que les marques d'amour que donnent les amis à l'heure de la mort, restent plus facilement dans la mémoire et se conservent plus précieusement : *Quæ in fine in signum amicitie celebrant, firmiter memoria imprimuntur, et chariora tenentur.* Jésus-Christ, dit le saint, s'était auparavant donné à nous de plusieurs manières : il

s'était donné pour compagnon, pour maître, pour père, pour lumière, pour exemple et pour victime : il lui restait un dernier degré d'amour, c'était de se donner à nous en nourriture, pour s'unir tout entier à nous, comme s'unit la nourriture à celui qui la prend. Il le fit en se donnant à nous dans le très-saint Sacrement : *Ultimus gradus amoris est, cum se dedit nobis in cibum, quia dedit se nobis ad omnimodam unionem, sicut cibus et cibans invicem uniantur.* Ainsi notre Rédempteur ne se contenta pas de s'unir seulement à notre nature humaine, il voulut encore par ce sacrement trouver le moyen de s'unir à chacun de nous en particulier.

S. François de Sales disait : « L'action la plus tendre
« et la plus amoureuse du Sauveur est celle dans laquelle
« il s'annihile, pour ainsi dire, et se réduit en nourriture
« pour pénétrer nos âmes et s'unir au cœur de ses fi-
« dèles. » C'est ce Seigneur, dit S. Jean Chrysostôme, sur
lequel les Anges n'osent pas lever les yeux : *Huic nos uni-*
mur, et facti sumus unum corpus et una caro. Quel est le
pasteur, ajoute ce saint, qui nourrirait ses brebis de son
propre sang? Il y a des mères qui donnent leurs fils aux
nourrices pour les allaiter; mais Jésus, dans son sacre-
ment, nous alimente de son propre sang et nous unit à
lui : *Quis pastor oves proprio pascit cruore? et quid dico*
pastor? Matres multæ sunt, quæ filios aliis tradunt nutrice-
bus; hoc autem ipse non est passus, sed ipse nos proprio san-
guine pascit. (Hom. 60.) Pourquoi se faire notre nour-
riture? Parce que, dit ce saint, il nous aimait ten-
drement, et voulait par là s'unir et faire une même
chose avec nous : *Semeticipsum nobis immiscuit, ut unum*
quid simus; ardentem enim amantium hoc est. (Hom. 51.)
Jésus-Christ a donc voulu faire le plus grand des mira-

cles : *Memoriam fecit mirabilium suorum, cscam dedit timentibus se.* (Ps. cx.) Afin de satisfaire au désir qu'il avait d'être avec nous et de réunir son très-saint cœur et le nôtre. *Oh mirabilis dilectio tua*, s'écrie S. Laurent Justinien, *Domine Jesu, qui tuo corpori taliter nos incorporari voluisti, ut tecum unum haberemus inseparabiliter colligatum!*

Le père de la Colombière, ce grand serviteur de Dieu, disait : Si quelque chose pouvait ébranler ma foi au sujet du mystère de l'eucharistie, je ne douterais point de la puissance, mais de l'amour vivif que Dieu nous montre dans ce sacrement. Puisque le pain devient le corps de Jésus, puisque Jésus se trouve en plusieurs lieux à la fois, je dis que Dieu peut tout. Mais si vous me demandez : Comment Dieu aime tellement l'homme qu'il veuille se faire sa nourriture ? Je ne sais que répondre, si ce n'est que je ne le comprends point, et que l'amour de Jésus ne peut se comprendre. Mais, Seigneur, vous réduire en nourriture, c'est un excès d'affection qui ne convient pas à votre majesté. S. Bernard répond à cela que l'amour fait oublier à celui qui aime sa propre dignité : *Amor dignitatis nescius!* S. Chrysostôme répond pareillement, que l'amour ne s'enquiert pas des convenances, quand il veut se faire connaître à l'objet aimé. Il ne va pas où il convient d'aller, mais bien où son désir le conduit : *Amor ratione caret, et vadit quo ducitur, non quo debeat.* (Serm. 145.) S. Thomas l'angélique avait donc raison d'appeler ce sacrement, sacrement d'amour, et gage d'amour : *Sacramentum charitatis, charitatis pignus.* (Opusc. 68.) S. Bernard l'appelait, *amor amorum.* Et Sainte Marie Madeleine de Pazzi donnait au jeudi-saint, jour dans lequel fut institué ce sacrement, le nom de *jour d'amour.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O amour infini de Jésus, digne d'un amour infini ! quand donc, ô mon Jésus, vous aimeraï-je comme vous m'avez aimé ? Vous avez tout fait pour avoir mon amour, et j'ai eu le courage de vous abandonner, vous qui êtes le bien infini, pour retourner aux biens vils et misérables ! Éclairez-moi, ô mon Dieu, découvrez-moi toujours la grandeur de votre bonté, jusqu'à ce que je me donne tout à vous et que je m'étudie à vous être agréable. Je vous aime, mon Jésus, mon amour, mon tout ; et je veux m'unir souvent à vous dans ce sacrement, pour me détacher de tout et n'aimer que vous seul, ô ma vie. Secourez-moi, ô mon Rédempteur, au nom des mérites de votre passion. Soyez encore ma protectrice, ô mère de Jésus, et la mienne, priez-le de m'embraser tout entier de son saint amour.

TROISIÈME POINT.

Considérons en troisième lieu, quel est le désir qu'éprouve Jésus-Christ que nous le recevions dans la sainte communion. *Sciens Jesus, quia venit hora ejus.* (Joan. xiii. 1.) Comment Jésus pouvait-il appeler *son heure* cette nuit, dans laquelle devait commencer sa cruelle passion ? Oui, il l'appelle *son heure*, parce qu'il devait dans cette nuit nous donner ce divin sacrement, afin de s'unir tout entier avec ses âmes bien-aimées. C'est ce désir qui lui fit dire alors : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* (Luc. xxii.) Paroles par lesquelles le Rédempteur voulut nous faire entendre qu'il désirait avec avidité

s'unir à chacun de nous dans ce sacrement. *Desiderio desideravi*, c'est ainsi que le fait parler l'amour immense qu'il nous porte, dit S. Laurent Justinien : *Flagrantissimæ charitatis est vox hæc*. Il a voulu se donner sous les apparences du pain, afin que chacun pût le recevoir; car s'il se fût mis sous les apparences de quelque nourriture précieuse, les pauvres n'auraient pas eu la faculté de le prendre. S'il se fût encore mis sous les apparences d'une autre nourriture non précieuse, cette autre nourriture ne se serait peut-être pas trouvée dans tous les lieux de la terre; Jésus a voulu se donner sous les apparences du pain, parce que le pain est de peu de prix, qu'on en trouve partout et qu'ainsi tout le monde peut le trouver et le recevoir en tous lieux.

Le désir qu'a le Rédempteur d'être reçu par nous est si grand que non-seulement il nous exhorte et nous invite à le recevoir : *Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis*. (Prov. ix. 5.) *Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi*. (Cant. v. 1.) Mais encore il nous en impose l'obligation par précepte : *Accipite, et comedite, hoc est corpus meum*. (Matth. xxv.) De plus, afin que nous allions le recevoir, il nous attire en nous promettant la vie éternelle : *Qui manducat meam carnem, habet vitam æternam*. (Joan. vi. 54.) *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum*. (Ibid. 53.) Si nous refusons, il nous menace de l'exclusion du paradis : *Nisi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis*. (Ibid. 53.) Ces invitations, ces promesses, et ces menaces naissent toutes du désir qu'a Jésus-Christ de s'unir avec nous dans ce sacrement, et ce désir naît du grand amour qu'il nous porte; car, comme dit S. François de Sales, l'amour ne se propose d'autre but que de s'unir à l'objet

aimé; c'est pour cela que dans ce sacrement Jésus s'unit tout entier à nos âmes : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.* (Joan. vi. 35.) Et qu'il désire tant que nous le recevions. L'impétuosité amoureuse avec laquelle l'abeille, dit un jour le Seigneur à Sainte Mathilde, se jette sur les fleurs pour en sucer le miel, ne peut se comparer à l'ardeur avec laquelle je viens dans les âmes qui me désirent.

Oh! si les fidèles comprenaient le grand bien que la communion fait à l'âme! Jésus est le maître de toutes les richesses, car son père l'a fait le maître de tout. *Sciens Jesus, quia omnia dedit ei pater in manus.* (Joan. xiii. 5.) Or, quand Jésus vient dans une âme par la sainte communion, il apporte avec lui des trésors immenses de grâces. *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa,* dit Salomon en parlant de la sagesse éternelle. (Sap. vii. 11.)

S. Denis disait, que le très-saint Sacrement a une très-grande vertu pour sanctifier les âmes : *Eucharistia maximam vim habet perficiende sanctitatis.* Et S. Vincent Ferrer dit dans les écrits qu'il nous a laissés, qu'une communion fait plus de bien à l'âme qu'une semaine de jeûne au pain et à l'eau. La communion, comme nous l'enseigne le concile de Trente, est ce grand remède qui efface les péchés véniels et nous préserve des péchés mortels : *Antidotum, quo a culpis quotidianis, et a mortalibus præservemur.* (Trid. sess. 13. c. 2.) S. Ignace martyr appelle le très-saint Sacrement, *pharmacum immortalitatis.* Innocent III dit que Jésus-Christ nous a délivrés par sa passion des peines du péché, mais qu'il nous préserve par l'eucharistie du péché lui-même : *Per crucis mysterium liberavit nos a potestate peccati, per eucharistiæ sacramentum liberat nos a potestate peccandi.,*

Ce sacrement allume, en outre, en nous l'amour divin : *Introduxit me rex in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem. Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore languco.* (Cant. II.) S. Grégoire de Nice dit que la communion est cette cave où l'âme s'enivre de l'amour divin, au point d'oublier la terre et toutes les créatures; et c'est là proprement ce qu'on appelle languir du saint amour. Le vénérable père François Olimpe Théatin disait que rien n'est plus propre à nous embraser d'amour pour Dieu que la sainte communion. Dieu est amour et feu d'amour : *Deus charitas est.* (Joan. IV. 8.) *Ignis consumens est.* (Deut. IV. 24.) Et le Verbe éternel est venu allumer ce feu d'amour sur la terre : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* (Luc. XII. 49.) Oh ! qu'elles sont belles les flammes d'amour que Jésus allume dans les âmes qui le reçoivent avec un pareil désir dans ce sacrement ! Sainte Catherine de Sienne vit un jour dans les mains d'un prêtre Jésus devenu sacrement, pareil à une fournaise d'amour, cette sainte s'étonnait de ce que les cœurs de tous les hommes n'étaient pas brûlés et réduits en cendres par un si grand incendie. Sainte Rose de Lima disait qu'il lui semblait dans la communion recevoir le soleil, et d'où jaillissaient des rayons si brillans qu'ils offusquaient la vue, et que sa bouche exhalait une chaleur si grande, que celui qui en approchait après la communion pour lui donner à boire, sentait sa main se brûler, comme s'il l'eût mise dans une fournaise. Le vénérable S. Venceslas, en faisant seulement sa visite au très-saint Sacrement, s'animait extérieurement d'un feu tel que son serviteur qui l'accompagnait marchant sur la neige mettait ses pieds sur les traces du saint et ne ressentait point le froid. *Carbo est eucharistia,* disait Chrysostôme, *quæ*

nos inflammat, ut tanquam leones ignem spirantes ab illa mensa recedamus, facti diabolo terribiles. Ce saint disait que le très-saint Sacrement est un feu qui brûle, qu'ainsi nous devrions, au sortir de l'autel, respirer de flammes d'amour, telles que le démon n'eût pas la hardiesse de nous tenter.

Mais, dira quelqu'un : je ne communie pas souvent, parce que je suis froid envers l'amour divin. Celui-là, dit Gerson, ressemblera à cet homme qui ne voudrait pas s'approcher du feu parce qu'il aurait froid. Plus donc nous éprouvons de la froideur, plus nous devons nous approcher souvent du très-saint Sacrement, nous qui avons le désir d'aimer Dieu. Si l'on vous demande (écrit S. François de Salles dans sa *Philothée*, chap. 21.) pourquoi vous communiez si souvent ? dites-leur qu'il y a deux sortes de personnes qui doivent communier souvent, les parfaits et les imparfaits ; les parfaits, pour se conserver dans la perfection, les imparfaits pour y arriver. Et S. Bonaventure dit pareillement : *Licet tepide, tamen confidens de misericordia Dei accedas; tanto magis eget medico, quanto quis senserit se ægrotum.* (De prof. rel. c. 78.) Et Jésus-Christ dit à Sainte Mathilde : Quand vous devez communier, désirez tout l'amour qu'un cœur peut avoir pour moi, et moi je regarderai ce désir comme s'il était réellement l'amour que vous cherchez.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus ! ami des âmes, vous n'avez pas à nous donner de plus grandes preuves de votre amour. Que vous reste-t-il à trouver pour que nous vous aimions ? Faites, ô bonté infinie, que je vous aime dès aujourd'hui, de

toutes mes forces , et avec toute la tendresse possible. Car qui doit aimer mon cœur avec plus de tendresse que vous, mon Rédempteur, qui, après avoir donné votre vie pour moi, vous donnez tout entier à moi dans ce sacrement? Ah! Seigneur, je me rappellerai toujours votre amour afin de me détacher de tout et de n'aimer que vous seul continuellement et sans réserve! Je vous aime, ô mon Jésus! par-dessus toutes choses, et ne veux aimer que vous seul. Eloignez, je vous prie, de mon cœur toutes les affections qui ne sont pas pour vous. Je vous remercie du temps que vous me donnez afin de vous aimer, et d'expié les amertumes que je vous ai causées. O mon Jésus! je désire que vous soyez l'unique objet de toutes mes affections, secourez-moi, sauvez-moi; faites que je vous aime de tout mon cœur et toujours, dans cette vie et dans l'autre. Marie! ma mère, aidez-moi à aimer Jésus, priez-le pour moi.

XXXV^e CONSIDÉRATION.

De la demeure amoureuse que fait Jésus sur l'autel dans le très-saint Sacrement.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (Matth. xi. 28.)

PREMIER POINT.

Notre Sauveur plein d'amour, devant quitter ce monde après avoir accompli par sa mort l'œuvre de notre rédemp-

tion, n'a pas voulu nous laisser seuls dans cette vallée de larmes. « Il n'est point (dit S. Pierre d'Alcantara) de langues assez puissantes pour déclarer la grandeur de l'amour que Dieu porte à toutes les âmes ; c'est pour cela que cet époux voulant quitter ce monde, et ne pas nous donner par son absence l'occasion de l'oublier, nous laissa en souvenir le très-saint Sacrement, dans lequel il réside lui-même, ne mettant ainsi entre lui et nous d'autre gage de son souvenir que lui-même. » Cette grande marque d'amour, de la part de Jésus-Christ, mérite tout le nôtre ; c'est pour cela que dans nos derniers temps il a voulu qu'on instituât une fête en l'honneur de son sacré cœur, ainsi qu'il l'a révélé à sa servante sœur Marguerite Marie Alacoque, afin que nous lui rendissions notre respect et notre amour, en retour de la demeure amoureuse qu'il fait sur ses autels : que nous compensassions les dégoûts qu'il a reçus dans ce sacrement d'amour et qu'il reçoit tous les jours de la part des hérétiques et des mauvais chrétiens.

Jésus s'est donné à nous dans le très-saint Sacrement ;
 1^o Pour être à portée de tous. 2^o Pour donner audience à tous. 3^o Pour faire grâce à tous. Et d'abord il se trouve sur tant d'autels divers, pour être à portée de tous ceux qui désirent le trouver. La nuit dans laquelle le Rédempteur congédia ses disciples pour marcher à la mort, ceux-ci versaient des larmes de douleur en pensant qu'ils devaient se séparer de leur cher maître ; mais Jésus les consola en disant (et il nous le disait aussi à nous) : Mes enfans, je vais mourir pour vous, afin de vous prouver l'amour que je vous porte, mais en mourant je ne veux pas vous laisser seuls ; tant que vous serez sur la terre, je veux rester avec vous dans le très-saint Sacrement de l'autel. Je vous

laisse mon corps, mon ame, ma divinité, et moi-même tout entier. Non, tant que vous serez sur la terre, je ne veux pas me séparer de vous. *Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (Matt. xxviii. 20.) L'époux voulait (dit S. Pierre d'Alcantara) laisser à son épouse une compagnie dans un si grand éloignement, afin qu'elle ne restât pas seule, c'est pour cela qu'il laissa ce sacrement dans lequel il réside lui-même; c'était la meilleure compagnie qu'il pût laisser. Les gentils se sont fait tant de dieux, mais ils n'ont pas su se faire un dieu plus amoureux que le nôtre, qui demeure près de nous, et qui nous aime d'un amour si grand. *Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis;* la sainte Église applique précisément ce passage du Deutéronome (au chap. iv. v. 7.) à la fête du très-saint Sacrement. (Resp. ii. noct. 5.)

Voilà donc Jésus, qui réside sur les autels comme renfermé dans une prison d'amour. Les prêtres le tirent du tabernacle pour l'exposer ou pour donner la communion, et puis l'enferment de nouveau. Jésus se contente d'y rester le jour et la nuit; mais que vous sert, ô mon Rédempteur, de rester dans tant d'églises, même la nuit, puisque les hommes ferment les portes, et vous laissent seul? Il suffisait d'habiter avec nous seulement pendant les heures du jour. Non, il veut encore y rester la nuit, bien qu'il soit seul, afin que celui qui le cherche le matin puisse le trouver. L'épouse sacrée allait cherchant son bien-aimé, et demandait à ceux qu'elle rencontrait: *Num quem diligit anima mea vidistis?* (Cant. iii. 5.) Et ne le trouvant point, elle élevait la voix, en disant: *Faites-moi savoir où est mon époux: Indica mihi ubi pascas, ubi cubas in meridie.* (Cant. 1. 6.) L'épouse ne le trouvait pas

alors parce qu'il n'était pas encore dans le très-saint Sacrement ; mais maintenant si une ame veut trouver Jésus-Christ , qu'elle aille à sa paroisse ou dans quelque monastère , et là elle trouvera son bien-aimé qui l'attend. Il n'est point de village , quelque misérable qu'il soit , il n'est point de monastère de religieux qui n'ait en sa possession le très-saint Sacrement. Et le roi du ciel se contente d'habiter dans tous ces lieux , enfermé dans une cassette de bois , ou dans une pierre , où il reste souvent seul , à peine éclairé par l'huile d'une lampe , sans personne pour l'assister. Mais , Seigneur (dit S. Bernard), cela ne convient pas à votre majesté ; peu importe , répond Jésus , si cela ne convient pas à ma majesté , cela convient bien à mon amour.

Oh ! quel amour doivent ressentir les pèlerins qui ont le bonheur de visiter la sainte maison de Lorette , ou les lieux de la Terre-Sainte , l'étable de Bethléem , le Calvaire , le saint sépulcre , lieux où Jésus naquit , où il habita , où il mourut , où il fut enseveli ! Mais combien plus grand doit être le nôtre quand nous sommes dans une église en présence de Jésus lui-même , qui réside dans le très-saint Sacrement ? Le vén. P. Jean Avila disait qu'une église où était Jésus , devenu sacrement , était pour lui un sanctuaire de grande dévotion et de grande consolation. Tout au contraire , le père Balthasar Alvarez pleurait en voyant les palais des princes pleins de monde , tandis que les églises qui renferment Jésus-Christ étaient abandonnées et désertes. Oh Dieu ! si le Seigneur se fût donné à une seule église de la terre , par exemple , Saint-Pierre de Rome , et s'il fallait aller l'y visiter seulement un jour de l'année ; oh ! combien de pèlerins , de nobles et de monarques se procureraient le bonheur d'aller le visiter ce jour-là

pour faire leur cour au roi du ciel revenu sur la terre ! Qu'il serait beau le tabernacle d'or orné de pierreries qu'on lui préparerait ! Avec quel appareil de lumières ne solemniserait-on pas en ce jour cette demeure de Jésus-Christ ! Mais non , dit le Rédempteur , je ne veux pas habiter une seule église , pendant un seul jour ; je ne recherche pas tant de richesses et tant de lumières , je veux demeurer constamment dans tous les lieux où sont mes fidèles , afin qu'ils puissent me trouver facilement et à toutes les heures.

Ah ! si Jésus n'avait pas songé à ce raffinement d'amour , quel est celui qui aurait pu y penser ? Si quelqu'un lui avait dit , quand il monta au ciel : Seigneur , si vous voulez nous montrer votre affection , demeurez avec nous sur les autels sous les espèces du pain , afin que nous puissions vous y trouver quand nous voudrons ; combien sa demande eût été téméraire. Eh bien ! ce que nul homme n'a su penser , notre Sauveur l'a conçu et exécuté ; mais hélas ! quelle est notre reconnaissance pour un si grand bienfait ! Si un prince de la terre faisait un voyage lointain , uniquement afin de recevoir la visite d'un homme du peuple , quelle ne serait pas l'ingratitude de ce dernier , s'il refusait de le visiter ou de se présenter sur son passage.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus, mon Rédempteur ! ô amour de mon ame ! quelle est la grandeur du sacrifice que vous avez fait en venant demeurer avec nous dans ce sacrement ? Vous avez dû d'abord souffrir la mort afin de pouvoir résider sur nos autels , ensuite vous avez dû supporter tant d'injures dans

ce sacrement afin de nous assister par votre présence, et nous sommes si paresseux et si négligens pour vous visiter, sachant cependant que vous désirez ardemment nos visites, afin de nous combler de biens toutes les fois que vous nous voyez en votre présence. Pardonnez-moi, Seigneur, j'ai été le plus ingrat de tous. Dès aujourd'hui, mon Jésus, je veux vous visiter souvent, et rester autant que je le pourrai en votre présence, occupé à vous rendre grâces, à vous aimer et à vous demander des faveurs; car ce n'est qu'à cette fin que vous êtes resté sur la terre enfermé dans le tabernacle, et que vous êtes devenu notre prisonnier d'amour. Je vous aime, bonté infinie! je vous aime, ô Dieu d'amour! je vous aime, ô souverain bien, le plus aimable d'entre tous les biens. Faites que j'oublie tout et moi-même pour ne me rappeler que votre amour, et pour passer le temps qui me reste à vivre uniquement occupé à vous plaire. Faites que dès aujourd'hui je mette mes plus chères délices à m'entretenir à vos pieds. Embrassez-moi tout entier de votre saint amour. O Marie, ma mère! pénétrez-moi d'un grand amour pour le très-saint Sacrement; et quand vous me verrez indifférent, rappelez-moi la promesse que je vous fais maintenant d'aller le visiter tous les jours.

DEUXIÈME POINT.

Secondement, Jésus-Christ, dans le saint Sacrement, donne audience à tous. Sainte Thérèse disait : que sur cette terre il n'est pas permis à tous de parler avec le prince; les pauvres peuvent à peine lui parler et lui faire connaître leur nécessité par le moyen d'une tierce personne; mais avec le roi du ciel, il n'est pas besoin de tierce per-

sonne ; les pauvres comme les riches peuvent lui parler face à face dans le saint Sacrement. C'est pour cela que Jésus s'appelle lui-même fleur des champs : *Ego flos campi, et liliun convallium.* (Cantic. ii. 1.) Les fleurs des jardins sont recluses et réservées, mais les fleurs des champs sont exposées à la vue de tous. *Ego flos campi*, commente le cardinal Hugues, *quia omnibus me exhibeo ad inveniendum.*

Tout le monde peut donc parler à toute heure du jour à Jésus-Christ dans le saint Sacrement. S. Pierre Chrysologue (parlant de la naissance de Jésus dans l'étable de Bethléem) dit : que les rois ne donnent pas toujours audience ; il arrive souvent que quelqu'un allant parler au prince se voit renvoyé par les gardes, qui lui disent de venir plus tard, car l'heure de l'audience n'est pas encore sonnée. Mais le Rédempteur veut naître dans une caverne ouverte, sans portes et sans gardes, pour donner audience à tous et à toute heure : *Non est satelles qui dicat : non est hora.* La même chose arrive avec Jésus dans le très-saint Sacrement ; les églises sont continuellement ouvertes ; chacun peut aller parler avec le roi du ciel toutes les fois qu'il le veut. Jésus-Christ veut que nous nous adressions à lui en toute confiance ; c'est pour cela qu'il s'est mis sous les apparences du pain. Si Jésus apparaissait sur nos autels dans un trône de lumière, comme il paraîtra au jugement dernier, qui de nous aurait le courage de l'approcher ? Mais, dit Sainte Thérèse, c'est parce que le Seigneur désire que nous lui parlions et que nous lui demandions des grâces avec confiance et sans crainte, qu'il a voilé sa majesté sous les espèces du pain. Il désire, comme dit encore Thomas à Kempis, que nous le traitions comme un ami traite son ami : *Ut amicus ad amicum.*

Quand une ame s'entretient aux pieds d'un autel, Jésus

lui dit ces paroles des cantiques : *Surge, propera, amica mea, formosa mea, et veni* (Cant. II. 10.) *Surge*, lève-toi, ô ame, lui dit-il, ne crains point ; *propera*, approche-toi de moi ; *amica mea*, tu n'es plus mon ennemie, puisque tu m'aimes et que tu t'es repentie de m'avoir offensé ; *formosa mea*, tu n'es plus difforme à mes yeux ; ma grâce t'a rendue belle ; *et veni*, viens, demande-moi ce que tu veux ; c'est pour t'écouter que je suis sur cet autel. Quelle joie ne serait-ce pas pour toi, mon cher lecteur, si le roi t'appelait dans son cabinet, et te disait : Demande-moi ce que tu veux, ce dont tu as besoin ? je t'aime et désire te faire du bien. Jésus-Christ, le roi du ciel, tient ce langage à tous ceux qui le visitent : *Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth. XI. 28.) Venez, pauvres, infirmes, affligés ; je puis et je veux vous enrichir, vous guérir et vous consoler ; c'est pour cela que je réside sur les autels. *Clamabit et dicet : ecce adsum.* (Is. LII. 9.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Puisque, ô Jésus, mon bien-aimé, vous demeurez sur les autels pour écouter les prières des malheureux qui recourent à vous, écoutez aujourd'hui les supplications que je vous adresse, moi qui suis un misérable pécheur. O agneau de Dieu, sacrifié et mort sur la croix, je suis une ame rachetée par votre sang ; pardonnez-moi toutes les injures que je vous ai faites, et assistez-moi par votre grâce, en sorte qu'il ne m'arrive jamais plus de vous perdre. Faites-moi part, ô mon Jésus, des douleurs que vous avez souffertes pour moi dans le jardin de Gethsemani. O mon Dieu, que je voudrais ne vous avoir jamais

offensé ! Seigneur, si je mourais dans le péché je ne pourrais plus vous aimer, mais vous m'avez attendu jusqu'à ce que je vous aie aimé. Je vous remercie de ce temps que vous m'accordez, et je veux vous aimer puisque je le puis maintenant. Donnez-moi la grâce de votre saint amour, que ce soit un amour tel qu'il me fasse oublier toutes choses pour ne penser seulement qu'à plaire à votre cœur aimant. Ah ! Jésus, vous m'avez consacré toute votre vie, faites que je vous consacre au moins le temps qui me reste à vivre. Encouragez-moi à vous aimer ; rendez-moi votre propriété avant que je meure. J'espère tout par les mérites de votre passion. J'espère aussi dans votre intercession, ô Marie ; vous savez que je vous aime, ayez pitié de moi.

TROISIÈME POINT.

Jésus, dans le sacrement, donne audience à tous pour faire grâce à tous. S. Augustin dit, que le Seigneur a plus de désir de nous dispenser ses grâces que nous de les recevoir : *Plus vult ille tibi benefacere, quam tu accipere concupiscas*. La raison en est que Dieu est la bonté infinie, et la bonté est communicative de sa nature ; ainsi donc il désire communiquer ses biens à tous. Dieu se plaint quand les âmes ne viennent pas lui demander des grâces : *Numquid solitudo factus sum Israël, aut terra se-rotina? Quare ergo dixit populus meus : Non venimus ultra ad te? (Jer. II. 51.)* Pourquoi (dit le Seigneur) ne voulez-vous plus venir à moi ? Est-ce que vous m'avez trouvé comme une terre stérile ou tardive quand vous m'avez demandé des grâces ? S. Jean vit le Seigneur, la poitrine pleine de lait, c'est-à-dire de miséricorde, et ceinte d'une bandelette d'or, c'est-à-dire de l'amour avec lequel il dé-

sire nous dispenser ses grâces. *Vidi præcinctum ad mammillas zona aurea.* (Apoc. 1. 13.) Jésus-Christ est toujours prompt à nous accorder ses bienfaits, mais, dit le disciple, il dispense spécialement et avec plus d'abondance ses grâces dans le très-saint Sacrement. Le bienheureux Henri Suson disait, que Jésus exauce plus volontiers les prières que nous lui adressons dans son sacrement.

De même qu'une mère, qui a le sein plein de lait, va chercher ses enfans pour le leur faire sucer, afin qu'ils la déchargent de ce poids ; de même le Seigneur nous appelle tous à ce sacrement d'amour, et nous dit : *Ad ubera mea portabimini : quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos.* (Is. LXVI. 13.) Le père Balthasar Alvarez vit précisément Jésus dans le très-saint Sacrement les mains pleines de grâces pour les donner aux hommes, mais ne trouvant personne qui voulût les recevoir.

Oh ! qu'elle est heureuse cette ame qui se tient aux pieds d'un autel, demandant des grâces à Jésus-Christ ! La comtesse de Feria, devenue religieuse de Sainte-Claire, demeurait autant de temps qu'elle le pouvait devant le très-saint Sacrement, c'est pour cela qu'on l'appelait l'épouse du saint Sacrement ; là, elle recevait continuellement des trésors de grâces. Un jour qu'on l'interrogeait sur ce qu'elle faisait pendant tant d'heures devant le saint Sacrement, elle répondit : « J'y resterais pendant toute l'éternité. Que fait-on devant le très-saint Sacrement ? et que n'y fait-on pas ? Que fait un pauvre devant un riche ? que fait un malade devant son médecin ? Qui fait-on ? on remercie, on aime et l'on demande. » Oh ! que ces dernières paroles ont de valeur pour se tenir avec fruit devant le très-saint Sacrement.

Jésus-Christ se plaignait à la sœur Marguerite Alacoque

de l'ingratitude dont les hommes se rendent coupables envers lui dans le sacrement d'amour, et lui montrait son cœur, couronné d'épines, surmonté d'une croix, dans un trône de flammes, lui donnant à entendre avec quel amour il demeurerait dans le saint Sacrement, et puis il lui dit : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes, et « qui n'a rien épargné ; il se consume pour leur montrer « son amour. Mais je ne reçois en reconnaissance que les « ingrattitudes de la majeure partie d'entr'eux, par les ir- « révérences et les mépris dont ils m'abreuvent dans ce « sacrement d'amour. Et j'y suis d'autant plus sensible « que ce sont tout autant de cœurs qui me sont consacrés. » Les hommes ne vont point s'entretenir avec Jésus-Christ parce qu'ils ne l'aiment point. Ils aiment à parler pendant des heures entières avec un ami, et ils sont tièdes quand il s'agit de s'entretenir avec Jésus-Christ pendant une demi-heure ! On me dira : Mais pourquoi Jésus-Christ ne m'accorde-t-il pas son amour ? Je réponds : Si vous ne chassez pas de votre cœur les choses terrestres, comment voulez-vous que l'amour divin y entre ? Ah ! si vous pouviez dire sincèrement ce que disait S. Philippe de Néri à la vue du très-saint Sacrement : *Voilà mon amour, voilà mon amour* ; vous n'éprouveriez pas de l'ennui à vous entretenir pendant des heures entières et des jours entiers devant le très-saint Sacrement.

Pour une ame qui aime Dieu, les heures qu'elle passe devant Jésus dans l'eucharistique ressemblent à des momens. S. François Xavier passait tous les jours à travailler pour les ames, et la nuit, quel était son repos ? c'était de s'entretenir devant le très-saint Sacrement. S. Jean François Regis, ce grand missionnaire de France, après avoir passé toute la journée à confesser et à prêcher, allait la nuit à

l'église ; si quelquefois il la trouvait fermée, il restait sur la porte, exposé au froid, au vent, s'entretenant avec son bien-aimé Seigneur, et lui faisant sa cour de loin. S. Louis de Gonzague désirait rester toujours devant le très-saint Sacrement : mais comme il lui avait été ordonné par ses supérieurs de ne pas y rester, toutes les fois qu'il passait devant l'autel se sentant attiré par Jésus-Christ pour aller s'entretenir avec lui, il était obligé de s'en éloigner par obéissance, ce qui faisait dire avec amour à ce saint jeune homme : *Recede a me, Domine, recede.* Seigneur, ne m'attirez pas à vous ; laissez-moi m'éloigner, ainsi le veut l'obéissance. Mais si vous, ô mon frère, vous ne pouvez prouver autant d'amour à Jésus-Christ, procurez-vous le bonheur de le visiter tous les jours, lui qui vous embrasera le cœur. Avez-vous froid ? approchez-vous du feu, disait Sainte Catherine de Sienne. Heureux si Jésus vous fait la grâce de vous embrasser de son amour ! Alors certainement vous n'aimerez plus et vous mépriserez toutes les choses de la terre. S. François de Sales dit : Quand la maison brûle, on jette tout par les fenêtres.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Jésus, faites-vous connaître et faites-vous aimer. Vous êtes si aimable ; vous n'avez plus rien à faire pour vous faire aimer des hommes ; comment le nombre de ceux d'entr'eux qui vous aiment est-il si petit ? Hélas ! j'ai été un de ces ingrats. Si les créatures m'ont fait quelque don ou m'ont accordé quelque faveur, je n'ai pas manqué à la reconnaissance envers elles ; je n'ai été ingrat qu'à l'égard de vous, qui vous êtes donné à moi ; je vous ai si souvent gravement déplu et vous ai injurié par mes péchés. Mais

je vois que, loin de m'abandonner, vous persistez à venir à moi et à me demander mon amour. Je comprends que vous voulez me pénétrer de l'amoureux précepte : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*. Puisque vous voulez donc que je vous aime malgré mon ingratitude, je promets de vous aimer. Vous désirez mon amour, et maintenant que je suis favorisé par votre grâce je n'ai d'autre désir que de vous aimer. Je vous aime, mon amour, mon tout. Aidez-moi à vous aimer, au nom de ce sang que vous avez répandu pour moi. Mon bien-aimé Rédempteur, je mets toutes mes espérances dans ce sang et dans l'intercession de votre très-sainte mère, dont vous voulez que les prières aident notre salut. O Marie, ma mère, priez Jésus pour moi : embrassez tous ceux qui vous aiment de votre divin amour; embrassez-moi surtout, moi qui vous aime tant.

XXXVI^e CONSIDÉRATION.

De la conformité à la volonté de Dieu.

Et vita in voluntate ejus. (Ps. xxix. 6.)

PREMIER POINT.

Toute l'économie de notre salut, et toute notre perfection consiste dans l'amour de Dieu. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort : *Qui non diligit manet in morte*. (I. Joan. III. 14.) La charité est le lien de la perfection : *Charitas est vinculum perfectionis*, dit l'apôtre. (Colos III.)

Mais la perfection de l'amour consiste dans la conformité de notre volonté à la volonté divine, parce que l'effet principal de l'amour consiste, comme le dit S. Denis l'Aréopagite, à unir la volonté des amants, en sorte qu'ils n'ont plus qu'un seul cœur et une seule volonté. Ainsi toutes nos œuvres, les pénitences, les communions, les aumônes ne plaisent à Dieu qu'autant qu'elles sont selon sa volonté; car autrement elles ne sont pas méritoires, mais défectueuses et dignes de châtement.

C'est ce que le Sauveur est venu nous enseigner, principalement sur cette terre par son exemple. Voici ce qu'il dit en entrant dans le monde, comme l'écrivit l'apôtre : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hebr. x. 5.) O mon père, vous avez refusé les victimes des hommes, vous voulez que je vous sacrifie par la mort ce corps que vous m'avez donné; me voici prêt à faire votre volonté. Jésus-Christ déclare en plusieurs endroits qu'il n'est venu sur la terre que pour faire la volonté de son père : *Descendi de cælo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* (Joan. vi. 58.) C'est pour cela qu'il veut que nous connaissions quel amour il a pour son père, quand nous voyons qu'il ne va à la mort que pour obéir à sa volonté : *Ut cognoscat mundus, quia diligo patrem, et sicut mandatum dedit mihi pater, sic facio, surgite, eamus.* (Joan. xiv. 51.) Il dit ensuite qu'il ne reconnaissait pour siens que ceux qui font sa divine volonté : *Quicumque enim fecerit voluntatem patris mei qui in cælis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.* (Matth. xii. 50.) C'est l'unique but et l'unique désir de tous les Saints dans leurs œuvres, l'accomplissement de la divine volonté. Le bienheureux Henri Suson

avait coutume de s'écrier : Je voudrais être plutôt le ver le plus vil de la terre par la volonté de Dieu qu'un séraphin par la mienne. Et Sainte Thérèse disait : Ce que doit rechercher celui qui pratique l'exercice de l'oraison, c'est de conformer sa volonté à celle de Dieu ; c'est en cela, ajoute-t-elle, que consiste la perfection la plus haute ; celui qui excellera en cela, recevra de Dieu les dons les plus ineffables, et fera le plus de progrès dans la vie intérieure ; les bienheureux du ciel aiment Dieu parfaitement, parce qu'ils sont en tout conformes à la volonté de Dieu. Aussi Jésus-Christ nous enseigne-t-il à demander la grâce de la volonté de Dieu sur la terre, comme les Saints le font dans le ciel. *Fiat voluntas tua sicut in caelo et in terra.* Celui qui fait la volonté de Dieu deviendra un homme selon son cœur, comme le Seigneur le disait de David : *Inveni virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas.* (Reg. I. 14.) Et pourquoi ? Parce que David était toujours prêt à faire ce que Dieu voulait de lui : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* (Ps. LVI. 7. et Ps. CVII. 1.) David ne demandait à Dieu que d'apprendre à faire sa volonté : *Doce me facere voluntatem tuam.* (Ps. CXLII. 18.)

Oh ! que de valeur a un acte de parfaite résignation à la volonté de Dieu ! Il suffirait à lui seul pour faire un saint. Lorsque S. Paul persécutait l'Eglise, Jésus lui apparut, l'éclaira, le convertit, et Paul s'offrit aussitôt à faire la volonté de Dieu : *Domine, quid me vis facere ?* (Act. IX. 6.) A peine a-t-il prononcé ces mots, que Jésus-Christ l'élève au rang de vase d'élection et d'apôtre des nations. *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus.* (Act. IX. 15.) Celui qui jeûne, qui fait des aumônes, qui se mortifie pour Dieu, lui donne une partie

de soi-même ; mais celui qui lui donne sa volonté lui donne tout. Le cœur ou la volonté, voilà ce que Dieu nous demande : *Fili mi, præbe cor tuum mihi.* (Prov. xxiii. 4.) Le but de nos désirs, de nos dévotions, de nos méditations, de nos communions, ce doit être d'accomplir la volonté de Dieu. Toutes nos prières doivent tendre à demander la grâce de faire ce que Dieu veut de nous. C'est pour cela que nous devons demander l'intercession de nos saints patrons, et de Marie surtout, afin d'obtenir la lumière et la force de nous conformer à la volonté de Dieu en toutes choses, et d'embrasser ce qui répugne à notre amour-propre. Le vénérable Jean d'Avila disait : Un Dieu soit béni, pendant l'adversité, vaut plus que mille remerciemens dans la prospérité.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Oh ! mon Dieu, ce qui a causé ma ruine, c'est de ne pas avoir voulu dans le passé me conformer à votre sainte volonté. Je déteste et je maudis mille fois ces jours, ces momens pendant lesquels, pour faire ma volonté, j'ai contredit la vôtre. O mon Dieu, maintenant je vous la donne toute, recevez-la, Seigneur, et attachez-la tellement à votre amour qu'elle ne puisse plus se lever contre vous. Je vous aime, ô bonté infinie, et par l'amour que je vous porte, je m'offre tout à vous. Disposez de moi et de tout ce qui m'appartient comme il vous plaira. Délivrez-moi du désagrément de faire quelque chose contre votre volonté, et puis traitez moi comme vous le voudrez. Père éternel, exaucez-moi par amour pour Jésus-Christ. O mon Jésus, exaucez-moi par les mérites de votre passion. Et vous, Marie, aidez-moi ; obtenez-moi la

grâce d'accomplir la volonté de Dieu, car c'est en cela que consiste mon salut. Je ne vous demande pas autre chose.

DEUXIÈME POINT.

Il faut non-seulement accepter les choses contraires qui nous viennent directement de la part de Dieu, comme sont les maladies, les afflictions d'esprit, la perte de nos biens, la mort de nos parens, mais nous devons encore accepter celles qui ne nous viennent de Dieu qu'indirectement, c'est-à-dire par les hommes, telles sont les infamies, les mépris, les injustices, et toutes les autres espèces de persécution. Sachons que lorsque quelqu'un nous offense dans nos biens, dans notre honneur, Dieu ne veut pas le péché de celui qui nous offense, mais il ne veut que notre pauvreté et notre humiliation. Il est certain que tout ce qui arrive n'arrive que par la volonté de Dieu. *Ego Dominus formans lucem et tenebras.* (Is. XLV. 7.) L'Écclésiastique avait dit auparavant : *Bona et mala, vita et mors a Deo sunt.* (Eccli. XI. 14.) En somme, tout nous vient de Dieu, les biens et les maux. Si nous appelons cela des maux, c'est nous qui leur donnons ce nom et qui nous les rendons tels; car si nous les acceptions comme nous devrions, en nous résignant entre les mains de Dieu, ce ne seraient pas des maux pour nous, ce seraient des biens. Les fleurons qui enrichissent le plus la couronne des Saints, sont les tribulations qu'ils ont acceptées pour Dieu, en pensant que tout vient de sa main. Lorsqu'on annonça au saint homme Job que les Sabéens lui avaient pris ses richesses, que répondit-il? *Dominus dedit, Dominus abstulit.* (Job. I 21.) Il ne dit

pas, le Seigneur m'avait donné ces biens, les Sabéens me les ont enlevés, mais le Seigneur me les a donnés, et c'est aussi le Seigneur qui me les a enlevés; en disant ces mots, il bénissait Dieu, car il savait que rien n'arrive que par sa volonté. *Sicut placuit Domino, ita factum est; sit nomen Domini benedictum.* (Ibid.) Les saints martyrs Epictète et Aton étaient tourmentés avec des crocs de fer et des torches ardentes, mais ils ne disaient jamais que ces paroles : Seigneur, que votre volonté s'accomplisse en nous ! Voici ce qu'ils dirent en expirant : O Dieu éternel, soyez béni, puisque vous nous donnez la grâce d'accomplir en nous votre sainte volonté. Césaire raconte (Lib. 10. cap. 6.) qu'il y avait un moine qui, sans mener une vie aussi austère que beaucoup d'autres, avait cependant le don des miracles. L'abbé s'en étant étonné, lui demanda un jour quelles étaient les dévotions qu'il pratiquait ? Celui-ci répondit qu'il était bien plus imparfait que beaucoup d'autres, mais qu'il s'appliquait à se conformer en tout à la volonté de Dieu. Eh quoi ! reprit le supérieur, vous n'éprouvez pas de la peine en voyant le dommage que notre ennemi a fait sur nos terres ? Non, mon père, répondit-il ; j'en remercie le Seigneur, car il fait tout et permet tout pour notre bien. Ces paroles donnèrent à l'abbé une haute idée de la sainteté de ce religieux.

C'est aussi ce que nous devrions faire tous, quand il nous arrive des contrariétés. Acceptons-les toutes de la main de Dieu, non-seulement avec patience, mais encore avec joie : à l'exemple des apôtres, qui se réjouissaient de se voir maltraités pour Jésus-Christ : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. v. 4.) Et quelle plus grande satisfaction que de supporter des croix et de savoir qu'en

Ils embrassant nous faisons plaisir à Dieu ? Si donc nous voulons vivre dans une paix continuelle, tâchons dorénavant de nous conformer à la divine volonté et de nous écrier toujours dans ce qui nous arrive : *Ita, pater, quoniam sic placitum fuit ante te.* (Matth. xi. 26.) Seigneur, si cela vous plaît ainsi, eh bien ! que cela soit ! C'est vers ce but que nous devons diriger toutes nos méditations, nos communions, nos visites, nos prières. En priant Dieu qu'il nous fasse conformer à sa volonté, offrons-nous toujours en disant : O mon Dieu, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. Sainte Thérèse s'offrait à Dieu au moins cinquante fois le jour, et le priait de disposer d'elle comme il voudrait.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! divin roi, Rédempteur bien-aimé, venez et régnez dorénavant vous seul sur mon ame. Acceptez ma volonté toute entière, car je ne désire et ne veux que ce que vous voulez. O Jésus, je vous ai tant causé de déplaisir par le passé, en m'opposant à votre volonté ! j'en éprouve plus de peine que si j'avais souffert tout autre mal. Je m'en repens, j'en suis fâché de tout mon cœur. Je mérite le châtement, je ne le refuse pas, je l'accepte, ne me privez pas de votre amour, faites de moi ce qu'il vous plaira. Je vous aime, ô mon Rédempteur ; je vous aime, ô mon Dieu, et puisqu'il en est ainsi, je veux faire tout ce que vous voulez. O volonté de mon Dieu, vous êtes mon amour. O sang de Jésus, vous êtes mon espérance. C'est par vous que dorénavant j'espère d'être uni à la volonté divine. Elle sera mon guide, mon désir, mon amour, ma paix ; je ne veux vivre et me reposer qu'en elle. *In pace in*

idipsum dormiam et requiescam. Je répèterai toujours ces paroles : Mon Dieu , je veux tout comme vous le voulez ; que votre volonté s'accomplisse en moi : *Fiat voluntas tua.* O mon Jésus, par vos mérites, accordez-moi la grâce de vous dire souvent cette parole d'amour, *fiat voluntas tua, fiat voluntas tua.* O Marie, ma mère, que vous êtes heureuse d'avoir toujours accompli la volonté de Dieu. Obtenez-moi de l'accomplir aussi désormais. O reine de mon cœur, par l'amour que vous avez eu pour Jésus-Christ, obtenez-moi cette grâce, c'est de vous que je l'attends.

TROISIÈME POINT.

Celui qui est uni à la volonté divine jouit aussi sur cette terre d'une paix perpétuelle. *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.* (Prov. xix. 11.) Non sans doute , une ame ne peut pas goûter de satisfaction plus grande que de voir qu'il ne lui arrive rien qu'elle ne veuille. Celui qui ne veut que ce que Dieu veut , a tout ce qu'il désire, puisque tout ce qui lui arrive n'advient que par la volonté de Dieu. Si les ames résignées , dit Salvien , sont humiliées, elles le veulent ; si elles sont pauvres, elles le veulent ; en un mot, elles veulent tout ce qui arrive ; aussi mènent-elles une vie heureuse. *Humiles sunt, sic volunt; pauperes sunt, paupertate delectantur; itaque beati dicendi sunt.* Quand vient le froid, le chaud, la pluie, le vent, celui dont la volonté est unie à celle de Dieu, s'écrie : Je veux ce froid, je veux ce chaud, car c'est la volonté de Dieu. Quand il éprouve une perte, une persécution, une maladie, quand la mort s'approche, il s'écrie : Je veux être malheureux, persécuté, malade ; je veux mou-

rir, car Dieu le veut ainsi. Celui qui se repose dans la volonté de Dieu et qui se complait dans ce que fait le Seigneur, est comme un homme placé au-dessus des nuages, qui aperçoit les orages se former à ses pieds, sans en être ni ému ni blessé. Voilà quelle est la paix dont parle l'apôtre, *quæ exsuperat omnem sensum* (Eph. III. 2.); elle est préférable à toutes les délices du monde. C'est une paix stable qui ne donne jamais sujet à aucune vicissitude. *Stultus sicut luna mutatur, sapiens in sapientia manet, sicut vult.* (Eccli. XXVII. 23.) L'insensé, le pécheur change comme la lune, qui éclaire aujourd'hui et n'éclaire pas demain. Aujourd'hui on le voit rire, demain gémir; aujourd'hui il est tranquille, demain affligé et furieux; il change en un mot selon la prospérité ou l'adversité. Mais le juste est comme le soleil, toujours égal et uniforme dans sa tranquillité, quoi qu'il arrive. Car sa paix provient de ce qu'il se conforme à la volonté de Dieu. *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* (Luc. II. 24.) Sainte Marie-Madeleine de Pazzi éprouvait tellement de consolations en entendant parler de la volonté de Dieu, qu'elle tombait dans une extase d'amour. Dans la partie inférieure, nous sentirons quelque regret du malheur qui nous est arrivé; mais dans la supérieure, la paix régnera tant que la volonté sera unie à celle de Dieu. *Gaudium vestrum nemo tollet à vobis.* (Job. XVI. 22.) Mais quelle folie de la part de ceux qui se refusent à la volonté de Dieu! Il faut au moins accomplir ce que Dieu veut. *Voluntati ejus quis resistit?* (Rom. IX. 19.) Aussi les malheureux souffrent-ils les peines, mais sans fruit et sans paix. *Quis restitit ei et pacem habuit?* (Job. IX. 4.)

Eh! que veut Dieu, si ce n'est notre bien? *Voluntas Dei sanctificatio vestra.* (I. Thess. IV. 5.) Il veut que nous

soyons saints afin que nous soyons contents en cette vie et heureux en l'autre. Comprendons bien que les croix qui nous viennent de Dieu *omnia cooperantur in bonum*. (Rom. VIII. 28.) Aussi les châtimens ne nous viennent pas en cette vie pour notre ruine, mais seulement afin que nous nous corrigions et que nous acquérions la félicité éternelle. *Ad emendationem, non ad perditionem nostram, evenisse credamus*. (Jud. VIII. 27.) Dieu nous aime tant, que non-seulement il désire notre salut, mais qu'il en est inquiet. Que peut nous refuser ce Dieu qui nous a donné son fils lui-même. *Qui proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum; quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*. (Rom. VIII. 52.) Abandonnons-nous donc toujours entre les mains de Dieu, car il désire notre bien, même tant que nous sommes en cette vie. *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis*. (I. Petr. v. 7.) Pense à moi, disait le Seigneur à Sainte Catherine de Sienne, et moi je penserai toujours à toi. Disons souvent avec l'épouse sacrée : *Dilectus meus mihi et ego illi*. (Cant. II. 6.) Mon bien-aimé, pense à mon bonheur, et moi je ne veux penser qu'à lui plaire et qu'à m'unir à sa sainte volonté. Nous ne devons pas demander que Dieu fasse ce que nous voulons, mais à faire ce que Dieu veut.

Celui qui en agira toujours ainsi, mènera une vie heureuse et fera une sainte mort. Celui qui meurt ainsi résigné à la volonté de Dieu, laisse aux autres une certitude morale de son salut. Mais celui qui ne sera pas uni à la volonté de Dieu pendant la vie, ne le sera pas à la mort, et ne se sauvera pas. Tâchons donc de nous rendre familiers quelques passages de l'Écriture, au moyen desquels nous nous tiendrons toujours unis à la volonté de

Dieu. *Domine, quid me vis facere?* Seigneur, dites-moi ce que vous voulez de moi, car je veux le faire. *Ecce ancilla Domini* : voilà mon ame, elle est votre esclave; commandez et vous serez obéi. *Tuus sum, salvum me fac* : sauvez-moi, Seigneur, et puis faites de moi ce qu'il vous plaira, je suis à vous et je ne suis plus à moi. Quand il nous arrive quelque malheur plus grand, disons aussitôt : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* (Matt. xi. 26.) O mon Dieu ! puisque cela vous plaît ainsi, eh bien, que ce soit comme vous le désirez. N'oubliez pas surtout la troisième demande du *Pater noster* : *fiat voluntas tua sicut in caelo et in terra.* Disons-la souvent avec amour, et répétons-la. Heureux si en vivant et en mourant nous pouvions nous écrier : *Fiat, fiat voluntas tua.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Jésus ! mon Rédempteur, vous avez consommé votre vie sur la croix à force de tourments, pour devenir la cause de mon salut. Ayez donc pitié de moi, et sauvez-moi ; ne permettez pas qu'une ame que vous avez rachetée par tant de peines, et avec tant d'amour, puisse vous haïr éternellement dans l'enfer. Vous ne pouviez plus rien faire au-delà pour m'obliger à vous aimer. C'est ce que vous avez voulu me faire entendre, lorsqu'en expirant sur la croix, vous avez répété ces paroles amoureuses : *Consummatum est.* Mais comment ensuite ai-je reconnu votre amour ? Je puis dire que par le passé je n'ai fait que vous causer du déplaisir et vous obliger à me haïr. Je vous remercie de ce que vous m'avez supporté avec tant de patience, et de ce que vous me donnez le temps de porter remède à ce mal que j'ai fait, et de vous aimer

avant de mourir. Oui, je veux vous aimer et faire tout ce qui vous plaît. Je vous donne toute ma volonté, toute ma liberté et tout ce qui m'appartient. Je vous sacrifie encore ma vie en acceptant la mort que vous m'enverrez avec tous les accidens et toutes les douleurs qui l'accompagneront. J'unis dès à présent ce sacrifice à celui de votre vie que vous fîtes pour moi sur la croix, ô mon Jésus. Ah! par les mérites de votre passion, donnez-moi la grâce d'être pendant la vie à votre disposition; et quand viendra la mort, faites que je l'embrasse en union avec votre volonté. Je veux mourir, ô mon Jésus, pour vous faire plaisir; je veux mourir en disant : *Fiat voluntas tua.* O Marie! ma mère, c'est ainsi que vous mourûtes; obtenez-moi aussi de mourir comme vous.

TABLE.

| | Pages. |
|--|--------|
| Dédicace. | 1 |
| Protestation de l'auteur. | 3 |
| Préparation à la mort. | 5 |
| Plan de l'ouvrage. | Ibid. |
| PREMIÈRE CONSIDÉRATION. — Tableau d'un homme mort depuis peu. | 9 |
| II ^e CONSID. — Tout finit à la mort. | 17 |
| III ^e CONSID. — Brièveté de la vie. | 26 |
| IV ^e CONSID. — Certitude de la mort. | 34 |
| V ^e CONSID. — Incertitude de l'heure de la mort. | 43 |
| VI ^e CONSID. — Mort du pécheur. | 52 |
| VII ^e CONSID. — Sentimens d'un mourant présomptueux qui a peu pensé à la mort pendant sa vie. | 62 |
| VIII ^e CONSID. — Mort du juste. | 72 |
| IX ^e CONSID. — Paix d'un juste à l'heure de la mort. | 83 |
| X ^e CONSID. — Moyens de se préparer à la mort. | 94 |
| XI ^e CONSID. — Prix du temps. | 103 |
| XII ^e CONSID. — Importance du salut. | 112 |
| XIII ^e CONSID. — Vanité du monde. | 122 |
| XIV ^e CONSID. — La vie présente est un voyage vers l'éternité. | 132 |
| XV ^e CONSID. — De la malice du péché mortel. | 141 |
| XVI ^e CONSID. — De la miséricorde de Dieu. | 151 |
| XVII ^e CONSID. — Abus de la miséricorde divine. | 159 |
| XVIII ^e CONSID. — Du nombre des péchés. | 170 |
| XIX ^e CONSID. — Quel grand bien c'est que d'être en grâce auprès de Dieu, et quel mal d'encourir sa disgrâce. | 181 |
| XX ^e CONSID. — Folie du pécheur. | 190 |

| | Pages. |
|--|--------|
| XXI^e CONSID. — Vie malheureuse du pécheur, et vie heureuse de celui qui aime Dieu. | 199 |
| XXII^e CONSID. — Des mauvaises habitudes. | 210 |
| XXIII^e CONSID. — Des pièges que le démon tend dans l'esprit des pécheurs. | 221 |
| XXIV^e CONSID. — Du jugement particulier. | 231 |
| XXV^e CONSID. — Du jugement universel. | 240 |
| XXVI^e CONSID. — Mort du pécheur. | 250 |
| XXVII^e CONSID. — De l'éternité de l'enfer. | 261 |
| XXVIII^e CONSID. — Remords du damné. | 271 |
| XXIX^e CONSID. — Du paradis. | 279 |
| XXX^e CONSID. — De la prière. | 291 |
| XXXI^e CONSID. — De la persévérance. | 301 |
| XXXII^e CONSID. — De la confiance dans le patronage de la très-sainte Vierge. | 316 |
| XXXIII^e CONSID. — De l'amour de Dieu. | 328 |
| XXXIV^e CONSID. — De la sainte communion. | 338 |
| XXXV^e CONSID. — De la demeure amoureuse que fait Jésus sur l'autel dans le très-saint Sacrement. | 350 |
| XXXVI^e CONSID. — De la conformité à la volonté de Dieu. | 362 |

TRAITÉ SPIRITUEL.

DE L'AMOUR DIVIN

ET

DES MOYENS DE L'ACQUÉRIR.

DE L'AMOUR DIVIN

ET

DES MOYENS DE L'ACQUÉRIR.

I. Dieu est si bon et nous aime tellement qu'il désire ardemment que nous l'aimions à notre tour ; et non-seulement il nous y a engagés mille fois , soit par les invitations sans nombre qu'il nous en fait dans l'Écriture, soit par les bienfaits multipliés de toute espèce dont il nous a comblés , qu'il a voulu encore nous obliger à l'aimer par un commandement exprès , en nous menaçant de l'enfer si nous ne l'aimions pas , et en nous promettant le ciel si nous l'aimions. Il veut que tout le monde se sauve , que personne ne se perde , comme l'enseignent clairement S. Pierre et S. Paul. *Omnes homines vult salvos fieri.* (Tim. II. 4.) *Patienter agit propter vos , nolens aliquos perire , sed omnes ad pœnitentiam reverti.* (I. Petr. III. 9.) Mais puisque Dieu veut que nous nous sauvions tous , pourquoi donc a-t-il créé l'enfer ? Ce n'est pas sans doute pour nous voir damner ; mais c'est afin que nous l'aimions ; si Dieu n'avait pas créé l'enfer , qui l'aimerait dans ce monde ? Si , malgré l'existence de ce lieu terrible , la plupart des hommes préfèrent se damner que d'aimer Dieu ; s'il n'y avait pas d'enfer , encore une fois qui l'aimerait ? Aussi le Seigneur a menacé de la peine éternelle ceux qui ne l'aiment pas , afin que ceux qui ne veulent pas l'aimer de

bonne volonté, l'aiment au moins par force, et qu'ils y soient contraints par les peines de l'enfer.

II. Oh Dieu! qu'il se croirait heureux et honoré l'homme à qui son roi dirait : Aimez-moi, car je vous aime; un prince n'oserait s'abaisser jusqu'à demander à un de ses sujets de l'aimer; mais Dieu, qui est la bonté infinie, le Seigneur de toutes choses, infiniment puissant, infiniment sage, un Dieu, en un mot, qui nous aime d'un amour infini, qui nous a enrichi de ses dons spirituels et temporels, ne dédaigne pas de nous demander notre amour, nous conjure, nous commande de l'aimer et ne peut pas l'obtenir! Que demande-t-il de nous, que d'être aimé? *Quid Deus petit a te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum... et diligas eum?* (Deut. x. 12.) C'est pour cela que le fils de Dieu est venu converser avec nous sur la terre, comme il le dit lui-même : *Ignem veni mittere in terram, et quid voto nisi ut accendantur?* Comme si un Dieu qui possède en lui-même le bonheur suprême ne pouvait pas être heureux sans que nous l'aimions, dit S. Thomas : *Quasi sine te beatus esse non posset.*

III. Nous ne pouvons pas douter que Dieu nous aime, et qu'il nous aime beaucoup, mais, puisqu'il en est ainsi, il veut que nous l'aimions de tout notre cœur. Aussi dit-il à chacun de nous : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* (Deut. vi. 5.) Et puis il ajoute : *Eruntque verba hæc in corde tuo... et meditaberis in eis sedens in domo tua, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens, et ligabis ea quasi signum in manu tua, eruntque et movebuntur inter oculos tuos : scribesque ea in limine et ostiis domus tuæ.* (Deut. vi. v. 6. ad 9.) On voit dans ces paroles le désir ardent que Dieu a d'être aimé de chacun de nous; il veut que nous gravions son précepte dans notre cœur; afin que

nous ne l'oublions pas, il veut que nous le méditions quand nous sommes dans notre maison, quand nous voyageons, quand nous allons dormir, et quand nous nous éveillons. Il veut que nous l'attachions à nos mains comme un signe de souvenir, afin que partout où nous nous trouvons, nous l'ayons devant les yeux; c'est pour cela que les Pharisiens, prenant le précepte à la lettre, le portaient sur un parchemin à la main droite et sur le front, selon ce que dit S. Matthieu. (Cap. xxiii. v. 5.)

IV. S. Grégoire de Nice s'écrie: *Beata sagitta quæ simul in cor adducit sagitterium Deum!* Ce saint père veut dire que quand Dieu lance une flèche d'amour dans un cœur, c'est-à-dire qu'il fait tomber un éclair, ou lui accorde quelque lumière pour lui faire connaître sa bonté, l'amour qu'il a pour lui et le désir qu'il éprouve d'en être aimé, Dieu lui-même entre avec cette flèche d'amour, car Dieu est en même temps et le sagittaire et l'amour. *Quoniam Deus charitas est*, comme dit S. Jean (Ep. I. c. XLVII. v. 8.) Et de même que la flèche reste plantée dans le cœur qui a été frappé, de même aussi, quand Dieu a frappé une ame de son amour, il demeure toujours avec elle. Persuadons-nous donc, ô hommes, que Dieu seul nous aime véritablement; l'amour de nos parens, de nos amis et de toutes les personnes qui disent nous aimer, excepté celles qui le font par rapport à Dieu seul, n'est pas un amour véritable; car c'est un amour-intéressé et qui prend sa source dans l'amour propre. Oui, mon Dieu, je connais bien que vous êtes le seul qui m'aimiez et qui vouliez mon bonheur, non pas parce que vous y trouvez votre intérêt, mais parce que vous êtes bon et seulement par amour; et moi ingrat! je n'ai causé à personne autant de peines, autant d'amertumes qu'à vous; vous qui

m'avez tant aimé, ô mon Jésus, ne permettez pas que je sois ingrat encore. Vous m'avez aimé véritablement, et moi aussi je veux vous aimer avec sincérité pendant la vie qui me reste. Je vous dis avec Sainte Catherine de Gênes : O mon amour ! non, plus de péché, plus de péché, je ne veux aimer que vous seul.

V. S. Bernard dit qu'une ame qui aime Dieu sincèrement *non potest velle nisi quod vult Deus*. Prions le Seigneur qu'il nous blesse de son amour, car une ame blessée ne peut et ne sait vouloir que ce que Dieu veut, et se dépouille de tous les désirs de son amour-propre; et cette dépouille, avec l'abandon que l'on fait à Dieu de soi-même, c'est la flèche qui perce aussi le cœur du Seigneur, comme il le déclare quand il dit à l'épouse sacrée : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa*. (Cant. v. 7.)

VI. Qu'elle est belle l'expression de S. Bernard à ce sujet : *Discamus jaculari corda in Deum*. Apprenons à lancer nos cœurs vers Dieu. Quand une ame se donne à Dieu sans réserve, alors elle lance en quelque sorte son cœur vers Dieu qui se déclare son prisonnier et sa conquête. L'exercice que toutes les ames qui se sont données à Dieu font dans l'oraison, le voici : *Jaculantur corda in Deum*. Elles se donnent toutes à Dieu, et se donnent avec ces élans amoureux.

Deus meus et omnia : ô mon Dieu, je ne veux que vous, que vous seul.

Seigneur, je me donne tout à vous, et si je ne sais pas me donner comme je dois, prenez-moi.

Qui donc aimerai-je, ô mon Jésus, si je ne vous aime pas, vous qui êtes mort pour moi ?

Trahe me post te : ô mon Sauveur, arrachez-moi à la boue de mes péchés, et entraînez-moi auprès de vous,

Liez-moi , Seigneur , et serrez-moi avec les chaînes de votre amour , afin que je ne vous quitte pas.

Je veux être tout à vous ; Seigneur , m'avez-vous entendu ? Je veux être tout à vous , acceptez-moi.

Eh ! que puis-je désirer , si ce n'est vous , ô mon amour , mon tout ? Puisque vous m'avez appelé à votre amour , donnez - moi la force de vous complaire , comme vous le désirez.

Et qui puis-je aimer , si ce n'est vous , qui êtes la bonté infinie et digne d'un amour infini ?

Vous m'avez inspiré le désir d'être tout à vous , achevez votre ouvrage.

Eh ! que puis-je vouloir dans ce monde , si ce n'est vous , qui êtes le bien suprême ?

Je me donne à vous sans réserve , acceptez-moi et donnez-moi la force de vous être fidèle jusqu'à la mort.

Je veux vous aimer beaucoup en cette vie , afin de vous aimer aussi beaucoup pendant l'éternité.

O mon Jésus ! mon bien-aimé !

Je ne veux aimer que vous seul.

Je me donne tout à vous , ô mon Dieu !

Faites de moi ce que vous voudrez.

Celui qui dit ces paroles avec sincérité peut être assuré qu'il se réjouira dans le ciel.

VII. Qu'elle est heureuse l'ame qui peut dire : *Dilectus meus mihi et ego illi.* (Cant. II. 16.) Mon Dieu s'est donné tout à moi , je suis toute à mon Dieu. Celui qui parle ainsi , dit S. Bernard , est prêt à souffrir plutôt les peines de l'enfer , supposé qu'il pût les souffrir sans se séparer de Dieu , que de l'abandonner un seul instant. *Tolerabilius esset in gehennam tolerare quam recedere ab illo ;* ce sont les paroles mêmes du saint. Oh ! le beau trésor

que celui du divin amour ! Heureux qui le possède. Qu'il en ait soin , et qu'il prenne tous les moyens pour le conserver et l'augmenter ; celui qui ne le possède pas devrait faire tout au monde pour l'acquérir. Voyons maintenant quels sont les moyens les plus nécessaires pour l'acquérir et le conserver.

VIII. Le premier moyen c'est de se détacher des affections terrestres. Dans un cœur rempli de ces affections, Dieu ne trouve pas de place à son amour , car plus il est rempli de l'amour des créatures , moins Dieu peut espérer d'y régner. Ainsi celui qui désire remplir son cœur de l'amour divin doit prendre garde d'en arracher d'abord celui qu'il a pour les créatures. Pour se faire saint , il faut imiter S. Paul, qui, voulant acquérir l'amour de Jésus-Christ , regardait comme un fumier tous les biens de ce monde. *Arbitror omnia ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* (Phil. III. 8.) Prions le Saint-Esprit de nous enflammer de son saint amour , car alors nous mépriserons et nous regarderons comme du fumier , de la boue , de la fumée , toutes les richesses , les plaisirs , les honneurs et les dignités de cette terre, pour lesquels la plus grande partie des hommes se perdent.

IX. Oh ! quand l'amour de Dieu entre dans un cœur, il ne fait plus de cas de ce que le monde estime : *Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.* (Cant. VIII. 7.) S. François de Sales dit que quand une maison est incendiée, on jette tous les effets par la fenêtre. Ce saint évêque voulait dire que lorsqu'un cœur brûle de l'amour divin, sans avoir besoin d'aucun avis, d'aucune exhortation de la part du père spirituel, on cherche à se dépouiller des biens de ce monde, des honneurs, des richesses, et de toutes les cho-

ses de cette terre, pour n'aimer que Dieu. Sainte Catherine de Sienne disait qu'elle n'aimait pas Dieu pour ses dons, mais qu'elle aimait ses dons afin de l'aimer davantage.

X. Qu'il est dur et pénible, dit Gilibert, pour un cœur qui aime Dieu de partager son amour entre Dieu et les créatures de ce monde et de les aimer en même temps : *Oh ! quam durum amanti animam dimidiare cum Christo et mundo.* (Gil. Serm. 11. in Cant.) S. Bernard dit encore que l'amour divin est insolent, *amor insolens est* : parce que Dieu ne supporte pas un cœur qui veut partager son amour, car Dieu le désire tout pour lui seul. Dieu est-il trop exigeant lorsqu'il veut que l'ame n'aime que lui ? *Summa diligibilitas*, dit S. Bonaventure, *unice amari debet*. L'amabilité, la bonté infinie, Dieu, digne d'un amour infini, demande à être aimé seul de celui qu'il n'a créé que pour cela, et pour lequel il s'est sacrifié, comme dit S. Bernard, en parlant de l'amour que Jésus-Christ nous a porté : *Totus in meos usus expensus*. C'est ce que peut et doit dire chacun de nous en parlant de Jésus-Christ, qui a sacrifié sa vie et son sang pour nous, qui est mort dans la douleur sur une croix, et qui, après sa mort, nous a laissé son corps, son sang, son ame, et tout lui-même dans le sacrement de l'autel, afin que nous nourrissions nos ames, et que nous apaisions notre soif, et que chacun de nous puisse s'unir à lui.

XI. Quelle est heureuse, dit S. Grégoire, l'ame qui est parvenue à un tel degré de perfection qu'elle ne peut plus rien souffrir de ce qui n'est pas Dieu, le seul objet qu'elle aime. *Intolerabile est quidquid non sonat Deum, quem intus amat.* (S. Greg. lib. 2. Mor. cap. 2.) Il faut pour cela nous garder de mettre nos affections dans les

créatures, afin qu'elles ne nous enlèvent pas la portion d'amour que Dieu veut pour lui seul. Et quoiqu'il y ait des affections licites, comme celles que nous éprouvons pour nos parens, pour nos amis, il faut faire attention à ce que dit S. Philippe de Néri, que nous enlevons à Dieu tout l'amour que nous avons pour les créatures.

XII. Nous devons être ces jardins fermés dont parle l'Écriture en s'adressant à l'épouse des Cantiques : *Hortus conclusus soror mea sponsa.* (Cant. iv. 12.) L'ame qui tient la porte fermée à toutes les affections terrestres s'appelle jardin fermé. Lorsqu'une créature veut entrer dans notre cœur, il faut qu'elle lui en refuse l'entrée et se tourne vers Jésus-Christ, et lui dise : O mon Jésus, vous seul me suffisez, je ne veux plus aimer que vous : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.* O mon Dieu, vous serez l'unique maître de mon cœur et mon unique amour. Pour cela, ne cessons pas de demander à Dieu qu'il nous donne la grâce du pur amour. S. François de Sales disait : Le pur amour de Dieu consume tout ce qui n'est pas Dieu et convertit tout à lui.

XIII. Le second moyen d'acquérir l'amour de Dieu est de méditer sur la passion de notre Seigneur Jésus-Christ. A ce sujet, le lecteur pourra lire le livre que je viens de publier, et qui a pour titre : *Réflexions sur la passion de Jésus-Christ.* Là, il trouvera le développement de toutes les peines que le Seigneur souffrit pendant sa passion. Il est certain, du reste, que la cause du peu d'amour du monde pour Jésus-Christ vient de la négligence et de l'ingratitude des hommes, qui ne veulent pas considérer, du moins de temps en temps, ce que Jésus-Christ a souffert pour nous et l'amour avec lequel il l'a souffert. *Stultum visum est hominibus,* dit S. Grégoire, *Deum pro nobis mori.* Il

semble que c'est une folie de croire que Dieu ait voulu mourir pour nous sauver, nous malheureux esclaves. Mais il est de foi cependant qu'il l'a fait : *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis.* (Eph. v. 2.) Il a voulu répandre son sang pour laver nos péchés : *Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.* (Apoc. 1. 5.)

XIV. S. Bonaventure s'écrie : O mon Dieu, vous m'avez tant aimé qu'il paraît que pour l'amour de moi vous vous êtes haï vous-même : *In tantum diligis Deus meus ut te odisse videris.* (S. Bon. in Hom. Amor.) Il a voulu ensuite que nous nous nourrissions de sa chair dans la sainte communion. Et S. Thomas ajoute, en parlant de l'eucharistie, que Dieu s'est humilié au milieu de nous, comme s'il eût été notre esclave et que chacun de nous eût été son Dieu : *Quasi esset servus eorum, et quilibet eorum esset Dei Deus.* (S. Thom. Op. de Sacr. Euch.)

XV. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : La charité de Jésus-Christ nous presse : *Charitas Christi urget nos.* (II. Cor. v. 14.) S. Paul dit que l'amour que Jésus-Christ nous a porté nous force à l'aimer. Oh Dieu ! que ne font pas les hommes pour les créatures, quand ils ont mis en elles leur affection ? Et on aime si faiblement un Dieu d'une bonté et d'une beauté infinies, mort pour chacun de nous sur l'arbre de la croix ! Ah ! disons avec l'Apôtre : A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ : *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (Galat. vi. 14.) Le saint Apôtre s'écriait : Quelle plus grande gloire puis-je espérer dans le monde que celle d'avoir eu un Dieu qui a donné son sang et sa vie pour l'amour de moi ? Et c'est ce que nous devons dire tous si nous avons la foi ; mais si nous avons la foi, comment pouvons-nous aimer un

autre objet que Dieu? Oh! Dieu, comment est-il possible qu'une ame contemple Jésus crucifié, suspendu avec trois clous par les pieds et les mains, et mourant dans la douleur pour l'amour de nous, sans être entraînée et forcée à l'aimer de tout son pouvoir?

XVI. Le troisième moyen pour arriver au parfait amour de Dieu, c'est de se conformer en tout à sa sainte volonté. S. Bernard dit que celui qui aime Dieu parfaitement ne peut vouloir que ce que Dieu veut : *Non potest velle nisi quod Deus vult*. Bien de gens disent de bouche qu'ils sont résignés à tout ce que Dieu veut, mais lorsqu'il leur arrive quelque contradiction, quelque maladie, quelque chose de fâcheux, ils ne peuvent se consoler. Les ames qui se conforment véritablement à la volonté de Dieu n'en agissent pas ainsi; elles disent : Cela lui plaît, cela plaît ainsi à mon bien-aimé, et en prononçant ces mots, elles se tranquillisent. Tout est doux au saint amour : *Amori sancto omnia dulcia sunt*, dit S. Bonaventure. Ces ames savent que tout ce qui arrive dans le monde ne se fait que par sa permission ou par sa volonté; et quand il leur survient quelque chose de fâcheux, elles baissent la tête avec humilité et vivent contentes de ce que le Seigneur a fait. Et quoique Dieu ne veuille pas que les autres nous persécutent et nous fassent supporter du dommage, il veut cependant avec juste raison que nous souffrions patiemment les persécutions et les pertes qui nous arrivent.

XVII. Sainte Catherine de Gênes disait : « Si Dieu me
« plaçait au fond de l'enfer, eh! bien, je dirais : il est
« bon que je sois ici. *Bonum est nos hic esse*. C'est assez
« pour moi de faire la volonté de Dieu, qui m'aime plus
« que tout et qui sait ce qui me convient le mieux. » Il

est bon de reposer dans les mains de la volonté de Dieu.

XVIII. Sainte Thérèse disait : Ce que doit tâcher d'acquiescer celui qui s'exerce à la pratique de l'oraison, c'est de conformer sa volonté à celle de Dieu, en quoi consiste la véritable perfection. Aussi il faut répéter souvent la prière de David : *Doce me facere voluntatem tuam.* (Ps. cxlii. 10.) Seigneur, puisque vous voulez que je me sauve, enseignez-moi à faire toujours votre volonté. L'acte d'amour le plus parfait qu'une ame puisse faire à Dieu, c'est celui que fit S. Paul lorsqu'il se convertit : *Domine, quid me vis facere?* (Act. ix. 6.) Seigneur, dites-moi ce que vous voulez de moi, car je suis prêt à le faire. Cet acte seul vaut plus que mille jeûnes et mille disciplines. Voilà ce qui devrait servir de but à toutes nos œuvres, à nos désirs, à nos prières, faire la volonté de Dieu. Pour cela, nous devons prier notre divine Mère, nos saints patrons, nos saints Anges gardiens, de nous obtenir la grâce de faire la volonté de Dieu, et quand il nous arrive des contradictions qui attristent notre amour-propre, alors, par un seul acte de résignation, gagnons des trésors de mérites ; répétons les paroles que Jésus a prononcées lui-même : *Calicem quem dedit mihi pater, non vis ut bibam illum?* Ne veux-tu pas que je boive le calice que mon père m'a donné. Ou bien : *Ita, pater, quoniam sic fuit placitum ante te :* Seigneur, tout ce qui vous plaît me fait plaisir ; ou bien encore, comme disait Job : *Sicut Domino placuit, ita factum est; sit nomen Domini benedictum.* Les choses sont arrivées comme il a plu à Dieu ; que son saint nom soit béni. Le vénérable maître d'Avila disait « qu'un Dieu « soit béni, dans l'adversité, valait plus que mille actions de grâces dans la prospérité. » Et ici ce serait le

lieu de répéter ce que nous avons dit plus haut : il est bon de se reposer entre les mains de la volonté de Dieu , car alors se vérifie la parole de l'Esprit-Saint : *Non contristabit justum, quidquid ei acciderit.* Quelque chose qui arrive au juste , elle ne l'attristera pas. (Prov. XII. 21.)

XIX. Le quatrième moyen pour aimer Dieu , c'est l'oraison mentale. Les vérités éternelles ne se voient point avec les yeux de la chair, comme les choses visibles de la terre , mais seulement par la pensée et la méditation ; de là , si nous ne nous habituons à considérer quelquefois les vérités éternelles et surtout l'obligation que nous avons d'aimer notre Dieu autant qu'il le mérite pour tous les bienfaits que nous lui devons et pour l'amour qu'il nous a porté , nous ne saurions nous détacher de l'affection des créatures et mettre notre amour en Dieu que très-difficilement. Pendant la prière , le Seigneur nous fait connaître le néant des choses terrestres et le prix des biens du ciel ; dans l'oraison , il enflamme de son amour les cœurs qui ne résistent point à sa voix.

XX. Plusieurs âmes se plaignent d'aller à l'oraison et de ne pas y trouver Dieu. Cela n'est pas étonnant, car elles y vont avec le cœur plein des choses terrestres. Détachez votre cœur des créatures , dit Sainte Thérèse , et cherchez Dieu , soyez assuré que vous le trouverez. Le Seigneur est plein de bonté pour ceux qui le cherchent : *Bonus est Dominus animæ quærenti illum.* (Thren. III. 25.) Pour trouver Dieu dans l'oraison , il faut que l'âme se dépouille des affections terrestres , et alors Dieu lui parlera : *Ducam eam in solitudinem , et ibi loquar ad cor ejus.* (Os. II. 14.) Mais pour trouver Dieu , dit S. Grégoire , il ne suffit pas d'être dans la solitude du cœur , il faut être encore isolé de cœur. Le Seigneur dit un jour à Sainte Thé-

rèse : Je parlerais volontiers à plusieurs âmes , mais le monde fait tant de bruit dans leur cœur que ma voix ne serait pas entendue. Ah ! quand une âme détachée du monde fait l'oraison , Dieu lui parle et lui fait connaître l'amour qu'il a pour elle ; et l'âme alors , dit un auteur , brûlant du saint amour , ne parle pas , mais que son silence est éloquent ! Le silence de la charité , ajoute-t-il , dit plus à Dieu que toute l'éloquence humaine , chaque soupir remplit tout son intérieur. Alors elle ne peut s'empêcher de répéter : *Dilectus meus mihi, et ego illi*. Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.

XX. Le cinquième moyen pour arriver à un degré éminent de l'amour divin , c'est la prière. Nous sommes dénués de tout ; mais si nous prions , nous possédons tout , puisque Dieu a promis d'élever ceux qui le prient : *Petite, et dabitur vobis* : Demandez , et on vous donnera , dit-il. (Matth. vii. 7.) Quelle plus grande marque d'affection un ami peut-il donner à son ami que de lui dire : Demande-moi ce que tu voudras , et je te le donnerai. C'est cependant ce que le Seigneur dit à chacun de nous. Dieu est le Seigneur de toutes choses , il promet de donner tout ce qu'on lui demandera ; si nous sommes pauvres , c'est par notre faute , c'est que nous ne lui demandons pas les grâces dont nous avons besoin. Voilà pourquoi l'oraison mentale est nécessaire à tous , puisque hors de l'oraison nous sommes embarrassés des soins de ce monde , nous ne pensons que fort peu à notre âme ; mais quand nous faisons oraison , nous voyons les besoins que nous avons , nous demandons les grâces et nous les obtenons.

XXI. Toute la vie des Saints a été une vie de prière et d'oraison ; et toutes les grâces au moyen desquelles ils sont parvenus à la sainteté , ils les ont obtenues par la

prière. Si nous voulons donc nous sauver et devenir des saints, demeurons à la porte de la divine miséricorde et prions, demandons en aumône tout ce qui nous est nécessaire. Avons-nous besoin de l'humilité, demandons-la et nous serons humbles; avons-nous besoin de la patience dans les tribulations, demandons-la et nous serons patients; désirons-nous l'amour divin, demandons-le et nous l'obtiendrons. *Petite, et dabitur vobis* Les promesses de Dieu reçoivent toujours leur effet; car Jésus-Christ, pour nous donner plus de confiance dans la prière, nous a promis de nous donner toutes les grâces que nous demanderions à son père en son nom; et son père, soit par amour pour lui, soit à cause de ses mérites, nous accordera nos demandes. *Amen, amen, dico vobis: Si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan. xvi. 25.) Et quelque'autre part il dit: Je ferai tout ce que vous me demanderez en mon nom: *Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam.* (Joan. xiv. 14.) Cela est certain, car il est de foi que Jésus-Christ étant le fils de Dieu, a autant de puissance que son père.

XXII. Qu'une ame soit aussi froide envers Dieu que vous le voudrez, si elle a la foi, je ne sais comment elle ne sera pas poussée à aimer Jésus-Christ, lorsqu'elle considérera, même en passant, ce que disent les Écritures de l'amour que Jésus-Christ a eu pour nous dans sa passion et dans le sacrement de l'autel. J'ai dit, en parlant de la passion: Il a pris sur lui nos langueurs, il a porté toutes nos douleurs: *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit.* (Isai. liii. 4.) Et dans le verset suivant: Il a été blessé à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes: *Ipsa autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* Il est donc de foi

que Jésus-Christ a voulu souffrir toutes sortes de peines et de souffrances pour nous en délivrer, nous, à qui elles étaient dévolues. Et ce sacrifice généreux, pourquoi l'a-t-il fait, si ce n'est par amour pour nous? *Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis*, dit S. Paul. (Eph. v. 2.) *Qui dilexit nos*, dit S. Jean, *et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo*. (Apoc. i. 5.) Il nous a aimés et nous a lavés dans son sang de tous nos péchés. Quant à l'eucharistie, Jésus lui-même nous dit, lorsqu'il l'institua : Recevez et mangez, ceci est mon corps : *Accipite et manducate, hoc est corpus meum*. (I. Cor. xi. 24.) Et dans un autre endroit : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo*. (Joan. vi. 55.) Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. Comment un homme qui a la foi peut-il lire ou entendre ces paroles sans se sentir obligé d'aimer ce Rédempteur qui, après avoir sacrifié sa vie et versé son sang pour l'amour de lui, lui a laissé encore son corps dans le sacrement de l'autel, afin qu'il nourrisse son ame et qu'il s'unisse tout entier à lui dans la sainte communion.

XXIII. Faisons encore une autre réflexion sur la passion de Jésus-Christ. Le Sauveur se montre sur une croix, percé de clous ; il verse son sang et tombe dans l'agonie au milieu des angoisses de la mort. Je demande maintenant pourquoi Jésus-Christ se montre-t-il à nos yeux dans un état aussi digne de compassion ? Est-ce seulement afin que nous en ayons compassion ? Non, ce n'est pas seulement pour compatir à ses souffrances, mais c'est surtout pour nous exciter à l'aimer qu'il s'est réduit à un état aussi pitoyable. Nous avons chacun de nous un motif assez suffisant pour l'aimer, puisqu'il nous a fait savoir qu'il

nous aime de toute éternité : *In charitate perpetua dilexite.* (Jer. xxxi. 3.) Mais le Seigneur voyant que cela n'était pas assez fort pour réveiller notre tiédeur, afin de nous exciter à l'aimer comme il le désirait, il a voulu nous montrer d'une manière pratique et par des faits quel était l'amour qu'il nous portait, en nous faisant voir les plaies qui l'ont fait mourir de douleur pour l'amour de nous, et afin de nous faire comprendre par ses souffrances quel est la tendresse et l'immensité de l'amour qu'il a pour nous. C'est ce que S. Paul explique par ces mots : *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis.* (Ephes. v. 2)

II.

Manière de converser familièrement avec Dieu.

Ce chapitre est copié d'un petit ouvrage français, et augmenté par l'auteur de quelques saintes pensées, d'affections et de pratiques.

I. Le saint homme Job était dans un profond étonnement quand il considérait que notre Dieu était tellement appliqué à faire du bien aux hommes que son cœur semblait n'éprouver d'autre désir que d'aimer et de se faire aimer de l'homme ; c'est ainsi qu'il s'écriait en parlant au Seigneur : *Quid est homo, quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum?* (Job. vii. 17.) Cependant on tomberait dans l'erreur si l'on croyait que d'agir envers Dieu avec confiance et familiarité ce serait manquer

de respect à sa majesté infinie. Vous devez sans doute, ô ame dévoté, respecter Dieu humblement et vous abaisser en sa présence, en vous ressouvenant surtout des ingrattitudes et des outrages dont vous l'avez abreuvé par le passé; mais cela ne doit pas vous empêcher de traiter avec lui avec l'amour le plus tendre et le plus confiant qu'il vous soit possible. Il est la majesté infinie, mais il est aussi en même temps la bonté infinie et l'amour infini. Vous avez en Dieu le seigneur le plus sublime qui puisse exister, mais vous avez encore l'amant le plus ardent qu'il puisse y avoir. Il ne se plaint pas, il se réjouit au contraire de ce que vous traitez avec lui avec la confiance, la liberté et la tendresse avec laquelle les enfans se comportent envers leurs mères. Voyez comme il vous engage à aller à ses pieds, voyez les caresses qu'il vous promet : *Ad ubera portabimini, et super genua blandietur vobis : quomodo si cui mater blandietur, ita ego consolabor vos.* (Isai. LXVI. 12. 15) Comme une mère se plaît à mettre son enfant sur ses genoux, à le nourrir, à le caresser, c'est avec la même tendresse que Dieu se plaît à traiter une ame qui s'est donnée à lui tout entière et qui a mis en lui toute son espérance.

II. Pensez que vous n'avez ni ami, ni frère, ni père, ni mère, ni époux, ni amant qui vous aime autant que votre Dieu. La grâce divine est ce grand trésor au moyen duquel nous, qui sommes de viles créatures et des esclaves, nous devenons les amis même de notre Créateur : *Infinitus enim thesaurus est hominibus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiae Dei.* (Sap. VII. 14.) Le Sauveur, pour augmenter notre confiance dans cette intention, *Exinanivit semetipsum*, s'est annihilé et s'est humilié jusqu'à se faire homme pour converser avec nous d'une

manière plus familière : *Cum hominibus conversatus est.* (Bar. III. 38.) Il s'est fait enfant, il s'est fait pauvre, et a été jusqu'à permettre qu'on le crucifiât publiquement. Il s'est caché sous les apparences du pain, afin de devenir notre compagnon et afin de s'unir plus intimement à nous : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo.* (Joan. VI. 55.) En un mot, il nous aime tant qu'il semble n'avoir d'autre amour que pour nous. C'est pourquoi vous ne devez aimer que Dieu. Ainsi, vous pouvez et devez lui dire : Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui : *Dilectus meus mihi et ego illi.* (Cant. II. 16.) Mon Dieu s'est donné tout à moi et moi je me donne tout à lui ; il m'a choisi pour son bien-aimé, et moi je le choisis pour l'objet de mon amour : *Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus.* (Cant. V. 10.)

III. Dites-lui donc souvent : O Seigneur, pourquoi m'aimez-vous tant ! Que de bienfaits dont vous m'avez comblé ! Vous oubliez les injures que je vous ai faites ! Mais puisque vous m'avez traité avec tant d'amour, et qu'au lieu de m'envoyer en enfer, vous m'avez fait tant de grâces, qui voudrai-je aimer désormais, si ce n'est vous, ô mon bien, ô mon tout. O mon Dieu, si par le passé je vous ai offensé, ce qui m'afflige le plus, ce n'est pas tant la peine que j'ai méritée que le déplaisir que je vous ai donné, à vous qui êtes digne d'un amour infini. Mais vous ne savez pas mépriser un cœur qui se repent et qui s'humilie : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.* (Ps. L. 19.) Ah ! maintenant je ne désire plus rien dans cette vie ni dans l'autre que vous seul : *Quid mihi est in caelo, et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei, et pars mea Deus in aeternum.* (Psalm. LXXII. 25. 26.) Vous seul êtes et serez toujours l'unique maître de mon

cœur, de ma volonté, vous, mon unique bien, mon paradis, mon espérance, mon tout : *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.*

IV. Pour augmenter notre confiance en Dieu, souvenez-vous souvent de l'amoureuse conduite qu'il a eue à votre égard, et des moyens qu'il a pris pour vous faire sortir de cette vie désordonnée que vous meniez et vous détacher des affections terrestres pour vous attirer à son amour. Oui, craignez et tremblez en traitant avec peu de confiance avec votre Dieu, maintenant que vous avez pris la résolution de l'aimer et de lui plaire autant que vous le pourrez. La miséricorde qu'il vous a faite est un gage certain de l'amour qu'il vous porte. La défiance des âmes qu'il aime et dont il est aimé déplaît à Dieu. Ainsi, si vous voulez plaire à son cœur amoureux, faites-le dorénavant avec le plus de confiance et le plus de tendresse que vous pourrez.

In manibus meis descripsi te : muri tui coram oculis meis semper. (Isai. XLIX. 16.) O âme chérie, dit le Seigneur, pourquoi trembles-tu ? Pourquoi te défies-tu ? J'ai écrit ton nom sur ma main, pour ne pas oublier de te combler de bienfaits. Craindrais-tu peut-être quelque chose de la part de tes ennemis ? Mais sache que le soin de ta défense est sans cesse devant mes yeux, et que je ne puis pas t'oublier ! C'est pourquoi David se réjouissait en disant à Dieu : *Ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos.* (Ps. v. 13.) Qui pourra nous faire éprouver des pertes, si vous, ô mon Dieu, vous nous protégez de votre bonté et de votre amour, et si vous nous en entourez entièrement ? Ranimez surtout votre confiance en pensant au don que Dieu vous a fait en vous donnant Jésus-Christ : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* (Joan. III. 16.) Comment,

s'écrie l'Apôtre, pourrions-nous craindre que Dieu pût nous refuser quelque bien, après qu'il a daigné nous donner son propre fils ? *Pro nobis omnibus tradidit illum : quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* (Rom. VIII. 32.)

V. Mes délices sont d'être avec les enfans des hommes : *Deliciae meae, esse cum filiis hominum.* (Prov. VIII. 31.) Le cœur de l'homme est, pour ainsi dire, le paradis de Dieu. Dieu vous aime ! Aimez-le donc. Ses délices sont d'être avec vous, que les vôtres soient d'être avec lui, et de passer tout le temps de votre vie avec ceux qui ont l'espérance de passer l'éternité bienheureuse dans son aimable compagnie.

VI. Prenez l'habitude de lui parler seul à seul familièrement et avec confiance et amour, comme à votre ami le plus cher que vous ayez et qui vous chérit le plus. Si c'est une grande erreur, d'après ce que nous avons dit, de traiter avec Dieu avec défiance, et de vouloir paraître toujours en sa présence comme un esclave timide et honteux, tremblant et craintif, devant son prince, c'est encore une bien plus grande erreur de penser que la conversation de Dieu soit pleine d'ennui et d'amertume ; non, non, ce n'est pas vrai : *Non habet amaritudinem conversatio illius, nec taedium convictus illius.* (Sap. VIII. 16.) Demandez-le aux ames qui l'aiment d'un amour sincère, et elles vous diront que dans les peines de leur vie, elles n'ont pas d'autre consolation que de converser amoureuxment avec Dieu.

VII. On ne vous demande pas une application continue de votre esprit qui vous fasse oublier vos affaires et vos honnêtes récréations. On n'exige qu'une chose, c'est que, sans abandonner vos occupations, vous fassiez pour Dieu ce que vous faites dans toutes les occasions pour ceux qui vous aiment et que vous aimez.

VIII. Votre Dieu est toujours auprès de vous et dans vous-même, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (Act. xvii. 28.) On ne trouve pas d'obstacle quand on veut lui parler ; au contraire, Dieu désire que vous traitiez en confiance avec lui. Parlez-lui donc de vos affaires, de vos projets, de vos peines, de vos craintes et de tout ce qui vous appartient. Faites-le surtout, comme je l'ai dit, avec confiance, à cœur ouvert, car Dieu ne parle pas aux âmes qui ne commencent pas ; et si l'âme n'est pas accoutumée à traiter avec Dieu, elle n'entendra pas sa voix lorsqu'il lui parlera ; et c'est ce dont le Seigneur se plaint : *Soror nostra parva est ; quid faciemus sorori nostræ in die quando alloquenda est ?* (Cant. viii. 8.) Notre sœur est encore enfant dans la vie de mon amour, que ferons-nous pour lui parler, si elle ne comprend pas ? Dieu ne veut être regardé comme le Seigneur tout-puissant et terrible que lorsque nous méprisons sa grâce ; mais, au contraire, il veut être traité comme l'ami le plus affectionné, lorsque nous l'aimons : il veut alors que nous lui parlions souvent avec familiarité et sans servitude.

IX. Dieu, il est vrai, doit être toujours respecté ; mais lorsqu'il vous fait la grâce de vous souffrir en sa présence, et qu'il désire que vous lui parliez comme à un ami qui vous aime par-dessus tout, dites-lui votre sentiment avec liberté et avec confiance : *Præoccupat, qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat.* (Sap. vi. 14.) Il n'attend pas que vous alliez à lui quand vous désirez son amour, il vous prévient et se présente à vous, portant avec lui les remèdes et les grâces dont vous avez besoin : il n'attend qu'une chose, c'est que vous lui parliez pour vous témoigner qu'il est tout proche et qu'il est prêt à vous écouter et

à vous consoler : *Et aures ejus in preces eorum.* (Psal. xxxiii. 16.)

X. Par son immensité, Dieu se trouve partout ; mais il y a deux parties principales dans sa demeure : l'une est le ciel empyrée où il est présent par la gloire qu'il communique aux bienheureux ; l'autre est sur la terre, et c'est dans les âmes humbles qui l'aiment : *Habitat cum contrito et humiliato spiritu.* (Isa. lvii. 15.) Notre Dieu habite dans les hauteurs du ciel, mais il ne dédaigne pas de passer les jours et les nuits avec ses serviteurs fidèles dans leurs grottes ou leurs cellules, et de leur faire part de ses divines consolations, dont une seule surpasse toutes les délices que le monde peut donner et que l'on ne désire que lorsqu'on les goûte : *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus.* (Ps. xxxiii. 9.)

XI. Entre les amis du monde, il y a des heures où l'on se voit, et des heures où l'on se sépare : mais entre Dieu et vous, il n'y aura jamais de moment de séparation, si vous le voulez : *Quiescas, et suavis erit somnus tuus; Dominus erit in latere tuo.* (Prov. iii. 24 et 26.) Vous dormirez et Dieu sera à vos côtés et veillera sur vous : *Conquiescam cum illa, et erit allocutio cogitationis meae.* (Sap. viii. 9 et 16.) Quand vous reposez, il ne quitte pas le chevet de votre lit et pense continuellement à vous, afin que, lorsque vous vous éveillez pendant la nuit, il vous parle par ses inspirations et qu'il reçoive de vous quelque acte d'amour, d'offrande et d'actions de grâces, pour maintenir ainsi avec vous et dans ces heures, sa douce et aimable conversation. Quelquefois il vous parlera aussi pendant le sommeil et vous fera entendre sa voix, afin qu'en vous éveillant vous fassiez ce qu'il vous aura dit : *Per somnium loquar ad illum.* (Num. xii. 6.)

XII. Le matin, il est encore près de vous pour entendre quelque parole d'affection ou de confiance, et pour être le dépositaire de vos premières pensées et de toutes les œuvres que vous promettez de faire pour lui plaire, comme aussi de toutes les peines que vous lui offrez de souffrir volontiers pour sa gloire et son amour. Mais de même qu'il ne manque jamais de se présenter à vous au moment où vous vous éveillez, ne manquez pas de votre côté de jeter sur lui un regard amoureux et de vous féliciter de ce qu'il n'est pas éloigné de vous, comme il l'avait été pendant un certain temps à cause de vos péchés; comme il vous aime et qu'il veut que vous l'aimiez, il vous rappelle en ce moment ce doux précepte : *Diliges Dominum tuum ex toto corde tuo.* (Deut. vi. 5.)

XIII. N'oubliez pas, comme la plupart des hommes, de vous mettre en la présence de Dieu. Parlez-lui le plus souvent que vous pourrez, car le Seigneur ne s'en fatigue pas et ne dédaigne pas de nous écouter, comme font les princes de la terre. Si vous l'aimez sincèrement, vous ne serez pas en peine pour lui parler. Dites-lui, comme à un ami, toutes vos affaires et tout ce qui vous arrive. Ne le considérez pas comme un prince alier qui ne veut traiter qu'avec des grands et qui ne veut s'entretenir que de choses grandioses. Dieu se plaît à se rabaisser jusqu'à traiter avec nous, et il aime que nous lui communiquions nos affaires les plus minutieuses et les plus triviales même. Il vous aime tant et a tant de désir de vous posséder que l'on dirait qu'il ne songe qu'à vous. Sans cesse appliqué à vos intérêts, il semble ne conserver sa providence que pour vous secourir, sa toute-puissance que pour vous aider, sa miséricorde et sa bonté que pour avoir pitié de vous, pour vous faire du bien et pour gagner, à force de bien-

veillance, votre confiance et votre amour. Découvrez-lui donc librement votre intérieur, et priez-le de vous guider et de vous enseigner à faire sa volonté. Que tous vos désirs, que tous vos projets n'aient d'autre but que de lui faire plaisir et de contenter son cœur divin : *Revela Domino viam tuam*, (Psal. xxxvi. 5.) *et pete ab eo ut vias tuas dirigat, et omnia consilia tua in ipso permanent.* (Tob. iv. 20.)

XIV. Ne dites pas : Mais à quoi sert-il de découvrir à Dieu tous nos besoins, si lui-même les voit et les connaît mieux que moi ? Oui, sans doute, Dieu connaît vos besoins, mais il fait comme s'il ne les connaissait pas, laissant les choses dont vous ne lui parlez pas et pour lesquelles vous ne cherchez pas de secours. Notre Sauveur savait bien que Lazare était mort, mais il ne montra qu'il le savait que lorsque Madeleine le lui dit, et alors il la consola, en lui annonçant la résurrection de son frère.

XV. Ainsi, lorsque vous êtes affligé de quelque infirmité, de quelque tentation, de quelque persécution, de toute autre peine, hâtez-vous d'aller le prier, et il vous prêtera secours de sa main. Il vous suffira de lui présenter vos tribulations en lui disant : *Vide, Domine, quoniam tribuler.* Alors il ne manquera pas de vous consoler ou du moins de vous donner la force de souffrir ces peines avec patience; et il vous en reviendra plus de bien que s'il vous en avait délivré. Communiquez-lui toutes les pensées de crainte et de tristesse qui vous tourmentent, et dites-lui : O mon Dieu, c'est en vous qu'est toute mon espérance, je vous offre cette tribulation et je me résigne à votre volonté ! mais ayez pitié de moi, et délivrez-moi de ces peines, ou donnez-moi la force de les supporter. Dieu tiendra la promesse qu'il a faite dans l'Évangile à tous les affligés de consoler et de guérir tous ceux qui recourent à lui :

Venite ad me omnes, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (Matth. II. 28.)

XVI. Dieu ne s'irritera pas si dans votre désolation vous allez vers vos amis pour trouver un soulagement; mais il veut que vous ayez principalement recours à lui. Mais lorsque les créatures ne peuvent pas consoler votre cœur, allez à votre Créateur, et dites-lui : Seigneur, les hommes n'ont que des paroles, *verbosi amici mei*; ils ne peuvent pas me consoler et je ne veux plus de leurs consolations. Vous êtes toute mon espérance et tout mon amour; je ne veux être consolé que par vous, et ma seule consolation sera de faire en cette occasion ce qui vous plaira le plus : me voici prêt à souffrir cette peine pendant toute ma vie et pendant toute l'éternité, si cela vous plaît ainsi; mais vous, aidez-moi.

XVII. Ne craignez pas qu'il se dégoûte si quelquefois aussi vous vous plaignez avec douceur, en lui disant : *Ut quid, Domine, recessisti longe?* Seigneur, vous savez que je vous aime et que je ne désire que votre amour; par charité, secourez-moi, ne m'abandonnez pas. Et si la peine dure trop long-temps et qu'elle vous attriste, unissez vos cris à ceux de Jésus affligé et mourant sur une croix, et dites-lui en lui demandant pitié : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (Matth. xxvii. 46.) Mais qu'elle ne vous serve qu'à vous humilier davantage, en pensant que celui qui a offensé ne mérite pas de consolation; et pour mieux raviver votre confiance, en songeant que Dieu ne fait et ne permet rien que pour votre bien : *Omnia cooperantur in bonum*, (Rom. viii. 28.) dites avec courage, quand vous avez éprouvé de la confusion ou de la méfiance : *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo?* (Ps. xxvi. 1.) Seigneur, c'est vous qui devez m'é-

clairer, c'est vous qui devez me sauver, je me confie en vous; mon espérance ne sera pas trompée : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* (Ps. xxx. 2.) Tranquillisez-vous en pensant qu'il n'y a personne qui ait mis sa confiance en Dieu et qui se soit perdu : *Nullus speravit in Domino, et confusus est.* (Eccli. II. 14.) Songez que votre Dieu vous aime plus que vous ne pouvez l'aimer vous-même. Que craignez-vous ? David se consolait en disant : *Dominus sollicitus est mei.* (Ps. xxxix. 18.) Dites-lui donc : Seigneur, je m'abandonne dans vos bras, je ne veux penser qu'à vous aimer et à vous plaire; me voici prêt à faire ce que vous entendrez. Non-seulement vous désirez mon bien, mais vous êtes encore inquiet de mon bonheur; vous prenez soin de mon salut. Je me repose et je me reposerai sur vous, puisque vous voulez que je mette en vous toute mon espérance : *In pace in idipsum dormiam et requiescam. Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* (Ps. IV. 9. 10.)

XVIII. *Sentite de Domino in bonitate.* (Sap. I. 4.) C'est ainsi que le Sage nous exhorte à avoir plus de confiance dans la divine miséricorde que de crainte de la justice divine; car Dieu est infiniment plus porté à faire du bien qu'à punir, comme dit S. Jacques (Epist. II. 13.) *Superexaltat autem misericordia judicium.* Et l'apôtre S. Pierre nous dit que lorsque nous craignons pour nos intérêts temporels et éternels, nous devons-nous abandonner à la bonté de notre Dieu, qui a le soin de notre salut : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis.* Oh! qu'il est bien le titre que David donne à ce propos au Seigneur, lorsqu'il dit que notre Dieu est le Dieu qui n'a d'autre soin que de nous sauver : *Deus noster, Deus salvos faciendi.* (Ps. LXVII. 21.) Ce qui signifie, dit

Bellarmin, que ce que fait le Seigneur, ce n'est pas de condamner, mais c'est de sauver; et puisqu'il menace de sa disgrâce ceux qui le méprisent, il promet ses miséricordes à ceux qui le craignent, comme le chantait Marie : *Et misericordia ejus timentibus eum*. Je vous cite tous ces passages de l'Écriture, ô ame dévote, afin que, lorsque vous penserez si vous devez être sauvée ou si vous êtes prédestinée, vous ranimiez votre courage au moyen des promesses que le Seigneur vous a faites, si vous êtes résolu à le servir et à l'aimer comme il le demande, en vous souvenant du désir qu'il a de vous sauver.

XIX. Quand vous recevrez quelque satisfaction, ne faites pas comme certaines ames infidèles et ingrates, qui ont recours à Dieu dans la tribulation, et qui l'oublient et l'abandonnent dans la prospérité. Usez à son égard de cette fidélité dont vous useriez à l'égard d'un ami qui vous aime et qui se réjouit de votre bonheur. Allez aussitôt lui communiquer votre joie, louez-le, remerciez-le, et reconnaissez qu'elle vous vient de sa main comme un don gratuit; félicitez-vous de votre bonheur, parce qu'il vous arrive par la volonté de Dieu; en un mot, ne vous consolez et ne vous réjouissez qu'en lui : *Exultabo in Deo Jesu meo*, (Habac. XIII. 18.) *qui bona tribuit mihi*. (Psal. XII. 6.) Dites-lui : O mon Jésus, je vous bénis et je vous bénirai toujours pour toutes les grâces que vous m'avez faites, quand je mériterais, au lieu de vos faveurs, mille châtimens pour les outrages que j'avais commis envers vous. Dites-lui avec l'épouse sacrée : *Omnia poma nova et vetera servavi tibi, dilecte mi*. (Cant. VII. 15.) Seigneur, je vous remercie, je conserve le souvenir de vos bienfaits passés et présents, pour vous en rendre l'honneur et la gloire pendant toute l'éternité.

XX. Mais, si vous aimez votre Dieu, vous devez plus vous réjouir de son bonheur que du vôtre : quand on aime un ami, on se réjouit de son bonheur plus que du sien propre. Consolez-vous donc en pensant que votre Dieu est infiniment heureux ; dites-lui souvent : Seigneur bien-aimé, je me réjouis plus de votre bonheur que du mien, car je vous aime plus que moi-même.

XXI. Un autre trait de confiance qui plaît extrêmement à Dieu, c'est de ne pas rougir aussitôt que vous avez commis une faute, d'aller vous jeter à ses pieds et de lui demander pardon. Pensez que Dieu est tellement porté à pardonner aux pécheurs qu'il gémit sur leur ruine lorsqu'ils s'éloignent de lui et qu'ils vivent dans la mort de la grâce. Alors il leur crie avec l'accent de l'amour : *Quare moriemini, domus Israel? Convertimini et vivite.* (Ezech. xviii. 51. 52.) Et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël? Convertissez-vous et vivez. Il promet de bien accueillir l'ame qui l'a abandonné aussitôt qu'elle retournera dans ses bras : *Convertimini, et convertar ad vos.* (Ezech. xxxvi. 9.) Convertissez-vous et je me convertirai vers vous. Oh ! si les pécheurs savaient avec quelle bonté le Seigneur attend pour les pardonner : *Expectat Dominus ut misereatur vestri.* (Isa. xxx. 18.) Oh ! s'ils comprenaient le désir qu'il a, non de les châtier, mais de les voir convertis, afin de les embrasser et de les presser sur son cœur ! Il leur dit : *Vivo ego, dicit Dominus Deus; nolo mortem impij, sed ut convertatur impius a via sua et vivat.* (Ezech. xxxiii. 11.) Je vis, dit le Seigneur Dieu, je ne veux pas la mort de l'impie, mais je veux que l'impie se convertisse de ses voies, et qu'il vive. Puis il ajoute : *Et venite, et arguite me, dicit Dominus: si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.* (Isa. i. 18.) C'est comme

s'il disait : Pécheurs , repentez-vous de m'avoir offensé , et puis venez à moi ; si je ne vous pardonne pas , *arguite me* , faites-moi des reproches et traitez-moi d'infidèle. Mais non , je ne vous manquerai pas de parole , si vous venez. Sachez que quand bien même vos consciences seraient noires comme la semence du carmin , je les rendrai blanches comme la neige.

XXII. Enfin , il a dit que lorsqu'une ame se repent de l'avoir offensé , il oublie tous ses péchés : *Omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ezech. xviii. 22.) Dès que vous manquez à quelque chose , élevez les yeux vers Dieu , faites un acte d'amour , avouez votre faute et espérez-en le pardon , en lui disant : Seigneur , celui que vous aimez est malade : *Ecce quem amas infirmatur!* Ce cœur que vous aimez est couvert de plaies : *Sana animam meam , quia peccavi tibi.* Vous allez chercher le pécheur repentant , eh bien ! en voici à vos pieds un qui vous cherche ; il a commis le mal , qu'y a-t-il à faire maintenant ? Vous ne voulez pas que je désespère même après que j'ai péché ; vous voulez mon bonheur , et moi je vous aime de tout mon cœur , je me repens du déplaisir que je vous ai donné , je me propose de ne plus le faire , vous qui êtes ce Dieu plein de douceur et de bonté : *Suavis et mitis , et copiosus in misericordia.* Pardonnez-moi ; faites-moi entendre la parole que vous adressâtes à Madeleine : Tes péchés te sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua.* Et donnez-moi la force de vous être fidèle à l'avenir.

XXIII. Jetez surtout alors un regard sur Jésus crucifié afin de ne pas vous décourager ; offrez au Père éternel les merites de son fils et espérez votre pardon avec confiance , puisque pour vous pardonner il n'a pas épargné son propre fils : *proprio filio suo non pepercit.* Dites-lui :

Respice in faciem Christi tui. O mon Dieu , regardez votre fils mort pour moi , et pardonnez-moi pour l'amour de lui. Souvenez-vous , ô ame dévote , de cet avis que donnent généralement tous les maîtres de la vie spirituelle : revenez à Dieu aussitôt après votre infidélité , quand vous en commettriez cent par jour , et tranquillisez-vous après votre chute , lorsque vous aurez eu recours au Seigneur , comme je vous l'ai déjà dit ; car si votre ame est découragée et troublée par la faute qu'elle a commise , bientôt vous ne converserez plus avec Dieu , vous n'aurez plus de confiance , et le désir d'aimer Dieu diminuera , et vous ferez peu de progrès dans le chemin du Seigneur. Si au contraire , vous recourez à Dieu , si vous lui demandez pardon et que vous lui promettiez de vous corriger , vos chutes vous serviront encore à faire plus de progrès dans l'amour de Dieu. Parmi les amis qui s'aiment de cœur , il n'est pas rare de voir que quand l'un a quelque tort envers l'autre , et qu'il en est fâché jusqu'à lui en demander pardon , leur amitié se resserre ensuite plus étroitement. Faites donc ainsi , faites que vos fautes vous servent à vous unir de plus en plus avec votre Dieu.

XXIV. Quand vous aurez un doute , quel qu'il soit , pour vous ou pour un autre , faites comme les amis fidèles qui se consultent sur tout ce qu'ils entreprennent : ne manquez pas de confiance , demandez-la à Dieu , et priez-le de vous éclairer afin de vous faire prendre la résolution qui est le mieux selon son gré. *Da verbum in ore meo , et in corde meo consilium.* (Judith. ix. 18.) Seigneur , dites-moi ce que vous voulez que je fasse , ou que je réponde , et je le ferai. *Loquere , Domine , quia audit servus tuus.*

XXV. Recommandez-lui non-seulement vos besoins , mais encore ceux des autres. Dieu se plaît à voir que vous

oubliez vos propres intérêts pour lui parler des grandeurs de sa gloire, des misères des autres et surtout de ceux qui sont dans les tribulations, qui gémissent, des âmes qui sont dans le purgatoire et soupirent après sa présence, des pécheurs qui vivent privés de la grâce; dites surtout pour ceux-ci : Seigneur, vous êtes si aimable, vous méritez un amour infini, et comment supportez-vous de voir tant d'âmes dans le monde auxquelles vous dispensez tant de biens, et qui cependant ne veulent pas vous connaître, ne veulent pas vous aimer, vous offensent et vous méprisent ? Ah ! mon Dieu, faites-vous connaître et faites-vous aimer : *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum*. Que votre nom soit adoré et aimé, que votre amour règne dans tous les cœurs. Ah ! ne permettez pas que je me retire sans m'avoir accordé quelque grâce pour ces âmes malheureuses pour lesquelles je vous prie.

XXVI. On dit que dans le purgatoire il y a une peine particulière appelée peine de langueur pour ces âmes qui en cette vie ont peu désiré le ciel ; et c'est avec toute raison, car c'est estimer bien peu le royaume éternel que le Rédempteur nous a mérité par sa mort, que de n'avoir pas un grand désir pour lui. Aussi n'oubliez pas, ô âme dévote, de soupirez souvent après le paradis, en disant à votre Dieu que le moindre retard, avant de pouvoir le voir et l'aimer face à face, vous semble plus long que mille années. Soupirez après votre sortie de cet exil et de ce lieu de péchés et de dangers, où vous risquez de perdre la grâce, pour arriver à cette patrie d'amour où vous l'aimerez de toutes vos forces ; dites-lui souvent : Seigneur, tant que je vis sur cette terre, je cours le péril de vous abandonner et de perdre votre amour. Mais en quittant cette vie où je vous offense, je pourrai vous ai-

mer de toute mon ame et m'unir à vous sans crainte de vous perdre davantage ! C'est après cela que soupirait Sainte Thérèse ; aussi elle se réjouissait quand elle entendait sonner l'horloge, en pensant qu'elle avait passé une heure de sa vie et une heure de danger de moins à courir de perdre Dieu ; aussi désirait-elle tellement la mort afin de jouir de Dieu, qu'elle se mourait du désir de mourir, et elle en composa cet hymne amoureux qui commence par ces mots : « Je me meurs du regret de ne
« pouvoir mourir. »

XXVII. En somme, si vous voulez plaire au cœur aimant de votre Dieu, tâchez de converser avec lui le plus souvent que vous pourrez, et avec toute confiance ; car il ne dédaignera pas de vous répondre et de parler avec vous. Il ne se fera pas entendre à vous au moyen de voix sensibles, mais avec une voix intelligible à votre cœur, lorsque vous vous détacherez des créatures pour parler seul à seul avec Dieu. *Ducam eam in solitudinem, et ibi loquar ad cor ejus.* (Os. II. 14.) Il vous parlera alors par l'inspiration, par les lumières intérieures, en vous montrant sa bonté, en faisant goûter à votre cœur des suavités ineffables ; vous donnant des signes de pardon, des gages de paix, l'espérance du paradis, des joies intérieures, les douceurs de la grâce, en vous embrassant amoureuxment ; en un mot, il vous parlera avec cette voix d'amour que les âmes qui l'aiment et qui ne cherchent que lui, entendent toujours.

XXVIII. Enfin, pour vous rappeler ce que nous avons dit plus haut, je veux vous indiquer une pratique de dévotion au moyen de laquelle vous ferez toutes vos actions de manière à plaire à Dieu. Le matin, en vous levant, que votre première pensée soit d'élever votre cœur à Dieu et de lui offrir tout ce que vous ferez et souffrirez

dans la journée, en le priant de vous aider de sa grâce. Ensuite, faites tous les autres actes du chrétien, des actes de remerciement et d'amour, de piété et de résolution. Faites le bon propos de vivre ce jour comme si c'était le dernier de votre vie. Le bienheureux Taulère enseigne à faire le matin une conversation avec Dieu : c'est que toutes les fois que vous ferez certains signes, comme par exemple, lorsque vous mettrez la main sur le cœur, ou que vous éleverez les yeux vers le ciel ou vers le crucifix, vous ayez l'intention de faire un acte d'amour, de désir de le voir aimé de tous, d'offrande de vous-même. Après donc que vous aurez fait ces actes, que vous aurez mis votre âme sous la protection de Jésus et de Marie, et que vous aurez prié le Père éternel de vous garder pendant ce jour par l'amour de Jésus et de Marie. Tâchez avant toute autre chose de faire votre oraison ou votre méditation pendant une demi-heure; choisissez de préférence les douleurs et les mépris que Jésus-Christ a soufferts dans sa passion, c'est là le sujet le plus cher aux âmes vraiment aimantes, celui qui les enflamme le plus de l'amour divin. Surtout ayez encore trois dévotions, si vous voulez avancer dans la vie spirituelle, la dévotion à la passion de Jésus-Christ, au saint sacrement et à Marie. Après l'oraison, attachez-vous beaucoup à faire souvent des actes de contrition, d'amour de Dieu, d'offrande de vous-même. Le révérend père Charles Caraffa disait qu'un acte fervent d'amour de Dieu fait le matin pendant l'oraison, sert à maintenir l'âme dans toute son ardeur pendant toute la journée.

XXIX. Après vos autres actions de piété, vos confessions, vos communions, l'office, quand vous passez votre temps à des occupations extérieures d'étude, de tra-

vail et d'autres affaires qui concernent votre état , n'oubliez pas au commencement de chaque action l'offrande à Dieu en lui demandant la grâce de la faire sans défaut. Ne manquez pas de vous retirer dans la solitude de votre cœur pour vous unir à Dieu , comme le pratiquait sainte Catherine de Sienne ; en un mot , tout ce que vous faites , que ce soit avec Dieu et pour Dieu. En sortant de votre chambre ou de votre maison et en y retournant , recommandez-vous à Marie par un *Ave Maria*. En allant à table , offrez à Dieu tout le plaisir ou le dégoût que vous éprouverez en buvant ou en mangeant , et remerciez-le enfin en lui disant : Seigneur , quel bien ne faites-vous pas à celui qui vous a offensé. Pendant la journée , faites une lecture spirituelle , une visite au saint sacrement et à Marie ; le soir , récitez le rosaire , faites l'examen de conscience avec les actes chrétiens de foi , d'espérance , d'amour , de contrition , de bon propos ; prenez la résolution de recevoir pendant votre vie et à votre mort les sacrements de l'Église avec l'intention , les indulgences qui y sont attachées. En vous mettant au lit , pensez que vous devriez être dans le feu de l'enfer , et reposez ensuite dans les bras du crucifix , en disant : *In pace in idipsum dormiam et requiescam*.

XXX. Je crois utile de vous indiquer en peu de mots quelles sont les principales indulgences attachées aux diverses prières et aux actes de dévotion. Aussi , dès le matin , ayez l'intention de gagner toutes les indulgences que vous pourrez pendant le jour. Il y a chaque jour sept ans d'indulgence pour celui qui fait des actes théologiques de foi , d'espérance et de charité ; quand on les continue pendant un mois , on gagne une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire et à soi-même *in articulo*

mortis. Ayez encore l'intention de gagner celles qui sont attachées au rosaire et aux chapelets bénis, à l'*Angelus*, récité trois fois le jour, aux litanies de la Vierge, au *Salve Regina*, à l'*Ave Maria*, au *Gloria Patri*; à ces mots : Bénie soit la très-sainte, immaculée et très-pure conception de la vierge Marie; comme à ceux-ci : Sacré soit à jamais le saint sacrement de l'autel, à la récitation de l'oraison *Anima Christi*, quand on incline la tête au *Gloria Patri* et au saint nom de Jésus et de Marie; quand on entend la messe ou que l'on fait l'oraison mentale pendant une demi-heure. Cette dernière indulgence, qui est partielle, devient plénière quand on fait oraison pendant un mois et que l'on se confesse et que l'on communie; quand on fait la genuflexion devant le saint sacrement; quand on baise la croix : ayez toujours l'intention de gagner les indulgences qui sont attachées à toutes ces pieuses pratiques.

XXXI. Afin que vous puissiez vous recueillir et vous unir avec Dieu dans cette vie, autant que possible, tâchez, dans toutes les choses que vous faites ou que vous entendez, d'élever votre cœur vers Dieu et de jeter un regard sur l'éternité : par exemple, lorsque vous voyez une liqueur qui découle, pensez que votre vie s'écoule ainsi, et que vous vous approchez de la mort; quand vous voyez une lampe qui s'éteint, faute d'huile, pensez que c'est ainsi qu'un jour votre vie finira; quand vous apercevez des tombeaux ou des cadavres, songez que c'est ainsi que vous deviendrez; quand vous voyez les grands de cette terre se réjouir de leurs dignités où des richesses, gémissiez de leur folie, et dites : Dieu me suffit : *Hi in curribus et hi in equis : nos autem in nomine Domini*. (Ps. xix. 8.) Qu'ils se glorifient dans la vanité, pour moi, je ne veux me glorifier que dans la grâce de Dieu et dans son

amour. Lorsque vous voyez des obsèques pompeuses, des tombeaux magnifiques élevés en l'honneur de quelques grands seigneurs, dites : S'ils sont damnés, à quoi leur sert tout cela ? Quand vous voyez la mer tranquille ou agitée, considérez la différence qu'il y a entre une ame en état de grâce ou de disgrâce avec Dieu ; quand vous voyez un arbre sec, songez à une ame qui vit sans Dieu et qui n'est bonne qu'à être jetée au feu. Si vous voyez un grand criminel, tremblez de honte et de crainte devant son juge, devant son père ou devant son supérieur ; considérez quelle sera la crainte du pécheur lorsqu'il paraîtra devant Jésus-Christ, son souverain juge. Quand il tonne et que vous éprouvez de la crainte, pensez à celle qu'éprouvent les damnés en entendant continuellement, dans l'enfer, les tonnerres de la colère divine. Si vous entendez un condamné à mort s'affliger en disant : Il n'y a donc plus de remède à ma mort ! considérez quel sera le désespoir d'une ame qui sera condamnée à l'enfer, lorsqu'elle dira : Il n'y a donc plus de remède à ma ruine éternelle.

XXXII. Quand vous jetez un coup d'œil sur les campagnes, sur la mer, sur les fleurs, sur les fruits, et que vous éprouvez un plaisir en les sentant ou en les voyant, dites : Quelles sont belles ces créatures que Dieu a créées pour moi sur cette terre, afin que je l'aime, et qu'elles sont encore bien plus douces les délices qu'il me réserve dans le paradis ! Sainte Thérèse disait, en admirant les collines ou les vallons, que tout cela lui rappelait son ingratitude envers Dieu. L'abbé de Rancé, fondateur de la Trappe, disait que toutes ces créatures lui imposaient l'obligation d'aimer Dieu. C'est encore ce que disait S. Augustin, quand il s'écriait : *Cœlum et terra et omnia mihi dicunt ut amem te.*

On raconte de ce père, qu'ayant rencontré dans les champs des fleurs et de l'herbe, il les frappait avec une baguette, en disant : Taisez-vous, ne me reprochez pas mon ingratitude envers Dieu ; je vous ai entendues, taisez-vous, c'est assez. Quand Sainte Madeleine de Pazzi tenait dans sa main un fruit ou une fleur, elle se sentait enflammée d'amour, et s'écriait : Mon Dieu a pensé de toute éternité à créer ce fruit et cette fleur, pour me donner une marque de l'amour qu'il me porte.

XXXIII. Quand vous voyez les fleurs et les ruisseaux, pensez que de même que les eaux courent vers la mer et ne tarissent jamais, de même aussi vous devez toujours courir après Dieu, qui est votre unique bien. Quand il vous arrive d'être traîné par des chevaux, dites : Ces animaux innocens se fatiguent pour me servir, et moi, quelle peine est-ce que je prends pour servir Dieu et pour lui plaire ? Quand vous voyez un petit chien qui pour un petit morceau de pain reste fidèle à son maître, pensez combien plus vous devez être fidèle à Dieu qui vous à créé, qui vous conserve, qui veille sur vous et vous comble de bienfaits. Quand vous entendez le chant des oiseaux, dites : O mon ame, entends comme ces petits oiseaux louent leur Créateur, et toi, que fais-tu ? Mais vous alors, louez Dieu par des actes d'amour. Quand, au contraire, vous entendez le chant du coq, rappelez-vous que, comme Pierre, il a été un temps où vous avez renié Dieu ; renouvez alors vos larmes et vos gémissemens. Quand vous voyez la maison et le lieu où vous avez péché, tournez-vous vers Dieu, et dites-lui : *Delicta juventutis mee et ignorantias meas ne memineris, Domine.* Seigneur, oubliez les péchés de ma jeunesse et mes ignorances.

XXXIV. Quand vous voyez les vallées, considérez que comme elles sont fertiles, parce qu'elles sont arrosées par les eaux qui descendent des montagnes, de même les grâces du ciel descendent sur les humbles, et abandonnent les superbes. Quand vous voyez une belle église, songez à la beauté d'une ame en grâce, car c'est là le vrai temple de Dieu. Quand vous voyez la mer, songez à l'immensité et à la grandeur de Dieu. Quand vous voyez du feu, une lampe, un cierge allumé, dites : Depuis combien de temps ne mériterais-je pas de brûler dans l'enfer? mais puisque vous ne m'y avez pas jeté vous-même, Seigneur, faites que mon cœur brûle pour vous maintenant comme ce bois et ce cierge. Quand vous voyez le ciel étoilé, dites avec S. André d'Avellin : O mes pieds, un jour vous foulerez ces étoiles.

XXXV. Pour vous rappeler ensuite plus souvent les mystères d'amour de notre Sauveur, quand vous voyez du foin, des crèches, des grottes, souvenez-vous de l'enfant Jésus dans l'étable de Bethléem. Quand vous voyez des ciseaux, des marteaux, des scies, souvenez-vous de Jésus travaillant comme simple ouvrier dans un atelier de Nazareth. Si vous apercevez des cordes, des épines, des clous, du bois, songez aux douleurs et à la mort de notre Rédempteur. Lorsque S. François d'Assise voyait un agneau, il gémissait aussitôt et s'écriait : Le Seigneur a été mis à mort pour moi comme un agneau. Quand vous apercevez des autels, des calices, des patènes, songez à l'amour que Jésus a eu pour nous, en se donnant à nous dans le sacrement de l'eucharistie.

XXXVI. Pendant le jour, offrez-vous souvent à Dieu comme faisait sainte Thérèse en s'écriant : Seigneur, me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira, dites moi ce

que vous voulez que je fasse pour vous , car je veux le faire. Répétez ensuite, le plus souvent que vous pourrez, des actes d'amour de Dieu. La même sainte disait, que les actes d'amour sont le bois qui conserve dans notre cœur le feu du saint amour. La vénérable sœur Séraphine de Carpi, pensant un jour à ce que la mule du monastère ne pouvait pas aimer Dieu, plaignait son sort. Pauvre bête, disait-elle, tu ne sais, ni ne peux aimer Dieu. La mule aussitôt se mit à gémir, et des grosses larmes tombèrent de ses yeux. Ainsi, lorsque vous verrez un animal qui ne peut ni connaître, ni aimer Dieu, tâchez de faire alors un plus grand nombre d'actes d'amour, vous qui pouvez l'aimer. Quand vous tombez dans quelque faute, humiliez-vous aussitôt, et tâchez de vous en retirer par un acte d'amour plus fervent. Quand quelque chose de fâcheux vous arrive, offrez à Dieu votre peine, en vous conformant à sa sainte volonté; appliquez-vous à répéter toujours ces paroles : C'est ainsi que vous le voulez, ô mon Dieu, c'est ainsi que je le veux. Les actes de résignation sont les actes d'amour que Dieu aime le plus, et qui plaisent le plus à son cœur.

XXXVII. Lorsque vous devez prendre une résolution quelconque, ou donner un conseil important, recommandez-vous d'abord à Dieu, puis opérez ou répondez. Répétez le plus souvent que vous pourrez pendant le jour cette prière : *Deus, in adjutorium meum intende*, comme faisait Sainte Rose de Lima : *Aidez-moi, Seigneur, ne m'abandonnez pas entre mes mains*. Ensuite tournez-vous souvent vers l'image du crucifix ou de la Vierge, surtout pendant les tentations. Dieu étant la bonté infinie, désire nous communiquer ses grâces. Le vénérable père Alphonse Alvarez vit un jour notre Sauveur les mains pleines de

grâces et cherchant à les répandre ; mais Dieu veut que nous les demandions : *Petite et accipietis*, autrement il retire la main, tandis qu'il l'ouvre à ceux qui l'invoquent. Quel est celui, dit l'Ecclésiastique, qui a eu recours à Dieu et dont les vœux ont été méprisés ? *Quis invocavit eum et despexit illum.* (II. 12.) David a dit que le Seigneur a pour ceux qui l'invoquent, non pas de la miséricorde simplement, mais une grande miséricorde. *Quoniam tu, Domine, suavis et mitis, et multæ misericordiæ invocantibus te.* (LXXXV.)

XXXVIII. Oh ! que le Seigneur est bon et généreux envers ceux qui le cherchent avec amour ! *Bonus est Dominus animæ quærenti illum.* (Thren. III. 25.) S'il se fait trouver par ceux qui ne le cherchent pas : *Inventus sum a non quærentibus me,* (Rom. x. 20.) à combien plus forte raison se fera-t-il trouver par ceux qui le cherchent pour le servir et l'aimer ?

Enfin Sainte Thérèse dit que les âmes fidèles doivent se conformer sur cette terre à l'amour des bienheureux dans le ciel. Les Saints dans le ciel ne traitent qu'avec Dieu, n'ont d'autre pensée que celle de Dieu, d'autre plaisir, d'autre gloire et d'autre amour que Dieu : c'est ainsi que vous devez faire. Que Dieu soit sur cette terre votre bonheur, l'unique fin de vos actions et de vos désirs, jusqu'à ce que vous arriviez au royaume éternel, où votre amour sera parfait et consommé et où vos désirs seront pleinement satisfaits.

III.

De la conformité à la volonté de Dieu.

Toute notre perfection consiste à aimer notre Dieu : *Charitas est vinculum perfectionis.* (Coloss. III.) Mais toute la perfection de l'amour consiste dans l'union de notre volonté à la sienne. L'effet principal de l'amour, dit S. Denis l'Aréopagite (De Div. Nom. 4.), c'est d'unir la volonté des amans, de telle sorte qu'il n'y en ait plus qu'une. Aussi plus on est uni à la volonté de Dieu, plus est grand l'amour qu'on a pour lui. Les mortifications, les méditations, les communions, les œuvres de charité envers le prochain, plaisent à Dieu ; mais quand ? Lorsqu'elles sont faites selon sa volonté ; mais s'il n'en est pas ainsi, elles lui déplaisent ; que dis-je, il les abhorre, et les punit. S'il y avait deux serviteurs dont l'un travaillât toute la journée sans se reposer, mais aussi en ne voulant faire les choses qu'à sa guise, et dont l'autre, prenant moins de peine, obéirait en tout ce qui lui serait commandé, le maître préférerait sans doute le second au premier. Nos œuvres servent-elles à la gloire de Dieu lorsqu'elles ne sont pas selon son bon plaisir ? Le Seigneur ne veut pas de sacrifice, dit le prophète à Saül, il veut seulement qu'on lui obéisse. *Numquid vult Dominus holocausta et victimas et non potius ut obediatur voci Domini? quasi scelus idololatriæ est nolle acquiescere.* (I. Reg. xv. 22.) L'homme qui veut agir par sa propre volonté sans celle de Dieu, commet une espèce d'idolâtrie, car alors au

lieu d'adorer la volonté de Dieu, il adore la sienne en quelque sorte.

La meilleure manière de glorifier Dieu, c'est d'accomplir sa sainte volonté. Notre Rédempteur, qui est venu sur la terre pour établir sa gloire, nous a enseigné cela par son exemple. Voici comment S. Paul le fait parler : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi : tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hebr. x. 5.) Père éternel, vous avez refusé les victimes que les hommes vous ont offertes ; vous voulez que je vous sacrifie le corps que vous m'avez donné ; me voici prêt à faire votre volonté. Le Sauveur lui-même dit en plusieurs endroits, qu'il n'est pas venu sur la terre pour faire sa volonté, mais celle de son père : *Descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* C'est pour cela qu'il veut que le monde connaisse l'amour qu'il a pour son père, en obéissant à sa volonté par laquelle il devait se sacrifier sur la croix pour le salut des hommes. C'est ce qu'il dit encore dans le jardin, lorsqu'il allait à la rencontre de ses ennemis qui venaient pour le prendre et le conduire à la mort. *Ut cognoscat mundus, quia diligo patrem, et sicut mandatum dedit pater, sic facio; surgite, camus hinc.* (Joan. xiv. 31.) Il dit encore qu'il reconnaissait pour frère celui qui accomplissait la volonté de Dieu, *qui fecerit voluntatem patris mei, ipse meus frater.* (Matth. xxii. 50.)

Tous les Saints n'ont eu d'autre but que celui de faire la volonté de Dieu, car ils comprenaient bien que c'est en cela que consiste toute la perfection d'une âme. Le bienheureux Henri Suson dit (L. II. c. 4.) : « Dieu n'exige pas « que nous soyons riches en lumières, mais il veut que « nous nous soumettions à sa volonté, » Sainte Thérèse di

que ce que doit rechercher celui qui s'exerce à l'oraison, c'est de se conformer à la volonté de Dieu, et à s'assurer que c'est en cela que consiste la véritable perfection. Celui qui la pratiquera le mieux, recevra aussi de Dieu les dons les plus abondans et fera le plus de progrès dans la vie intérieure. La bienheureuse Stéphanie de Soncino dominicaine, étant un jour en vision, fut conduite au ciel et y vit quelques personnes mortes qu'elle avait connues autrefois. Elles étaient placées entre deux Séraphins. On lui dit que ces âmes étaient élevées à tant de gloire parce qu'elles s'étaient parfaitement conformées sur la terre à la volonté de Dieu. Suson, dont nous avons déjà parlé, disait : « Je préférerais être un ver par la volonté de Dieu, « qu'un Séraphin par la mienne. »

Sur cette terre nous devrions apprendre des Saints du ciel comment il faut aimer Dieu. L'amour pur et parfait des bienheureux dans le ciel, consiste à s'unir entièrement à sa volonté. Si les Séraphins savaient que Dieu veut les employer pendant toute l'éternité à compter les grains de sable du bord de la mer, ou à arracher l'herbe qui naît dans les jardins, ils le feraient avec plaisir. Bien plus, si Dieu leur témoignait le désir de les voir se jeter dans le feu de l'enfer, ils iraient aussitôt se précipiter dans cet abîme pour faire la volonté de Dieu. C'est ce que nous enseigne Jésus-Christ quand il nous dit de demander que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme les Saints la font dans le ciel. *Fiat voluntas tua sicut in caelo et in terra.* (Matth. vi. 9.)

Le Seigneur appelle David l'homme selon son cœur, car David accomplissait toute sa volonté : *Inveni virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas.* (Act. xiii. 22.) David était toujours prêt à embrasser la volonté

divine, comme il le disait souvent : *Paratum cor meum , Deus , paratum cor meum.* (Ps. LVIII. 8. et CVII. 1.) Il ne demandait au Seigneur qu'une chose, c'était de lui enseigner à faire sa volonté : *Doce me facere voluntatem tuam.* (Ps. CXLII. 10.) Un seul acte de conformité à la volonté de Dieu suffit pour faire un saint. Lorsque Saul persécutait l'Église, Jésus-Christ l'éclaira et le convertit. Que fit Saul? que dit-il? Il s'offrit alors à faire la volonté de Dieu? *Domine, quid me vis facere?* (Act. IX. 6.) Dès lors le Seigneur le déclara vase d'élection et apôtre des nations : *Vas electionis est mihi iste ut portet nomen meum coram gentibus.* (Act. IX. 15.) Celui qui donne sa volonté à Dieu, lui donne tout ; celui qui donne ses biens par l'aumône, son sang par la flagellation, sa nourriture par le jeûne, donne à Dieu une portion de ce qu'il a ; mais celui qui lui donne sa volonté, lui donne tout. Aussi peut-il dire au Seigneur : Je suis pauvre, mais je vous donne tout ce que je puis ; en vous donnant ma volonté je ne puis vous donner rien de plus : voilà ce que Dieu demande de nous : *Fili mi, præbe cor tuum mihi.* (Prov. XXIII. 1.) Mon fils, dit le Seigneur à chacun, mon fils, donnez-moi votre cœur, c'est-à-dire votre volonté. *Nihil gratius Deo,* dit S. Augustin, *possumus ei offerre quam ut dicamus ei : Posside nos.* Non, nous ne pouvons offrir à Dieu rien de plus cher que de lui dire : Seigneur, possédez-nous, nous vous donnons toute notre volonté ; faites-nous comprendre ce que vous voulez de nous, et nous l'exécuterons.

Si donc nous voulons plaire entièrement au cœur de Dieu, tâchons non-seulement de nous conformer en tout à la volonté divine, mais encore de nous y uniformer, si je puis m'exprimer ainsi. Par le terme de conformité on veut dire que nous dirigeons notre volonté comme celle

de Dieu ; mais par celui d'uniformité on veut dire de plus que de deux volontés nous n'en faisons qu'une , de telle sorte que nous ne voulons que ce que Dieu veut, et que la volonté de Dieu seule est la nôtre. C'est là le plus haut degré de perfection auquel nous devons aspirer ; c'est là que doivent tendre toutes nos œuvres, tous nos désirs, nos méditations et nos prières. Nous devrions prier nos saints patrons de nous secourir, ainsi que nos anges gardiens, et surtout la divine mère, qui a été la plus parfaite de toutes les créatures, parce qu'elle a fait la volonté de Dieu avec le plus de perfection.

Mais le difficile, c'est d'embrasser la volonté de Dieu dans tout ce qui nous arrive, dans la prospérité et dans l'adversité. Dans la prospérité les pécheurs mêmes se conforment à la volonté de Dieu, mais il n'y a que les Saints qui se conforment dans l'adversité et dans les circonstances où leur amour propre est contrarié ; c'est là que l'on voit le degré de perfection de l'amour que l'on a pour Dieu. Le vénérable père Jean Avila disait : « Un Dieu soit béni
« dans l'adversité vaut mieux que six mille remerciements
« dans la prospérité. »

De plus, il faut se conformer à la volonté divine, non-seulement dans l'adversité qui nous vient de Dieu, comme sont les maladies, les chagrins, la pauvreté, la mort de nos parens, mais encore dans les malheurs qui nous arrivent de la part des hommes, tels que les mépris, les infamies, les injustices, les vols et toutes sortes de persécutions. Par cela il faut comprendre que quand nous sommes offensés dans notre réputation, dans notre honneur, quoique le Seigneur ne veuille pas le péché, il veut cependant notre humiliation, notre pauvreté et notre mortification. Il est certain et même de foi que tout ce qui arrive dans le

monde arrive par la volonté de Dieu. *Ego Dominus formans lucem et tenebras, faciens pacem et creans malum.* (Ps. XLV. 7.) C'est de Dieu que nous viennent tous les biens et tous les maux, c'est-à-dire toutes les choses qui nous sont fâcheuses et que nous appelons à tort des maux, car ce sont des biens dans le fait, lorsque nous les prenons de sa main. *Si erit malum in civitate quod Dominus non fecerit!* dit le prophète Amos (III. 6.); et le sage avait dit avant : *Bona et mala, vita et mors a Deo sunt.* (Eccli. XI. 14.) Il est vrai, comme je l'ai dit, que quand un homme vous offense injustement, Dieu ne veut pas le péché qu'il commet et il ne prend pas part à la malice de sa volonté, mais il concourt généralement à l'action matérielle par laquelle un tel vous frappe ou vous vole, ou vous injurie, en sorte que cette injure que vous souffrez vient de Dieu, et Dieu la veut. C'est pour cela que le Seigneur disait à David, qu'il était l'auteur des outrages que devait lui faire Absalon lorsqu'il lui enlèverait ses femmes devant ses propres yeux, en punition de ses péchés : *Ecce ego suscitabo super te malum de domo tua, et tollam uxores tuas in oculis tuis et dabo proximo tuo.* (II. Reg. XII. 11.) C'est encore pour cela qu'il dit aux Hébreux, qu'en punition de leur iniquité il leur enverra les Assyriens qui les dépouilleront et qui les ruineront. *Vae Assur, virga furoris mei... mandabo illi, ut auferat spolia et diripiat prœdam.* (Ps. X. 5.) S. Augustin s'écrie : *Impietas eorum tanquam securis Dei facta est.* (In Ps. XXXVII.) Dieu se sert de l'iniquité des Assyriens comme d'une hache pour frapper les Hébreux; et Jésus lui-même dit à S. Pierre que sa passion et sa mort ne lui venaient pas tant de la part des hommes que de celle de son père : *Calicem quem dedit mihi pater non vis ut bibam illum?*

Lorsqu'un messager, qu'on dit être le démon, vint annoncer à Job que les Sabéens lui avaient enlevé toutes ses richesses et lui avaient tué ses enfans, que répondit le saint homme : *Dominus dedit, Dominus abstulit.* (1. 21.) Il ne dit pas le Seigneur m'a donné des enfans et des biens, et les Sabéens me les ont enlevés, mais le Seigneur me les a donnés et le Seigneur me les a enlevés, car il comprenait bien que cette perte lui venait de Dieu; c'est pour cela aussi qu'il ajouta : *Sicut Domino placuit ita factum est, sit nomen Domini benedictum.* (Ibid.) Il ne faut donc pas prendre les peines qui nous arrivent comme si elles étaient l'effet du hasard, ou comme si elles venaient par la seule faute des hommes, il faut encore se persuader que ce qui nous arrive ne vient que par la volonté de Dieu. *Quidquid hic accidit contra voluntatem nostram, noveris non accidere nisi de voluntate Dei.* (Aug. in Ps. cXLVIII.) Lorsque les saints martyrs Epictète et Aton étaient au milieu des tourmens, qu'on les déchirait avec des crocs de fer, qu'on les brûlait avec des torches ardentes, ils ne disaient que ces mots : Seigneur, que votre volonté s'accomplisse en nous. Lorsqu'ils furent au lieu du supplice, ils s'écrièrent à haute voix : Soyez béni, Dieu éternel, car votre volonté s'est entièrement accomplie en nous. (Rosweid. l. 1.)

S. Césaire raconte (Lib. x. cap. 6.) qu'il y avait un religieux qui ne faisait à l'extérieur rien de différent des autres, et qui cependant avait acquis un tel degré de sainteté que par le seul attouchement de ses vêtemens il guérissait les malades. Son supérieur s'en étant étonné, lui demanda un jour pourquoi il avait le don des miracles, puisqu'il ne menait pas une vie plus exemplaire que les autres; mais celui-ci lui répondit qu'il s'en éton-

nait lui aussi , et qu'il ne savait pas la raison pour quoi le ciel lui laissait cette faveur. Quelle est la pratique de dévotion que vous préférez , lui dit l'abbé ? Celui-ci lui répondit qu'il ne savait pas, que seulement il tâchait de ne vouloir que ce que Dieu voulait et qu'il jouissait de la grâce d'abandonner sa volonté à celle de Dieu. La prospérité ne me touche pas , dit-il , et l'adversité ne m'abat pas , car je prends tout de la main de Dieu , et mes prières tendent à ce que sa volonté s'accomplisse en moi.— Quoi ! vous n'éprouvez aucune peine du dommage que notre ennemi nous a porté l'autre jour , reprit le supérieur ; il nous a enlevé toutes nos subsistances , il a mis le feu à notre ferme où étaient nos blés et nos bestiaux ? Non , mon père , reprit le saint , j'en ai au contraire rendu grâce à Dieu , comme je fais ordinairement , car je sais que ce que Dieu fait ou ce qu'il permet , c'est pour sa gloire et notre plus grand bien. Ainsi toujours je suis content de ce qui arrive. Lorsque l'abbé eut entendu ce discours , il vit dans ce religieux tant de conformité à la volonté de Dieu qu'il ne fut plus étonné qu'il opérât de si grands miracles.

Non-seulement celui qui agit ainsi fait la volonté de Dieu , mais encore il jouit sur la terre d'une paix perpétuelle. On demandait un jour à Alphonse-le-Grand (Panormi. in Vita.), roi d'Aragon , prince très-sage , quel était l'homme qu'il croyait le plus heureux dans ce monde ; il répondit que c'était celui qui s'abandonnait à la volonté de Dieu et recevait toutes les adversités de sa main : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* (Rom. viii.) Ceux qui aiment Dieu sont toujours contents , car tout leur plaisir consiste à accomplir la volonté de Dieu même , dans les choses qui les contrarient ; ce qui fait que leurs travaux et leurs

peines se convertissent en satisfaction , pensant qu'en les acceptant ils font plaisir à leur Seigneur bien-aimé : *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.* (Prov. x. 11.) Et dans le fait , quelle plus grande satisfaction peut éprouver un homme que de voir que tout lui arrive selon sa volonté ? Lorsque quelqu'un ne veut que ce que Dieu veut, comme tout ce qui arrive dans le monde, excepté le péché, n'arrive que par la volonté infinie de Dieu, il n'arrive par conséquent que ce qu'il veut. On parle dans la Vie des Pères d'un fermier à qui les biens rapportaient le double de ceux de ses voisins. Comme on lui demandait comment cela se faisait, il leur répondit qu'il ne fallait pas s'en étonner, car il avait les saisons comme il les voulait. — Mais expliquez-vous, lui disait-on. — Oui, sans doute, reprit-il, car je ne veux d'autre temps que celui que Dieu veut, je ne veux que ce que Dieu veut, et Dieu me donne des fruits comme je veux. Si les âmes résignées, dit Salvien, sont humiliées, elles le veulent; et c'est là leur bonheur dans cette vie. *Humiles sunt, hoc volunt; pauperes sunt, paupertate delectantur; itaque beati dicendi sunt.* Viennent le froid, le chaud, la pluie, le vent, celui qui est uni à la volonté de Dieu dit toujours : Je veux qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud, qu'il fasse du vent, qu'il tombe de la pluie, car Dieu le veut. Viennent la pauvreté, les persécutions, les maladies, la mort; je veux, dit-il encore, être pauvre, persécuté, malade; je veux mourir même, car Dieu le veut.

Voilà la liberté dont jouissent les enfans de Dieu; elle vaut plus que toutes les principautés, que tous les royaumes du monde. Voilà la paix dont les Saints jouissent, la paix qui surpasse tout sentiment : *Exsuperat omnem sensum.* (Eph. III. 2.) Elle est au-dessus des plaisirs des sens,

des festins, des banquets, des honneurs et de tous les autres plaisirs du monde, plaisirs sujets à la caducité, qui flattent les sens, il est vrai, au moment où l'on s'y livre, mais qui ne contentent pas, et affligent, au contraire, l'esprit, où réside le vrai contentement; c'est pour cela que Salomon, après avoir joui de tous les plaisirs du monde, s'écriait : *Sed et hoc vanitas et afflictio spiritus.* (Eccl. iv. 6.) *Stultus*, dit l'Esprit saint, *sicut luna mutatur; sapiens in sapientia manet, sicut vult.* (Eccl. xxvii. 12.) L'insensé, le pécheur change comme la lune qui croît aujourd'hui et qui décroît demain; tantôt vous le voyez rire et tantôt pleurer, tantôt doux et tantôt furieux comme un tigre; et pourquoi cela? Parce que son contentement dépend de la prospérité ou de l'adversité qu'il rencontre, et c'est pour cela qu'il change, comme les choses qui lui arrivent; mais le juste est comme le soleil, toujours égal dans sa sérénité, quoi qu'il advienne; car il trouve sa satisfaction à se conformer à la volonté de Dieu, aussi jouit-il d'une paix imperturbable. *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc. ii. 15.), disait l'ange aux bergers. Et quels sont ces hommes de bonne volonté, si ce n'est ceux qui sont toujours unis à la volonté de Dieu, volonté souverainement bonne et souverainement parfaite! *Voluntas Dei bona, beneplacens et perfecta.* Oui, sans doute, car Dieu n'aime que ce qu'il y a de mieux et de plus parfait.

Les Saints mêmes sur la terre ont joui des douceurs d'un paradis anticipé. Les anciens pères, dit S. Dorothee, ne conservaient leur paix du cœur qu'en recevant les choses de la main de Dieu. Sainte Marie Madeleine de Pazy, en entendant seulement prononcer le mot de volonté de Dieu, éprouvait des consolations indicibles et tombait

dans des extases d'amour. Sans doute, l'on ressentira bien quelque peine des contrariétés qui surviennent, mais ce n'est que dans la partie inférieure. Et dans la partie supérieure de l'esprit régnera la paix et la tranquillité; car la volonté sera unie à celle de Dieu. *Gaudium vestrum*, dit le Rédempteur à ses apôtres, *nemo tollet a vobis. Gaudium vestrum sit plenum.* (Joan. xvi. 22 et 24.) Celui qui unit sa volonté à celle de Dieu, jouit d'une joie parfaite et durable; parfaite, parce qu'il possède tout ce qu'il veut, comme je l'ai déjà dit; durable, parce que rien ne peut l'altérer, puisqu'il ne peut rien arriver que par la volonté de Dieu.

Le père Jean Taulère raconte (après le père Sangiure, Erar. tom. 3. Nieremb. vita div.) qu'ayant prié le Seigneur pendant plusieurs années de lui envoyer quelqu'un qui lui apprît le vrai chemin de la vie spirituelle, entendit un jour une voix qui lui disait : Allez à telle église, et là vous trouverez celui que vous demandez. Il va à l'église et trouva sur la porte un mendiant sans chaussure et couvert de haillons. Il le salue d'abord, en lui disant : Bonjour, mon ami. A cela le pauvre répond : Mais, monsieur, je ne sache pas avoir jamais passé aucun jour de mauvais. Eh bien ! répliqua le père, que Dieu vous donne une vie heureuse. Mais, reprit le pauvre, je ne sache pas non plus avoir jamais été malheureux : puis il ajouta : Écoutez, mon père, ce n'est pas sans raison que je vous ai dit que je n'avais jamais passé aucun jour de mauvais; car, lorsque j'ai faim, je glorifie Dieu; quand il pleut ou qu'il tombe de la neige, je le bénis. Si l'on me méprise, si l'on me rebute, si je subis quelque autre désagrément, j'en glorifie mon Dieu. Je vous ai dit encore que je n'ai jamais été malheureux, et c'est encore vrai; car je ne veux que

ce que Dieu veut ; car tout ce qui m'arrive de doux ou d'amer, je le reçois de sa main avec plaisir, comme la meilleure chose qui puisse m'arriver ; voilà d'où vient mon bonheur. Et si Dieu voulait que vous fussiez damné, dit Taulère ? Si Dieu le voulait , eh bien ! reprit le pauvre plein d'amour et d'humilité, je m'attacherais à lui et le tiendrais si fort que s'il voulait me précipiter à l'enfer, il serait obligé à m'y suivre, et, dans ce cas-là, je préférerais être en enfer avec lui que de posséder toutes les délices du ciel sans lui. Où avez-vous trouvé Dieu, dit le père ? Je l'ai trouvé, reprit le mendiant, là où j'ai laissé les créatures. — Mais qu'êtes-vous ? — Je suis roi. — Et où est votre royaume ? — Dans mon ame ; c'est là que je tiens tout dans l'ordre en faisant obéir mes passions à la raison et ma raison à Dieu. Taulère lui demanda enfin quelle était la pratique qui l'avait conduit à tant de perfection ; c'est, dit-il, le silence. Je me suis tenu avec les hommes pour parler avec Dieu. Je me suis tenu avec le Seigneur, et c'est dans lui que j'ai trouvé la paix véritable. Ce mendiant n'était parvenu à un tel degré de perfection que par l'union qu'il avait avec la divine volonté. Cet homme était certainement plus riche dans sa pauvreté que tous les rois de la terre, et plus heureux dans les souffrances que tous les gens du monde ensemble avec tous leurs plaisirs.

Oh ! quelle folie de la part de ceux qui se refusent à la volonté de Dieu. Ils ont à supporter les peines tout également, car personne ne peut les empêcher de poursuivre les divins décrets. *Voluntati ejus quis resistet ?* (Rom. ix. 19.) Et puis ensuite ils les souffrent sans en tirer aucun fruit, et se préparent même des châtimens plus grands pour l'autre vie et plus d'inquiétude dans celle-ci. *Quis*

resistit ei, et pacem habuit? (Job. xxiv.) Que ce malade criant qu'il voudra au milieu de ses douleurs, que ce pauvre dans la misère se plaigne de Dieu, qu'il enrage, qu'il blasphème, que peut-il en arriver que du mal? *Quid quæris homuncio quærendo bona?* dit S. Augustin, *quære unum bonum in quo sunt omnia bona.* Que vas-tu chercher, ô homme, hors de Dieu? Cherche Dieu, unis-toi à sa volonté, et tu vivras toujours heureux dans cette vie et dans l'autre.

Et que veut notre Dieu, si ce n'est notre bien? Et qui trouverions nous qui nous aimât plus que le Seigneur? Il ne veut qu'une chose, c'est que personne ne se perde, que nous nous sauvions tous et que nous devenions saints : *Nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.* (II. Petr. III. 9.) *Voluntas Dei sanctificatio vestra.* (I. Thess. IV. 5.) Dieu a mis sa gloire dans notre bonheur, car étant de sa nature la bonté infinie, selon l'expression de S. Léon, *Deus cujus natura bonitas*, et la bonté étant aussi expansive de sa nature, Dieu éprouve un désir extrême de faire participer les âmes à son bonheur et à sa félicité. S'il nous envoie des tribulations dans ce monde, c'est pour notre bien. *Omnia cooperantur in bonum.* (Ad Rom. VIII. 28.) Les châtimens, dit Judith, ne sont pas pour notre perte, mais afin que nous nous amendions et que nous nous sauvions. *Ad emendationem, non ad perditionem nostram evenisse credimus.* (Jud. VIII. 17.) Afin de nous préserver des maux éternels, le Seigneur nous entoure de sa bonté. *Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos.* (Psal. V. 4.) Non-seulement il désire notre salut, mais il en est encore inquiet. *Deus sollicitus est mei.* (Ps. xxix. 18.) Et que peut nous refuser, dit S. Paul, ce Dieu qui nous a donné son propre fils. *Qui proprio filio suo non pepercit,*

sed pro nobis omnibus tradidit illum; quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit? (Rom. VIII. 32.) C'est avec cette confiance que nous devons nous abandonner à la volonté de Dieu, car elle est toute dirigée vers notre bien. Disons donc dans tout ce qui nous arrive : *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* (Ps. IV.) Remettons tout entre ses mains, car certainement il aura soin de nous. *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis* (I. Petr. V. 7.) Pensons ensuite à Dieu, songeons à accomplir sa volonté, et alors il pensera à nous et à notre bonheur. Ma fille, disait le Seigneur à Sainte Catherine de Sienne, pensez à moi et je penserai à vous. Disons donc souvent avec l'épouse sacrée : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (Cant. II. 6.) Mon bien-aimé pense à mon bonheur, je ne veux penser à rien autre chose qu'à lui faire plaisir et à me conformer en tout à sa sainte volonté. Le saint abbé Nil disait que nous ne devons jamais prier le Seigneur de nous accorder ce que nous désirons, mais de nous faire accomplir sa sainte volonté. Quand il nous arrive quelque chose de fâcheux, acceptons-la toute de la main de Dieu, non-seulement avec patience, mais encore avec plaisir, imitant les apôtres, *qui ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act. V. 4.) Et quelle plus grande satisfaction pour une âme que de souffrir quelque peine et de savoir qu'en souffrant de bonne volonté, elle cause à Dieu le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire ! Les maîtres de la vie spirituelle disent que, quoique Dieu voie avec plaisir le désir que certaines personnes éprouvent de souffrir, il préfère néanmoins celles qui ne veulent ni jouir ni souffrir, mais qui sont toutes résignées à sa sainte

volonté et qui ne désirent que d'accomplir ce qu'il veut.

Si donc, ô ame dévote, vous voulez plaire à Dieu et vivre dans la satisfaction sur cette terre, unissez-vous toujours à sa volonté. Pensez que pendant toute cette vie désordonnée que vous avez menée, vous n'avez commis tant de péchés que parce que vous avez méconnu la volonté de Dieu. Embrassez donc désormais le bon plaisir de Dieu, et dites toujours dans tout ce qui vous arrive : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* (Matth. xi. 16.) Ainsi soit fait, Seigneur, comme vous le désirez. Lorsque vous êtes en proie à l'adversité, pensez que tout cela vient de Dieu. Aussi dites alors : Dieu le veut ainsi : et conservez la paix du cœur. *Obmutui, et non aperui os meum, quoniam tu fecisti.* (Ps. xxxviii.) Seigneur, puisque vous l'avez fait, je l'accepte et je me tais. Il faut à cet effet que vous dirigiez toutes vos pensées et toutes vos prières de manière à demander à Dieu dans les méditations, les communions et dans les visites au saint sacrement qu'il vous fasse accomplir sa volonté. Offrez-vous souvent à lui, en disant : O mon Dieu, me voici : faites de moi et de mes biens tout ce que vous voudrez ! C'était là l'exercice continuel de Sainte Thérèse ; au moins cinquante fois le jour elle s'offrait à Dieu, afin qu'il disposât d'elle comme il voudrait.

Que vous serez heureux, mon cher lecteur, si vous agissez toujours ainsi. Certainement vous deviendrez saint et vous menerez une vie et une mort heureuses. Lorsque quelqu'un passe à l'autre vie, toute l'espérance que l'on conçoit de son salut est basée sur ce qu'il est mort résigné ou non. Si, pour accomplir la volonté de Dieu, vous embrassez la mort comme vous avez embrassé tous les accidens qui vous sont survenus pendant la vie, vous vous

sauvèrez certainement et vous serez saint. Obéissons donc tous au bon plaisir de Dieu, qui est infiniment sage et infiniment aimant, puisqu'il a donné sa vie pour l'amour de nous, et qu'il connaît et veut ce qui nous convient le mieux. Soyons assurés, dit S. Basile, que Dieu cherche notre bonheur avec plus de soin que nous ne pouvons le faire et le désirer.

Mais venons-en maintenant à la pratique, et voyons quelles sont les choses dans lesquelles nous devons nous conformer à la volonté de Dieu. 1^o Nous le devons dans les choses naturelles qui existent hors de nous, telles que le grand froid, le grand chaud, la pluie, la disette, la peste et mille autres fléaux. Ne disons jamais : Quelle chaleur insupportable ! quel froid horrible ! quelle peste ! quelle mauvaise fortune ! quel temps fâcheux ! Ne nous servons jamais de ces termes-là, car ils sont preuve que l'on a de la répugnance à faire la volonté de Dieu. Nous devons vouloir toute chose comme Dieu lui-même, car il dispose de tout. S. François Borgia, étant arrivé pendant la nuit devant la porte d'une maison de la compagnie par un temps nébuleux, frappa plusieurs fois ; mais comme tous les pères dormaient profondément, on ne lui ouvrit pas. Quand le jour fut venu, chacun des pères lui témoignait le regret qu'il avait de l'avoir fait attendre, mais le saint leur disait qu'il avait reçu pendant ce temps beaucoup de consolations en pensant que c'était Dieu qui lui jetait des flocons de neige.

2^o En second lieu, nous devons nous conformer à la volonté de Dieu dans les choses qui se passent au-dedans de nous, comme la faim, la soif, la pauvreté, la désolation, les déshonneurs. En tout, nous devons dire : Seigneur, faites et tranchez, je suis toujours content, je ne veux

que votre volonté. Aussi, dit le père Rodriguez, nous devons examiner quelles sont celles auxquelles le démon tâche de nous faire penser souvent, afin de nous faire tomber dans quelque consentement, ou, tout au moins, afin de nous inquiéter. Si un tel vous disait telle chose, s'il faisait telle autre, que diriez-vous? que feriez-vous? Mais toujours nous devons répondre: Je dirais et je ferais ce que Dieu voudrait. C'est par là que nous nous délivrerions de tout ce qui pourrait nous être fâcheux.

5° Si nous avons quelque défaut naturel de corps et d'esprit, une mauvaise mémoire, un esprit lent, peu d'adresse, un membre estropié, une santé délicate, ne nous en plaignons pas. Quel mérite avons-nous et quelle est l'obligation où Dieu était de nous donner un esprit élevé, un corps mieux fait? Ne pouvait-il pas nous créer au rang des brutes ou nous laisser dans le néant? Quel est celui qui reçoit un don et qui s'en plaint ensuite. Remercions-le donc de ce qu'il nous a donné par le pur effet de sa bonté et contentons-nous de ce qu'il nous a fait. Qui sait si avec plus de talent, une santé plus robuste, un corps mieux fait, nous ne nous serions pas perdus? Pour combien de gens le talent et la science n'ont-ils pas été une occasion de perte, puisqu'ils s'enorgueillissaient et qu'ils méprisaient les autres. Et plus on avance dans la science, plus on est exposé à tomber. Pour combien d'autres personnes la beauté ou la force du corps n'ont-elles pas été une occasion de tomber dans mille péchés? Et combien, au contraire, n'ont été saints que parce qu'ils étaient pauvres, malades ou difformes? S'ils eussent été riches, bien portans et d'un physique agréable, ils auraient été damnés. Contentons-nous donc de ce que Dieu nous a donné. *Porro unum est necessarium.* (Luc. xx. 42.) Ni la beauté, ni

la santé, ni le génie, ne sont nécessaires ; ce qu'il y a de nécessaire au monde, c'est de se sauver.

4° Il faut que nous soyons résignés surtout dans nos infirmités corporelles, il faut que nous les embrassions volontiers pour le temps et comme Dieu le veut. Nous devons avoir recours aux remèdes ordinaires, car le Seigneur le veut ainsi ; mais si nous n'avons pas de plaisir à les prendre, unissons-nous à la volonté de Dieu, ce qui vaudra plus que la santé. Seigneur, disons-lui alors, je ne veux ni guérir ni être malade ; je ne veux que votre volonté. Certainement il y a beaucoup de vertu à ne pas se plaindre de ses douleurs pendant les maladies ; mais lorsque nous souffrons beaucoup ; ce n'est pas une imperfection d'inviter nos amis à prier le Seigneur qu'il nous en délivre. Je parle des grandes douleurs, car c'est au contraire un très-grand défaut commun à bien des personnes, de vouloir que, pour la moindre douleur ou le moindre dégoût, tout le monde vienne vous plaindre et gémir sur votre mal. Du reste Jésus-Christ, au moment de sa passion, communiquait sa peine à ses disciples : *Tristis est anima mea usque ad mortem* ; (Matth. xx. 58.) et puis priait l'Eternel son Père de l'en délivrer : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste*. (Ibid. 59.) Mais Jésus lui-même nous enseigne ce que nous devons faire après de telles prières : c'est de nous résigner à la volonté de Dieu et de nous écrier : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu*.

Quel n'est pas l'aveuglement des personnes qui disent désirer la santé, non pas pour ne pas souffrir, mais pour mieux servir le Seigneur, pour observer les règles, servir la communauté, aller à l'église, faire la communion, faire pénitence, étudier, s'employer au salut des âmes, confesser, prêcher ! Mais, je vous le demande, ô mon frère,

dites-moi pourquoi désirez-vous de faire toutes ces choses ? est-ce pour faire plaisir à Dieu ? Que demandez-vous donc lorsque vous savez que le plaisir de Dieu, n'est pas que vous fassiez des oraisons, des communions, des pénitences, des études, des prédications, mais que vous souffriez avec patience les infirmités et les douleurs qu'il vous envoie ? Unissez alors toutes vos douleurs à celles de Jésus-Christ ; mais ce qui me déplaît, c'est qu'étant malade je suis inutile et à charge à la communauté et à la maison. En vous résignant à la volonté de Dieu vous devez croire que vos supérieurs se résigneront aussi, lorsqu'ils verront que ce n'est pas par l'effet de votre paresse que vous êtes à charge à la maison, mais parce que Dieu le veut. Ces désirs, ces gémissemens ne proviennent pas de l'amour de Dieu, mais de l'amour propre qui cherche mille prétextes pour s'éloigner de la volonté de Dieu. Vou-lons-nous faire plaisir à Dieu ? Disons alors que nous nous verrons étendus sur un lit de douleur, disons au Seigneur cette seule parole, *fiat voluntas tua* ; répétons-la souvent, cent fois, mille fois, toujours, et c'est ainsi que nous pourrons seulement faire plus de plaisir à Dieu, que par toutes les mortifications et les dévotions que nous pouvons pratiquer. Il n'y a pas de meilleure manière de servir Dieu que d'embrasser sa volonté avec joie. Le vénérable père Avila (Epist. II.) écrivait à un prêtre malade : « Mon ami, ne pensez pas à tenir compte de ce que vous « feriez si vous vous portiez bien, mais contentez-vous « d'être malade pendant tout le temps qu'il plaira à Dieu. « Si vous cherchez la volonté de Dieu, que vous importe « d'être en bonne santé, ou d'être malade ? » Ce saint personnage avait raison, car Dieu n'est jamais glorifié par nos œuvres, mais il l'est par notre résignation et notre

conformité à sa sainte volonté. C'est pour cela que S. François de Sales disait encore que l'on sert mieux le Seigneur en laissant agir qu'en agissant. D'autres fois les médecins et les remèdes seront en défaut ; le médecin ne connaîtra pas notre maladie, il faut alors que nous nous conformions à la volonté de Dieu, qui dispose tout pour notre bien. On raconte d'un homme qui avait beaucoup de dévotion à S. Thomas de Cantorberi, (L. v. c. 1.) qu'étant malade il se transporta au tombeau du saint pour obtenir le rétablissement de sa santé. En retournant à son pays il se dit en lui-même : Mais si la maladie devait me sauver, cette santé à quoi me servirait-elle ? Dans cette pensée il revint au tombeau, et pria le saint de demander à Dieu ce qui lui convenait le mieux pour faire son salut éternel. Cela fait, il retomba malade, son ame en fut ravie, et il pensa que Dieu n'en disposait ainsi que pour son bonheur. Susio raconte pareillement qu'un aveugle reçut un jour la faculté de voir par l'intercession de S. Waast, évêque ; à peine eut-il fait sa prière qu'il ajouta, que si cette nouvelle faculté devait être fatal à son ame, il le conjurait de le rendre aveugle, ce qui arriva aussitôt. Lors donc que nous sommes malades, le mieux est de ne demander ni la maladie ni la santé, mais de nous abandonner à la volonté de Dieu afin qu'il dispose de nous comme il lui plaira. Mais si nous voulons demander la santé, demandons-la du moins avec résignation, et sous la condition que la santé du corps convienne au salut de l'ame, autrement une telle prière serait defectueuse, et ne serait pas exaucée, puisque le Seigneur n'exauce pas les prières de ceux qui ne se résignent pas.

Pour moi, j'appelle le temps de la maladie la pierre de touche de l'esprit, car c'est alors que l'on découvre ce que

vaut la vertu d'une ame ; si elle ne s'inquiète pas, si elle ne gémit pas, si elle ne demande pas, mais qu'elle obéisse aux médecins, aux supérieurs, et si elle est tranquille, résignée à faire la volonté de Dieu, c'est signe qu'il y a là un fonds de vertu. Mais que doit-on dire d'un malade qui se plaint et qui dit qu'il n'est secouru que par un petit nombre de personnes, que ses peines sont insupportables, qu'il ne trouve pas de remède pour le soulager, que le médecin est un homme ignorant, et qui se plaint ensuite que Dieu appesantit trop long-temps sa main sur lui ? S. Bonaventure raconte dans la vie de S. François, (Cap. xiv.) qu'étant un jour accablé de souffrances, un de ses religieux lui dit avec simplicité : Mon père, priez Dieu qu'il vous traite avec un peu plus de douceur, car il paraît qu'il appesantit trop sa main. A ces mots S. François jeta un cri, et répondit : Ecoutez ; si je ne savais que ce que vous dites provient de votre simplicité, je ne voudrais plus vous voir, car vous avez eu la hardiesse de critiquer les jugemens de Dieu. Après ce discours, bien que faible et extenué par les douleurs, il se jeta à terre, et baisant le pavé il s'écria : Seigneur, je vous remercie de toutes les souffrances que vous m'envoyez, je vous supplie de m'en envoyer davantage si cela vous fait plaisir ; je désire que vous m'affligiez, et que vous ne m'épargniez pas, car l'accomplissement de votre volonté est la plus grande consolation que je puisse goûter dans cette vie.

C'est à cela qu'il faut encore ramener la perte qu'il nous arrive de souffrir quelquefois des personnes qui nous sont utiles, soit temporellement, soit spirituellement. Souvent les ames dévotes tombent dans ce défaut, et ne se résignent pas assez à la disposition divine. Notre sanctification ne nous vient pas du père spirituel, elle nous

vient de Dieu. Il veut que nous nous servions des directeurs spirituels quand il nous les donne; mais lorsqu'il nous les enlève, il veut aussi que nous ne nous effrayions pas, et que nous augmentions notre confiance dans sa bonté, en disant alors: Seigneur, vous m'avez donné cet aide; maintenant vous me l'avez enlevé, que votre volonté soit toujours faite; mais maintenant enseignez-moi ce qu'il faut que je fasse pour vous servir. C'est ainsi encore que nous devons accepter des mains de Dieu toutes les croix qu'il nous envoie. Mais tant de peines sont enfin des châtimens, direz-vous? Mais moi je réponds, les châtimens que Dieu envoie dans cette vie ne sont-ils pas des grâces et des bienfaits? Si nous l'avions offensé, nous devrions satisfaire la justice divine de quelque manière, ou dans cette vie, ou dans l'autre. C'est pour cela que nous devons dire avec S. Augustin: *Hic ure, hic seca, hic non parcas, ut in æternum parcas*: et avec Job: *Hæc sit mihi consolatio, ut affligens me dolore, non parcas*. (VI.10.) Celui qui sait qu'il a mérité l'enfer doit être consolé lorsqu'il voit que Dieu le châtie, car cela doit l'encourager beaucoup à espérer que Dieu veut le délivrer du châtiment éternel. Disons donc au milieu des punitions de Dieu ce que disait le prêtre Hélic. *Dominus est: quod bonum est in oculis suis, faciat*. (I. Reg. III. 18.)

De plus nous devons être résignés dans nos désolations d'esprit. Le Seigneur a coutume de donner des consolations en abondance à une ame qui se donne à la vie spirituelle, afin de l'arracher aux plaisirs du monde; mais ensuite lorsqu'elle est plus raffermie dans cette vie, il retire sa main pour éprouver son amour, et pour voir si elle le sert et si elle l'aime sans ressentir des plaisirs sensibles. Pendant la vie, dit Sainte Thérèse, le gain ne consiste

pas à chercher à jouir de Dieu , mais à faire sa volonté. Et dans un autre endroit : L'amour de Dieu ne consiste pas dans la tendresse , mais à servir avec force et humilité. Et quelque autre part : C'est par les sécheresses et les tentations que le Seigneur éprouve ceux qui l'aiment. L'ame doit remercier le Seigneur lorsqu'elle est accablée de caresses , mais elle ne doit pas s'affliger avec impatience lorsqu'elle est dans la désolation. Il faut bien prendre garde à ceci , car il y a des ames aveugles qui , s'apercevant qu'elles ont des sécheresses , croient aussitôt que Dieu les a abandonnées , ou bien que la vie spirituelle est trop relevée pour elles , et qui ne font plus oraison , et perdent ce qu'elles ont fait de bon. Il n'y a pas de temps plus propice pour s'exercer à se résigner à la volonté de Dieu que le temps des sécheresses. Je ne dis pas pour cela , que vous ne deviez pas éprouver de la peine en vous voyant abandonné de la présence sensible de votre Dieu : on ne peut pas ne pas ressentir une telle peine , on ne peut pas ne pas s'en plaindre lorsque Jésus lui-même s'en est plaint sur la croix : *Deus meus , Deus meus , ut quid dereliquisti me ?* (Matth. xxii. 46.) Mais dans sa douleur elle doit se résigner à la volonté de Dieu. Tous les Saints ont éprouvé ces peines et ces abandons d'esprit. Quelle dureté de cœur que celle à laquelle je suis soumis maintenant , disait Bernard ; je n'aime ni la lecture , ni l'oraison , ni la méditation. Les Saints ont eu plus souvent des sécheresses que des consolations sensibles. Le Seigneur ne les accorde que très-rarement , et aux ames faibles peut-être , afin qu'elles ne s'arrêtent pas dans le chemin de la vie spirituelle , mais les véritables délices qu'il prépare aux siens sont dans le paradis. Cette terre est un lieu où l'on ne mérite que par la souffrance ; le

ciel est un lieu de récompense et de bonheur, car sur cette terre les Saints n'ont jamais cherché la ferveur qui accompagne les jouissances, mais celle qui accompagne les souffrances. S. Jean d'Avila disait : (Audi Fil. c. 26.) « Il vaut bien mieux vivre dans les sécheresses et dans les tentations par la volonté de Dieu, que dans la contemplation lorsque Dieu ne le veut pas. » Mais, direz-vous, si je savais que cette désolation vint de Dieu, je serais content; mais ce qui m'afflige et m'inquiète, c'est la crainte qu'elles soient la suite de mes fautes et le châtement de ma tiédeur. Bien : n'ayez donc plus de tiédeur, et ayez un peu plus de zèle. Mais peut-être, parce que vous êtes dans l'obscurité, vous voulez vous inquiéter, abandonner l'oraison, et doubler votre mal. Il est possible que cette aridité ne soit que le châtement de Dieu, comme vous le dites; mais ce châtement Dieu ne vous l'envoie-t-il pas? Acceptez-le donc comme un châtement que vous méritez, et unissez-vous à la volonté de Dieu. Ne dites-vous pas que vous méritez l'enfer? Pourquoi maintenant vous plaignez-vous? Peut-être méritez-vous que Dieu vous console? Contentez-vous donc de la manière dont Dieu vous traite; faites oraison, poursuivez ce que vous avez commencé, et craignez désormais que vos plaintes ne prennent leur source dans le trop peu d'humilité et de résignation à la volonté de Dieu. Quand une ame fait oraison, elle ne peut pas en retirer plus de profit qu'en s'unissant à la volonté de Dieu; résignez-vous donc, et dites: Seigneur, j'accepte cette peine de vos mains mêmes, je l'accepte pour le temps qu'il vous plaira; si vous voulez que je sois ainsi affligé pendant l'éternité, je suis content. Cette prière, quoiqu'un peu pénible vous servira plus que toutes sortes de consolations.

Mais l'aridité n'est pas toujours un châtement, parfois

Dieu en agit ainsi pour notre profit et pour conserver notre humilité. Le Seigneur permettait que S. Paul fût tourmenté par des tentations d'impureté, afin qu'il ne se glorifiât pas des dons qu'il avait reçus. *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis mee, angelus satanae qui me colaphizet.* (II. Cor. XII. 7) Celui qui fait oraison avec beaucoup de douceur ne fait pas une chose étonnante. *Est amicus socius mensae, et non permanebit in die necessitatis.* (Eccli. VI. 10.) Vous ne tiendrez pas pour un ami véritable, celui qui vous accompagne à votre table, mais qui vous regarde travailler et ne cherche pas à vous être utile. Quand Dieu envoie des peines, c'est alors qu'il éprouve ses amis. Pallade avait un jour beaucoup d'ennui pendant l'oraison, il alla trouver S. Macaire; voici ce que lui dit ce saint : Quand quelque chose vous dit : abandonnez l'oraison, répondez par amour pour Jésus-Christ : Je me contente de rester ici à garder les murs de cet appartement. C'est là aussi la réponse que vous devez faire quand vous êtes tenté d'abandonner l'oraison; et lorsqu'il vous semble que vous perdez votre temps, dites alors : Je suis ici pour faire plaisir à Dieu. S. François de Sales dit, que quand même pendant notre oraison nous ne ferions que chasser les distractions et les tentations, notre oraison n'en serait pas moins très-bien faite. Aussi dit Taulère, Dieu fera à celui qui persévère dans l'oraison pendant les sécheresses des grâces plus grandes que s'il avait prié avec beaucoup de ferveur sensible. Le père Rodriguez parle d'un homme qui n'avait éprouvé aucune consolation dans l'oraison pendant quarante ans, mais qui était toujours plus ferme dans la vertu toutes les fois qu'il faisait oraison, tandis qu'au contraire

lorsqu'il passait un jour sans la faire, il était si faible qu'il n'était capable d'aucun bon acte. S. Bonaventure et Gerson disent qu'il y a plus de gens qui servent Dieu bien mieux, lorsqu'ils sont moins recueillis, qu'ils ne désirent, parce qu'alors ils sont plus diligens et plus humiliés; autrement ils s'enorgueilliraient et seraient plus tièdes, en pensant qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient. Ce que l'on dit des sécheresses, se dit encore des tentations. Nous devons tâcher d'éviter les tentations; mais si Dieu veut, ou permet que nous soyons tentés contre la foi, contre la pureté, ou contre toute autre vertu, nous ne devons pas nous en plaindre, mais nous résigner à la volonté de Dieu. Le Seigneur répondit à S. Paul, lorsqu'il le pria de le délivrer des tentations d'impureté, *sufficit tibi gratia mea*. Si nous voyons, nous aussi, que Dieu ne nous exauce pas et ne nous arrache pas à nos tentations fâcheuses, disons-lui : Seigneur, faites, permettez ce que vous voudrez; votre grâce me suffit, mais assistez-moi afin que je ne la perde pas. Ce ne sont pas les tentations, mais bien le consentement aux tentations, qui font que nous perdons la grâce de Dieu. Lorsque nous chassons les tentations, nous sommes plus humbles, nous acquérons plus de mérites; nous avons recours à Dieu, plus souvent, nous restons plus long-temps sans l'offenser et nous nous unissons mieux à son saint amour. Il faut enfin que nous nous unissions à la volonté de Dieu pour ce qui regarde notre mort, pour le temps où elle doit arriver et la manière que Dieu emploiera pour nous l'envoyer. Sainte Gertrude (L. I. Vit. c. 11.) en franchissant une colline, roula et tomba dans la vallée. Ses compagnes lui demandèrent si elle n'avait pas craint de mourir sans sacrements? Mais la sainte leur répondit : Je désire bien, il est

vrai, de mourir après avoir reçu les sacremens ; mais je préfère encore la volonté de Dieu , car je crois que la meilleure disposition que l'on peut avoir pour bien mourir , c'est de se soumettre à ce que Dieu veut ; je désire quelque mort que ce soit , et qu'il plaira à Dieu de m'envoyer. S. Grégoire dit dans ses Dialogues (L. III. c. 57.) que les Vandales ayant condamné à mort un prêtre appelé Santolo , lui donnèrent la faculté de choisir la mort qu'il désirerait ; mais le saint homme refusa de choisir , et s'écria : Je suis entre les mains de Dieu , je subirai la mort qu'il voudra que je souffre , je n'en veux pas d'autre. Cet acte plut tellement à Dieu , qu'après que les barbares eurent délibéré qu'on lui trancherait la tête , le bras du bourreau fut arrêté par une force invisible , et à la vue de ce miracle , on fut contraint à lui laisser la vie. Quant à la manière , nous devons croire que la meilleure est celle que Dieu aura déterminée. Sauvez-nous , Seigneur , et puis faites-nous mourir comme il vous plaira ; voilà ce que nous devons dire lorsque nous pensons à notre mort.

Nous devons encore nous conformer au moment de notre mort. Qu'est-ce que cette terre, qu'une prison où nous devons souffrir et où nous sommes en danger de perdre Dieu à tout moment ? C'est ce qui faisait dire à David , *erue de custodia animam meam.* (Ps. cxli. 8.) C'est encore cette crainte qui faisait désirer la mort à Sainte Thérèse , car lorsqu'elle entendait sonner l'horloge, elle était toute consolée , en pensant qu'elle avait passé une heure de sa vie , et une heure où elle avait couru le danger de perdre Dieu. Le père Avila disait , que quand même on ne serait disposé que médiocrement , on devrait désirer la mort , par la raison du péril que l'on court de perdre la

grâce de Dieu. Qu'y a-t-il de plus cher et de plus désirable, de s'assurer par une bonne mort de ne plus perdre la grâce de Dieu? Mais moi, dites-vous, je n'ai rien fait encore, rien acquis pour mon âme. Mais si Dieu veut que vous mouriez à présent, que ferez-vous après si vous vivez contre son gré? Et qui sait si plus tard vous feriez la mort que vous espérez faire? Qui sait si en changeant de volonté, vous ne tomberiez pas dans d'autres péchés, et si vous ne vous damneriez pas? Et s'il en était autrement, du moins vous ne pouvez vivre sans commettre des péchés au moins légers. Car, s'écriait S. Bernard, *cur vitam desideramus, in qua tanto amplius vivimus, tanto plus peccamus.* (Mod. c. 8.) Il est certain qu'un péché véniel déplaît plus à Dieu, que ne peuvent lui plaire toutes les bonnes œuvres que nous puissions faire.

Je dis encore que celui qui désire faiblement le paradis, donne des preuves qu'il aime peu Dieu. Celui qui aime, désire toujours la présence de l'objet aimé, mais nous ne pouvons voir Dieu, si nous ne quittons la terre; et tous les Saints n'ont désiré la mort que pour aller jouir de la présence de Dieu. C'est après cela que soupirait S. Augustin: *Eia moriar, ut te videam.* S. Paul: *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* (Ad. Phil. i. 28.) David: *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei?* (Ps. xli. 5.) C'est encore après cela qu'ont soupiré toutes les âmes qui ont aimé Dieu. On lit dans un auteur, (Flores Enrel. Grul. iv. c. 88.) qu'un chevalier allant un jour à la chasse dans un bois, entendit un homme qui chantait doucement. Le chasseur s'approche et aperçoit un lépreux dégoûtant, dont le corps tombait en lambeaux; il lui demande si c'est lui qui chante. Oui, monsieur, reprit le lépreux, c'est moi-même. Comment donc pou-

véz-vous chanter ainsi au milieu de tant de souffrances , et lorsque vous allez mourir ? Mais , dit le lépreux , entre Dieu et moi il n'y a d'autre séparation que ce mur de boue , que ce corps chétif ; quand je serai débarrassé de cet obstacle , je jouirai de mon Dieu : en voyant que je tombe en lambeaux , je me réjouis et je chante.

Enfin , pour dernier degré de grâce et de gloire , il faut que nous nous conformions à la divine volonté ; nous devons faire cas sans doute de la gloire de Dieu , mais nous devons préférer sa volonté. Nous devons désirer d'aimer plus que les Séraphins , mais nous ne devons pas vouloir un degré d'amour de plus ; si ce n'est celui que le Seigneur a voulu que nous ayons. Le père Avila l'a dit. (Audi filii. c. 45.) Je ne crois pas qu'il y ait eu de saint qui n'ait pas désiré de devenir meilleur qu'il n'était ; mais jamais ce désir ne leur enlevait la paix , car ils ne le désiraient pas par cupidité , mais seulement pour Dieu , et ils étaient contents de ce qu'il leur avait donné , quoique souvent ils possédassent bien peu. Ils pensaient qu'il y avait plus d'amour à se contenter de ce que Dieu leur donnait qu'à désirer davantage. C'est ici le lieu de rapporter ce que dit Rodriguez (Tract. viii. c. 50.) , que , quoique nous devions être soigneux à nous procurer la perfection , autant qu'il est en nous , afin de n'avoir d'excuse ni dans la tiédeur , ni dans la paresse , comme disent quelques personnes. Dieu me la donnera , je ne puis aller que jusque là . Quand nous manquons cependant , nous ne devons pas perdre la paix et la conformité à la volonté de Dieu , qui a permis notre défaut , et nous ne devons pas perdre non plus courage. Prenons des forces , humiliions-nous par le repentir , demandons le secours du Seigneur et poursuivons notre chemin. Ainsi , quoique

nous puissions bien désirer de nous réunir dans le ciel, au chœur des Séraphins, non pour avoir plus de gloire pour nous, mais pour glorifier Dieu et pour l'aimer davantage, nous devons alors nous résigner à sa sainte volonté, nous contenter du degré auquel il daignera nous admettre dans sa miséricorde.

Ce serait encore un trop grand défaut, que de désirer d'avoir le don d'oraison surnaturelle, le don d'extase, de vision, de révélation; car les maîtres de la vie spirituelle disent que les âmes que Dieu favorise de ces grâces doivent le prier de l'en priver, afin de l'aimer simplement par la foi pure; ce qui est le moyen le plus certain. Bien des Saints sont arrivés à la perfection sans ces grâces surnaturelles; les vertus seules portent les âmes à la sainteté, et les font se conformer à la volonté de Dieu. Si Dieu ne veut pas nous élever à ce degré sublime de perfection et de gloire, conformons-nous à son saint vouloir; prions-le qu'il nous sauve au moins par sa miséricorde. En agissant ainsi, la récompense que le Seigneur nous donnera dans sa bonté ne sera pas petite, car il aime par-dessus tout les âmes résignées.

Au fait, nous devrions regarder toutes les choses qui nous arrivent, et qui nous devaient arriver, comme venant de la main de Dieu. Nous devons aussi diriger toutes nos actions vers un seul but, celui de faire la volonté de Dieu, et de ne rien faire que ce que Dieu veut; et pour y arriver plus sûrement, il faut que nous nous laissions guider par nos supérieurs pour le temporel, et par nos directeurs pour le spirituel, afin d'apprendre d'eux ce que Dieu exige de nous; il faut aussi avoir foi dans ces paroles de Jésus-Christ: *Qui vos audit, me audit.* (Luc. x. 16.) Par-dessus tout, appliquons-

nous à servir Dieu de la manière dont il veut que nous le servions. Je dis cela, afin que nous évitions l'erreur de celui qui perd son temps à se dire: Si j'étais dans un désert, si j'entrais dans un monastère, si j'allais dans un autre lieu, loin de ma maison, de mes parens et de mes compagnons, je me sanctifierais; je ferais telle pénitence, je ferais tant d'oraisons. Il dit toujours je ferais, je ferais. Mais, malgré cela, en supportant de mauvaise grâce cette croix que Dieu lui envoie, en ne marchant pas dans le chemin qu'il lui indique, il ne se fait pas saint, et va de mal en pis. D'autres fois ces désirs seront des tentations du démon, car ils ne seront pas selon la volonté de Dieu; par conséquent, il faut les chasser, et s'encourager à servir le Seigneur par les moyens qu'il nous a choisis. En faisant sa volonté, nous ne pouvons que parvenir à la sainteté dans toutes les conditions où le Seigneur nous a placés. Ne veuillons donc toujours que ce que Dieu veut; si nous agissons ainsi, il nous pressera sur son cœur. Aussi familiarisons-nous avec les passages de l'Écriture, qui nous invitent à nous unir toujours de plus en plus à la volonté de Dieu. *Domine, quid me vis facere?* O mon Dieu, dites-moi ce que vous voulez de moi, car je veux l'accomplir. *Tuus sum ego, salvum me fac.* (Ps. xviii. 94.) Je ne suis plus à moi, je suis à vous, Seigneur; faites de moi ce que vous voulez. Lorsqu'il nous arrive quelque contrariété plus grande, telle que la mort de nos parents, la perte de nos biens: *Ita pater, écrivons-nous, ita pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* (Matth. xi. 26.) Oui, ô mon Dieu, oui, ô mon père, qu'il en soit ainsi, puisque cela vous a plu; que la prière que Jésus-Christ nous a enseignée, soit surtout chère à notre cœur: *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo*

et in terra. Le Seigneur dit un jour à Sainte Catherine de Gênes, de toujours répéter le *Pater noster*, et d'insister particulièrement sur ces paroles, que sa sainte volonté s'accomplit en elle, aussi entièrement que les Saints l'accomplissent dans le ciel, et nous aussi conduisons-nous ainsi, et nous parviendrons à la sainteté.

Aimée et louée soit à jamais la volonté de Dieu, et la bienheureuse vierge Marie conçue sans péché.

IV.

Consolations pour les âmes scrupuleuses, dans leurs rapports d'obéissance avec leur directeur.

Ce qui inquiète les scrupuleux, c'est la crainte qu'ils ont lorsqu'ils opèrent, d'agir en doutant, s'ils ne commettent pas un péché et de l'encourir par le fait. Mais alors il faut qu'ils sachent que celui qui agit par obéissance à un confesseur pieux et éclairé, n'agit jamais dans le doute, mais avec la certitude la plus grande que nous puissions avoir sur la terre, car Jésus-Christ a dit, que celui qui écoute ses ministres, est comme celui qui l'écoute lui-même : *Qui vos audit, me audit.* (Math. x. 16.) Ce qui fait dire à S. Bernard (De Præc. et Disp. c. 12.) *Quidquid vice Dei præcepit homo, quod non sit tamen certum displicere Deo, haud secus omnino accipiendum est, quam si præcipiat Deus.*

Il est certain que, pour ce qui a rapport à la direction de la conscience, le confesseur est le supérieur légitime, comme disent tous les maîtres de la vie spirituelle, et

S. François de Sales avec eux. (Introd. à la vie dévote, chap. 11.) Voici ce que dit le père Pinamonti dans son Directeur spirituel : Il faut apprendre aux scrupuleux, qu'en se soumettant à la volonté des ministres du Seigneur, ils doivent jouir de la sécurité la plus grande, dans tout ce qui n'est pas évidemment un péché. Qu'on leur fasse lire les vies des Saints, et ils verront que ces âmes fidèles n'ont pas reconnu d'autre moyen plus sûr que celui de l'obéissance. Les Saints ont montré qu'ils suivaient la voix de leur confesseur plutôt que la voix immédiate de Dieu, et les scrupuleux préfèrent s'appuyer plutôt sur leur jugement que sur l'Évangile, qui dit : *Qui vos audit, me audit.*

Le bienheureux Henri de Suson dit (après le père Brencola, *Chemin de la perfection.*) : Que Dieu ne nous demande pas compte des choses que nous avons faites par obéissance. S. Philippe de Néri disait encore la même chose. (In Vita. lib. I. cap. 10.) Ceux qui désirent tirer de l'utilité dans la voie de Dieu se soumettent à un confesseur éclairé, auquel ils obéissent comme à Dieu même ; quand on agit ainsi, on est certain de ne pas rendre compte à Dieu des actions que l'on commet. Le même saint dit encore, que si l'on avait véritablement foi dans le confesseur, le Seigneur ne le laisserait pas errer. Il n'y a rien de plus sûr, et qui brise mieux les embûches du démon, que de faire la volonté d'autrui dans le bien ; il n'y a rien de plus dangereux que de vouloir se conduire et se gouverner soi-même. C'est ce que dit S. Jean de la Croix (Tr. des épines. l. III. coll. 4. §. 2. n. 4.), car il s'écrie au nom du Seigneur : Si vous êtes infidèle à votre confesseur, vous l'êtes à moi-même, parce que j'ai dit, qui vous méprise me méprise ;

et plus bas au n. 8 : Ne pas faire ce que le confesseur vous commande, c'est être orgueilleux, c'est manquer de foi.

Il faut donc avoir la ferme confiance qu'en obéissant au père spirituel, on est certain de ne pas pécher. Le remède le plus efficace pour les scrupuleux, dit S. Bernard, c'est une obéissance aveugle au confesseur. Jean Gerson rapporte (Tract. de Præparat.) que le même S. Bernard ordonna un jour à un de ses moines d'aller célébrer sur sa foi; le moine ayant obéi, fut guéri de tous ses scrupules. Quelqu'un dira peut-être, ajoute Gerson : Plut à Dieu que moi aussi j'eusse un S. Bernard pour directeur; mais le mien est d'une science bien médiocre. Voici ce que ce directeur répond : *Quisquis ita dicis, erras; non enim te commisisti in manibus hominis, quia litteratus, etc.; sed quia tibi est præpositus. Quamobrem obedias illi, non ut homini, sed ut Deo!* C'est ce qui fait dire à Sainte Thérèse (Fondat. c. 10.) : L'une prend le confesseur avec la détermination de ne plus penser à notre excuse, mais de se confier à la parole du Seigneur : *Qui vos audit, me audit.* Le Seigneur estime tellement cette soumission, que, quoique ce soit après mille combats que nous accomplissions les choses qu'on nous a imposées, que ce soit avec peine ou sans peine que nous les fassions, le Seigneur nous prête son secours..... Elle ajoute ensuite, que nous contestons la volonté de Dieu.

De là S. François de Sales (Introd. c. 4.), en parlant de la direction du père spirituel, pour marcher en sûreté dans les voies de Dieu, dit : C'est là l'avertissement des avertissemens. Vous avez beau chercher, dit le pieux Avila, vous ne trouverez jamais plus sûrement la volonté

de Dieu , que dans le chemin de l'obéissance , que les anciens dévots ont tant pratiquée et tant recommandée. Aussi le père Alvarez disait-il : Quand bien même le père spirituel se tromperait , l'ame obéissante est sûre de ne pas pécher , car elle est soumise à celui que Dieu lui a donné pour supérieur. C'est encore ce qu'écrit le père Nieremberg (Tr. des scrup. §. 2.) : Celui qui obéit à son confesseur ne pèche jamais , quand même ce qu'il ferait serait une faute , tant qu'il agit avec l'intention d'obéir à celui qui tient la place de Dieu , et en se persuadant qu'il est dans l'obligation de lui obéir , car , comme disent le père Rogacci et Lessius , le confesseur est pour nous l'interprète de la volonté divine. Et c'est encore ce qui est confirmé dans la glosse. (In. cap. ad aures , de temp. ord. lit. f. in fine) : *Si vero dubium sit præceptum , propter bonum obedientiæ excusatur a peccatis , licet in veritate sit malum.* 25. qu. 1. *Quid culpatur.* 2. Et dans le ch. *Inquisitioni.* de Sent. exc. on recommande encore dans le même endroit l'obéissance au confesseur , en disant que les scrupules *debent abdicari ex pastoris sui consilio.*

S. François de Sales donnait trois sortes de consolations aux scrupuleux. (In vit. circ. finem mass. 27.) 1° Une ame qui obéit ne se perd jamais. 2° Il faut se contenter de ce que le père spirituel vous dit que vous marchez bien , sans en chercher la raison. 3° Le meilleur est de cheminer en aveugle , sous la direction de la divine providence , au milieu des ténèbres et des perplexités de cette vie. C'est pour cela que tous les docteurs moralistes disent communément avec S. Antoine , Navarre , Silvestre , etc... Que l'obéissance au confesseur est la règle la plus sûre pour bien marcher dans la voie de Dieu. Voilà , dit le père Tirillo avec le père Lacroix ,

quelle est la doctrine la plus généralement enseignée par les pères et les maîtres de la vie spirituelle.

En second lieu, les scrupuleux doivent savoir, que non-seulement ils sont en pleine sécurité en obéissant, mais qu'ils sont obligés à obéir à leur directeur, et de mépriser les scrupules, en agissant avec liberté dans leurs doutes. C'est ainsi que l'enseigne Noël Alexandre (Theol. lib. 3. c. 4. Reg. 10.) : *Quod autem scrupuli aspernari debeant, accedente prudentis, pii, doctique directoris judicio, et contra illos sit agendum, constat ex c. Inquis., etc., ut supra* : de même le père Wigandt (Tr. 2. Ex. 2. q.) : *Non peccat qui agit contra scrupulos; imo aliquando est præcepti, præsertim si accedit confessarii judicium*; c'est ainsi que pensent ces auteurs qui suivent cependant les opinions rigides. Les docteurs pensent communément ainsi. (Ap. Salmant. tr. 20. c. 7. n. 10.) La raison en est, que les scrupuleux, en ne surmontant pas leurs scrupules, s'exposent à mettre de grands obstacles à l'accomplissement de leurs obligations, ou du moins à leur profit spirituel, ou bien à perdre la cervelle, la santé et la conscience par le désespoir et par le relâchement. De là S. Anton, avec Gerson (d'après Noël Alex. l. cit.), blâment les scrupuleux qui, par vaine crainte, ne tâchent pas de vaincre les scrupules : *Caveas ad extremum, ne, dum quæris securitatem, in gravem ruas præcipitationis foveam*. Prenez garde, disent-ils, de ne courir à votre perte, en voulant marcher avec trop de sûreté.

Voilà pourquoi le même père Wigandt (L. cit. q. 4.) dit que les scrupuleux doivent obéir à leurs directeurs, pourvu que le commandement ne soit pas évidemment un péché : *Nisi contra Deum (director) præcipiat aperte*.

Chacun est tenu dans les choses douteuses d'obéir à son supérieur, pourvu qu'il n'ordonne pas un péché ; c'est l'opinion commune et certaine après les docteurs. Cela se prouve par S. Bernard, avec le passage sur le principe adopté : *Quidquid vice Dei, etc.* ; par S. Ignace de Loyola (In Const. Sec.) : *Obediendum in omnibus, ubi peccatum non cernitur, id est, (in declar.) in quibus nullum manifestum est peccatum* ; de plus, par B. Humbert, général des pères prédicateurs, lequel dit (In L. de Erud. Rel. c. 1.) : *Nisi aperte sit malum quod præcipitur, accipiendum est, ac si a Deo præciperetur* ; de plus, par le B. Denis-le-Chartroux (In 2. Dist. qu. 3.) : *In dubiis, an sit contra præceptum Dei, standum est præcepto prælati : quia, etsi contra Deum, attamen propter obedientiæ bonum non peccat subditus*. Par S. Bonaventure, (In Spec. Disc. c. 4.)

C'est pour cela que Jean Gerson (Cons. 6.) dit : *Scrupulis contra scrupulos agendum est, et fixæ operis pede certandum. Scrupulos comescere melius quam per contemptum nequimus, et regulariter non absque alterius, et præsertim superioris consilio ; alioquin timor immoderatus, aut inconsulta præsumptio præcipitat*. Il dit que l'on doit de pied ferme combattre les scrupules, et les mépriser. Le remède qu'avait employé S. Philippe de Néri pour les scrupuleux, c'était de leur faire mépriser les scrupules. Voici comme c'est rapporté dans sa vie (Lib. 2. c. 10.) : De plus, au remède ordinaire de se remettre en tout et pour tout au jugement du confesseur, il en donnait un autre, qui était d'exhorter les scrupuleux à mépriser les scrupules. Il défendait à certaines personnes de s'en confesser, et quand dans la confession les pénitens parlaient des scrupules, il avait coutume de les faire communier sans les écouter.

Ainsi, pour conclure, les scrupuleux doivent avoir

devant les yeux l'obéissance, et juger comme vaine la crainte des scrupules, et agir librement. Et pour cela, il n'est pas nécessaire, comme disent les docteurs (Busemb. De Cons. Scrup. cap. 5. cum Sanch., Bec., Reg., Fill.), que, dans tout acte particulier, ils disent que telle ou telle chose est un scrupule, et qu'ils doivent obéir à leur confesseur en la méprisant; il suffit qu'ils le combattent par le bon propos qu'ils ont fait auparavant; car, d'après l'exercice qu'ils ont fait en eux-mêmes, ils sont habituellement ou virtuellement dans la même disposition, bien qu'elle soit obscure et confuse.

Ce qui fait dire à La Croix (Lib. 1. num. 557. et Tambur. in dec. cap. 3. §. 8. avec Vasq. Val., etc.), que si le scrupuleux ne peut pas dans cette obscurité déposer tout aussitôt sa crainte, ni arriver à l'obéissance du confesseur (ce qui est une impossibilité pour certaines consciences perplexes de se défaire des scrupules, par la crainte qui les arrête), alors il ne pèche pas, encore qu'il agisse avec la crainte de pécher. La raison en est, qu'ayant eu d'abord par amour pour l'obéissance la disposition de mépriser de tels scrupules, il doit penser qu'il la possède encore, quoiqu'il ne s'en aperçoive pas à cause de la crainte qu'il éprouve; mais cette crainte, le scrupuleux doit la mépriser, car elle ne forme pas une véritable règle de conscience. Voici comment Gerson la confirme et la conseille (In Tr. de Conf. et Scrup.): *Conscientia formata est, quando post discussionem et deliberationem ex definitiva sententia rationis judicatur aliquid faciendum aut vitandum: et contra eam agere est peccatum. Timor vero seu scrupulus conscientie est quando mens inter dubia vacillat, nesciens ad quid potius teneatur; non tamen vellet omittere, quod sciret esse placitum divinæ voluntati, et iste timor, quam fieri po-*

test, abjiciendus et extinguendus. Gerson dit donc en substance, que l'on pèche dans le doute pratique, quand le doute provient d'une conscience formée; mais il n'y a de conscience formée que quand on a examiné les circonstances, que l'on porte un jugement avec délibération, et qu'on prononce une sentence définitive sur ce que l'on peut faire ou ne pas faire. Voilà comment on pèche, quand on opère avec une telle conscience; mais quand l'esprit est vacillant, il ne veut jamais faire ce qui déplaît à Dieu; ce n'est donc pas un doute, c'est une crainte vaine que l'on doit rejeter et mépriser. Ainsi, lorsque chez le scrupuleux il y a volonté habituelle de ne pas vouloir offenser Dieu, il est certain que lorsqu'il agit dans le doute, il ne pèche pas. C'est le sentiment de Gerson; sans doute, il a raison, car c'est là une crainte futile, et non un vrai doute, comme elle le croit. On doit savoir que, pour commettre un péché mortel, il faut une advertence pleine de l'intellect, et un consentement parfait et délibéré de la part de la volonté, pour adhérer à une action qui offense Dieu gravement. Cette doctrine est la moins douteuse et celle que les théologiens enseignent le plus généralement d'après les D. de Salam. (Tr. 20. c. 11. n. 5.) Même les plus rigides comme Juenin, Habert, et le rigoriste Gonet, qui lui-même s'exprime ainsi : *Quod si aliqua insit deliberatio, sed imperfecta, erit peccatum veniale, non mortale.* C'est encore ce qu'enseignent tous les autres après S. Thomas (1. 2. qu. 88. a. 6.) : *Potest quod est mortale esse veniale propter imperfectionem actus, quia non plane pertingit ad perfectionem actus moralis, cum non sit deliberatus, sed subitus.*

Que les âmes scrupuleuses souffrent cette croix avec résignation et qu'elles ne s'étonnent pas, dans leurs grands

embarras, que Dieu seul permet pour leur profit, afin qu'elles soient plus humbles. Qu'elles se gardent des occasions gravement dangereuses, et qu'elles se recommandent le plus souvent au Seigneur, et qu'elles se confient beaucoup plus à sa divine bonté. Qu'elles aient recours le plus souvent possible à la très-sainte Vierge, qui s'appelle la mère de miséricorde et la consolation des affligés; qu'elles craignent l'offense de Dieu, là où elles la voient; mais qu'elles soient résolues de mourir mille fois plutôt que de perdre la grâce divine; qu'elles craignent surtout de manquer à l'obéissance de leur directeur; en obéissant, qu'elles aient de la sécurité et qu'elles songent que Dieu ne les abandonnera jamais, qu'il veut sauver tout le monde, qu'il aime la bonne volonté, et qu'il ne laissera jamais périr une âme vraiment obéissante.

Nullus speravit in Domino, et confusus est. (Eccli. II.)

Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de nobis. (I. Eph. V.)

Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo. (Ps. XXVI.)

In pace in idipsum dormiam et requiescam : quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me. (Ps. IV.)

In te, Domine, speravi, non confundar in æternum. (Ps. XXXIX.)

V.

Conseils de consolation et de confiance pour une ame désolée.

Dialogue entre l'auteur et l'ame qui demande un conseil.

L'AUTEUR.—Voyons, faites-moi connaître les embarras de conscience qui vous affligent, comme vous me le dites?

L'AME.— Il y a deux ans, monsieur, que je ne trouve plus Dieu, ni dans l'oraison, ni devant le saint sacrement de l'autel, ni dans la communion. Il me semble que je suis une ame sans amour, sans espérance, sans foi ; en un mot une ame abandonnée de Dieu. Je n'éprouve plus de tendresse, ni en songeant à la passion de Jésus-Christ, ni à la sainte eucharistie ; je suis insensible à toute dévotion. J'avoue que je le mérite par mes péchés, car je mérite l'enfer.

L'AUTEUR.— Mais, dites-moi, vous êtes-vous confessée de ces péchés ?

L'AME.— Oui, mon père, j'en ai fait la confession générale ; je les ai même confessés plusieurs fois.

L'AUTEUR.— Et que dit votre directeur ?

L'AME.— Il m'a défendu de jamais penser à ma vie passée ; malgré cela, je me sens toujours inquiète, et je crains de ne les avoir pas assez développés à mes yeux. Je suis encore tourmentée par mille tentations contre la foi, contre la pureté, contre l'humilité. Je les chasse bien, il est vrai, mais je crains cependant d'avoir donné mon consentement tacite.

L'AUTEUR. — Et que vous dit votre directeur, à propos de ces mauvaises pensées?

L'ÂME. — Il ne veut pas que je m'en confesse, à moins que je ne puisse jurer, sans avoir besoin de réfléchir, que j'ai donné mon consentement. Mais vous, monsieur, que me dites-vous? Donnez-moi, je vous prie, quelque instruction consolante.

L'AUTEUR. — Que vous dirai-je, moi? D'avoir plus de confiance dans l'obéissance que vous devez à votre directeur. Connaissez-vous ce que dit S. Philippe de Néri, écoutez : Celui qui obéit à son confesseur agit de manière à ne pas rendre compte à Dieu des actions qu'il fait. Le même saint ajoute : Si l'on avait véritablement foi dans le confesseur, le Seigneur ne le laisserait pas errer. Il n'y a rien de plus sûr et qui brise mieux les embûches du démon que de faire la volonté d'autrui dans le bien. Il n'y a rien de plus dangereux que de vouloir se conduire et se gouverner soi-même. Connaissez-vous le passage de S. François de Sales où il est dit, en parlant de l'obéissance que l'on doit au directeur : C'est là l'avertissement des avertissemens. Vous avez beau chercher, dit le pieux Avila, vous ne trouverez jamais plus sûrement la volonté de Dieu que dans le chemin de l'obéissance, que les anciens dévots ont tant pratiquée et tant recommandée. C'est encore ce que dit Sainte Thérèse. L'âme prend le confesseur avec la détermination de ne plus penser à sa volonté, mais de se confier à la parole du Seigneur : *Qui vos audit, me audit*. Le Seigneur estime tellement cette soumission que, quoique ce soit après mille combats que nous accomplissions la bagatelle qu'on nous a imposée, que ce soit avec peine ou sans peine que nous l'ayons faite, le Seigneur nous prête son secours.... Car nous

accomplissons pour lors la volonté de Dieu. S. Jean de la Croix dit encore, en parlant au nom de Jésus-Christ : Si vous êtes infidèles à votre confesseur, vous l'êtes à moi-même; parce que j'ai dit : Qui vous méprise me méprise. Et plus bas, au n° VIII : Ne pas faire ce que le confesseur vous commande, c'est être orgueilleux, c'est manquer de foi. Ce saint dit cela à l'occasion des paroles de Jésus-Christ que nous avons rapportées plus haut : *Qui vos audit, me audit*; ce qui fait ajouter à S. François de Sales ces maximes extrêmement utiles : 1° Une ame qui obéit ne se perd jamais ; 2° Il faut se contenter de ce que le père spirituel vous dit que vous marchez bien, sans en chercher la raison. C'est là une grande leçon pour les personnes scrupuleuses, qui veulent savoir pourquoi le père spirituel leur ordonne telle ou telle chose. En troisième lieu, S. François ajoute une belle maxime, qui n'est que la conséquence des deux autres : Il vaut mieux, dit-il, marcher en aveugle, sous la direction de la divine Providence, au milieu des ténèbres et des perplexités de cette vie.

Obéir au père spirituel dans les doutes de conscience, c'est là ce que nous enseignent tous les docteurs de l'Église et tous les saints pères. Nous citerons seulement S. Bernard, qui dit que toutes les fois qu'un homme nous commande au nom de Dieu de faire quelque chose, si ce qui nous est ordonné n'est pas un péché nous devons l'accomplir comme si Dieu lui-même eût parlé. *Quidquid vice Dei præcipit homo, quod non sit tamen certum displicere Deo, haud secus omnino accipiendum est quam si præcipiat Deus.* (S. Bern. De Præcept. et Disc. cap. 2.)

L'obéissance aux ministres sacrés est, en un mot, le seul remède certain que Jésus-Christ nous ait laissé pour

tranquilliser les consciences douteuses. Aussi lui en devons-nous d'innombrables actions de grâces. Car si nous n'en avons pas, comment une ame scrupuleuse pourrait-elle retrouver la paix ? Cette tribulation de scrupules est la plus pénible pour les personnes qui aiment Dieu ; elle surpasse toutes les autres afflictions, les infirmités, les persécutions. Presque tous les saints y ont été en butte, Sainte Thérèse, Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, Sainte Françoise Fremiot et une foule d'autres. Comment ces saints auraient-ils trouvé la paix s'ils n'eussent pratiqué l'obéissance ? Eh bien, que dites-vous maintenant ? Êtes-vous persuadée qu'en obéissant à votre directeur vous acquerez de la sécurité ?

L'AME. — Oui, monsieur, je suis persuadée. Mais pourquoi donc, moi, qui suis obéissante depuis deux ans, n'éprouvé-je pas de la dévotion ?

L'AUTEUR. — Je connais maintenant votre défaut, car vous me dites que vous ne trouvez pas la paix ; cherchez-vous à faire la volonté de Dieu, ou bien cherchez-vous les consolations et les douceurs ? Si vous voulez devenir sainte, ne cherchez désormais que la volonté de Dieu, qui veut que vous vous sanctifiez, mais qui ne veut pas peut-être que vous ayez des consolations sur cette terre. Si vous n'avez pas de consolation, consolez-vous en pensant que vous avez le consolateur avec vous. Vous vous plaignez de la sécheresse que vous éprouvez depuis deux années, mais Sainte Françoise Fremiot eut quarante ans d'aridité ; Sainte Magdeleine de Pazzi eut cinq années de peines et de tentations, sans un instant de repos, et après ces cinq années, elle demanda à Dieu de ne plus lui accorder aucune consolation sensible sur cette terre. S. Philippe de Néri était si enflammé d'amour qu'il s'écriait : O mon

Jésus, je ne vous ai jamais aimé, et je voudrais vous aimer cependant. Une autre fois il disait : Je voudrais vous aimer, ô mon Jésus, et je ne sais comment m'y prendre. Je vous cherche et je ne vous trouve pas. Tel est le langage des saints, et vous vous laissez attérer parce que vous avez des aridités ; parce que vous ne trouvez pas Dieu comme vous voudriez le trouver ?

L'ÂME. — Mais sans doute vous me citez là l'exemple des saints, et sais-je moi si Dieu m'a pardonné toutes mes offenses, car j'ignore encore si jamais j'en ai eu de la douleur.

L'AUTEUR. — Eh quoi ? vous-êtes vous complue dans les péchés que vous avez commis.

L'ÂME. — Non, je les déteste, et je les hais plus que la mort même.

L'AUTEUR. — Pourquoi donc craignez-vous que Dieu ne vous ait pas pardonné ? Les saints pères disent, que qui hait le mal qu'il a commis, est sûr du pardon. Il est certain d'ailleurs, comme le dit Sainte Thérèse, que celui qui est résolu de souffrir plutôt la mort que d'offenser Dieu, est évidemment repentant des fautes qu'il a commises. Dites-moi, êtes vous résolue de souffrir toutes sortes de peines plutôt que de perdre la grâce de Dieu ?

L'ÂME. — Oui, mon père, moyennant la grâce de Dieu, je prends la résolution de me laisser hacher en mille morceaux plutôt que de commettre un péché véniel de propos délibéré.

L'AUTEUR. — Eh ! mais, pourquoi donc Dieu vous haïrait-il, pourquoi craignez-vous que Dieu vous haïsse ? Oh, si vous voyiez l'amour qu'il a pour vous, vous mourriez de bonheur ? Ne savez-vous pas que Jésus-Christ est ce bon pasteur qui est venu sur la terre pour donner sa vie pour

ses brebis, pour les sauver lors même qu'elles se sont perdues volontairement? Et comment abandonnerait-il une brebis qui préfère mourir que de lui faire la moindre peine de propos délibéré?

L'ÂME. — Mais qui sait si j'ai donné mon consentement à quelque péché grave, et si pour cette raison Dieu ne m'a pas abandonnée?

L'AUTEUR. — Non, non, vous ne parlez pas bien. Le péché mortel est quelque chose de si monstrueux, qu'il est impossible qu'une ame en soit souillée sans qu'elle le connaisse. Aucun pécheur étant en disgrâce avec Dieu, ne l'ignore pas; il est certain d'avoir perdu la grâce divine. Il y a une maxime généralement reçue parmi tous les maîtres de la vie spirituelle, c'est que lorsqu'une personne timorée doute si elle a perdu la grâce de Dieu, il est certain qu'elle ne l'a pas perdue, car personne ne perd Dieu sans le savoir. Ainsi donc si vos doutez d'avoir perdu Dieu, soyez certaine que vous ne l'avez pas perdu.

L'ÂME. — Pourquoi donc suis-je sans confiance?

L'AUTEUR. — Ecoutez : la vraie confiance, sachez-le bien, ne consiste pas dans le sentiment, mais dans la volonté; voulez-vous vous confier en Dieu? eh bien, dès que vous voulez-vous confier, vous avez déjà la confiance.

L'ÂME. — Mais l'amour de Dieu, où est-il en moi?

L'AUTEUR. — Il en est de même pour l'amour de Dieu comme pour la confiance. L'amour ne réside que dans la volonté; voulez-vous aimer Dieu? si vous voulez l'aimer, vous l'aimez déjà par le fait. Mais vous désireriez éprouver la consolation de sentir en vous la confiance et l'amour; mais pour votre utilité, Dieu ne veut pas que vous ayez la consolation de sentir cette confiance et cet amour. Contentez-vous donc de la posséder sans la sentir.

Je puis vous en dire autant de la foi. C'est assez de vouloir croire ce que l'Eglise vous enseigne sans sentir cette croyance. Viendra un temps où les nuages se dissiperont et où vous verrez la lumière qui vous consolera doublement. Ainsi contentez-vous d'être dans l'obscurité, et de vivre abandonnée dans la main de sa divine volonté et de sa miséricorde. Raffermissons-nous par les divines Ecritures ; Dieu dit quelque part : *Convertimini ad me, ait Dominus exercituum, et convertar ad vos.* (Zach. I. 3.) Si donc nous voulons Dieu, abandonnons les créatures, tournons-nous vers lui avec amour, et lui aussi se tournera vers nous avec la même ardeur. Il nous dit à tous : *Venite ad me omnes, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth. XI. 28.) O vous tous qui êtes affligés, venez à moi, et mon plaisir sera de vous soulager. Dans un autre endroit : *Venite et arguite me, dicit Dominus: si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.* (Isa. I. 18.) C'est-à-dire : venez, pécheurs, venez, repentez-vous, et si je ne vous pardonne pas, *arguite me*, gourmandez-moi et traitez-moi de menteur. Mais non, car quand même vos consciences seraient noires, moi avec ma grâce je les rendrai plus blanches que la neige. Il va après des pécheurs en gémissant sur leur perte et en leur disant : *Et quare moriemini, domus Israel?* (Ezech. XVIII. 31.) C'est comme s'il disait : Pourquoi voulez-vous vous damner, ô mes enfans, quand je m'empresse de vous sauver, si vous avez recours à moi ? Or, si c'est là son langage vis-à-vis des obstinés, comment chassera-t-il une ame qui veut l'aimer.

Parlez-moi avec sincérité : êtes-vous attachée à quelque chose de terrestre, à quelque personne, à quelque propriété ? avez-vous de l'ambition ? désirez-vous être pré-

féré à autrui ? Ecoutez S. Jean de la Croix, qui vous dit qu'un seul lien, qu'un simple fil peut vous empêcher de voler vers Dieu, et d'être tout à lui.

L'ÂME. — Oh ! non, par la grâce de Dieu il me semble que je ne suis attachée à rien de ce monde, sans quoi je me plaindrais à l'offenser délibérément ; mais je me vois toujours remplie de défauts : je rougis d'être méprisée et je m'en ressens dans les occasions.

L'AUTEUR. — Mais après cela que faites-vous ?

L'ÂME. — Je m'humilie, je prie Dieu qu'il me pardonne, je me propose de ne plus tomber, et je me confie dans Jésus-Christ, afin qu'il me donne la force ; mais, malgré cela, je suis toute atterrée et inquiète, et il me semble alors impossible de devenir sainte ; aussi serait-ce orgueil que de le prétendre.

L'AUTEUR. — Cela va bien ; continuez, seulement n'ayez pas d'inquiétude. Si vous tombez cent fois le jour, pour ainsi parler, faites toujours la même chose. Repentez-vous et proposez-vous de ne plus tomber avec l'aide de Dieu, confiez-vous en Jésus-Christ, et puis tranquillisez-vous ; sachez ensuite que ce n'est pas de l'orgueil que de désirer, après avoir commis un péché, de devenir saint. Il y aurait plutôt de l'orgueil à s'avilir, à se troubler comme si nos bons propos devaient nous assurer que nous ne tomberons jamais plus. Humiliez-vous donc et confiez-vous en Dieu.

L'ÂME. — Monsieur, puisque vous avez tant de charité, je vous prie de me donner quelques avis qui me donnent du courage dans les circonstances embarrassantes où je ne pourrai avoir recours à vous.

L'AUTEUR. — Je veux bien ; je vais vous laisser par écrit quelques paroles simples et sans ordre, que vous pourrez lire quand votre esprit sera oppressé. Elles vous donneront du

courage pour supporter ce combat que tout homme doit au moins souffrir dans cette vallée de larmes jusqu'à la mort.

I. La première chose que je vous recommande, c'est d'obéir exactement à votre directeur; soyez attentive à lui obéir en tout: quand je dis en tout, j'entends dans ce qui ne sera pas péché. Souvenez-vous de ce que dit Sainte Thérèse, qu'en obéissant à votre confesseur, soit avec peine, soit sans peine, nous sommes assurés de faire la volonté de Dieu. S. Bernard dit que le remède le plus efficace contre les scrupules, c'est de se soumettre au jugement de son conducteur; car Dieu lui-même a institué ce remède afin que celui qui ne peut tranquilliser ses doutes avec son propre jugement, les tranquillise avec le jugement du directeur. Mais quoique celui-ci puisse se tromper, comme le pensent les scrupuleux, ils n'en seront pas moins en sécurité en obéissant au guide que Dieu leur a donné.

II. Soyez ensuite attentive dans les contrariétés qui vous surviennent à recevoir tout de la main de Dieu, surtout dans le temps de vos infirmités; obéissez exactement au médecin en prenant les remèdes; expliquez-lui toutes vos souffrances sans exagération, et puis tranquillisez-vous; ne mendiez pas la compassion de ceux qui viennent vous visiter; et lorsque quelqu'un vous plaindra d'une manière immodérée, dites-lui comme Jésus-Christ: *Calicem quem dedit mihi pater, non bibam illum?* (Joan. xviii. 11.) Dites: cette maladie Dieu me l'envoie, mais ce n'est pas parce que Dieu me veut du mal, c'est parce qu'il me veut du bien, pourquoi donc ne l'accepterais-je pas avec tranquillité? On reconnaît dans les temps des maladies si quelqu'un a l'esprit de Dieu ou s'il ne l'a pas. Il y a des personnes pieuses qui, lorsqu'elles sont bien portantes, sont toutes douceur et toutes humilité; mais pour peu qu'elles souff-

frent, elles sont impatientes et orgueilleuses ; elles se plaignent de tout, surtout si elles ne sont pas servies à temps et comme elles le désirent. Quand vous serez malade, souffrez donc sans vous plaindre. Dans l'adversité dites avec le saint homme Job : *Sicut Domino placuit, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum.* (Job. I. 21.) Soyez encore attentive à supporter les mépris sans en avoir du ressentiment ; l'on connaît si une personne est humble, lorsqu'elle reçoit les mépris avec patience.

III. Du reste, élargissez votre cœur, et confiez-vous en Jésus-Christ ; il est la bonté même envers ceux qui le cherchent : *Bonus est Dominus animæ quærenti illum.* Dieu n'a jamais abandonné ceux qui ont eu de la confiance en lui : *Nullus speravit in Domino et confusus est.* (Eccl. II. 11.) Dieu permet que ceux qui ne le cherchent pas, le trouvent, comme dit S. Paul : *Inventus sum a non quærentibus me ;* à plus forte raison Dieu se fait-il trouver de ceux qui le cherchent ? Gardez-vous donc de dire désormais que Dieu vous a abandonnée ; le Seigneur n'abandonne que les obstinés qui veulent vivre dans le péché ; mais, malgré cela, il court encore après eux jusqu'à la mort en les éclairant de quelque trait de lumière pour ne pas les voir se perdre.

IV. Mais quand une âme cherche à l'aimer, il ne peut faire autrement que de l'aimer, car il a dit : *Ego diligentes me diligo.* (Prov. VIII. 17.) Et lorsqu'il se cache aux âmes qui l'aiment, il ne le fait que pour leur utilité afin de les voir plus désireuses de trouver sa grâce et de se les mieux attacher à lui. Voilà ce que disait Sainte Catherine de Gênes lorsqu'elle éprouvait quelque sécheresse au point de sembler abandonnée de Dieu, et de n'avoir plus d'espérance. Oh ! que je suis heureuse dans cet état déplo-

nable! Que mon cœur soit parmi les ruines, afin que mon amour soit glorifié. O mon amour, si de ce malheureux état il pouvait vous en rejaillir un seul rayon de gloire, laissez-moi, je vous prie, laissez-moi ainsi pendant toute l'éternité. En disant ces mots, elle retombait dans sa désolation.

V. Tâchez que les âmes qui aiment la désolation du crucifix gravent Dieu plus profondément dans leur cœur. Rien n'invite à chercher Dieu comme la désolation, rien n'attire Dieu dans un cœur comme la désolation, car dans la désolation, les actes de conformité à la volonté de Dieu sont plus parfaits; plus la désolation est grande, plus l'humilité, la confiance, la résignation, les prières ont de pureté, plus les grâces et les secours du ciel sont abondans.

VI. Pour avancer dans la perfection, exercez-vous surtout à l'amour divin. Lorsque l'amour de Dieu est maître de notre cœur, il le dépouille de toute affection désordonnée. Tâchez alors de répéter souvent des actes d'amour, et dites : O mon Dieu, je vous aime, je vous aime, je vous aime; ah! j'espère mourir en disant, mon Dieu, je vous aime. Les Saints disent qu'une âme ne doit pas moins aimer que respirer.

VII. De plus, dans la prière, offrez-vous souvent à Dieu sans réserve; dites-lui de cœur : Mon Jésus, je me donne à vous sans réserve, je veux être à vous, à vous, à vous toute entière; et si je ne sais pas me donner comme je devrais, prenez-moi, mon Jésus, et faites-moi toute à vous. Sainte Thérèse s'offrait à Dieu cinquante fois par jour. Vous pouvez le pratiquer; vous aussi donnez-lui toujours votre volonté, dites-lui avec S. Paul : *Domine, quid me vis facere?* (Act. ix. 6.) Ce seul acte a suffi pour

faire de S. Paul un vase d'élection, tout persécuteur qu'il était. Voilà pourquoi priez souvent le Seigneur avec David : *Doce me facere voluntatem tuam.* (Psalm. cXLII. 10.) Que toutes vos prières soient dirigées vers Dieu, et vers la mère de Dieu. Priez l'Ange gardien, et tous vos saints patrons, afin que vous obteniez de faire parfaitement la volonté de Dieu. Enfin, cette seule parole, *fiat voluntas tua*, vous servira de remède à tous vos maux.

VIII. Et quand vous vous trouvez plus aride, exercez-vous à vous complaire dans la joie infinie, dont se réjouit Dieu que vous aimez; c'est l'acte le plus parfait d'amour, que puissent faire les bienheureux dans le ciel, qui ne se réjouissent pas tant de leur bonheur que de celui dont Dieu jouit, puisqu'ils aiment Dieu immensément, et bien plus qu'eux-mêmes.

IX. Quant au sujet qui doit servir à l'oraison, ne cessez pas de méditer sur la passion de Jésus-Christ : Jésus, qui a souffert pour notre amour, est l'objet qui excite notre cœur à l'aimer avec le plus de force. Si en méditant les mystères de la passion, le Seigneur vous donne quelque tendresse, recevez-la avec reconnaissance; mais toutes les fois que vous n'éprouvez pas de tendresse, sachez que vous n'en recevrez pas moins dans votre âme un grand secours. Allez souvent au jardin de Gethsémani, comme faisait Sainte Thérèse, en disant que là elle le trouvait seul : considérez-le affligé, agonisant, suant le sang, se déclarant accablé d'une tristesse qui va lui donner la mort, et vous vous trouverez rassuré dans votre affliction, en voyant qu'il souffre pour votre amour; et à la vue de Jésus, qui se prépare à mourir pour vous, préparez-vous encore à mourir pour lui; et quand vous vous trouvez affligée, dites alors, comme disait S. Thomas

l'apôtre aux autres disciples. *Eamus et nos, ut moriamur cum eo.* (Joan. xi.) Mourons avec Jésus.

X. Allez au Calvaire, vous le trouverez expirant sur la croix, consumé de douleur; et en l'admirant dans cet état, il n'est pas possible que vous ne soyez disposée à souffrir volontairement toutes sortes de peines pour un Dieu qui meurt de douleur pour votre amour. S. Paul assurait, qu'il ne savait et ne voulait savoir dans cette vie, que Jésus crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* (I. Cor. ii. 2.) S. Bonaventure disait, que celui qui veut conserver une continuelle dévotion à Jésus-Christ, doit toujours avec les yeux de l'esprit regarder Jésus mourant sur la croix : *Semper oculis cordis sui Christum in cruce morientem videat, qui devotionem in se vult conservare.* Et dans toutes vos craintes, gardez le crucifix, et prenez courage, et préparez-vous à souffrir pour son amour.

XI. Surtout je vous recommande la prière; quand vous ne savez rien dire, il suffit que vous disiez : Seigneur, aidez-moi, aidez-moi vite; *Domine, in adiutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina.* Sachez que la sainte Église fait dire cette prière très-souvent, dans tous les offices, à tous les prêtres, à tous les religieux. S. Philippe de Néri enseignait à dire soixante trois fois cette prière, en forme de couronne : *Deus, in adiutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina.* Le Seigneur a promis de donner tout ce que nous lui demanderions : *Petite, et dabitur vobis.* S. Bernard était enlevé quand il pensait aux paroles de Jésus-Christ, adressées au petit fils de Zébédée, lequel lui disait : *Magister, volumus, ut quodcumque petierimus, facias nobis.* Et Jésus répondit : *Quid vultis, ut faciam vobis?* (Matth. x. 35.)

XII. Toutes les grâces que vous demandez à Dieu, demandez-les toujours au nom de Jésus-Christ. Tout ce que nous recevons de Dieu, nous ne le recevons que par les mérites de Jésus-Christ. Notre Rédempteur nous a même promis que, lorsque nous demanderions quelque chose à Dieu en son nom, il nous le donnerait : *Amen, amén, dico vobis : si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan. xvi. 25.) Quand vous craindrez que Dieu veuille vous envoyer à l'enfer, pensez s'il est possible que celui qui vous dit : demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai, puisse avoir la volonté de vous envoyer à l'enfer.

XIII. Mais pourquoi voulez-vous supposer que Dieu vous hait, lorsque vous êtes dans la désolation. Vous ne devez pas vous affliger ; mais plutôt consolez-vous, en voyant que Dieu vous traite, comme il traite les âmes les plus chères parmi ses serviteurs, et comme il a traité son bien-aimé fils, dont parle l'Écriture : *Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate.* (Isa. liii. 10.) Il a voulu le voir consumé de douleur et de souffrances.

XIV. Quand vous pensez que Dieu veut vous abandonner, à cause de votre ingratitude, faites comme firent les deux disciples qui allaient à Emmaüs. Jésus les accompagnait sous la figure d'un pèlerin, et quand ils furent près de ce lieu, le Seigneur seignit de vouloir passer outre (*se finxit longius ire*) ; mais ceux-ci, dit l'Évangile, *et coegerunt illum dicentes : Mane nobiscum, quoniam advesperascit.* Alors Jésus prit plaisir à entrer dans cette maison, et de rester avec eux : *Et intravit cum illis.* Tout cela se trouve dans S. Marc. (Chap. x. vers. 28 et 29.) Et quand vous pensez que le Seigneur veut vous délaisser, forcez-le à rester avec vous, et dites-lui : Mon Jésus,

mane mecum, restez avec moi, je ne veux pas que vous m'abandonniez; si vous m'abandonnez, à qui puis-je m'adresser, pour me consoler et me sauver ! *Domine, ad quem ibimus?* comme dit S. Pierre. (Joan. vi. 69.) Efforcez-vous de le prier avec amour et tendresse, et ne craignez pas qu'il vous abandonne, et dites-lui ensuite avec l'apôtre : *Neque mors.... neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, etc.* (Rom. viii. 38. 39.) Dites-lui : Mon Sauveur, montiez-vous sévère envers moi; sachez que ni la crainte de la mort, ni le désir de la vie, ni aucune créature du monde, ne pourra me séparer de votre amour. Dites-lui ce que S. François de Sales disait; quand il était jeune, comme il était dans une grande aridité, le démon lui suggérait qu'il était destiné à l'enfer; et il lui répondit : Eh bien, puisque je ne pourrai pas aimer mon Dieu pendant l'éternité, je veux du moins l'aimer dans cette vie, autant que je pourrai. Voilà pourquoi je reprends mon allégresse.

XV. Du reste, si vous avez intention d'aimer Dieu, ouvrez votre cœur : *Dilata os tuum, et implebo illud.* (Ps. lxxx. 44.) Ouvrez votre bouche, dit Dieu, et je la remplirai; il vient nous dire que nous ne recevrons de Dieu qu'autant que nous espérons en Dieu. Il déclare qu'il favorise ceux qui se confient en lui : *Protector est omnium sperantium in se.* (Ps. xvii. 31.) Figurez-vous que, lorsque vous doutez que le Seigneur vous aime, il vous blâme, comme il blâmait S. Pierre, et qu'il vous dit : *Modicæ fidei, quare dubitasti.* (Matth. xiv. 31.) Pourquoi douter que je vous écoute, sachant que j'ai promis d'exaucer toutes les prières ! Et voilà pourquoi, s'il veut nous exaucer, il veut que nous croyons qu'il nous exauce, lorsque nous lui demandons une grâce : *Omnia quæcumque orantes*

petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis. (Marc. XI. 24.) Remarquez ces paroles, *credite, et accipietis*. Nous avons donc besoin de demander à Dieu les grâces avec une grande confiance, sans craindre de ne pas les recevoir, comme nous exhorte S. Jacques : *Postulet aute min fide nihil hæsitans.* (Jac. I. 6.) Dieu vous traitant avec cette bonté, confiez-vous à lui, et chassez votre mélancolie. Celui qui sert Dieu, s'il est triste, au lieu de l'honorer, le déshonore. S. Bernard dit (Bern. cant. serm. XXVIII. n. 2.) que celui qui se représente Dieu sévère, lui fait injure, puisqu'il est la bonté même et la miséricorde. Comment pouvez-vous douter, dit ce saint, que Jésus pardonne vos péchés, lorsqu'il les a fixés avec les clous qui percèrent ses mains sur cette même croix où il est mort.

XVI. Dieu déclare que ses délices sont de rester avec nous : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (Prov. VIII. 31.) Si donc Dieu met ses délices à traiter avec nous, il est juste que nous mettions toutes nos délices à traiter avec Dieu. Cette pensée doit nous encourager à traiter avec Dieu, en toute confiance; aussi tâchons de passer tout le temps de la vie qui nous reste, avec notre Dieu qui nous aime tant, et avec lequel nous espérons être un jour dans le ciel pendant l'éternité.

XVII. Traitons donc avec confiance et amour avec l'ami le plus affectionné et le plus cher que nous ayons et qui nous aime plus que personne. Oh! Dieu, les âmes scrupuleuses traitent Dieu comme un tyran qui n'exige de ses sujets que crainte et réserve; c'est pour cela qu'ils craignent que pour une parole un tant soit peu inconsidérée, pour une pensée qui leur a passé par l'esprit, Dieu n'entre en colère et ne les jette en enfer. Non, Dieu ne

nous prive de sa grâce que lorsque nous le méprisons et que nous le fuyons avec connaissance de cause. Quand nous commettons quelque péché véniel, pour léger qu'il soit, nous lui faisons de la peine, il est vrai, mais il ne nous prive pas pour cela de l'amour qu'il avait pour nous auparavant, et il s'apaise aussitôt par un acte de repentir ou par un acte d'amour.

XVIII. Cette majesté infinie mérite tout respect et toute vénération; mais elle préfère être traitée avec une confiance amoureuse et une sujétion timide par les âmes qui l'aiment; tandis que vous, vous ne traitez ce Dieu que comme un tyran. Souvenez-vous des grâces qu'il vous a faites, même après vos offenses et vos ingratitude. Souvenez-vous des actions amoureuses qu'il a faites pour vous retirer de votre vie désordonnée, des lumières extraordinaires qu'il a fait luire à vos yeux, et au moyen desquelles il vous a appelée tant de fois à son amour. Enfin, dorénavant traitez avec Dieu avec tendresse et confiance, comme avec l'objet le plus cher que vous ayez. Passons outre.

XIX. Ce n'est pas le lieu de vous recommander la fréquentation des sacremens, car vous les fréquentez déjà. Confessez-vous deux fois la semaine ou tout au moins une. Quant à la communion, obéissez à votre directeur. Mais, quoique vous vous sentiez en proie aux sécheresses, ne laissez pas de la demander, car les directeurs se règlent souvent, pour permettre plus ou moins de communier, sur le désir que les pénitens manifestent. Quand le directeur voit que vous ne la demandez pas et que vous ne la désirez pas, difficilement il vous ordonnera de communier? Lorsque vous ne faites pas la communion réelle, faites du moins la communion spirituelle; faites-la souvent et plusieurs fois le jour.

XX. Que ces deux grands mystères, du sacrement de l'autel et de la passion de Jésus-Christ, soient continuellement les objets les plus chers à votre amour. Si l'amour de tous les cœurs s'unissait en un seul cœur, certainement il ne pourrait pas correspondre à l'amour que Jésus-Christ nous a montré dans le mystère de sa passion et dans celui de l'eucharistie. Tâchez donc pendant la vie qui vous reste d'aimer Dieu et de vous confier en lui; et ne vous rebutez pas lorsque vous vous trouvez au milieu des afflictions et des peines, car c'est là un signe d'amour et non un signe de haine. A ce propos, je vais terminer ce petit traité par le récit du martyre d'une vierge, de Sainte Liduvine. Je ne sais si dans toute la vie des Saints on trouverait un tel exemple de souffrances et de tribulations. Elle naquit de parens pauvres, dans une terre de Hollande appelée Scedan. Dans son bas âge, comme elle se promenait un jour sur la glace, elle tomba et se cassa une côte. Elle était trop pauvre pour se faire soigner, dès-lors il lui survint un apostème sur le dos. Cet apostème s'ouvrit de lui-même, infecta tout le corps et la laissa paralytique. Ses parens l'abandonnèrent et n'en prirent aucun soin. Cette fille resta percluse de tous ses membres, excepté de la tête et du bras gauche; son bras était attaqué du feu de S. Antoine, ses os étaient cariés; et cependant elle n'osait parler de son mal, afin de n'être pas gourmandée de ses parens.

XXI. Elle avait de violens maux de tête, son front était couvert d'une large plaie, son menton était ouvert jusqu'à la bouche et rempli de caillots de sang, de telle manière qu'elle ne pouvait ni parler ni manger. Un de ses yeux était rentré dans la tête et devenait inutile; l'autre était tellement rempli d'humeurs, qu'elle ne pouvait

supporter la présence d'une lampe. Elle souffrait des maux de dents si horribles, qu'elle en était réduite à l'agonie. Elle avait un flux de sang continu par la bouche, par les narines, par les yeux et par les oreilles. Elle souffrait d'une excorification au gosier, et ne pouvait respirer. Elle était sans cesse tourmentée de la fièvre; elle vomissait toujours, et rejetait une espèce d'eau mêlée de sang toutes les fois qu'elle venait de prendre la plus légère nourriture. Elle était tout ensemble hydropique, étique et phthisique, avec cela dépourvue de tout et abandonnée de tout secours. Quelquefois, par compassion, il se trouvait quelqu'un qui lui donnait un remède, mais alors son martyre redoublait, et elle le prenait avec obéissance, comme un agneau qui ne sait pas se plaindre. Ses parens, pauvres et fatigués de tant de maux, la gourmandaient souvent; ils lui disaient qu'elle n'était née que pour leur tourment et pour leur dévorer le peu qui leur restait, qu'il valait mieux sans doute qu'elle mourût bientôt. Mais elle gémissait à son tour, non sur les maux qu'elle endurait, mais sur les incommodités qu'elle causait aux autres.

XXII. Elle ne pouvait pas se remuer et restait toujours couchée sur le dos; mais alors son dos se pourrissait et la peau s'attachait au lit, ou, pour parler avec plus de vérité, sur la paille où on l'avait délaissée. Lorsque quelqu'un la soulevait par pitié, la peau restait attachée à la paille et le corps était comme déchiré. En un mot, cette pauvre fille de quinze ans, étendue sur son grabat, respirait à peine et était comme un cadavre sur la planche; c'est ainsi que vécut pendant trente-huit ans cette sainte fille. Un jour, quatre militaires entrèrent dans sa chambre, lui dirent mille injures, la traitèrent d'hypocrite, et

lui enlevèrent cette misérable couverture de laine qui lui servait à couvrir son corps à demi-mort. Puis, avant de sortir, ils eurent la cruauté de la frapper à coups de sabre.

XXIII. A tous ces maux extérieurs se joignait une désolation intérieure qui l'affligeait depuis plusieurs années ; car Dieu, pour la purifier davantage, retira, comme il fait envers les âmes qu'il chérit, son assistance sensible, et cette sainte fille fut abandonnée de cette amoureuse confiance qu'elle avait en Dieu. Dans ces momens, le démon la tourmentait en lui insinuant que, puisqu'elle était en proie à tant de maux, c'était un signe certain que Dieu l'avait abandonnée et qu'elle mourrait dans le désespoir. Mais cette sainte fille, quoique accablée par de si grandes infirmités, et malgré ses peines intérieures, souffrait tout avec résignation et bénissait Dieu de ce qu'il la traitait ainsi. Et afin de l'apaiser, elle portait une ceinture de crin qui entraînait dans ses chairs couvertes de plaies.

XXIV. La sainte vécut dans cette désolation pendant quatre années ; mais elle souffrit tout en se résignant à la volonté de Dieu et en le bénissant toujours de ce qu'il la traitait ainsi. Elle unissait ses souffrances à la passion de Jésus-Christ et se soutint ainsi pendant tout le temps de cette horrible tempête. Mais Dieu quelquefois la consolait cependant ; et au milieu de ses douleurs les plus cuisantes, elle s'écriait : Quand je vois mon Jésus attaché à une croix, je n'éprouve plus aucune douleur. Mes souffrances m'arrachent des cris, mais mon cœur dit avec sincérité : O Jésus, mon amour, augmentez mes peines, mais aussi augmentez mon amour. A ceux qui la plaignaient elle disait : Mon mal n'est rien, car je suis entre les mains de la bonté infinie, entre les mains d'un Dieu qui a

des entrailles plus compatissantes qu'un père et qu'une mère.

Prière d'une ame amoureuse qui se trouve dans la désolation.

O mon Jésus crucifié, vous savez déjà que pour l'amour de vous j'ai tout abandonné ; mais puisque j'ai tout quitté, pourquoi me délaissez-vous ? Que dis-je, ô mon amour, prenez pitié de moi ; ce n'est pas moi qui parle, c'est ma faiblesse qui me fait parler ainsi ; je sais que je mérite toute sorte de peines par rapport à mes péchés. Vous m'avez abandonnée, comme je le méritais, et vous m'avez privée de votre assistance amoureuse avec laquelle vous m'avez tant de fois consolée ; pour moi, malgré tout, bien que vous m'ayez abandonnée et que je sois dans la désolation, je proteste que je veux vous aimer et vous bénir toujours. Ne me privez donc pas de la grâce de pouvoir vous aimer. Traitez-moi comme vous le voudrez. Je vous dirai comme votre servante bien-aimée :

Je vous aime, quoique à vos yeux
Je sois votre ennemie ;
Chassez-moi de votre présence,
Je vous suivrai toujours.

Seigneur, privez-moi de tout ce qu'il vous plaira, mais ne me privez pas de vous. *Trahe me post te.* O mon amour, entraînez-moi auprès de vous ; que m'importe que vous me priviez de la consolation de le savoir ; entraînez-moi avec force et arrachez-moi à la boue de mes défauts : *Tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* Je veux être toute à vous, à quelque prix que ce

soit. Je veux vous aimer de toutes mes forces ; mais que puis-je, moi ? Votre sang est mon espérance. O mère de mon Dieu, Marie, mon refuge, ne cessez de prier pour moi pendant mes tribulations. Je me confie pour mon salut éternel dans le sang de Jésus-Christ et puis dans vos saintes prières : *In te, Domina, speravi*, vous dirai-je avec S. Bonaventure, *non confundar in æternum*. Obtenez-moi la grâce de toujours aimer Dieu dans cette vie et dans l'éternité ; et je ne vous demande rien de plus.

Vive Jésus notre amour, et Marie notre espérance.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES TRAITÉS.

| | |
|---|-----------------|
| DE L'AMOUR DIVIN. | Page 377 |
| II. — Manière de converser familièrement avec Dieu. | 394 |
| III. — De la conformité à la volonté de Dieu. | 419 |
| IV. — Consolations pour les ames scrupuleuses, dans leurs rapports d'obéissance avec leur directeur. | 450 |
| V. — Conseils de consolation et de confiance pour une ame désolée. | 459 |
| Prière d'une ame amoureuse qui se trouve dans la désolation. | 479 |
